



LACAN

L'Acte

1967-1968

TABLE DES SÉANCES

| | | | | | |
|---------|-----------------------------|------|---------------|----------------------------|------|
| Leçon 1 | 15 novembre | 1967 | Leçon 9 | 07 février | 1968 |
| Leçon 2 | 22 novembre | 1967 | Leçon 10 | 21 février | 1968 |
| Leçon 3 | 29 novembre | 1967 | Leçon 11 | 28 février | 1968 |
| Leçon 4 | 06 décembre | 1967 | Leçon 12 | 06 mars | 1968 |
| Leçon 5 | 10 janvier | 1968 | Leçon 13 | 13 mars | 1968 |
| Leçon 6 | 17 janvier | 1968 | Leçon 14 | 20 mars | 1968 |
| Leçon 7 | 24 janvier | 1968 | Leçon 15 | 27 mars | 1968 |
| Leçon 8 | 31 janvier | 1968 | Leçon 16 | 08 mai | 1968 |
| | | | Leçon 17 | 15 mai | 1968 |
| | | | Conférence du | 19 juin | 1968 |

J'ai choisi cette année pour sujet, l'*acte psychanalytique*.

C'est un couple de mots étrange, qui, à vrai dire, n'est pas usité jusqu'ici. Assurément ceux qui ont suivi depuis un certain temps ce que j'énonce ici, peuvent n'être pas étonnés de ce que j'introduis sous ces deux termes ce sur quoi s'est clos mon discours de l'année dernière : à l'intérieur de cette logique du fantasme dont j'ai essayé d'apporter ici tous les linéaments.

Ceux qui m'ont entendu parler d'un certain ton et dans deux registres de ce que peut, de ce que doit vouloir dire le terme également couplé de l'acte sexuel, ceux-là peuvent se sentir en quelque sorte déjà introduits à cette dimension que représente l'acte psychanalytique. Pourtant, il me faut bien faire comme si une partie de cette assemblée n'en savait rien et introduire aujourd'hui ce qu'il en est de cet emploi que je propose.

La psychanalyse, il est entendu au moins en principe, il est supposé par le fait que vous êtes là pour m'entendre, que la psychanalyse, ça fait quelque chose.

Ça fait, ça ne suffit pas.

C'est essentiel, c'est au point central, c'est la vue poétique à proprement parler de la chose.

La poésie aussi, ça fait quelque chose.

J'ai remarqué d'ailleurs en passant, à m'être intéressé un peu ces derniers temps à ce champ de la poésie, qu'on s'est bien peu occupé de ce que ça fait et à qui, et plus spécialement - pourquoi pas ? - aux poètes.

Peut-être à se le demander serait-ce

une forme d'introduction à ce qu'il en est de l'acte dans la poésie. Mais ce n'est pas notre affaire aujourd'hui puisqu'il s'agit de la psychanalyse qui fait quelque chose... mais certainement pas au niveau, au plan, au sens de la poésie.

Si nous devons introduire...

et très nécessairement au niveau de la psychanalyse... la fonction de l'acte, c'est pour autant que ce *faire* psychanalytique implique profondément le sujet, qu'à vrai dire...

et grâce à cette dimension du sujet qui rénove pour nous complètement ce qui peut être énoncé du sujet comme tel et qui s'appelle l'inconscient
...ce sujet, dans la psychanalyse, y est - comme je l'ai déjà formulé - mis en acte.

Je rappelle que cette formule je l'ai déjà avancée à propos du transfert, disant dans un temps déjà ancien et à un niveau de formulation encore approximative, que le transfert n'était autre que la mise en acte de l'inconscient.

Je le répète, ce n'est là qu'approche, et ce que nous aurons cette année à avancer sur cette fonction de l'acte de la psychanalyse nous permettra d'y apporter une précision digne des pas nombreux et je l'espère - certains - décisifs, que nous avons pu faire depuis. Approchons simplement par la voie d'une certaine évidence.

Si nous nous en tenons à ce sens qu'a le mot d'acte, de constituer...

par rapport à quoi ? : laissons-le de côté
...un franchissement, il est sûr que nous rencontrons l'acte à l'entrée d'une psychanalyse.
C'est tout de même quelque chose qui mérite le nom d'acte de se décider, avec tout ce que cela comporte, à faire ce qu'on appelle une psychanalyse. Cette décision comporte un certain engagement.

Toutes les dimensions qui d'ordinaire, sont affectées, à l'usage commun, à l'emploi courant de ce mot d'acte, nous les rencontrons là.

Il y a aussi un acte qui peut se qualifier, l'acte par lequel le psychanalyste s'installe en tant que tel : voilà quelque chose qui mérite le nom d'acte, jusques et y compris que cet acte, mon Dieu, il peut s'inscrire quelque part : M. Untel, psychanalyste.

À la vérité, il ne paraît pas insensé, démesuré, hors de propos, de parler d'acte psychanalytique de la même façon qu'on parle d'acte médical. Qu'est-ce que c'est que l'acte psychanalytique à ce titre ? Je dois dire que ça peut s'inscrire sous cette rubrique au registre de la Sécurité Sociale.

L'acte psychanalytique est-ce la séance par exemple ? On peut se demander en quoi il consiste, dans quelle sorte d'intervention, puisque après tout on ne rédige pas une ordonnance.

Tout ce qui est à proprement parler l'*acte psychanalytique* Est-ce que c'est l'*interprétation*, est-ce que c'est le *silence*, ou quoi que ce soit que vous voudrez désigner dans les instruments de la fonction.

À la vérité, ce sont là éclairages qui ne nous font guère avancer et, pour passer à l'autre bout du point d'appui que nous pouvons choisir pour présenter, pour introduire l'acte psychanalytique, nous ferons remarquer que dans la théorie psychanalytique précisément, on en parle. Nous ne sommes pas encore d'ailleurs en état de spécifier cet acte d'une façon telle que nous puissions en aucune manière faire sa limite avec ce qui s'appelle d'un terme général et, ma foi, usité dans cette théorie analytique, l'action.

L'action, on en parle beaucoup, elle joue un rôle de référence d'ailleurs singulier puisque...

c'est bien pour prendre le cas où l'on s'en sert avec un grand accent, à savoir quand il s'agit d'en rendre compte, j'entends théoriquement et pour un champ assez large

...les théoriciens qui s'expriment en termes analytiques, pour expliquer la pensée, comme par une sorte de besoin, de sécurité, cette pensée dont...

pour des raisons auxquelles nous aurons à faire ...on ne veut pas faire une entité qui paraisse par trop métaphysique, on essaie de rendre compte de cette pensée sur un fondement qu'à cette occasion on espère être plus réel. Et on nous expliquera la pensée comme représentant quelque chose qui se motive, qui se justifie de son rapport avec l'action, par exemple sous la forme d'une action plus réduite, une action inhibée, une action ébauchée, un petit modèle d'action, voire qu'il y a dans la pensée quelque chose comme une sorte de gustation de ce que l'action qu'elle supposerait ou qu'elle rend immanente pourrait être.

Ces discours sont courants, je n'ai pas besoin de les illustrer par des citations, mais si quelqu'un veut aller voir de plus près ce que je laisse entendre, j'évoquerai non seulement un célèbre article, mais tout un volume écrit là-dessus par M. David RAPPAPORT¹, psychanalyste de la Société de New York.

¹ David RAPPAPORT, *On the psychoanalytic Theorie of Thinking in The Collected Papers of David Rapaport*, Ed. Jason Aronson; Édition : New ed. 1996.

Ce qui est frappant, c'est qu'assurément pour qui s'introduit sans préjugé dans cette dimension de l'action, la référence, en l'occasion, ne me paraît pas plus claire que ce à quoi on se réfère et qu'éclairer la pensée par l'action, supposerait peut-être que d'abord on ait une idée moins confuse que celles qui dans ces occasions se manifestent, sur ce qui constitue une action, pour autant qu'une action semble bien, si nous y méditons un instant, supposer en son centre la notion d'acte.

Je sais bien qu'il y a une façon qui est aussi bien celle à quoi se cramponnent, je veux dire s'appuient énergiquement ceux qui essaient de formuler les choses dans le registre que je viens de dire, c'est d'identifier l'action à la motricité. Il nous faut bien ici faire au début de ce que nous introduisons une opération, appelez-la comme vous voudrez, de simple élucidation ou de balayage, mais elle est très essentielle.

En effet, il est bien connu et après tout - mon Dieu, pourquoi pas ? - acceptable, qu'on veuille ici appliquer d'une façon...

qui est admise, peut-être de routine

...de faire, ou même seulement de faire semblant d'obéir à la règle de ne pas expliquer ce qu'on continue d'appeler...

d'ailleurs pas toujours avec tellement de fondement le supérieur et l'inférieur

...de ne pas - dis-je - expliquer l'inférieur par le supérieur, et...

comme on dit - on ne sait plus trop maintenant pourquoi - que la pensée est supérieure

...de partir de cet inférieur qui serait la forme la plus élémentaire de réponse de l'organisme : c'est à savoir ce fameux cercle dont le modèle nous est donné sous le nom d'arc réflexe, à savoir le circuit qu'on appelle selon les cas stimulus-réponse, quand on est prudent et qu'on identifie au couple excitation sensorielle (quelle qu'elle soit) et déclenchement moteur qui joue ici le rôle de réponse.

Outre que dans ce fameux arc il n'est que trop certain que la réponse n'est pas du tout forcément et obligatoirement motrice et que dès lors si par exemple, elle est excrétoire, voire même sécrétoire - que la réponse soit ça que ça mouille - eh bien la référence à ce modèle pour y situer, pour y prendre le départ, le

fondement, de la fonction que nous pouvons appeler action, apparaît assurément beaucoup plus précaire.

Au reste on peut remarquer que la réponse motrice...

si nous ne l'épinglons que de la liaison définie par l'arc réflexe

...ne peut vraiment qu'à très peu de titre nous donner le modèle de ce qu'on peut appeler une action, puisque ce qui est moteur, à partir du moment où vous l'insérez dans l'arc réflexe, apparaît tout aussi bien comme un effet passif, comme une pure et simple réponse au stimulus, et la réponse ne comporte rien d'autre qu'un effet de passivité.

La dimension qui s'exprime dans une certaine façon de concevoir la réponse comme une décharge de tension, terme qui est également courant aussi dans l'énergétique psychanalytique, nous présenterait donc l'action ici comme rien d'autre qu'une suite - voire une fuite - consécutive à une plus ou moins intolérable sensation, disons au sens plus large, stimulus, pour autant que nous y fassions intervenir d'autres éléments que ceux que la théorie psychanalytique introduit sous le nom de stimulation interne.

Nous voilà donc assurément dans une posture à ne pas pouvoir situer l'acte de cette référence, ni à la motricité ni à la décharge dont il faut au contraire à partir de maintenant se demander pourquoi la théorie a et manifeste encore un tellement grand penchant à s'en servir comme d'appui pour y retrouver l'ordre originel d'où s'instaurerait, d'où partirait, d'où s'installerait comme une doublure, celui de la pensée.

Il est clair que je ne fais ce rappel que parce que nous allons avoir à nous en servir. Rien de ce qui se produit dans l'ordre de l'élaboration, si paradoxal que ça se présente à être vu d'un certain point, n'est pourtant sans nous laisser l'idée que quelque motivation est là qui soutient ce paradoxe, et que de cette motivation même...

c'est là la méthode à quoi la psychanalyse ne manque jamais

...de cette motivation même nous pouvons tirer quelque fruit.

- Que la théorie s'appuie occasionnellement donc, sur quelque chose qu'elle précisément - la théorie analytique - est le mieux faite pour connaître n'être

qu'un court-circuit au regard de ce qu'il lui faut bien établir comme statut de l'appareil psychique,
- que non seulement les textes de FREUD mais toute la pensée analytique ne puissent se soutenir qu'à mettre dans l'intervalle, entre l'élément afférent de l'arc réflexe et son élément efférent, ce fameux système Ψ [psy] des premiers écrits freudiens,
- que néanmoins elle éprouve le besoin de maintenir l'accent sur ces deux éléments, c'est assurément là le témoignage de quelque chose qui nous incite à marquer sa place, à la théorie analytique, par rapport à ce que nous pouvons appeler à un plus vaste titre, la théorie physiologisante concernant l'appareil psychique.

Il est clair qu'ici nous voyons se manifester un certain nombre d'édifices mentaux fondés en principe sur un recours à l'expérience et qui tentent d'user, de se servir de ce modèle premier, donné comme le plus élémentaire...

soit que nous le considérions au niveau de la totalité d'un micro-organisme, le processus stimulus-réponse au niveau de l'amibe par exemple ...et d'en faire en quelque sorte l'homologie, la spécification pour un appareil qui en concentrerait, tout au moins sur certains points puissamment organisateurs de la réalité pour l'organisme, à savoir au niveau de cet arc réflexe dans l'appareil nerveux une fois différencié.

Voilà ce dont nous avons à rendre compte dans cette perspective : que cette référence persiste à un niveau, dans une technique - la psychanalyse - qui semble être à proprement parler, la moins appropriée à y recourir, étant donné ce qu'elle implique d'une tout autre dimension.

Opposée en effet radicalement à cette référence, dont résulte cette conception manifestement boiteuse de ce qu'il peut en être de l'acte...

non satisfaisante d'une façon interne si l'on peut dire

...tout opposée nous avons affaire à cette position de la fonction de l'acte que j'ai évoquée d'abord sous ses aspects d'évidence, et dont on sait bien que c'est celle-là qui nous intéresse dans la psychanalyse.

J'ai parlé tout à l'heure d'engagement, que ce soit celui de l'analysé ou de l'analyste, mais après tout, pourquoi ne pas poser la question de l'acte de naissance

de la psychanalyse, car dans la dimension de l'acte, tout de suite vient au jour ce quelque chose qu'implique un terme comme celui dont je viens de parler, à savoir, l'inscription quelque part, le corrélat de signifiant, qui à la vérité ne manque jamais dans ce qui constitue un acte.

Je peux ici marcher de long en large en vous parlant, ça ne constitue pas un acte, mais si un jour c'est de franchir un certain seuil où je me mets hors la loi, ce jour-là ma motricité aura valeur d'acte.

Ceci je l'ai avancé ici, dans cette salle même, il y a peu de temps. Il me semble que c'est simplement recourir à un ordre d'évidence admise, une dimension à proprement parler langagières concernant ce qu'il en est de l'acte et permettant de rassembler de façon satisfaisante tout ce que ce terme peut présenter d'ambiguïté et qui va de l'un à l'autre bout de la gamme que j'évoquais d'abord, y incluant non seulement, au-delà de ce que j'ai appelé l'acte médical, pourquoi pas à l'occasion, l'acte notarié?

J'ai fait mention de ce terme : l'acte de naissance de la psychanalyse. Pourquoi pas ?

C'est ainsi qu'il a surgi à tel tournant de mon discours, mais aussi bien, à nous y arrêter un peu, nous allons voir s'ouvrir facilement la dimension de l'acte concernant le statut même de la psychanalyse.

Car après tout, si j'ai parlé d'inscription, qu'est-ce à dire ?

Ne restons pas trop près de cette métaphore.

Néanmoins celui dont l'existence est consignée dans un acte quand il vient au monde, il est là avant l'acte.

La psychanalyse n'est point un nourrisson, quand on parle d'acte de naissance de la psychanalyse - ce qui a bien un sens car elle est apparue un jour - justement c'est la question qui s'évoque : est-ce que ce champ qu'elle organise, sur lequel elle règne en le gouvernant plus ou moins, est-ce que ce champ existait avant?

C'est une question qui vaut bien d'être évoquée quand il s'agit d'un tel acte. C'est une question essentielle à poser à ce tournant.

Bien sûr, il y a toutes les chances que, ce champ existât avant. Nous n'allons certes point contester que l'inconscient ne fit sentir ses effets avant l'acte de naissance de la psychanalyse.

Mais tout de même si nous faisons très attention, nous pouvons voir que la question « qui le savait ? » n'est peut-être pas là sans portée.

En effet, cette question n'a-t-elle pas d'autre portée que l'époché, la suspension idéaliste, celle qui se fonde sur l'idée prise comme radical de la représentation comme fondant toute connaissance et qui dès lors, demande : « hors de cette représentation où est la réalité ? ».

Il est absolument certain que la question que je lève sous la forme du « qui le savait ce champ de la psychanalyse ? » n'a absolument rien à faire avec l'antinomie fallacieuse où se fonde l'idéalisme. Il est clair qu'il n'est pas question de contester que la réalité est antérieure à la connaissance.

La réalité oui, mais le savoir?

Le savoir, ce n'est pas la connaissance et pour toucher les esprits les moins préparés à soupçonner cette différence, je n'ai qu'à faire allusion au savoir-vivre, ou au savoir-faire. Là, la question de ce qu'il en est avant, prend tout son sens. Le savoir-vivre ou le savoir-faire, ça peut naître à un moment donné.

Et puis si tant est que l'accent que je mets depuis toujours sur le langage ait fini par prendre, pour un certain nombre d'entre vous, sa portée, il est clair qu'ici la question prend tout son poids : celle de savoir précisément ce qu'il en était de quelque chose que nous pouvons appeler *manipulation de la lettre*, selon une formalisation dite logicienne, par exemple, avant qu'on s'y soit mis. Le champ de l'algèbre, avant l'invention de l'algèbre c'est une question qui prend toute sa portée, avant qu'on sache manipuler quelque chose qu'il faut bien appeler par son nom, des chiffres, et non pas simplement des nombres, je dis des chiffres...

sans pouvoir ici m'étendre, je fais appel aux quelques-uns que je suppose exister parmi vous, qui ont suffisamment lu dans un coin de revue ou des bouquins de vulgarisation, comment procède M. CANTOR ...pour vous démontrer que la dimension du transfini dans les nombres n'est absolument pas réductible à celle de l'infinité de la suite des nombres entiers : à savoir qu'on peut toujours fabriquer un nouveau nombre qui n'aura pas été inclus de principe dans cette suite des nombres entiers, si étonnant que ceci vous paraisse, et ceci, rien que d'une certaine façon d'opérer avec la suite des chiffres selon une méthode qu'on appelle diagonale.

Bref, l'ouverture de cet ordre assurément contrôlable et qui a droit, tout simplement au même titre que tout autre terme, à la qualification de véridique, est-ce que cet ordre était là, attendant l'opération de M. CANTOR de toute éternité ?

Voilà bien une question qui a sa valeur et qui n'a rien à faire avec celle de l'antériorité de la réalité par rapport à sa représentation.

Question qui a tout son poids.

C'est une combinatoire et ce qui s'en déploie d'une dimension de vérité, voilà qui laisse surgir de la façon la plus authentique ce qu'il en est de cette vérité qu'elle détermine, avant que le savoir n'en naisse. C'est bien pourquoi un élément de cette combinatoire peut venir à jouer le rôle de *représentant de la représentation*. Et ce qui justifie l'insistance que je mets à ce que ce soit ainsi traduit le terme allemand dans FREUD de *Vorstellungsrepräsentanz*, que ce n'est pas en raison d'une simple susceptibilité personnelle que chaque fois que je vois ressurgir dans telle ou telle note marginale, la traduction de représentant-représentatif, je n'y dénonce, je n'y désigne - d'une façon tout à fait valable - une intention : cette intention précisément confusionnelle, dont il s'agit de savoir pourquoi tels ou tels s'en font les tenants sur certaines places du champ analytique. Dans cet ordre les querelles de forme ne sont pas vaines puisque justement, elles instaurent, avec elles, tout un présumé subjectif qui est à proprement parler en question.

Nous aurons par la suite à apporter tels ou tels épinglages qui, sur ce point, nous permettront de nous orienter. Ce n'est pas mon objet aujourd'hui où - je vous l'ai dit - il ne s'agit que d'introduire la fonction que j'ai à développer devant vous.

Mais déjà, j'indique qu'à simplement marquer de trois points de référence celui qu'a la fonction d'un terme comme celui d'*ensemble* dans la théorie mathématique, - d'en montrer la distance, la distinction de celui en usage depuis bien plus longtemps de *classe*, et y accrocher dans un rapport d'articulation qui montre que ce que je vais dire s'y insère d'une certaine différence articulée, mais qui l'implique dans le même ordre...

cet ordre des *positions subjectives de l'être* qui était le vrai sujet, le titre secret, de la seconde année d'enseignement que j'ai fait ici [à P.E.N.S. ULM], sous le nom de *Problèmes cruciaux*

...tout ceci indique que référer à la distinction de l'ensemble et de la classe, la fonction de l'objet en tant que (a) prend toute sa valeur de position subjective c'est ce que nous aurons à faire en son temps.

Je ne fais ici que le marquer à la manière d'une borne dont vous retrouverez l'indication et du même coup le sens, au moment où nous aurons à en repartir.

Pour aujourd'hui donc, ayant marqué ce dont il s'agit, je veux repartir de la référence physiologisante pour vous montrer ce quelque chose qui - peut-être - va éclairer au maximum d'efficace ce que j'entends sous le terme d'acte psychanalytique.

Et puisque nous avons fait si aisément la critique de l'assimilation du terme d'action avec celui de la motricité, il nous sera peut-être plus aisé, plus facile, de nous apercevoir de ce qu'il en est de ce modèle fallacieux. Car à le supporter de quelque chose qui est de pratique quotidienne, comme par exemple le déclenchement d'un réflexe tendineux...

je crois qu'à partir de maintenant, il vous sera peut-être plus aisé de voir qu'il constitue un fonctionnement dont on ne sait pas pourquoi on l'appelle automatique, puisque l'*automaton* a bel et bien dans son essence une référence au hasard, alors que ce qui est impliqué dans la dimension du réflexe, c'est précisément le contraire, mais laissons

...n'est-il pas évident que nous ne saurions concevoir - d'une façon rationnelle j'entends - ce qu'il en est de l'arc réflexe, que comme quelque chose où l'élément moteur n'est autre que ce qui est à situer dans le petit instrument du marteau avec lequel on le déclenche, et que ce qui est recueilli n'est rien d'autre qu'un signe, un signe en l'occasion, de ce que nous pouvons appeler l'intégrité d'un certain niveau de l'appareil médullaire, et à ce titre un signe dont il faut bien dire que ce qu'il a de plus indicatif c'est précisément quand il est absent, à savoir quand il dénonce la non intégrité de cet appareil, car sur le sujet de ce qu'il en est de cette intégrité, il ne nous livre pas grand chose. Par contre, sa valeur signe de défaut, de lésion, ce qui a valeur positive, oui, là, il prend toute sa valeur.

Faire de ce quelque chose qui n'a d'entité et de signification que d'être quelque chose d'isolé dans le fonctionnement de l'organisme, d'isolé en fonction d'une certaine interrogation que nous pouvons appeler interrogation clinique...

qui sait, poussée plus loin, voire désir de clinicien...voilà quelque chose qui ne donne, à cet ensemble que nous appelons arc réflexe, aucun titre spécial à servir de modèle conceptuel à quoi que ce soit qui soit considéré comme fondamental, élémentaire, réduction originale d'une réponse de l'organisme vivant.

Mais allons plus loin, allons à quelque chose qui est infiniment plus subtil que ce modèle élémentaire, à savoir la conception du réflexe au niveau de ce que vous me permettrez bien d'appeler puisque c'est à cela que je vais m'intéresser: l'idéologie pavlovienne. Ceci est dire que j'entends ici l'interroger, non point certes du point de vue d'aucune critique absolue, mais pour que vous alliez voir ce qu'elle nous apporte de suggestion quant à ce qu'il en est de la position analytique.

Je ne songe certes pas à déprécier l'ensemble des travaux qui se sont inscrits dans cette idéologie.

Je ne dis rien non plus qui ne s'avance par trop, en disant qu'il procède d'un projet d'élaboration matérialiste - ils l'avouent - de quelque chose qui est une fonction dont il s'agit précisément de réduire la référence qui pourrait être faite...

comme si il s'agissait là encore d'un terrain où il faille combattre

...à quelque entité de l'ordre de l'esprit.

La visée de l'idéologie pavlovienne en ce sens, elle, est beaucoup mieux accommodée que ce premier ordre de référence que j'ai indiqué avec l'arc réflexe, et que nous pourrions appeler la référence organo-dynamique. Cette visée est beaucoup mieux accommodée en effet, parce qu'elle s'ordonne de la prise du signe sur une fonction ordonnée, elle, autour d'un besoin.

Je pense que vous avez tous fait assez d'études secondaires pour savoir que le modèle courant par lequel il est introduit dans les manuels, et dont aussi bien nous nous servons maintenant pour appuyer ce que nous voulons dire, que l'association de fait d'un bruit de trompette par exemple, à la présentation d'un morceau de viande devant un animal, carnivore bien entendu, est censé obtenir après un certain nombre de répétitions le déclenchement d'une sécrétion gastrique, pourvu que l'animal en question ait en effet un estomac, et ceci, même, après dénouement, libération de l'association, laquelle se fait bien entendu dans le sens du maintien du

seul bruit de trompette, l'effet étant manifesté aisément par l'installation à demeure d'une fistule stomacale, Je veux dire qu'on y recueille le suc qui est émis(donc au bout d'un certain nombre de répétitions) à la seule émission du bruit de trompette.

Cette entreprise pavlovienne, si l'on peut dire, j'oserai la qualifier au regard de sa visée, d'extraordinairement correcte.

Car en effet ce qu'il s'agit de fonder, quand il s'agit de rendre compte de la possibilité des formes élevées du fonctionnement de l'esprit, c'est évidemment cette prise sur l'organisation vivante de quelque chose qui, ici, ne prend valeur illustrative que de n'être pas stimulation adéquate au besoin qu'on intéresse dans l'affaire. Et même à proprement parler de ne se connoter dans le champ de perception, que d'être vraiment détachée de tout objet de fruition éventuelle. Je dis fruition cela veut dire jouissance, mais je n'ai pas voulu dire jouissance, car comme j'ai déjà mis un certain accent sur le mot jouissance, je ne veux pas l'introduire ici avec tout son contexte. *Fru* est le contraire d'*uti*².

Ce n'est pas même d'un objet usager même qu'il s'agit, c'est d'objet de l'appétit fondé sur les besoins élémentaires du vivant. C'est en tant que le bruit de trompette n'a rien à faire avec quoi que ce soit qui puisse intéresser un chien, par exemple...

tout au moins dans le champ où son appétit est éveillé par la vue du morceau de viande
...que c'est légitimement que PAVLOV l'introduit dans le champ de l'expérience.

Seulement si je dis que cette façon d'opérer est extraordinairement correcte, c'est très précisément dans la mesure où PAVLOV s'y révèle, si je puis dire structuraliste au départ, au départ de son expérience, et structuraliste avant la lettre, structuraliste de la plus stricte observance à savoir, de l'observance lacanienne, en tant que précisément ce qu'il y démontre, ce qu'il y tient en quelque sorte pour impliqué, c'est très précisément ceci qui fait que le signifiant, à savoir : que le signifiant est ce qui représente un sujet pour un autre signifiant.

Voici en effet comment illustrer ce que je viens d'avancer : le bruit de trompette ne représente ici rien d'autre que le sujet de la science à savoir PAVLOV lui-même. Il le représente pour qui, pour quoi?

2 *Fru* du latin *fruo* et *uti* de *utor*, *Aliqua re uti et frui* : User et jouir des biens, Cicéron, *De natura deorum*, 1, 103.

Manifestement pour rien d'autre que pour ceci...

qui n'est point un signe, mais un signifiant
...à savoir, ce signe de la sécrétion gastrique, qui ne prend sa valeur très précisément que de ce fait qu'il n'est pas produit par l'objet dont on attend qu'il le produise, qu'il est un effet de tromperie, que le besoin en question est adultéré et que la dimension dans laquelle s'installe ce qui se produit au niveau de la fistule stomacale, est que ce dont il s'agit, à savoir l'organisme, est à cette occasion trompé.

Il y a donc bien en effet, démonstration de quelque chose qui, si vous y regardez de plus près, n'est pas, bien entendu, qu'avec un chien : vous pouvez le faire avec une tout autre espèce d'animal. Toute l'expérimentation pavlovienne n'aurait vraiment aucun intérêt, s'il ne s'agissait pas d'édifier la possibilité essentielle de la prise de quelque chose...

qui est bel et bien, et pas autrement à définir que comme l'effet de signifiant
...sur un champ qui est le champ vivant, ce qui n'a d'autre retentissement - j'entends retentissement théorique - que de permettre de concevoir comment, là où est le langage, il n'y a aucun besoin de chercher une référence dans une entité spirituelle. Mais qui y songe maintenant? Et qui est-ce que ça peut intéresser?

Il faut tout de même relever que ce qui est démontré par l'expérience pavlovienne, à savoir qu'il n'y a pas d'opération intéressant comme telle les signifiants qui n'implique la présence du sujet, n'est pas tout à fait ce qu'au premier chef un vain peuple pourrait penser. Cette preuve ça n'est nullement le chien qui la donne et même pas pour M. PAVLOV, car M. PAVLOV construit cette expérience précisément pour montrer qu'on se passe parfaitement d'hypothèse sur ce que pense le chien. Le sujet dont l'existence est démontrée, ou plutôt la démonstration de son existence, ce n'est nullement le chien qui la donne, mais, comme personne n'en doute, M. PAVLOV lui-même, car c'est lui qui souffle dans la trompette, lui ou un de ses aides, peu importe.

J'ai fait incidemment une remarque, disant que, bien entendu, ce qui est impliqué dans ces expériences, ce qui est impliqué, c'est la possibilité de quelque chose qui démontre la fonction du signifiant et son rapport au sujet.

Mais j'ajoutais que bien entendu personne n'avait l'intention d'obtenir par là, quoi que ce soit de l'ordre d'un changement dans la nature de la bête.

Ce que je veux dire par là, c'est quelque chose qui a bien son intérêt, c'est qu'on n'obtient même pas une modification de l'ordre de celles qu'il nous faut bien supposer avoir eu lieu, au temps où on a fait passer cet animal à l'état domestique.

Il faut bien admettre que le chien n'est pas domestique depuis le paradis terrestre !

Donc, il y a eu un moment où on a su faire de cette bête non pas, certes, un animal doué de langage mais un animal dont - peut-être - il me semble qu'il serait peut-être intéressant de sonder si cette question, celle qui se formule ainsi, à savoir si le chien peut être dit, en quelque façon savoir que nous parlons - comme il y a toute apparence - : quel sens donner là au mot savoir?

Ça paraîtrait être une question tout aussi intéressante à tout le moins que celle soulevée par le montage du réflexe conditionnel, ou conditionné.

Ce qui me frappe plutôt, c'est la façon dont, au cours de ces expériences, nous ne recevons jamais des expérimentateurs le moindre témoignage de ce qu'il en est...

et qui, pourtant, doit exister
...des relations personnelles, si je puis dire, entre la bête et l'expérimentateur. Je ne veux pas jouer sur une corde de la Société Protectrice des Animaux, mais avouez que ce serait quand même bien intéressant, et que peut-être là on en apprendrait un petit peu plus, sur ce qui peut se dénommer névrose au niveau des animaux, que ce qu'on enregistre dans la pratique.

Car on y vise, dans la pratique de ces stimulations expérimentales, quand on les pousse jusqu'au point de produire ces sortes de désordres divers qui vont de l'inhibition à l'aboiement désordonné, et qu'on qualifie de névrose sous le seul prétexte de ceci, qui est premièrement provoqué, deuxièmement devenu complètement inadéquat au regard des conditions extérieures comme si depuis longtemps, l'animal n'était pas en dehors de toutes ces conditions, et qui en aucun cas, bien sûr, n'a droit à aucun titre à être assimilé à ce que justement l'analyse peut permettre de qualifier comme constituant la névrose chez un être qui parle.

En somme, nous le voyons, non seulement ici M. PAVLOV se démontre dans l'instauration fondamentale de son expérience, comme je l'ai dit, être structuraliste et de la meilleure observance, mais on peut dire que, même ce qu'il reçoit comme réponse, a vraiment tous les caractères de ce que nous avons défini comme fondamental dans le rapport de l'être parlant au langage, à savoir qu'il reçoit son propre message sous une forme inversée. Ma formule émise depuis longtemps, depuis quelques dix ans, s'applique ici en effet tout à fait à l'occasion, car qu'est-ce qui se passe?

C'est qu'il a accroché, mis en second d'abord le bruit de trompette par rapport à la séquence physiologique montée par lui au niveau de l'organe stomacal, et maintenant qu'est-ce qu'il obtient?

Une séquence inverse où c'est accrochée à ce bruit de trompette, que se présente la réaction de l'animal. Il n'y a là pour nous dans tout ceci qu'un mystère assez mince, qui d'ailleurs n'ôte rien à la portée des bénéfices qui ont pu, au niveau de tel ou tel point du fonctionnement cérébral, se produire dans cette sorte d'expérimentation. Mais ce qui nous intéresse c'est sa visée, et que sa visée ne soit obtenue qu'au prix d'une certaine méconnaissance de ce qui constitue au départ la structure de l'expérience, voilà qui est fait pour nous alerter quant à ce que cette expérience signifie en tant qu'acte, car ce sujet, ici PAVLOV à cette occasion, ne fait très exactement et sans s'en apercevoir, que recueillir sous la forme la plus correcte le bénéfice d'une construction qui est très exactement assimilable à celle qui s'impose à nous dès lors qu'il s'agit du rapport de l'être parlant au langage. Voilà qui, en tous les cas, mérite d'être mis en évidence, ne serait-ce que pour être défalqué de la pointe démonstrative de toute l'opération.

À propos de tout un champ des activités dites scientifiques dans une certaine période historique, cette visée de réduction dite « matérialiste » mérite bien d'être prise comme telle, pour ce qu'elle est, à savoir symptomatique. Fallait-il que ça crût en Dieu, m'écrierai-je ! Et à la vérité c'est si vrai que toute cette construction dite matérialiste ou organiciste - disons-le encore, en médecine - est fort bien reçue des autorités spirituelles. Au bout du compte, tout ceci nous mène à l'œcuménisme.

Il y a une certaine façon d'opérer la réduction du champ divin qui, en son dernier terme, en son dernier ressort, est tout à fait favorable à ce que la poissonnaille soit ramassée enfin dans le même grand filet.

Ceci - fait sensible qui s'étale manifestement devant vos yeux, devrait quand même nous inspirer un certain recul quant à ce qu'il en est - si je puis dire - des rapports à la vérité dans un certain contexte.

Si des élucubrations de logiciens considérées comme reléguées dans l'ordre des valeurs de la pensée, dans un temps périmé, qui s'appelle le Moyen-Age, pouvaient entraîner des condamnations majeures, et si sur tel ou tel point qui sont de doctrine sur le champ sur lequel nous opérons, et qui s'appelaient les choix, autrement dit les hérésies, les gens en venaient très rapidement à s'étrangler et à s'entre-massacrer, pourquoi penser que ce sont là effets - comme on dit - effets du fanatisme? Pourquoi, grand Dieu, l'invocation d'un tel registre, alors que peut-être il suffirait d'en conclure que tels ou tels énoncés sur les relations au savoir, pouvaient communiquer, être infiniment - en ce temps - plus sensibles dans le sujet à des effets de vérité.

Nous ne gardons plus de tous ces débats qu'on appelle à tort ou à raison théologiques...

nous aurons à revenir là-dessus, sur ce qu'il en est de la théologie

...que des textes que nous savons plus ou moins bien lire et qui ne méritent, dans beaucoup de cas, nullement le titre de poussiéreux.

Ce que nous ne soupçonnons peut-être pas, c'est que ça avait peut-être des conséquences immédiates, directes, sur le marché, à la porte de l'école, ou au besoin dans la vie du ménage, dans les rapports sexuels.

Pourquoi la chose ne serait-elle pas concevable?

Il suffirait d'introduire une autre dimension que celle du fanatisme, celle du sérieux par exemple.

Comment est-ce qu'il se fait que...

pour ce qui s'énonce dans le cadre de nos fonctions enseignantes et de ce qu'on appelle l'Université

...comment se fait-il que dans l'ensemble, les choses soient telles qu'il ne soit pas absolument scandaleux de formuler que tout ce qui nous est distribué par *l'Universitas litterarum*, la Faculté des Lettres...

qui a encore la haute main sur ce qu'on appelle noblement Sciences Humaines

...c'est un savoir dosé de façon telle qu'il n'ait en fait, en aucun cas, aucune espèce de conséquence.

Il est vrai qu'il y a l'autre côté, l' *Universitas litterarum* ne garde plus très bien son assiette car il y a quelque chose d'autre qui s'y est introduit et qu'on appelle la Faculté des Sciences.

Je vous ferai remarquer que du côté de la Faculté des Sciences, en raison du mode d'inscription du développement de la science comme telle, les choses ne sont peut-être pas si distantes, car là, il s'est avéré que la condition du progrès de la science, c'est qu'on ne veuille rien savoir des conséquences que ce savoir de la science comporte au niveau de la vérité.

Ces conséquences, on les laisse se développer toutes seules.

Pendant un temps considérable du champ historique, des gens qui méritaient d'ores et déjà bel et bien le titre de savant y regardaient à deux fois à mettre en circulation certains appareils, certains modes du savoir qu'ils avaient parfaitement entrevus.

Et je nommerai M. GAUSS, par exemple, qui est tout de même assez connu, qui là-dessus avait eu des vues assez anticipatoires.

Il a laissé d'autres mathématiciens les mettre en circulation une trentaine d'années après, alors que c'était déjà dans ses petits papiers. Il lui était apparu que, peut-être, les conséquences au niveau de la vérité méritaient d'être prises en considération.

Tout ceci pour vous dire que la complaisance, enfin la considération, dont jouit la théorie pavlovienne, au niveau de la Faculté des Sciences où elle a le plus grand prestige, tient peut-être à ceci, dont je donne l'accent, et qui est à proprement parler sa dimension futile. Futile, vous ne savez peut-être pas ce que ça veut dire, d'ailleurs, moi non plus, je ne le savais pas jusqu'à un certain moment, jusqu'au moment où je me suis trouvé, trouvé tomber par hasard sur l'emploi du mot *futilis* dans un coin d'OVIDE, où ça veut dire à proprement parler : un vase qui fuit. La fuite - j'espère l'avoir suffisamment cernée - se trouve à la base de l'édifice pavlovien, à savoir que ce qu'il s'agit de démontrer n'a pas à être démontré, puisque c'est dit déjà dans le départ, que simplement M. PAVLOV s'y démontre structuraliste, à ceci près qu'il ne le sait pas lui-même, mais que ça ôte évidemment toute portée à ce qui pourrait prétendre être là démonstration quelconque.

D'ailleurs ce qui est à démontrer n'a vraiment qu'un intérêt très réduit, étant donné que la question de savoir ce qu'il en est de Dieu, se cache tout à fait ailleurs.

Et pour tout dire, tout ce que recèle de fondements pour la croyance, d'espérance de connaissance, d'idéologie de progrès, dans le fonctionnement pavlovien, si vous y regardez de près, ne réside qu'en ceci : que les possibilités que démontre l'expérimentation pavlovienne sont supposées être là déjà dans le cerveau.

Qu'on obtienne de la manipulation du chien dans ce contexte de l'articulation signifiante, des effets, des résultats, qui suggèrent la possibilité d'une plus haute complication de ces réactions, voilà qui n'a rien d'étonnant puisque cette complication, nous l'introduisons. Mais ce qui est impliqué est tout entier dans ce que je mettais en évidence tout à l'heure, à savoir si les choses qu'on révèle, auparavant sont déjà là. Ce dont il s'agit quand il s'agit de la dimension divine et généralement de celle de l'esprit, tourne tout entier autour de ceci : qu'est-ce que nous supposons être déjà là avant que nous en fassions la trouvaille ? Si sur tout un champ il s'avère qu'il serait non pas futile, mais léger, de penser que ce savoir est déjà là à nous attendre avant que nous le fassions surgir, ceci pourrait être de nature à nous faire faire de tellement plus profondes remise en question que c'est bien ce dont il va s'agir à propos de l'acte psychanalytique.

L'heure me force à pointer là le propos que je tiens devant vous aujourd'hui. Vous verrez la prochaine fois en rapprochant ce qu'il en est de l'acte psychanalytique de ce modèle idéologique, dont je vous ai dit que sa constitution paradoxale est faite de ceci : que quelqu'un peut fonder une expérience, sur des présupposés qu'il ignore lui-même profondément : et qu'est-ce que ça veut dire qu'il l'ignore ? Ceci n'est pas la seule dimension à mettre en jeu, celle de l'ignorance, j'entends. Concernant les propres présupposés structuraux de l'instauration de l'expérience, il y a une autre dimension beaucoup plus originale, et à laquelle j'ai fait depuis longtemps allusion, c'est celle que la prochaine fois je me permettrai d'introduire à son tour.

Je ne peux pas dire que votre affluence cette année ne me pose pas de problème. Qu'est-ce que ça veut dire pour un discours qui...

si l'on en doutait, je l'ai assez répété pour qu'on le sache

...qui, essentiellement s'adresse aux psychanalystes.

Il est vrai que ma place ici, celle d'où je vous parle, témoigne déjà assez de quelque chose d'advenu qui me pose vis-à-vis d'eux en position excentrique : celle-là même où depuis des années en somme, je ne fais qu'interroger ce que j'ai pris cette année pour sujet : *l'acte psychanalytique*.

Il est clair que ce que j'ai dit la dernière fois, ne pouvait rencontrer que cette rumeur de satisfaction qui m'est parvenue concernant l'opinion générale de l'assistance, si je puis m'exprimer ainsi, qui à la vérité pour une part...

ceux - il faut bien qu'il y en ait vu ce nombre - qui viennent ici pour la première fois

... venaient malgré, voire parce qu'on leur avait dit qu'ils n'allaient rien comprendre.

Eh bien, ils ont eu une bonne surprise !

À la vérité, comme je l'ai indiqué au passage, parler de PAVLOV à l'occasion comme je le faisais, c'était bien tendre la perche au sentiment de compréhension.

Comme je l'ai dit, rien n'est plus estimé que l'entreprise pavlovienne, tout spécialement à la Faculté des Lettres, et c'est tout de même de ce côté là que dans l'ensemble vous me venez.

Est-ce à dire que ce soit cette sorte de satisfecit qui, d'aucune façon, me comble ?

Vous vous doutez : certainement pas !

Puisque après tout, aussi bien, ce n'est pas ce que, non plus, vous venez chercher.

Pour aller au vif, il me semble que si quelque chose peut expliquer déceamment cette affluence, c'est quelque chose qui en tout cas ne reposerait pas sur ce malentendu auquel je ne prête pas souvent, d'où la façon d'attente à laquelle je faisais allusion tout à l'heure.

C'est tout de même quelque chose qui, lui, n'est pas malentendu, et qui m'incite à faire de mon mieux pour faire face à ce que j'ai appelé cette affluence. C'est qu'à plus ou moins haut degré, ceux qui viennent, - dans l'ensemble - c'est parce qu'ils ont le sentiment qu'ici s'énonce quelque chose qui pourrait bien - qui sait ? - tirer à conséquence.

Il est bien évident que, s'il en est ainsi, cette affluence est justifiée, puisque **le principe de l'enseignement que nous qualifierons histoire de situer grossièrement les choses : l'enseignement de Faculté, c'est précisément que, quoi que ce soit de tout ce qui touche aux sujets les plus brûlants, voire d'actualité, politique par exemple, tout cela soit présenté, mis en circulation précisément de telle façon que ça ne tire pas à conséquence.**

C'est tout au moins la fonction à quoi depuis quelques temps satisfait, dans les pays développés, l'enseignement universitaire. C'est bien pour ça d'ailleurs que l'université y est ce qu'elle est, car là où elle ne satisfait pas - : dans les pays sous-développés... - il y a tension. C'est donc qu'elle remplit bien sa fonction dans les pays développés, c'est qu'elle a ceci de tolérable : que quoi que ce soit qui s'y profère n'entraînera pas de désordre.

Bien sûr, ce n'est pas sur le plan du désordre que nous considérerons les conséquences de ce que je dis ici, mais le public soupçonne qu'à un certain niveau, qui est précisément celui de ceux à qui je m'adresse à savoir les psychanalystes, il y a quelque chose de tendu.

C'est en effet ce dont il s'agit quant à l'acte psychanalytique, car aujourd'hui nous allons nous avancer un peu plus loin, nous allons voir ce qu'il en est de ceux qui, cet acte, le pratiquent, c'est-à-dire qui - c'est cela qui les définit - d'un tel acte sont capables, et capables de façon telle qu'ils puissent s'y classer comme on dit entre les autres actes, sports ou techniques, en tant que professionnels.

Assurément, de cet acte en tant qu'on en fait profession, il résulte une position dont il est naturel qu'on se sente assuré pour ce qu'on sait, ce qu'on tient de son expérience.

Néanmoins...

c'est là une des faces, un des intérêts de ce que j'avance cette année
il résulte de la nature propre de cet acte...

champ dont - il est inutile de le dire - je n'ai même pas la dernière fois effleuré les bords
...des conséquences sérieuses quant à la position qui est à tenir : d'être habile à l'exercer.

C'est là que prend place - singulièrement, vous allez le voir - que je puisse à d'autres qu'à des analystes, à des non-analystes, donner à concevoir ce qu'il en est de cet acte qui, tout de même les regarde.
L'acte psychanalytique regarde, et fort directement, et d'abord dirai-je, ceux qui n'en font pas profession.

Suffira-t-il ici d'indiquer que s'il est vrai - comme je l'enseigne - qu'il s'agit là de quelque chose comme d'une conversion dans la position qui résulte du sujet, quant à ce qu'il en est de son rapport au savoir, comment ne pas aussitôt admettre qu'il ne saurait que s'établir une béance vraiment dangereuse à ce que seuls certains prennent une vue suffisante de cette subversion - puisque je l'ai appelée ainsi - du sujet ?
Est-il même concevable que ce qui est subversion du sujet...

et non pas de tel ou tel moment élu d'une vie particulière
...soit quelque chose de même imaginable comme ne se produisant qu'ici ou là, voire en tel point de rassemblement. Tous ceux qui auraient subi ce tournant, l'un l'autre se réconfortent ?

Que le sujet ne soit réalisable que chez chacun, bien sûr, ne laisse pas moins intact son statut comme structure précisément, et avancé dans la structure.
Dès lors, il apparaît déjà que faire entendre...

non pas *hors*, mais *dans* un certain rapport à la communauté analytique
...ce qu'il en est de cet acte qui intéresse tout le monde, ne peut - à l'intérieur de cette communauté - que permettre de voir plus clairement ce qui est désiré quant au statut que peuvent se donner ceux qui, de cet acte, font profession agissante.

C'est ainsi qu'est l'abord que nous nous trouvons cette année avoir pris de son bord, comme nous avons vu la dernière fois en avançant d'abord ce qui s'impose : précisément de distinguer l'acte...

tel qu'on peut, à feuilleter des pages, le voir présenter quelquefois
...de la motricité.

Et aussitôt tentant de franchir quelques échelons qui ne se présentent en aucun cas selon une démarche apodictique[de démonstration]...

qui ne peut pas, qui ne veut pas surtout, prétendre procéder par une sorte d'introduction qui serait d'échelle psychologique de plus ou moins grande profondeur

...nous allons au contraire chercher dans la présentation des accidents concernant ce qui s'énonce de cet acte, éclairs de lumière diversement situés qui nous permettent d'apercevoir où en est véritablement le problème.

C'est ainsi que pour avoir parlé de PAVLOV, je ne cherchais nulle référence classique à ce propos, mais à faire remarquer ce qui est en effet dans le coin de pas mal de mémoires, à savoir la convergence notée dans un ouvrage classique, celui de DALBIEZ³, entre l'expérimentation pavlovienne et les mécanismes de FREUD. Bien sûr, ça fait toujours son petit effet, surtout étant donné l'époque. Vous n'imaginez pas...

étant donné l'arrière fond de la position psychanalytique : combien elle est sentie précaire ...quelle joie ont éprouvée certains à l'époque, comme on dit, c'est-à-dire vers 1928 ou 30, qu'on parlât de la psychanalyse en Sorbonne. Quel que soit l'intérêt de cet ouvrage...

fait, je dois dire, avec un grand soin, et plein de remarques pertinentes ...la sorte de confort qui peut se tirer du fait que M. DALBIEZ articule - mon Dieu pertinemment - qu'il y a quelque chose qui ne déroge pas au regard de la psychologie, de la physiologie pavlovienne et des mécanismes de l'inconscient, est extrêmement faible.

Pourquoi?

Simplement pour ce que je vous ai fait remarquer la dernière fois, à savoir que la liaison de signifiant à signifiant en tant que nous la savons subjectivante de nature, est introduite par PAVLOV dans l'institution même de l'expérience et que dès lors il n'y a rien là d'étonnant à ce que, ce qui s'en édifie rejoigne des structures analogues à ce que nous trouvons dans l'expérience analytique pour autant que vous avez vu que je pouvais y formuler la détermination du sujet comme fondée sur cette liaison : de signifiant à signifiant.

3 Roland Dalbiez, La Méthode psychanalytique et la Doctrine freudienne. "Pavlov et Freud", Paris, Desclée de Brouwer, 1949.

Il n'en reste pas moins, qu'à ceci près assurément elles se trouveront plus proches l'une de l'autre, que chacune de la conception de Pierre JANET, c'est bien là que DALBIEZ met l'accent. Nous n'aurons pas par un tel rapprochement, fondé sur la méconnaissance justement de ce qui le fonde, gagné grand-chose. Mais ce qui nous intéresse bien plus encore, c'est la méconnaissance par PAVLOV de l'implication que j'ai appelée, plus ou moins humoristiquement, structuraliste, pas du tout humoristiquement quant à ce qu'elle soit structuraliste, humoristiquement en tant que je l'ai appelée structuraliste lacanienne de l'aventure.

C'est là que je me suis arrêté, suspendant autour de la question :

qu'en est-il de ce qu'on peut appeler ici, d'une certaine perspective, quoi : une forme d'ignorance ?

Est-ce suffisant? Non.

Nous n'allons tout de même pas, du fait qu'un expérimentateur ne s'interroge pas sur la nature de ce qu'il introduit dans le champ de l'expérimentation...

il est légitime qu'il le fasse, mais qu'il n'aille pas plus loin dans cette question en quelque sorte préalable... !

...nous n'allons tout de même pas ici introduire ces fonctions de l'inconscient : quelque chose d'autre est nécessaire qui, à la vérité, nous manque.

Peut-être cette autre chose nous sera-t-elle livrée de façon plus maniable à voir, quelque chose de tout différent, à savoir - allons tout de suite gros - un psychanalyste qui, devant un public...

il faut toujours tenir compte à quelle oreille s'adresse une formule quelconque

...un psychanalyste qui avance ce propos qui me fut récemment rapporté : « je n'admets aucun concept psychanalytique, que je ne l'aie vérifié sur le rat! ».

Même à une oreille prévenue...

et c'était le cas, au moment de cet énoncé, c'était une oreille si l'on peut dire, et à l'époque, car ce propos s'est tenu à une époque déjà lointaine, d'une quinzaine d'années, c'était à un ami communiste

- celui qui quinze après ans me le rapportait -

c'est à lui que s'adressait le psychanalyste en cause

...même à une oreille qui aurait pu y voir je ne sais quoi, comme une résipiscence_[repentir], le propos paraissait un peu gros.

La chose, donc, me fut rapportée récemment et loin d'émettre un doute, je me mis à rêver tout haut, et m'adressant à quelqu'un qui était à ma droite lors de cette réunion, je dis : Mais un tel est tout à fait capable d'avoir tenu ce propos. Je le nomme - je ne le nommerai pas ici - c'est celui que dans mes *Écrits* j'appelle le « benêt ».

« Benêt », dit le dictionnaire excellent dont je vous parle souvent, celui de Bloch et von Wartburg, est une forme tardive de « benoît » lequel vient de *benedictus*, et son acception moderne est une allusion fine, qui résulte de ce propos inscrit au chapitre V paragraphe 3 de Matthieu : « Heureux, bénis soient les pauvres en esprit ». À la vérité, c'est ce qui me fait épingler du nom de benêt la personne dont il s'agit, dont il s'est trouvé aussitôt que mon interlocuteur m'a dit : « mais oui, c'est lui qui me l'a dit ! ». Jusqu'à un certain point, il n'y avait que lui qui ait jamais pu dire cela.

Je ne tiens pas forcément en mésestime la personne qui peut, dans l'énoncé théorique de la psychanalyse, tenir de si étonnants propos. Je considère le fait plutôt comme un fait de structure, et qui, à la vérité, ne comporte pas à proprement parler la qualification de pauvreté d'esprit. Ce fut plutôt pour moi un geste charitable que de lui imputer le bonheur réservé aux dits pauvres d'esprit.

Je suis à peu près sûr qu'à prendre telle position ce n'est pas d'un heur quelconque, bon ni mauvais qu'il s'agit, ni subjectif ni objectif, c'est qu'à la vérité c'est plutôt hors de tout heur qu'il doit se sentir pour en venir à de telles extrémités.

Et aussi bien d'ailleurs peut-on voir que son cas est loin d'être unique, si vous vous reportez à telle page de mes *Écrits*⁴, celle du « discours de Rome » où je fais état de ce qu'avance un certain MASSERMANN qui aux États-Unis a la position de ce que dans ALAIN⁵ on appelle un *Important*.

Cet *Important*, sans doute dans la même recherche de confort, fait état avec gloire des recherches d'un Monsieur HUDGINS, à propos desquelles je me suis arrêté à l'époque...

c'est déjà bien loin, c'est l'époque même du propos que je vous ai rapporté tout à l'heure

4 Jacques LACAN, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p.272.

5 Alain, [Le citoyen contre les pouvoirs](#) p.85, « Négligents et Importants », Slatkine reprints Genève 1979, réimpr. de l'édition de 1926.

...il fait état avec gloire de ce qui a pu être obtenu d'un réflexe lui aussi conditionnel construit chez un sujet, lui humain, de façon telle qu'une contraction pupillaire venait à se produire régulièrement à l'énoncé du mot *contract*.

Les deux pages d'ironie sur lesquelles je m'étends, parce qu'il fallait le faire à l'époque, pour être même entendu...

à savoir si la liaison prétendument ainsi déterminée entre le soma et ce qu'il croit être le langage, lui paraissait aussi bien soutenu si l'on substituait au *contract*, *marriage-contract*, ou *bridge-contract*, ou *breach of contract* ou même si on concentrait le mot jusqu'à ce qu'il se réduise à sa première syllabe

...c'est évidemment signe qu'il y a là quelque chose sur la brèche de quoi il n'est pas vain de se tenir, puisque d'autres la choisissent comme un point clé de la compréhension de ce dont il s'agit.

Peut-être - après tout - le personnage me dirait-il que je ne peux qu'y voir un appoint pour cette dominance que j'accorde au langage dans le déterminisme analytique, car tel est bien, en effet, à quel degré de confusion on peut en arriver dans certaines perspectives.

L'acte psychanalytique, vous le voyez donc, ça peut consister à interroger...

d'abord et à partir - bien sûr, il le faut bien - de ce que l'on considère comme à écarter

...l'acte tel qu'il est conçu effectivement dans le cercle psychanalytique, avec la critique de ce que cela peut comporter.

Mais cela peut tout de même aussi, cette conjonction de deux mots, *l'acte psychanalytique*, nous évoquer quelque chose de bien différent, à savoir l'acte tel qu'il opère psychanalytiquement, ce que le psychanalyste dirige de son action dans l'opérance psychanalytique.

Alors là bien sûr, nous sommes à un tout autre niveau. Est-ce que c'est l'interprétation?

Est-ce que c'est le transfert à quoi nous sommes ainsi portés ?

Quelle est l'essence de ce qui du psychanalyste en tant qu'opérant est acte ?

Quelle est sa part dans le jeu ?

Voilà ce sur quoi les psychanalystes ne manquent pas en effet, entre eux, de s'interroger.

À propos de quoi, Dieu merci, ils avancent des propositions plus pertinentes, quoique loin d'être univoques ni même progressives dans la suite des ans.

Il y a autre chose, à savoir : l'acte - dirai-je - tel qu'il se lit dans la psychanalyse.

Qu'est-ce pour le psychanalyste qu'un acte ?

Il suffira, je pense, pour me faire entendre à ce niveau, que j'articule, que je rappelle, ce que, tous et chacun vous savez, ce que nul n'en ignore, en notre temps, à savoir : ce qu'on appelle l'acte symptomatique, si particulièrement caractérisé par le lapsus de la parole ou aussi bien de ce niveau qui en gros peut être classé du registre, comme on dit, de l'action quotidienne, d'où le terme si fâcheux de *Psychopathologie de la vie quotidienne*, pour ce qui à proprement parler a son centre de ce qu'il s'agisse toujours - et même quand il s'agit du lapsus de la parole - de sa face d'acte.

C'est bien ici que prend son prix le rappel que j'ai fait de l'ambiguïté, laissée à la base conceptuelle de la psychanalyse, entre motricité et acte et c'est assurément en raison de ces points de départ théoriques que FREUD favorise ce déplacement juste au moment où...

dans le chapitre auquel j'aurai peut-être le temps de venir tout à l'heure

...concernant ce qu'il en est de la méprise, *Vergreifen*, comme il la désigne, il rappelle qu'il est bien naturel qu'on en vienne là après sept ou huit chapitres passés, à savoir sur le champ de l'acte, puisque - comme le langage dit-il - nous restons là sur le plan du moteur.

Par contre, il est bien clair que pour tout ce qui sera dans ce chapitre et dans celui qui le suit, celui des actions accidentelles ou encore symptomatiques, il ne s'agira jamais que de cette dimension que nous avons posée comme constitutive de tout acte, à savoir sa dimension signifiante : rien dans ces chapitres qui ne soit introduit concernant l'acte sinon ceci qu'il y est posé comme signifiant.

Néanmoins, ce n'est pas si simple, car s'il prend son prix, son articulation, d'acte significatif au regard de ce que FREUD alors introduit comme inconscient, ce n'est certes pas qu'il s'affiche, qu'il se pose comme acte : C'est tout le contraire .

Il est là comme activité plus qu'effacée et, comme le dit l'intéressé, l'activité pour boucher un trou - qui n'est là que si l'on n'y pense pas, dans la mesure où l'on ne s'en soucie pas,

- qui est là où il s'exprime - pour toute une partie de ses activités - pour en quelque sorte occuper les mains supposées distraites de toute relation mentale.

Ou bien encore cet acte va mettre son sens...

précisément sur dont il s'agit, ce qu'il s'agit d'attaquer, d'ébranler

...son sens à l'abri de la maladresse, du ratage.

Voilà ce qu'est l'intervention analytique : l'acte, donc. Renversement semblable à celui que nous avons fait la dernière fois concernant celui de la face motrice même du réflexe que PAVLOV appelle absolu, cette face motrice n'est pas dans le fait que la jambe s'étende parce que vous tapez un tendon, cette face motrice c'est là où on tient le marteau pour la provoquer.

De même si l'acte est dans la lecture de l'acte, est-ce à dire que cette lecture soit simplement surajoutée et que ce soit d'acte réduit *nachträglich* [après coup] qu'il prenne sa valeur?

Vous savez l'accent que j'ai mis depuis longtemps sur ce terme qui ne figurerait pas au vocabulaire freudien si je ne l'avais pas extrait du texte de FREUD, moi le premier et d'ailleurs à la vérité, pour un bon bout de temps, le seul. Le terme a bien son prix. Il n'est pas seulement freudien : HEIDEGGER l'emploie, il est vrai dans une visée différente, quand il s'agit pour lui d'interroger les rapports de l'être à la *Rede* [parole, langage, discours].

L'acte symptomatique, il faut bien qu'il contienne déjà en soi quelque chose qui le prépare au moins à cet accès, à ce qui pour nous, dans notre perspective, réalisera sa plénitude d'acte, mais après coup.

J'y insiste, et il est important dès maintenant de le marquer, quel est ce statut de l'acte ?

Il faut le dire nouveau, et même inouï si l'on donne son sens plein, celui d'où nous sommes partis, celui qui vaut depuis toujours concernant le statut de l'acte.

Et puis quoi ?

Après ces trois acceptions le psychanalyste, dans ses actes d'affirmation, à savoir ce qu'il professe quand il a à rendre compte tout spécialement de ce qu'il en est pour lui de ce statut de l'acte.

Et là, la faveur des choses fait que tout récemment justement on a eu...

dans un certain cadre, qui s'appelle celui des Psychanalystes de Langue Romane

...à faire rapport, compte-rendu de ce qu'on envisage du point de vue du psychanalyste autorisé, concernant le passage à l'acte, et encore *l'acting out*.

Voilà - après tout, pourquoi pas ? - un très bon exemple à prendre puisqu'il est à notre portée, ce que j'ai fait d'ailleurs.

j'ai ouvert le rapport de l'un d'eux qui s'appelle Olivier FLOURNOY⁶, nom célèbre, troisième génération de grands psychiatres, le premier étant Théodore, le second Henri...

et vous savez le cas célèbre par quoi Théodore⁷ reste immortel dans la tradition analytique, cette clairvoyante délirante au nom merveilleux dont il a fait tout un ouvrage et dont vous ne sauriez trop profiter si l'ouvrage vous tombe sous la main, je crois qu'il n'est pas courant pour l'instant

...donc à la troisième génération, ce garçon nous avance quelque chose qui consiste à prendre au moins une partie du champ, celle que n'a pas pris l'autre rapporteur (l'autre rapporteur parlait de *l'acting-out*⁸) lui il va se porter sur l'agir, et comme agir il y a, croit-on non sans fondement concernant le transfert, il avance sur ce transfert quelques questions qui, aussi bien, valent propositions.

Je ne vous en donnerai pas, bien sûr, lecture, car rien n'est plus difficile à tenir qu'une lecture devant un aussi large public, néanmoins pour en donner le ton, je vous prendrai le premier paragraphe qui s'énonce à peu près ainsi :

« De cette revue/.../ de l'évolution récente des idées/.../, on retire toujours l'impression de quelque chose d'obscur et d'insatisfaisant - je passe quelques lignes- Mais pourquoi une régression implique-t-elle le transfert, c'est-à-dire l'absence de remémoration et l'agir, sous forme de transformation de l'analyste, par projection et introjection, et pourquoi n'implique-t-elle pas seulement une conduite régressive ?

C'est-à-dire sa propre structure, n'est-ce pas ?

En d'autres termes, pourquoi évoque-t-elle le transfert ?

Pourquoi une situation infantilisante implique-t-elle le transfert et non pas une conduite infantile basée sur le modèle d'une conduite parent-enfant...

6 Olivier Flournoy, « Du symptôme au discours », Revue française de psychanalyse, T.32, n°5-6, Paris, PUF, 1968. 28ème Congrès des Psychanalystes de Langues Romanes, du 29 oct. au 1^{er} nov. 1967.

7 Théodore Flournoy, Des indes à la planète mars. étude sur un cas de somnambulisme avec glossolalie. Paris, Alcan, 1900.

8 Julien Rouart et son rapport : « Agir et processus psychanalytique ».

il fait là allusion à un autre registre qui met l'accent sur le développement et sur les antécédents du développement, non plus sur la catégorie propre de la régression qui fait allusion aux phases repérées dans l'analyse
...voire répétant une situation conflictuelle et même y puisant ses forces ? Est-ce là assez pour conférer à cette conduite l'épithète de transfert ? ».

Que veux-je dire, en vous annonçant des questions introduites sur ce ton ?

C'est qu'il y a assurément - et toute la suite le démontre - un certain ton, un certain mode d'interroger le transfert.

Je veux dire : à prendre les choses assez vivement, et en mettant son concept même, aussi radicalement que possible en question. C'est là, chose que j'ai faite moi-même il y a très exactement neuf ans ou plus exactement neuf ans et presque une demi année dans ce que j'ai intitulé :

Direction de la cure et principes de son pouvoir.

À la vérité vous pourrez y trouver...

au chapitre III page 602 [Écrits] : où en est-on avec le transfert ?

...les questions qui se sont posées là. Posées et développées avec infiniment plus d'ampleur et d'une façon qui à l'époque, était absolument sans équivalent.

Je veux dire que ce qui depuis a fait son chemin...

je ne dis certes pas grâce à mon frayage mais par une espèce de convergence des temps

...ce qui a fait par exemple qu'un nommé SACHS a posé les questions les plus radicales concernant le statut du transfert, et même - je dirais - si radicales qu'à la vérité, le transfert est considéré comme tellement à la merci - puis-je dire - du statut même de la situation analytique qu'il est proprement posé comme le concept même qui rendrait la psychanalyse digne d'objection. Car les choses en sont au point qu'un psychanalyste de la plus stricte observance et fort bien situé dans la hiérarchie américaine ne trouve rien de mieux à dire, pour définir le transfert :

- que c'est un mode de défense de l'analyste,
- que c'est pour tenir à distance les réactions - quelles qu'elles soient - qui s'obtiennent dans la situation...
et qui pourraient lui paraître l'intéresser trop directement, le concerner, relever de sa responsabilité à proprement parler

...que l'analyse forge, invente ce concept de transfert, grâce à quoi il tranche, il juge de telle façon qu'il dit...

en somme, essentiellement dans le fondement radical de ce concept

...n'avoir lui-même aucune part dans les dites réactions, - et nommément pas en étant là comme analyste - mais simplement être capable d'y pointer ce qu'elles ont en elles de reprise, de reproduction de comportement antérieur, d'étapes vivantes du sujet qui se trouve les reproduire, les agir au lieu de les remémorer.

Voilà ce dont il s'agit et ce à quoi FLOURNOY s'affronte, sans doute avec quelque tempérament, mais donnant toute sa place à la conception, ou à l'extrême de la position à quoi semblent réduits - à l'intérieur même de la psychanalyse - ceux qui se croient en place de la théoriser.

Si cette position, extrême, qui dès lors qu'elle est introduite va à ses conséquences, je veux dire que pour SACHS⁹ tout reposera donc - en dernière analyse - sur la capacité d'objectivité stricte de l'analyste, et comme ce ne peut être là en aucun cas qu'un postulat, toute l'analyse de ce côté est vouée à une interrogation radicale, à une mise foncière en question de tout point où elle intervient.

Dieu sait que je n'ai jamais été si loin, et pour cause, dans la mise en question de l'analyse et qu'il est en effet remarquable aussi bien qu'étrange, qu'en un de ces cercles où l'on s'attache le plus à maintenir socialement son statut, les questions puissent - en somme à l'intérieur du dit cercle - être poussées si loin qu'il ne s'agisse de rien moins que de savoir si l'analyse en elle-même est fondée ou illusoire.

Il y aurait là un phénomène très troublant si nous ne trouvions pas, dans le même contexte si l'on peut dire, le fondement de ce qu'on appelle l'information, qui est institué sur la base de la totale liberté.

Seulement, ne l'oublions pas, nous sommes dans le contexte américain, et chacun sait que quelle que soit l'ampleur d'une liberté de penser, une liberté de jugeote et de toutes les formes sous lesquelles elle s'exprime, nous savons très bien ce qu'il en est, c'est à savoir que, en somme, on peut dire n'importe quoi, que ce qui compte c'est ce qui est déjà bel et bien installé.

⁹ Thomas Szasz, The concept of transference, in Int. J. Psycho-Anal., 1963.

Par conséquent à partir du moment où les sociétés psychanalytiques sont fermement assises sur leur base, on peut aussi bien dire que le concept de transfert est une foutaise. Ça n'affecte rien. C'est de cela qu'il s'agit et très précisément.

C'est aussi bien là que, pour suivre un autre ton, notre conférencier s'engouffre et que, dès lors, nous allons voir le concept de transfert remis à la discrétion d'une référence à ce qu'on peut bien appeler tout de même une historiette, celle dont sans doute, apparemment, il est sorti, à savoir : l'histoire de BREUER, de FREUD et d'Anna O., qui - entre nous - montre des choses beaucoup plus intéressantes que ce qu'on en fait à cette occasion. Et ce qu'on en fait à cette occasion va fort loin.

Je veux dire qu'on nous mettra en valeur la relation tierce, bien entendu, le fait que FREUD a pu d'abord se protéger, se défendre lui-même comme on dit, et sous le mode du transfert, en se mettant à l'abri du fait que, comme il le dit à sa fiancée...

car elle vient aussi, la fiancée, naturellement dans l'explication dont il s'agit, car il va s'agir de rien de moins que ce que j'appelais l'autre jour l'acte de naissance de la psychanalyse

...il va dire à sa fiancée que c'est des choses bien sûr qui ne peuvent arriver qu'à un type comme BREUER.

Un certain style de pertinence, voire d'audace à bon marché, c'est celui qui va jusqu'à nous faire apparaître le transfert comme lié entièrement à ces conjonctions accidentelles, voire que

comme l'annonce l'un d'entre eux, un spécialiste de l'hypnose

...quand plus tard l'incident se reproduira avec FREUD lui-même, à ce moment-là est entrée la bonne.

Qui sait, si la bonne n'était pas rentrée, qu'est-ce qui se serait passé alors ?

Là aussi FREUD a pu rétablir la situation tierce : le surmoi bonnique a joué son rôle et lui a permis de rétablir ce qu'il en est dès lors, c'est que la défense naturelle nous dit-on - car c'est écrit dans ce rapport - quand une femme au sortir de l'hypnose vous saute au cou, c'est de se dire : « mais je l'accueille comme une fille ». Cette sorte de *Muße* [loisir], de bagatelles, c'est évidemment ce qui fait de plus en plus la loi de ce que j'ai appelé tout à l'heure l'acte d'affirmation de l'analyste : plus on s'affirme de bagatelles, plus on engendre de respect.

Il est tout de même singulier...

sans doute ceci se voit à bien des signes, et c'est en ce sens que je vous prie à l'occasion d'en prendre connaissance (cela fera monter l'achat de la prochaine *Revue française de psychanalyse*, organe de la Société Psychanalytique de Paris)

...de voir s'il n'y a pas quelque rapport entre cette méditation hardie et ce que j'énonçais neuf ans auparavant.

À la vérité, la question restera éternellement intranchée puisque l'auteur dans ces lignes n'en donne aucun témoignage, mais quelques pages plus loin, il lui arrive quelque chose, à savoir qu'au moment où il parle de ce qui est en question..

car c'est une avancée personnelle

...le ton qu'il vient donner aux choses, consiste à y mettre en valeur ce qu'il appelle noblement la *relation intersubjective*.

Chacun sait que si on lit hâtivement *Le discours de Rome* on peut croire que c'est de ça que je parle. Mais enfin on peut découvrir la dimension de la relation intersubjective par d'autres truchements que moi, puisque cette erreur, ce contresens, qui consiste à croire que c'est ce que j'ai réintroduit dans une psychanalyse qui l'ignorait trop, a été fait par maintes personnes qui m'entouraient alors, et qu'à être formé par icelles on peut bien en effet avancer l'expérience intersubjective comme référence à rappeler dans ce contexte.

« C'est ce contexte intersubjectif - écrit-on - qui me paraît original en analyse, il fait éclater les camisoles de force des diagnostics dits *d'affection mentale*. Non pas que la psychopathologie soit un vain mot. /.../ elle est à coup sûr indispensable pour l'échange entre individus hors de l'expérience, mais son sens s'évanouit pendant la cure ».

Vous voyez le ton à ceci près que entre :

« non pas que la psychopathologie soit un vain mot » et « elle est à coup sûr indispensable », une parenthèse éclate dont je vous demande ce qui la justifie là.

« À ce propos en relisant un *Écrit* de LACAN, j'ai été étonné de voir qu'il parlait du malade, lui qui s'oriente vers le langage avant tout »...

C'est dans mon propos vous allez voir.

Je dois dire que je ne sais pas dans lequel de mes *Écrits* je parle du malade, ce n'est en effet pas tout à fait ma façon.

Je n'y verrais pas en tous les cas d'objection, mais l'idée de refeuilleter les 950 pages de mes *Écrits* pour savoir où je parle du malade ne me serait assurément pas venue. À la page 70¹⁰ par contre, je peux lire

« le désir, désir de ce qu'on n'est pas, désir qui ne peut pas être satisfait, ou même désir d'insatisfaction tel que LACAN, LACAN dans le même écrit cité - soulagement, nous allons pouvoir aller voir ! - le présente lestement à propos de la bouchère...»

et il y a une petite note.

Ce que je dis de la bouchère, qui est assez connu, car c'est un morceau plutôt brillant, on pourrait s'attendre à ce que ce soit à ça qu'on renvoie. Pas du tout. On renvoie à la bouchère dans FREUD ! Bon. Mais à moi ça me sert, parce que je peux aller chercher...

non pas le passage de la bouchère que vous trouverez page 620¹¹

mais ce dont il s'agit :

« Cette théorie...

je prends la seconde théorie du transfert
...à quelque point de ravatement qu'elle soit venue ces derniers temps en France,...

il s'agit de la relation d'objet, et comme je m'explique, il s'agit de Maurice BOUVET
...a, comme le génétisme, son origine noble. C'est ABRAHAM qui en a ouvert le registre, la notion d'objet partiel est sa contribution originale. Ce n'est pas ici le lieu d'en démontrer la valeur. Nous sommes plus intéressés à en indiquer la liaison à la partialité de l'aspect qu'ABRAHAM détache du transfert pour le promouvoir dans son opacité comme la capacité d'aimer, comme si c'était là - cette capacité d'aimer - une donnée constitutionnelle chez le malade où puisse se lire le degré de sa curabilité... »

Je vous passe la suite.

Ce « chez le malade » est donc mis à l'actif d'ABRAHAM.

Je m'excuse d'avoir développé devant vous une histoire aussi longue, mais c'est pour faire le lien entre ce qu'à l'instant j'appelais le psychanalyste dans ses actes d'affirmation et l'acte symptomatique sur lequel je mettais l'accent l'instant d'avant.

Car qu'est-ce que FREUD nous apporte dans [La psychopathologie de la vie quotidienne](#) à propos justement des erreurs et proprement de cette espèce ?

10 En fait page 886 du numéro de la RFP.

11 *Écrits*, op. cit., p.620 : La direction de la cure, V : Il faut prendre le désir à la lettre ; ou Points Seuil, t.2 p.97.

C'est - nous dit-il et il le dit savamment - à propos de trois erreurs qu'il fait dans *l'interprétation des rêves* : il les lie expressément au fait qu'au moment où il analyse les rêves en question il y a quelque chose qu'il a retenu, mis en suspens, du progrès de son *interprétation*, quelque chose était retenu en ce point précis.

Vous le verrez au [chapitre dix](#)^[p.168]¹², qui est celui des erreurs, à propos de trois de ces erreurs, nommément, celle de la fameuse station Marburg, qui était Marbach, d'Hannibal qu'il a transformé en Hasdrubal et de je ne sais quel Médicis qu'il a attribué à l'histoire de Venise¹³.

Ce qui est en effet singulier, c'est que c'est toujours à propos de quelque chose où en somme il retenait quelque vérité, qu'il a été induit à commettre cette erreur.

Le fait que ce soit précisément après avoir fait cette référence à la belle bouchère qui était bien difficilement évitable étant donné que suit un petit morceau qui est ainsi écrit :

« Désir d'avoir ce que l'autre a pour être ce que l'on n'est pas, désir d'être ce que l'autre est pour avoir ce que l'on n'a pas, voire désir de ne pas avoir ce que l'on a... » etc.

c'est-à-dire, un très direct extrait...

je dois dire un petit peu amplifié, et amplifié d'une façon qui ne l'améliore pas

...de ce que j'ai écrit justement autour de cette *direction de la cure*, quant à ce qu'il s'agit de cette fonction phallique.

Voilà-t-il pas touché le fait qu'il est singulier qu'on soit reconnaissant, par cette erreur évidemment, sinon par la référence irrépressible à mon nom..

même si on le met sous la rubrique de je ne sais quel achoppement incompréhensible de la part de quelqu'un qui parle du langage avant tout, comme on s'exprime ...est-ce qu'il n'y a pas là quelque chose qui nous fait nous interroger?

12 S. Freud, *Psychopathologie de la vie quotidienne*. Petite Bibliothèque Payot, Paris, 1968. p.233.

13 S. Freud, *L'interprétation des rêves*, Paris, PUF, 1926. Seules deux de ces erreurs, analysées dans *Psychopathologie de la vie quotidienne*, sont tirées de *L'interprétation des rêves* ; il s'agit de :

- *Marburg/Marbach*, p. 389 : Ce n'est point à Marburg, mais à Marbach que Schiller est né. Tout collégien allemand le sait et Je le savais également. C'est encore une de ces erreurs qui se glissent dans le rêve comme contrepartie d'une altération faite intentionnellement ailleurs. J'ai essayé d'expliquer ces erreurs dans ma *Psychopathologie de la vie quotidienne*. Cf P.B.Payot. p.233
- et de *Hasdrubal/Hamilcar Barkas*, p. 175 : Dans la 1ère édition j'avais écrit ici Hasdrubal, erreur étrange que j'ai expliquée dans la *Psychopathologie de la vie quotidienne*(p.233).

Lacan fait lui-même ici une erreur, car Freud évoque non pas Hannibal, mais le père d'Hannibal, qu'il nomme Hasdrubal (du nom de son frère), au lieu de Hamilcar Barkas. Dans ce même chapitre, il est question d'une troisième erreur (*Zeus/Chronos/ Ouranos*) qui concerne, elle aussi, une affaire de générations.

Sur quoi ? Sur ce qu'il en est de ceci :
qu'au regard d'une certaine analyse, d'un certain champ
de l'analyse, on ne puisse...

même à s'appuyer expressément sur ce que j'avance
...le faire qu'à condition de le renier, dirai-je.
Est-ce qu'à soi tout seul cela ne pose pas un problème
qui n'est autre que le problème - dans l'ensemble -
du statut que reçoit l'acte psychanalytique d'une
certaine organisation cohérente et qui est, pour
l'instant, celle qui règne dans la communauté qui s'en
occupe.

Faire cette remarque, manifester le surgissement,
à un niveau qui n'est certes pas celui de l'inconscient,
d'un mécanisme qui est précisément celui que FREUD met en
valeur au regard de l'acte, je ne dirai pas le plus
spécifique, mais spécifique de la nouvelle dimension de
l'acte qu'introduit l'analyse, ceci même...

je veux dire faire ce rapprochement, et en poser la
question
...ceci même est un acte : le mien.

Je vous demande seulement pardon qu'il m'ait pris pour se
clore un temps qui a pu vous paraître démesuré, mais ce
que je voudrais ici introduire, c'est quelque chose qui
m'est bien difficile à introduire devant une assemblée
justement aussi nombreuse, où les choses peuvent retentir
de mille façons déplacées. Je ne voudrais pas, pourtant,
que soit déplacée la notion que je veux introduire.
J'aurai sans doute à la reprendre, et là vous allez voir
son importance.

Elle n'est pas sans que depuis longtemps sous ces formes
clefs que j'emploie, je n'en aie annoncé la venue un beau
jour : *Éloge de la connerie*.

Il y a longtemps que j'en ai produit le projet, l'œuvre
éventuelle, disant qu'après tout, à notre époque,
ce serait là chose à mériter le succès véritablement
prodigieux dont on peut se surprendre, qui est celui qui
fait que dure encore dans la bibliothèque de tout un
chacun - médecin, pharmacien ou dentiste - *L'éloge de la
folie* d'ÉRASME¹⁴ qui - Dieu sait - ne nous atteint plus.

14 Didier ÉRASME, *éloge de la folie*, Actes Sud, 2001, Collection Babel.

L'Éloge de la Folie (titre grec : *Morias Engomion (Μωρίας Εγκώμιον)*, titre latin : *Stultitiae Laus*), est un essai écrit en 1509 par Érasme (en une semaine, pendant son séjour chez Thomas More dans la propriété que ce dernier avait à Bucklersbury) et imprimé d'abord en 1511. L'ouvrage est dédié à Thomas More, ce qui explique le jeu de mot du titre original, *Encomium Moriae* (Le titre grec *Éloge de la folie* peut également être compris comme *Éloge de More*). D'une rare violence contre les grands de son temps, Érasme échappa au bûcher grâce à ses amis haut-placés, et en se cachant derrière un masque (comme les bouffons de cours, seules personnes autorisées à l'insolence, parce que bossues ou infirmes). Le masque qu'Érasme utilisa est celui de la folie qu'il fit parler à la première personne sur le mode de la prosopopée. (Cf. *Moi la vérité je parle* : Écrits, La Chose freudienne, p.409)

Éloge de la connerie serait assurément opération plus subtile à mener car, à la vérité, qu'est-ce que la connerie ?

Si je l'introduis au moment de faire le pas essentiel concernant ce qu'il en est de l'acte analytique, c'est pour faire remarquer que ce n'est pas une notion - dire ce que c'est, est difficile - c'est quelque chose comme un nœud autour de quoi s'édifient bien des choses et se délèguent toutes sortes de pouvoirs, c'est assurément quelque chose de stratifié, et on ne peut pas le considérer comme simple.

À un certain degré de maturité, si je puis dire, c'est plus que respectable. Ça n'est peut-être pas ce qui mérite le plus de respect mais c'est assurément ce qui en recueille.

Je dirai que ce respect relève d'une fonction particulière, qui est tout à fait liée à ce que nous avons à mettre ici en relief une fonction de « déconnaissance » si je puis m'exprimer ainsi, et si vous me permettez de m'amuser un peu, de rappeler : « il déconnaît » dit-on, est-ce qu'il n'y a pas là un cryptomorphème ?

Est-ce que ça ne serait pas à le prendre au présent que surgirait le statut solidement établi de la connerie ? On croit toujours que c'est un imparfait :

« il déconnaît à plein tuyaux » par exemple.

Mais c'est qu'à la vérité, c'est là un terme qui, comme le terme de « je mens » fait toujours obstacle à être employé au présent.

Quoi qu'il en soit, il est fort difficile de ne pas voir que le statut de la connerie en question en tant qu'institué sur le « il déconnaît » ne revêt pas seulement le sujet que le dit verbe comporte.

Il y a là, dans cet abord je ne sais quoi d'intransitif et de neutre du genre « il pleut » qui fait toute la portée du dit morphème.

L'important, c'est : il déconnaît quoi ?

Eh bien, c'est là ce par quoi se distingue ce que j'appellerai la vraie dimension de la connerie.

C'est que ce qu'elle « déconnaît », c'est quelque chose qui, à la vérité, est ce qui mérite d'être affecté de ce terme, à savoir de s'appeler la connerie.

La vraie dimension de la connerie est indispensable à saisir comme étant ce à quoi a affaire l'acte psychanalytique.

Car si vous y regardez de près et nommément dans ces chapitres que FREUD nous met sous la rubrique de la méprise et sous celle des actes accidentels et symptomatiques, ces actes se distinguent tous, et tout un chacun, par une grande pureté.

Mais observez quand il s'agit par exemple de la célèbre histoire de tirer ses clés devant telle porte, qui est justement celle qui ne convient pas.

Prenons les cas dont JONES¹⁵ parle, parce que FREUD a montré la signification et la valeur de ce que peut avoir ce petit acte, JONES va nous raconter une histoire qui se termine par :

« J'aurais aimé être ici comme chez moi ».

Dix lignes plus loin nous sommes à la clôture d'une autre histoire qui interprète le même :

« J'aurais été mieux chez moi ».

Ce n'est tout de même pas pareil!

De la pertinence de la notation de cette fonction du lapsus, du ratage, dans l'usage de la clé, à son interprétation flottante, équivoque, est-ce qu'il n'y a pas l'indication...

que vous retrouverez facilement à considérer mille autres des faits rassemblés dans ce registre et nommément les quelque vingt-cinq ou trente premiers que FREUD nous collationne

...qu'en quelque sorte, ce que l'acte nous transmet, c'est quelque chose qu'il nous figure assurément de façon signifiante et pour laquelle l'adjectif qui conviendrait serait de dire qu'elle n'est pas si conne..

c'est bien là l'intérêt fascinant de ces deux chapitres

...mais que tout ce qui essaie de s'y adapter comme qualification interprétative représente déjà cette certaine forme de « déconnaissance », de chute et d'évocation - il faut bien le dire : dans plus d'un cas, ici tout à fait radicale - de ce qui ne peut se sentir que comme connerie.

15 E. Jones, *Théorie et Pratique de la Psychanalyse*, Paris, Payot, 1969, pp. 63-64 :

L'usage de clefs est une source féconde de faits de ce genre. J'en donnerai deux exemples.

Lorsque, chez moi, je suis distrait d'un travail absorbant par la nécessité de me rendre à l'hôpital pour une tâche de routine, je me trouve souvent en train d'essayer d'ouvrir la porte de mon laboratoire avec la clef de mon secrétaire, bien que ces deux clefs ne se ressemblent en aucune façon. Par cette erreur, j'exprime inconsciemment mon désir d'être chez moi plutôt qu'ailleurs.

Il y a quelques années, j'étais chargé de fonctions subalternes dans un institut dont la porte d'entrée était toujours fermée à clef, de sorte qu'il fallait sonner pour la faire ouvrir. A plusieurs reprises, je me suis surpris en train d'essayer d'ouvrir cette porte avec la clef de chez moi. Chacun des collègues faisant partie du personnel permanent de l'établissement, dont j'espérais faire partie, avait sa clef particulière, ce qui lui épargnait l'ennui d'attendre l'ouverture de la porte. Mon erreur exprimait mon désir d'être traité sur un pied d'égalité avec les autres, c'est-à-dire comme quelqu'un « de la maison ». A noter que Freud, reprenant cette affaire de clés dans *Psychopathologie de la vie quotidienne*, (*op.cit.*) p. 175, y cite les deux exemples de Jones.

Même s'il y a dans l'acte... ce qui ne fait pour nous aucun doute, car à ce point de surgissement de ce qu'il y a d'original dans l'acte symptomatique, il ne fait aucun doute qu'il y a là une ouverture, un trait de lumière, quelque chose d'inondant et qui pour longtemps ne sera pas refermé.

Quelle est la nature de ce message dont FREUD nous souligne qu'à la fois, il ne sait pas qu'il se le donne à lui-même et que, pourtant il tient à ce qu'il ne soit pas connu ?

Qu'est-ce qui se gîte au dernier terme dans cet étrange registre qui, semble-t-il, ne peut être repris dans l'acte psychanalytique qu'à déchoir de son propre niveau?

C'est là pourquoi je voudrais aujourd'hui introduire, avant de vous quitter, ce terme glissant, ce terme scabreux qui, à la vérité, n'est pas aisément maniable dans un contexte social aussi large, étant donné la note d'insulte, d'injure et de péjoration qui s'attache dans la langue française à cet étrange mot « le con » qui, entre parenthèses, n'est trouvable ni dans *Littré* ni dans *Robert*, seul le *Bloch et von Wartburg* - toujours honneur à lui - nous donne son étymologie: *cunnus* (latin).

Assurément, pour développer ce qu'il en est en français de ce mot « le con », pourtant si fondamental dans notre langue et nos échanges, c'est bien le cas où le structuralisme aurait lieu de s'articuler de ce qui lie, l'un à l'autre, le mot et la chose.

Mais comment faire?

Sinon à introduire ici, je ne sais quoi qui serait l'interdiction aux moins de dix-huit ans, à moins que ce soit aux plus de quarante !

C'est pourtant ce dont il s'agit, et quelqu'un dont nous avons les paroles dans un livre qui se distingue par la toute spéciale...

jamais je crois personne n'a fait cette remarque...absence de la connerie, à savoir les Évangiles, a dit:

« Rendez à CÉSAR ce qui est à CÉSAR et à Dieu ce qui est à Dieu »¹⁶.

Observez naturellement que jamais personne ne s'est aperçu que c'est absolument énorme de dire : « Rendez à Dieu » ce qu'il a mis dans le jeu, mais qu'importe !

16 Le Nouveau Testament, op. cit., Matthieu, 22, 21 ; Marc 12, 17 ; Luc, 20, 25.

Pour le psychanalyste, la loi est différente. Elle est :

« Rendez à la vérité ce qui est à la vérité, et à la connerie ce qui est à la connerie ».

Eh bien, ce n'est pas si simple, parce qu'elles se recouvrent et que, s'il y a une dimension qui est là propre à la psychanalyse, ce n'est pas tant la vérité de la connerie que la connerie de la vérité.

Je veux dire, que mis à part les cas où nous pouvons aseptiser - ce qui revient à dire asexuer - la vérité, c'est-à-dire à n'en plus faire - comme en logique - qu'une valeur V qui fonctionne en opposition à un F, partout où la vérité est en prise sur autre chose, et nommément sur notre fonction d'être parlant, la vérité se trouve mise en difficulté, de l'incidence où quelque chose, qui est le centre dans ce que je désigne dans l'occasion sous le terme de la connerie, et qui veut dire ceci...

je vous montrerai la prochaine fois que FREUD le dit aussi dans ce même chapitre, encore que quiconque le laisse passer

- que l'organe qui donne si je puis dire, sa catégorie à l'attribut dont il s'agit, est justement marqué de ce que j'appellerai une inappropriation particulière à la jouissance,

- que c'est de là que prend son relief ce dont il s'agit, à savoir le caractère irréductible de l'acte sexuel à toute réalisation véridique,

- que c'est de cela qu'il s'agit dans l'acte psychanalytique, car l'acte psychanalytique assurément s'articule à un autre niveau et ce qui, à cet autre niveau, répond à cette déficience qu'éprouve la vérité de son approche du champ sexuel, voilà ce qu'il nous faut interroger dans son statut.

Pour vous suggérer ce dont il s'agit, je prendrai un exemple : un jour j'ai recueilli de la bouche d'un charmant garçon...

qui avait tous les droits à ce qu'on l'appelle un con...l'anecdote suivante.

Il lui était arrivé une mésaventure : il avait rendez-vous avec une petite fille qui l'avait laissé tomber comme une crêpe.

« J'ai bien compris me dit-il qu'encore une fois c'était une *femme de non-recevoir* ».

Il appelait ça comme ça.

Qu'est-ce que c'est cette charmante connerie ?

Car il le disait comme ça, de tout son cœur. Il avait entendu se succéder trois mots, il les appliquait.

Mais supposez qu'il l'ait fait exprès, ce serait un trait d'esprit ! Ce serait un *Witz* !

À la vérité le seul fait que je vous le rapporte, que je le porte au champ de l'Autre en fait un trait d'esprit, effectivement.

C'est très drôle, pour tout le monde, sauf pour lui et pour celui qui le reçoit, face à face, de lui.

Mais dès qu'on le raconte, c'est extrêmement amusant.

De sorte qu'on aurait tout à fait tort de penser que le con manque d'esprit, même si c'est d'une référence à l'Autre que cette dimension s'ajoute.

Pour tout dire, ce qu'il en est de notre position vis-à-vis de cette petite historiette amusante, c'est exactement toujours ce à quoi nous avons affaire chaque fois qu'il s'agit de mettre en forme ce que nous saisissons comme dimension, non pas au niveau de tous les registres de ce qui se passe dans l'inconscient, mais à très proprement parler dans ce qui ressortit à l'acte psychanalytique.

Je voulais simplement introduire aujourd'hui ce registre assurément, vous le voyez, scabreux.

Mais, vous le verrez, il est utile.

Au début d'un article sur le contre-transfert publié en 1960, un bon psychanalyste auquel nous ferons une certaine place aujourd'hui, le Dr D.W. WINNICOTT¹⁷, écrit que le mot de contre-transfert doit être rapporté à son usage original et à ce propos, pour l'opposer, fait état du mot *self*.

« Un mot comme *self*, dit-il...

là, il faut que j'use de l'anglais

...*naturally knows more than we do* : en sait naturellement plus que nous pouvons faire, ou, que nous ne faisons ; c'est un mot qui *uses us and can command us* : nous prend en charge, peut nous commander », si je puis dire¹⁸.

C'est une remarque, mon Dieu, qui a bien son intérêt à voir sous une plume qui ne se distingue pas par une référence spéciale au langage, comme vous allez le voir. Le trait m'a paru piquant et le sera encore plus de ce que j'aurai à évoquer devant vous aujourd'hui de cet auteur. Mais aussi bien, pour

vous, prend-il son prix de ce que, que vous le soupçonniez ou pas, vous voilà intégrés dans un discours qu'évidemment beaucoup d'entre vous ne peuvent voir dans son ensemble.

J'entends que ce que j'avance cette année n'a son effet que de ce qui a précédé et ce n'est pas pour autant que de l'aborder maintenant...

si tel est le cas de certains d'entre vous
...vous soumet moins à son effet, curieusement, en raison de ceci, c'est qu'en somme ce discours...

vous trouverez peut-être qu'un peu j'insiste dans ce sens

...ne vous est pas directement adressé puisqu'il est adressé - à qui ? - mon Dieu, je le répète chaque fois : à des psychanalystes et dans des conditions telles qu'il faut bien dire qu'il leur est adressé à partir d'une

¹⁷ Donald W. Winnicott, « Counter-transference », Brit. J. med. Psychol., XXXIII, 1960. Édité en français dans : De la pédiatrie à la psychanalyse, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1969 et 1980, p.229.

¹⁸ P.229, op.cit. : « Je suis d'avis qu'il serait temps de revenir à une utilisation du terme contre-transfert qui corresponde à son emploi original. Nous pouvons certes employer les mots à notre guise, surtout des mots artificiels tels que contre-transfert, ce qui n'est pas le cas pour un terme comme *self* qui, de par sa nature, dépasse notre connaissance, peut nous utiliser et être notre maître. Nous pouvons, par contre, asservir le terme contre-transfert ; en parcourant les écrits scientifiques, j'ai tout lieu de penser qu'il est en danger de perdre son vrai sens. »

certaine atopie, atopie qui serait la mienne propre et donc, qui a à dire ses raisons.

C'est précisément ces raisons qui vont se trouver ici - j'entends aujourd'hui - un peu plus accentuées.

Il y a une rhétorique, si je puis dire, de l'objet de la psychanalyse dont je prétends qu'elle est liée à un certain mode de l'enseignement de la psychanalyse qui est celui des sociétés existantes. Cette relation peut ne pas paraître immédiate...

et en effet, pourquoi le serait-elle ?

...pourvu qu'au prix d'une certaine investigation on puisse en sentir la nécessité.

Pour partir de là, à savoir d'un exemple de ce que j'appellerais un savoir normatif sur ce qu'est une conduite utile, avec tout ce que cela peut comporter d'extension sur le bien général, sur le bien particulier, je vais prendre un échantillon qui vaudra ce qu'il vaudra mais qui vaudra du fait qu'il est typique, relevant de la plume d'un auteur bien connu.

Simplement pour si peu que vous soyez initiés à ce qu'il en est de la méthode analytique en tant que simplement savoir en gros de quoi il s'agit, de parler pendant des semaines et des mois à raison de plusieurs séances par semaine, et de parler d'une certaine façon particulièrement dénouée, dans des conditions qui précisément s'abstraient de toute visée concernant cette référence à la norme, à l'utile, précisément peut-être nous pourrions y revenir, mais assurément, d'ailleurs, à s'en libérer de façon telle que le circuit avant d'y revenir soit le plus ample qu'il se puisse.

Je crois que les références que j'ai choisies, prises là où elles se trouvent, à savoir en tête d'un article, très expressément sous la plume d'un auteur qui l'a publié en l'année 1955¹⁹, ont mis en question le concept de caractère génital.

Voici à peu près d'où il part pour effectivement apporter une critique sur laquelle je n'ai pas à m'étendre aujourd'hui.

C'est du style qu'il s'agit, c'est un morceau du classique M. FENICHEL, d'autant que, de l'aveu de l'auteur (je veux dire, l'auteur le précisant bien),

¹⁹ O. Fenichel, *The psychoanalytic theory of neurosis*, New York, WW Norton and Co, 1945, p.496. *La théorie psychanalytique des névroses*, T. II, Paris, PUF, 1953, p. 595.

FENICHEL fait partie de la base de cet enseignement de la psychanalyse dans les instituts :

« Un caractère normal *général* est un concept idéal – dit-il lui-même – cependant il est certain que l'achèvement de la primauté génitale comporte une avance décisive dans la formation du caractère. Le fait d'être capable d'obtenir pleine satisfaction par l'orgasme génital rend la régulation de la sexualité – régulation physiologique – possible et ceci met un terme au *damming-up*, c'est-à-dire la barrière, l'endiguement des énergies instinctuelles avec leurs effets malheureux sur le comportement de la personne. Il fait aussi quelque chose pour le plein développement du *love*, de l'amour (et de la haine) – ajoute-t-on entre parenthèses – c'est-à-dire le surmontement de l'ambivalence.

En outre, la capacité de décharger de grandes quantités d'excitation signifie la fin des *reaction-formations*, des formations réactionnelles et un accroissement de la capacité de sublimer. Le complexe d'Œdipe et les sentiments inconscients de culpabilité de source infantile peuvent maintenant être réellement dépassés quant aux émotions.

Elles ne sont plus gardées en réserve mais peuvent être mises en valeur par l'ego, elles forment une part harmonieuse de la personnalité totale. Il n'y a plus aucune nécessité de se garder des impulsions prégénitales encore impératives dans l'inconscient, leur inclusion dans la totale personnalité

– je m'exprime comme le texte – /.../ sous la forme de traits ou de poussées de la sublimation, devient possible. Cependant, dans les caractères névrotiques, les impulsions prégénitales retiennent leurs caractères sexuels et troublent les relations rationnelles avec les objets – c'est comme ça chez les *neurotics* – cependant que, dans le caractère normal, elles servent comme partiels les buts de préplaisir, ou de plaisir préliminaire, sous la primauté de la zone génitale, mais pour autant qu'elles viennent dans une plus grande proportion, elles sont sublimées et subordonnées à l'ego et à *the reasonableness*, la raisonabilité » – je crois

qu'on ne peut pas traduire autrement²⁰.

Je ne sais pas ce que vous inspire un tableau si enchanteur et s'il vous paraît alléchant.

Je ne crois pas que quiconque, analyste ou pas,

²⁰ Lacan propose là sa propre traduction de l'article de Fenichel.

L'édition française sus citée traduit ainsi ce passage : « Un caractère "général" normal est un concept idéal. Pourtant il est certain que parvenir à la primauté génitale constitue un progrès décisif dans la formation du caractère. La possibilité d'obtenir une satisfaction totale par l'orgasme permet une régulation physiologique de la sexualité et met fin au refoulement des énergies instinctuelles et à ses effets néfastes sur la conduite. Elle permet aussi l'épanouissement de l'amour (et de la haine), c'est-à-dire permet de surmonter l'ambivalence. De plus l'excitation peut se résoudre en grande partie, les formations réactionnelles cessent donc de se former et la capacité de sublimation augmente. Le complexe d'Œdipe et les sentiments inconscients de culpabilité infantile sont vraiment liquidés. Les émotions loin d'être refoulées sont utilisées par le Moi, elles forment une portion harmonieuse de la personnalité. Les pulsions prégénitales, toujours vivaces, n'ont plus à être refoulées. Elles peuvent s'intégrer à une personnalité totale sous la forme de traits de sublimation. Chez les caractères névrotiques, les pulsions prégénitales restent sexualisées ; elles troublent la relation rationnelle avec les objets. Chez le normal elles servent en partie aux plaisirs préliminaires mais restent dominées par la généralité. Elles sont presque entièrement sublimées et intégrées à un Moi raisonnable.»

pour peu qu'il ait un peu d'expérience des autres et de soi-même, puisse un instant prendre au sérieux cette étrange berquinade. La chose est, à proprement parler, fausse, tout à fait contraire à la réalité et à ce qu'enseigne l'expérience.

Je me suis livré aussi dans mon texte...

dans un texte que j'évoquais l'autre jour, celui de *La direction de la cure...*, évidemment à quelque dérision de ce qui avait pu en être amené dans un autre contexte et sous une forme littérairement

plus vulgaire. Le ton dont on pouvait parler à une certaine date, justement celle de ce texte vers 1958, de la primauté de la relation d'objet et des perfections qu'elle atteignait, les effusions de joie interne qui ressortaient d'être parvenu à cet état sommet, sont à proprement parler ridicules et, à la vérité, ne valent même pas la peine d'être ici reprises sous quelque plume qu'elles aient été

émises alors.

La singularité est de se demander comment de telles énonciations peuvent garder, je ne dirais pas l'aspect du sérieux (en fait elles ne l'ont pour personne) mais paraître, je dirais, répondre à une certaine nécessité concernant...

Comme on le disait, je dois dire au début de ce qui est ici énoncé

...une sorte de point idéal qui aurait au moins cette vertu de représenter, sous une forme négative, l'absence donc de tous les inconvénients qui seraient apportés, qui seraient l'ordinaire des autres états. On n'en voit pas, à l'idée, d'autre raison.

Ceci est naturellement à relever pour autant que nous pouvons saisir le mécanisme en son essence, à savoir nous rendre compte dans quelle mesure le psychanalyste est en quelque sorte appelé, que dis-je, voire contraint, à des fins qu'on appelle abusivement didactiques, de tenir un discours qui, en somme - on pourrait dire - n'a rien à faire avec les problèmes que lui propose, et de la façon la plus aiguë, la plus quotidienne, son expérience.

La chose, à la vérité, a une certaine portée, pour autant qu'elle permettrait d'apercevoir que, par exemple, le discours, dans la mesure - et ce n'est rien en dire - où il s'orne d'un certain nombre de clichés, ne s'en trouve pas moins, jusqu'à un certain point, inopérant à les réduire - je dis, lesdits clichés - dans le contexte psychanalytique et encore bien plus quant à ce qui est de l'organisation de l'enseignement.

Bien sûr, personne ne croit plus à un certain nombre de choses ni, non plus, n'est bien à l'aise dans un certain style classique, mais au fond, sur beaucoup de points, beaucoup de plans d'application, il n'en reste pas moins que cela ne change rien.

Je veux dire qu'aussi bien peut-on voir simplement mon discours repris...

je veux dire dans certaines de ses formes, telles de ses phrases, ses énoncés, voire ses tournures ...repris dans un contexte qui, quant à son fond, ne change guère.

J'avais demandé...

il y a assez longtemps à une personne qu'on a pu voir pendant d'autres temps plus récents, ici, fréquenter assidûment ce que j'essayais d'ordonner ...j'avais demandé :

« Après tout, vu vos positions générales, qu'est-ce que vous pouvez trouver d'avantageux à suivre mes conférences ? »

mon Dieu ! le sourire de quelqu'un qui s'entend, je veux dire, qui sait bien ce qu'il veut dire

« Personne - me répondit-il - ne parle de la psychanalyse comme cela ».

Grâce à quoi, bien sûr, cela lui donna matière et choix à adjoindre à son discours un certain nombre d'ornements, de fleurettes, mais ce qui ne l'empêcha pas, à l'occasion, de rapporter radicalement...

à la tendance supposée par lui constitutive d'une certaine inertie psychique ...de rapporter radicalement le statut, l'ordination de la séance analytique en elle-même...

j'entends dans sa nature, dans sa finalité aussi ...à un retour qui se produirait par une sorte de penchant, de glissement tout ce qu'il y a de plus naturel vers cette fusion, ou quelque chose qui fût essentiellement de sa nature, cette prétendue fusion supposée à l'origine entre l'enfant et le corps maternel. Et c'est à l'intérieur de cette sorte de figure, de schème fondamental, que se produirait

quoi ? mon fameux *ça parle* .

Vous voyez bien l'usage qu'on peut faire d'un discours, à le reprendre sectionné de son contexte.

Dieu sait qu'à dire *ça parle* à propos de l'inconscient, je n'ai strictement jamais voulu parler du discours de l'analysé, comme on dit de façon impropre - il vaudrait mieux dire l'*analysant*, nous reviendrons là-dessus dans la suite.

Mais assurément, qui, même, sauf à vouloir abuser de mon discours, peut supposer qu'il y ait quoi que ce soit dans l'application de la règle qui relève en soi du *ça parle*, qui le suggère, qui l'appelle en aucune façon ?

Du moins, voyez-vous, aurais-je eu ce privilège d'avoir renouvelé après Freud, après Breuer, le miracle de la grossesse nerveuse²¹, si cette façon d'évoquer la concavité du ventre maternel pour représenter ce qui se passe à l'intérieur du cabinet de l'analyste est bien, en effet, ce qui se trouve justifié.

À un autre niveau, ce miracle, je l'aurais renouvelé, mais sur les psychanalystes !

Est-ce à dire que j'analyse les analystes ?

Parce que après tout on pourrait dire cela, c'est même tentant, toujours des petits malins pour trouver des formules élégantes comme cela, qui résument la situation... Dieu merci, j'ai mis une barrière à l'avance aussi de ce côté-là, en écrivant je crois quelque part...

je ne sais pas si c'est encore paru
...à propos d'un rappel...

il s'agissait d'un petit compte rendu que j'ai fait de mon séminaire de l'année dernière

[La logique du fantasme , 1966-67]

...d'un rappel de ces deux formules :

- qu'il n'y a pas, dans mon langage, d'Autre de l'Autre...

l'autre, dans ce cas, étant écrit avec un grand A qu'il n'y a pas, pour répondre à un vieux murmure de mon séminaire de Sainte-Anne...

hélas, je suis bien au regret de le dire
...de vrai sur le vrai²².

- De même, n'y a-t-il nullement à considérer la dimension du transfert du transfert, ceci veut dire d'aucune

21 Dans *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud* (vol.I, Paris, PUF, 1958) E. Jones rapporte les propos de Freud concernant l'interruption par Breuer du traitement d'Anna O., de son vrai nom Bertha Pappenheim qui, selon les *Études sur l'hystérie* (S. Freud et J. Breuer, Paris, PUF, 1967, p.24 — G.W., T.I) prend fin le 7 juin 1882. Anna O. aurait manifesté un accouchement hystérique après que Breuer lui ait annoncé sa décision de mettre un terme au traitement. La confirmation de ce récit se trouverait dans une lettre adressée par Freud à Martha Bernays le 31 octobre 1883. Il faut être Breuer pour que cela arrive, écrit-il ensuite à Martha le 11 novembre 1883.

22 Ce « murmure de Sainte-Anne », il y est fait allusion dans « La science et la vérité » (in *Écrits*, p. 867). Lacan y rappelle la façon dont fut reçu son discours de « La Chose freudienne » (in *Écrits* p. 401-436) et, notamment, le malentendu qui se fit jour dans son auditoire d'alors lorsqu'il prêta sa voix à supporter ces mots intolérables : « Moi, la vérité, je parle... » (p. 409). Intitulé « La chose parle d'elle-même » (où l'on pourra reconnaître le fameux « ça parle » évoqué ici plus haut), ce discours ne sera pas reçu pour ce qu'il était : une prosopopée. Lacan mesure l'ampleur du malentendu aux propos touchants d'un auditeur : « Pourquoi, colporta quelqu'un, et ce thème court encore, pourquoi ne dit-il pas le vrai sur le vrai ? » (p. 867).

réduction transférentielle possible, d'aucune reprise analytique du statut du transfert lui-même.

Je suis toujours un peu embarrassé, vu le nombre de ceux qui occupent cette salle cette année, quand j'avance de pareilles formules, parce qu'il peut y en avoir certains qui n'ont aucune espèce d'idée de ce qu'est le transfert, après tout, c'est même le cas le plus courant, surtout s'ils en ont déjà entendu parler, vous allez le voir dans la suite de ce que j'ai à dire aujourd'hui, comment il convient de l'envisager.

Tout de même, ici, pointons...

je l'ai déjà avancé la dernière fois ...que l'essence de cette position du concept du transfert est ce que ce concept permet à l'analyste. C'est même ainsi que certains analystes – ai-je avancé la dernière fois – et mon Dieu combien vainement, se croient en devoir de justifier le concept du transfert, au nom de quoi, mon Dieu ? quelque chose qui leur paraît à eux-mêmes bien menacé, bien fragile, à savoir au nom d'une sorte de supériorité dans la possibilité d'objectiver, d'objectivation, ou de qualité d'objectivité éminente qui serait ce qu'aurait acquis l'analyste et qui lui permettrait, dans une situation apparemment présente, d'être en droit de la référer à d'autres situations qui l'expliquent et qu'elle ne fait que reproduire avec donc cet accent d'illusoire ou d'illusion que ceci comporte.

J'ai déjà dit que cette question qui paraît s'imposer, qui paraît même comporter une certaine dimension de rigueur chez celui qui en avance en quelque sorte l'interrogation, la critique, est purement superflue et vaine, pour la simple raison que le transfert, sa manipulation, comme telle, la dimension du transfert, c'est la première phase strictement cohérente à ce que je suis en train d'essayer de produire cette année devant vous sous le nom d'acte psychanalytique. Hors de ce que j'ai appelé manipulation du transfert, il n'y a pas d'acte analytique.

Ce qu'il s'agit de comprendre, ce n'est pas la légitimation du transfert dans une référence qui en fonderait l'objectivité, c'est de s'apercevoir qu'il n'y a pas d'acte analytique sans cette référence.

Et, bien sûr, l'énoncer ainsi n'est pas dissiper toute objection mais c'est justement parce que l'énoncer ainsi n'est pas, à proprement parler, désigner ce qui fait l'essence du transfert, c'est pour cela que nous avons à y avancer plus loin.

Que nous soyons forcés de le faire, que je sois nécessité à le faire devant vous, au moins suggère que cet acte analytique, c'est précisément ce qui serait – si ce que j'avance est juste – le moins élucidé par le psychanalyste lui-même, bien plus, que ce fût ce qui fut plus ou moins complètement éludé. Et pourquoi pas, pourquoi ne pas – en tout cas – s'interroger pour savoir si la situation n'est pas ainsi *parce que* cet acte il ne peut que l'être, éludé ?

Après tout, pourquoi pas ?

Pourquoi pas jusqu'à Freud et son interrogation de la *Psychopathologie de la vie quotidienne* ?

Ce que nous appelons maintenant...

ce qui est courant, ce qui est à la portée de nos modestes entendements

...sous le nom d'acte symptomatique, d'acte manqué, qui eût songé, et même, qui songe encore à leur donner le sens plein du mot acte ?

Malgré tout, l'idée de ratage dont Freud expressément dit que ce n'est qu'un abri derrière lequel se dissimule ce qui est à proprement parler des actes, cela ne fait rien, on continue à les penser en fonction de ratages symptomatiques, sans chercher à donner un sens plus plein au terme d'acte.

Pourquoi donc n'en serait-il pas de même de ce qu'il en est de l'acte psychanalytique ?

Assurément ce qui peut nous éclairer c'est si nous pouvons, nous, en dire quelque chose qui aille plus loin. En tous les cas, il se pourrait bien qu'il ne puisse être qu'éludé si, par exemple – ce qui arrive quand il s'agit d'acte – c'est qu'il soit en particulier tout à fait insupportable. Insupportable quant à quoi ?

Il ne s'agit pas de quelque chose d'insupportable subjectivement, tout au moins je ne le suggère pas, pourquoi pas insupportable comme il convient aux actes en général, insupportable en quelqu'une de ses conséquences ?

J'approche, vous le voyez, par petites touches, je ne peux pas dire ces choses en termes tout de suite affichés – si l'on peut dire – non pas du tout qu'à l'occasion je ne le pratique, mais parce que, ici, en cette matière qui est délicate, ce qu'il s'agit d'éviter avant tout, c'est le malentendu.

Cette conséquence de l'acte analytique, me direz-vous, elle devrait être bien connue, elle devrait être bien connue par l'analyse didactique, seulement moi je suis en train de parler de l'acte du psychanalyste. Dans la psychanalyse didactique, le sujet qui, comme il s'exprime, s'y soumet, l'acte psychanalytique, là, n'est pas sa part.

Ce n'est pas pour autant qu'il ne pourrait avoir soupçon de ce qui résulte pour l'analyste de ce qui se passe dans la psychanalyse didactique.

Seulement voilà, les choses jusqu'à présent sont telles que tout est fait pour que lui soit dérobé, mais d'une façon tout à fait radicale, ce qu'il en est de la fin de la psychanalyse didactique du côté du psychanalyste.

Ce masquage qui est foncièrement lié à ce que j'appelais tout à l'heure l'organisation des sociétés psychanalytiques, cela pourrait être en somme une pudeur subtile, une façon délicate de laisser chaque chose à sa place, suprême raffinement de politesse extrême-orientale.

Il n'en est rien.

Je veux dire que ce n'est pas tout à fait sous cet angle que les choses doivent être considérées, mais plutôt sur ce qui en rejaillit sur la psychanalyse didactique elle-même, c'est à savoir qu'en raison même de cette relation, cette séparation que je viens d'articuler, il en résulte que le même *black-out* existe sur ce qu'il en est de la fin de la psychanalyse didactique.

On a quand même écrit un certain nombre de choses insatisfaisantes, incomplètes, sur la psychanalyse didactique.

On a écrit aussi des choses bien instructives par leurs défauts sur la terminaison de l'analyse, mais on n'a strictement jamais encore réussi à formuler – je veux dire noir sur blanc – je ne dis pas :

quoi que ce soit de valable - quoi que ce soit, oui ou non - mais rien, sur ce qui peut être la fin, dans tous les sens du mot, de la psychanalyse didactique.

Je laisse ici seulement ouvert le point de savoir s'il y a un rapport.

Il y a le rapport le plus étroit entre ce fait et le fait que rien n'a jamais non plus été articulé sur ce qu'il en est de l'acte psychanalytique.

Je le répète, si l'acte psychanalytique est très précisément ce à quoi le psychanalyste semble opposer la plus forcenée méconnaissance, ceci est lié non pas tant à une sorte d'incompatibilité subjective...

le côté subjectivement intenable de la position de l'analyste, ce qui assurément peut être suggéré :

Freud n'y a pas manqué

...mais bien plus, dis-je, à ce qui, une fois la perspective de l'acte acceptée, en résulterait quant à l'estimation que peut faire l'analyste de ce qu'il recueille, quant à lui, dans les suites de l'analyse, dans l'ordre à proprement parler du savoir.

Puisque après tout j'ai ici un public où semble-t-il...

quoique depuis deux ou trois fois je ne repère plus bien

...où il y a une certaine proportion de philosophes, j'espère qu'on ne m'en voudra pas trop...

je suis arrivé, même à Sainte-Anne, à obtenir une tolérance qui aille aussi loin : il m'est arrivé de parler tout un trimestre, et même un peu plus, du *Banquet* de Platon, justement à propos du transfert^[Le transfert... 1960-61]

...eh bien aujourd'hui, je demanderai au moins à quelques-uns si cela peut les intéresser, d'ouvrir un dialogue qui s'appelle le *Ménon*²³.

Il est arrivé autrefois qu'à l'origine d'un groupe où j'ai eu quelque part, mon cher ami Alexandre Koyré²⁴ avait bien voulu nous faire l'honneur et la générosité de venir nous parler du *Ménon*. Cela n'a pas fait long feu, mes collègues psychologues :

²³ Platon, *Ménon*, Belles Lettres, 1985, Collection Universités de France. Ou Platon, *œuvres complètes*, Gallimard, 1950, Pléiade, p.513.

²⁴ Dans la première séance (17 nov. 1954) du séminaire *Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse* (1954- 55), Lacan commente le *Ménon* en se référant à la conférence, faite la veille, par Alexandre Koyré au groupe intitulé *Les conférences extraordinaires du mardi*.

« Cela a été bon pour cette année – m’ont-ils dit, à la fin de cette année qui était notre deuxième – fini maintenant ! Mais non, mais non, mais non, ^[sic] nous sommes entre gens sérieux, ce n’est pas de cette eau-là ^[sic] que nous nous chauffons » .

Je vous assure, mon Dieu, que vous n’aurez rien à perdre à le pratiquer un tout petit peu, le rouvrir. J’ai trouvé, histoire de retenir votre attention, au paragraphe 85d selon la numérotation d’Henri Estienne, reportons-nous y :

Οὐκοῦν οὐδενός διδάξαντος ὑλλ’ ἐρωτήσαντος
ἐπιστήσεται, ἀναλαβὼν αὐτός ἐξ αὐτοῦ τὴν ἐπιστήμην

Il saura donc sans avoir eu de maître grâce à de simples interrogations, ayant retrouvé de lui-même en lui sa science.

et la réplique suivante :

*Mais retrouver de soi-même en soi sa science, n’est-ce pas précisément se ressouvenir ? /.../
Cette science, qu’il a maintenant, ne faut-il pas ou bien qu’il l’ait reçue à un certain moment ou bien qu’il l’ait toujours eue ?*

Tout de même, pour des analystes, poser la question en ces termes ! Est-ce qu’on n’a pas le sentiment qu’il y a là quelque chose dont il n’est pas bien sûr naturellement que cela s’applique – je veux dire, de la façon dont c’est dit dans ce texte – mais enfin, que c’est fait pour nous rappeler quelque chose ?

En fait, c’est un dialogue sur la vertu.

Appeler cela vertu, ce n’est pas plus mal qu’autre chose : pour beaucoup, ce mot et les mots qui y ressemblent ont résonné diversement depuis à travers les siècles. Il est certain que le mot vertu a maintenant une résonance qui n’est pas tout à fait celle de l’ἀρετή^[arété] dont il s’agit dans le

Ménon, puisque aussi bien l’ἀρετή irait plutôt du côté de la recherche du bien, au sens du bien profitable et utile comme on dit, ce qui est fait pour nous faire apercevoir que nous aussi nous avons fait, après un tour, un retour là. On est frappé de saisir que ce n’est pas tout à fait sans rapport avec ce qui, après ce long détour, est parvenu à se formuler dans le discours d’un BENTHAM²⁵.

²⁵ Jeremy Bentham, *Principes de législation et d’économie politique* ([An introduction to the Principles of Morals and Legislation](#), 1823), Paris, 1848.

J'ai déjà fait référence à l'utilitarisme au temps déjà passé, lointain même, où j'ai pris en charge, énoncé, pendant une année quelque chose qui s'appelait *L'éthique de la psychanalyse*. C'était, si mon souvenir est bon, l'année 1958-59, à moins que ce ne soit pas tout à fait cela [en fait Séminaire 1959-60], puis l'année suivante ce fut *Le transfert*.

Comme, depuis quatre ans que je parle ici, une certaine correspondance pourrait se faire de chacune de ces années avec deux, et dans l'ordre des années, de ce que fut mon enseignement précédent, nous arriverions donc au niveau de cette année quatrième à quelque chose qui répond à la septième et à la huitième année de mon séminaire précédent, faisant écho en quelque sorte à l'année sur l'éthique, ce qui se lit bien dans mon énoncé même de l'acte psychanalytique, et de ce que cet acte psychanalytique soit quelque chose de tout à fait lié essentiellement au fonctionnement du transfert.

| Sainte- Anne | | E.N.S. ULM | | |
|--------------|---|------------|---------|----------------------------|
| | | XI | 1964 | Les quatre concepts ... |
| I | 1953-54 Les écrits techniques de Freud | XII | 1964-65 | Problèmes cruciaux... |
| II | 1954-55 Le Moi dans la théorie de Freud | | | |
| III | 1955-56 Les Psychoses | XIII | 1965-66 | L'objet de la psychanalyse |
| IV | 1956-57 La relation d'objet | | | |
| V | 1957-58 Les formations de l'inconscient | XIV | 1966-67 | La logique du fantasme |
| VI | 1958-59 Le désir et son interprétation | | | |
| VII | 1959-60 L'éthique de la psychanalyse | XV | 1967-68 | L'acte psychanalytique |
| VIII | 1960-61 Le transfert... | | | |
| IX | 1961-62 L'identification | | | |
| X | 1962-63 L'angoisse | | | |
| | Les noms du père : 20 Novembre 1963 | | | |

Voilà qui permettra, à certains tout au moins, de s'y retrouver dans une certaine marche qui est la mienne. Donc, il s'agit de l'ἀρετή [arété] et d'une ἀρετή qui, au départ, pose sa question dans un registre qui n'est pas du tout pour désorienter un analyste puisque aussi bien, ce dont il s'agit, c'est un premier modèle donné de ce que veut dire ce mot, dans le texte socratique, de la

bonne administration politique (c'est-à-dire de la cité) quant à ce qui est de l'homme.

Il est curieux que dès le premier temps apparaisse la référence à la femme, disant que, mon Dieu, la vertu de la femme c'est la bonne ordonnance de la maison^[71e].

Moyennant quoi, les voilà tous les deux du même pas, sur le même plan, il n'y a pas de différence essentielle et en effet, si c'est comme cela qu'on le prend, pourquoi pas ?

Je ne rappelle ceci que parce que, parmi les mille richesses qui vous seront suggestives de ce texte, si vous voulez bien le lire de bout en bout, vous pourrez toucher là du doigt que la caractéristique d'une certaine morale - proprement la morale traditionnelle - a toujours été d'éluder (mais c'est fait admirablement en l'espèce) d'escamoter au départ des premières répliques (de sorte qu'on n'a plus à en parler), de ne même pas poser la question justement tellement intéressante pour nous, analystes, en tant que nous sommes analystes, bien sûrs de savoir s'il n'y a pas un point où la morale de l'homme et de la femme pourrait peut-être se distinguer, au moment où l'on se trouve ensemble dans un lit, ou séparément.

Mais ceci est promptement éludé quant à ce qui est d'une vertu que nous pouvons déjà situer sur un terrain plus public, plus environnemental.

Et, de ce fait, les questions qui se posent peuvent procéder d'une façon qui est celle dont SOCRATE procède et qui vient vite à poser la question de savoir comment on peut jamais arriver à connaître par définition ce qu'on ne connaît pas, puisque la première condition de savoir, de connaître, est de savoir de quoi on parle. Si l'on ne sait pas de quoi on parle...

comme il s'avère après un prompt échange de répliques avec son partenaire qui est le *Ménon* en question ...surgit ce que vous connaissez et ce qui vient dans les deux phrases ou les trois que je vous ai lues tout à l'heure, à savoir la théorie de la réminiscence. Vous savez de quoi il s'agit, mais je vais le reprendre et peut-être un peu plus l'étendre et le développer, montrer ce que cela veut dire, ce que cela peut vouloir dire pour nous, ce en quoi cela mérite d'être, par nous, relevé.

Qu'on dise, qu'on exprime que l'âme...

comme on s'exprime, c'est le langage dont on use en tout cas dans ce dialogue

...ne fait rien, quand elle est enseignée, que de se ressouvenir, ceci comporte

- mais l'idée d'une étendue sans fin ou plutôt d'une durée sans limites quant à ce qu'il en est de cette âme. C'est un peu ce que nous aussi sortons quand nous nous trouvons à bout d'arguments auxquels faire référence puisqu'on ne voit pas très bien comment cela peut se passer dans l'ontogenèse pour que des choses, toujours les mêmes et si typiques, se reproduisent ; à faire appel à la phylogenèse on ne voit pas beaucoup de différence. Puis quoi encore ?

Où est-ce qu'on va la chercher cette âme ?

Pour démontrer qu'il n'est que ressouvenir quant à tout ce qu'elle peut apprendre, on fait le geste, significatif à son époque, qui est celui de Socrate :

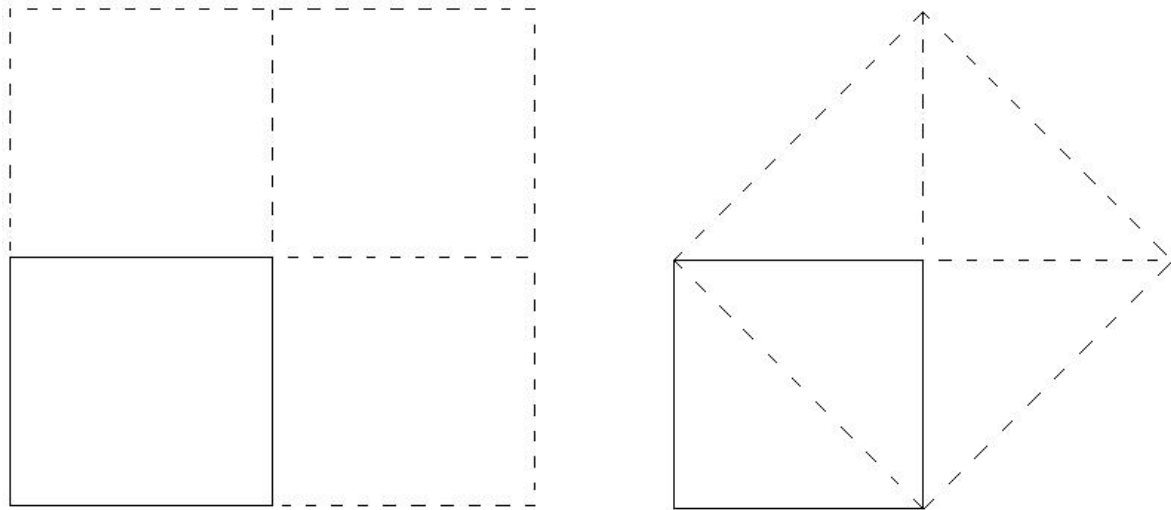
« Vois, Ménon, je vais te montrer, tu vois, tu as là ton esclave, il n'a jamais rien appris, bien entendu, chez toi : un esclave complètement crétin... ».

On l'interroge et, avec certaines façons en effet de l'interroger, on arrive à lui faire sortir des choses, mon Dieu, assez sensées, qui ne vont pas très loin dans le domaine de la mathématique. Il s'agit de ce qui arrive ou de ce qu'il faut faire pour faire une surface double de celle dont on est parti, s'il s'agit d'un carré.

L'esclave répondra comme cela, tout à trac, qu'il suffit que le côté soit deux fois plus long. Il est vite aisé de lui faire sentir

qu'avec un côté deux fois plus long, la surface sera quatre fois plus grande. Moyennant quoi, en procédant de même par interrogation, nous trouverons vite la bonne façon d'opérer qui est d'opérer par la diagonale, de prendre un carré dont le côté est la diagonale du précédent.

Tout ce que nous savons de toutes ces amusettes, récréations des plus primitives qui ne vont même pas aussi loin que déjà à cette époque on avait pu aller quant au caractère rationnel de la racine de 2, c'est que nous avons pris un sujet « hors-classe », un esclave, un sujet qui ne compte pas.



Il y a quelque chose de plus ingénieux et de meilleur qui vient ensuite quant à ce qu'il s'agit de soulever, c'est à savoir si la vertu est une science. Tout bien pris, c'est certainement la meilleure partie, le meilleur morceau du dialogue.

Il n'y a pas de science de la vertu, ce qui se démontre aisément par l'expérience, se démontrant que ceux qui font profession de l'enseigner sont des maîtres fort critiquables - il s'agit des sophistes - et que, quant à ceux qui pourraient l'enseigner, c'est-à-dire ceux qui sont eux-mêmes vertueux...

j'entends vertueux au sens où le mot vertu est employé dans ce texte, à savoir la vertu du citoyen et celle du bon politique

...il est très manifeste que - ceci est développé par plus d'un exemple - ils ne savent même pas la transmettre à leurs enfants, ils font apprendre autre chose à leurs enfants.

De sorte que nous en arrivons à la fin à ceci, que la vertu est bien plus près de l'opinion vraie, comme on s'exprime, que de la science. Or, l'opinion vraie, comment nous vient-elle ? Du ciel !

Voilà la troisième caractéristique de quelque chose qui a ceci de commun, c'est que donc ce à quoi nous nous référons, à savoir ce qui peut apprendre...

vous sentez combien c'est près, je suis prudent, de la notation que je fais sous le terme de sujet

...ce qui peut apprendre, c'est un sujet qui déjà a ce premier caractère d'être universel. Tous les sujets, là-dessus, sont au même point de départ, leur extension est d'une nature telle que cela leur suppose un passé infini et donc probablement un avenir qui ne l'est pas moins,

encore que la question ne soit pas tranchée dans ce dialogue sur ce qu'il en est de la survie. Nous n'en sommes pas à partager le mythe d'[Er l'Arménien](#) mais, assurément, que l'âme ait, depuis toujours et d'une façon à proprement parler immémoriale, emmagasiné ce qui l'a formée, au point de la rendre capable de savoir, voilà ce qui, ici, non seulement n'est pas contesté, mais est au principe de l'idée de la réminiscence.

- Que ce sujet soit hors classe, voilà un autre terme,
- qu'il soit absolu, au sens où il n'est pas - c'est exprimé dans le texte - comme la science, marqué...

de ce qu'on y appelle d'un terme qui fait écho vraiment à tout ce qu'ici nous pouvons dire ...qui n'y est pas marqué de concaténation, d'articulation logique du même style que notre science,
- que cette opinion vraie ait ce quelque chose qui fasse qu'elle soit bien plus de l'ordre de la poésie, *ποίησις* [poiesis], voilà à quoi nous sommes amenés par l'interrogation socratique.

Si j'ai mis autant de soin à ce rappel, c'est pour que vous notiez ce que peut signifier...

à ce point archaïque mais resté présent de l'interrogation sur le savoir ...ce que peut signifier ceci, qui n'a pas été isolé avant que je ne le fasse, proprement à propos du transfert : la fonction qu'a, non pas même dans l'articulation, dans les présupposés de toute question sur le savoir, ce que j'appelle le *sujet supposé savoir*.

Les questions sont posées à partir de ceci qu'il y a quelque part cette fonction ...

appelez-la comme vous voudrez, ici elle apparaît sous toutes ses faces évidentes, d'être mythique ...qu'il y a quelque part, quelque chose qui joue fonction de sujet supposé savoir.

J'ai déjà ici mis en avant ceci comme un point d'interrogation à propos de telle ou telle avancée, percée, poussée, d'un certain secteur de notre science. Est-ce que la question ne se pose pas, d'où était, de comment nous pouvons concevoir avant que telle ou telle - par exemple - dimension nouvelle dans la conception mathématique de l'infini..., est-ce qu'avant d'être forgées, ces dimensions, nous pouvons les concevoir comme ayant été, quelque part, sues ?

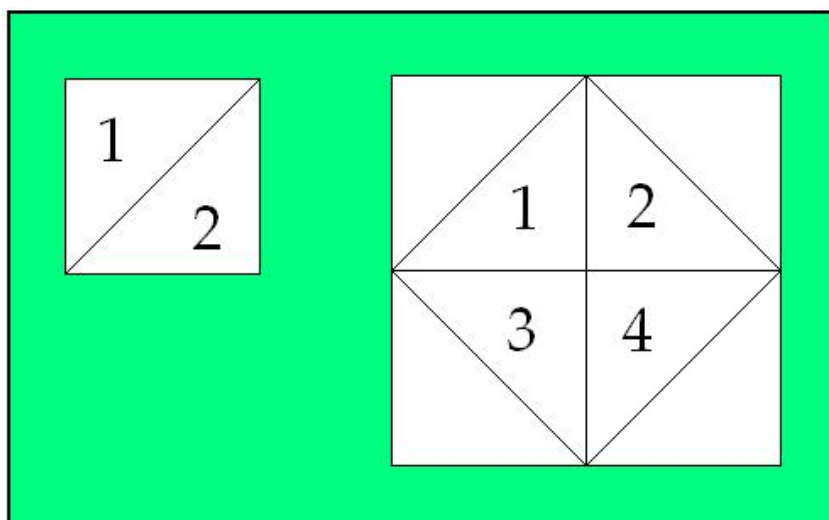
Est-ce que nous pouvons déjà les rapporter comme de toujours ? C'est là la question.

Il ne s'agit pas de savoir si l'âme existait avant de s'incarner, mais simplement de savoir si cette dimension du sujet, en tant que support du savoir, est quelque chose qui doit être en quelque sorte pré-établi aux questions sur le savoir.

Remarquez, quand Socrate interroge l'esclave, qu'est-ce qu'il fait ?

Il apporte...

même s'il ne le fait pas au tableau, comme c'est un dessin très simple



...on peut dire qu'il apporte le dessin de ce carré d'ailleurs : de la façon dont il raisonne, à savoir sous les modes premiers d'une géométrie métrique, à savoir par décomposition en triangles et comptage de triangles d'égales surfaces, moyennant quoi il est aisé de manifester que le carré construit sur la diagonale comprendra juste le nombre de petits triangles qu'il faut par rapport au premier nombre et que, si le premier nombre était de quatre triangles²⁶, il y en aura huit en procédant de cette façon – tout de même, il s'agit bien d'un dessin.

²⁶ Lacan s'embrouille quelque peu dans son explication ; nous avons corrigé ce qui apparaît là comme une confusion (carrés/triangles). Dans le Ménon (82-85), Socrate utilise des surfaces (carrés ; moitiés de carrés, i.e. des triangles) dont l'étendue (i.e. la grandeur) est mesurée en pieds. Aussi, ce « premier nombre » que Lacan dit être de quatre, concerne non pas le nombre de carrés / triangles, mais l'étendue du carré pris comme point de départ par Socrate : un carré de quatre pieds (fait de deux moitiés de carré), pour aboutir - "en procédant de cette façon" - à un carré de huit pieds (fait de quatre moitiés de carré), construit avec la diagonale du précédent.

Socrate : - Et combien y a-t-il de ces moitiés dans le carré du milieu ?

L'esclave : - Quatre.

Socrate : - Et dans celui-ci ?

L'esclave : - Deux

Socrate : - Qu'est-ce que quatre par rapport à deux ?

L'esclave : - C'est le double. (Ménon, 85a).

Et, interrogeant l'esclave, la question...

ce n'est pas nous qui l'inventons, il a été remarqué depuis bien longtemps que ce procédé n'a rien de bien démonstratif pour autant que, bien loin que Socrate puisse tirer argument du fait que l'esclave n'a jamais fait de géométrie et qu'on ne lui a pas donné de leçons, rien que la façon d'organiser le dessin de la part de Socrate, c'est déjà donner à l'esclave, comme il est fort sensible, une leçon de géométrie ...mais la question n'est pas là, pour nous, elle est, si je puis dire, à considérer dans ces termes : Socrate apporte un dessin.

Si nous disons que dans l'esprit de son partenaire, il y a déjà tout ce qui répond à ce que Socrate apporte, cela peut vouloir dire deux choses que j'exprimerai ainsi :

– ou bien c'est un dessin...

je ne dirais pas doublure

...c'est un dessin, ou...

pour employer un terme moderne

...ce qui répond à ce qu'on appelle une fonction :

à savoir la possibilité de l'application du dessin de Socrate sur le sien ou inversement. Il n'est pas, bien entendu, du tout nécessaire qu'il s'agisse de carrés corrects ni dans un cas ni dans l'autre. Disons que dans un cas ce soit un carré selon une projection de [MERCATOR](#), c'est-à-dire un carré carré, et dans l'autre cas quelque chose de diversement tordu. Il n'en restera pas moins que la correspondance point par point, voilà ce qui donne à la relation de ce qu'apporte Socrate, à ce par quoi lui répond son interlocuteur, une valeur très particulière qui est celle du décryptage.

Ceci nous intéresse, nous autres analystes, puisque d'une certaine façon c'est cela que veut dire notre analyse du transfert.

Dans la dimension interprétative, c'est dans la mesure où notre interprétation lit d'une autre façon une chaîne...

qui est pourtant une chaîne et déjà une chaîne d'articulation signifiante

...qu'elle fonctionne.

– Puis, il y a l'autre imagination possible : au lieu de nous apercevoir qu'il y a là deux dessins qui ne sont pas, du premier abord, le décalque l'un de

l'autre, nous pouvons supposer une autre métaphore, à savoir qu'il n'y a rien qui se voit, j'entends du côté de l'esclave, mais qu'à la façon dont on pourrait dans certains cas dire :

« Ici, c'est un dessin, vous ne voyez rien, mais il faut l'exposer au feu – vous savez qu'il y a des encres qu'on appelle sympathiques – le dessin apparaît »

il y a alors fonction – comme on dit quand il s'agit d'une plaque sensible – de révélation²⁷.

Est-ce que c'est entre ces deux termes que se fait le suspens de ce dont il s'agit pour nous dans l'analyse, d'une retraduction...

je dis re , parce que dans ce cas, déjà, la première inscription signifiante est déjà la traduction de quelque chose

...est-ce que l'organisation signifiante de l'inconscient structuré comme un langage, est ce sur quoi notre interprétation vient s'appliquer,

ou est-ce qu'au contraire notre interprétation, en quelque sorte, est une opération d'un tout autre ordre : celle qui révèle un dessin jusque-là caché ? Ce n'est évidemment pas cela, ni l'un ni l'autre...

malgré ce que, peut-être, cette opposition a pu suggérer de première réponse à certains

...que j'enseigne. Il s'agit de ceci qui rend la tâche pour nous beaucoup plus difficile : c'est à savoir qu'en effet, les choses ont à faire avec l'opération du signifiant, ce qui rend éminemment possible la première référence, le premier modèle à donner de ce qu'est un décryptage.

Seulement voilà, le sujet, disons l'analysant, n'est pas ce quelque chose à plat suggéré par l'image du dessin, il est lui-même à l'intérieur : le sujet, comme tel, est déjà déterminé et inscrit dans le monde comme causé par un certain effet de signifiant.

Ce qui en résulte, c'est ceci, c'est qu'il ne s'en faut pas de beaucoup que ce soit réductible à l'une des situations précédentes, il ne s'en faut que de ceci : que le savoir en certains points (qui peuvent bien sûr être toujours méconnus), fait faille.

Et, ce sont précisément ces points qui, pour nous, font question sous le nom de vérité.

²⁷ En photographie le révélateur est le produit chimique qui fait apparaître l'image argentique - latente jusque-là - sur la surface sensible qui a été exposée.

Le sujet est déterminé, dans cette référence, d'une façon qui le rend inapte - ce que démontre notre expérience - à restaurer ce qui s'est inscrit, de par l'effet signifiant, de sa relation au monde, à le rendre en certains points inadéquat à se fermer, à se compléter d'une façon qui soit, quant à son statut à lui de sujet, satisfaisante, et ce sont les points qui le concernent en tant qu'il a à se poser comme sujet sexué.

Devant cette situation, ne voyez-vous pas ce qui résulte de ce qui va s'établir, si le transfert s'installe comme il s'installe en effet ?

Parce que c'est là mouvement de toujours vraiment, mouvement institué de l'inhérence traditionnelle, le transfert s'installe en fonction du sujet supposé savoir, exactement de la même façon qui fut toujours inhérente à toute interrogation sur le savoir.

Je dirais même plus, que du fait qu'il entre en analyse, il fait référence à un sujet supposé savoir mieux que les autres. Cela ne veut pas dire d'ailleurs - contrairement à ce qu'on croit - qu'il l'identifie à son analyste, mais c'est bien là le nerf de ce que je veux aujourd'hui devant vous désigner, c'est immanent : au départ même du mouvement de la recherche analytique, il y a ce sujet supposé savoir et, comme je le disais à l'instant, *supposé savoir mieux encore*. De sorte que l'analyste se soumet à la règle du jeu et que je peux poser la question de savoir - quand il répond - la façon dont il devrait répondre s'il s'agissait de l'esclave de Socrate et qu'on dise à l'esclave de moufter à son gré, ce qu'on ne fait pas bien sûr au niveau de l'expérience ménonienne.

La question de l'intervention de l'analyste se pose en effet dans le suspens de ce que j'ai dit tout à l'heure : - les deux cartes qui se correspondent point par point - ou au contraire, une carte que grâce à telle ou telle manipulation on révèle dans sa nature de carte.

C'est bien ainsi que tout est conçu, de par - en quelque sorte - les données mises à l'origine du jeu. L'anamnèse est faite en tant que ce dont on se souvient, ce n'est pas tellement des choses, que de la constitution de l'amnésie, ou le retour du refoulé, ce qui est exactement la même chose, c'est-à-dire la façon dont les jetons se distribuent à chaque instant sur les cases du jeu, je veux dire sur les cases où il y a à parier.

De même, les effets de l'interprétation sont reçus au niveau de quoi ? De la stimulation qu'elle apporte dans l'inventivité du sujet, je veux dire de cette poésie dont j'ai parlé tout à l'heure.

Or que veut dire l'analyse du transfert ?

Si elle veut dire quelque chose, elle ne peut être que ceci : l'élimination de ce sujet supposé savoir. Il n'y a pas pour l'analyse, il n'y a pas - bien moins encore pour l'analyste - nulle part, et là

est la nouveauté, de sujet supposé savoir.

Il n'y a que ce qui résiste à l'opération du savoir faisant le sujet, à savoir ce résidu qu'on peut appeler la vérité.

Mais justement, c'est là que peut surgir la question de Ponce Pilate²⁸ : *Qu'est-ce que la vérité ?*

« *Qu'est-ce que la vérité ?* » est proprement la question que je pose. Et, pour introduire ce qu'il en est de l'acte proprement psychanalytique, ce qui constitue l'acte psychanalytique comme tel, c'est très singulièrement :

- cette feinte par où l'analyste oublie que, dans son expérience de psychanalysant, il a pu voir se réduire à ce qu'elle est, cette fonction du sujet supposé savoir, d'où à chaque instant toutes ces ambiguïtés qui transfèrent ailleurs...

par exemple vers la fonction de l'adaptation à la réalité

...la question de ce qu'il en est de la vérité,

- et de feindre aussi que la position du sujet supposé savoir soit tenable, parce que c'est là le seul accès à une vérité dont ce sujet va être rejeté pour être réduit à sa fonction de cause d'un procès en impasse.

L'acte psychanalytique essentiel du psychanalyste comporte ce quelque chose que je ne nomme pas, que j'ai ébauché sous le titre de feinte et qui devient grave si ceci devient oublié : de feindre d'oublier que son acte est d'être cause de ce procès.

²⁸ C'est lors du procès de Jésus que Ponce Pilate, décontenancé par les réponses de son prisonnier, (se) pose cette question. Cf. Le Nouveau Testament, Jean, 18, 37 :

- Pilate lui dit alors : « Tu es donc roi ? »

- Jésus lui répondit : « C'est toi qui dit que je suis roi. Je suis né et je suis venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité.

Quiconque est de la vérité écoute ma voix. »

- Pilate lui dit : « Qu'est-ce que la vérité ? »

Qu'il s'agisse là d'un acte, ceci s'accroît d'une distinction qui est ici essentielle à faire. L'analyste, bien sûr, n'est pas sans besoin, je dirais même, de se justifier à lui-même quant à ce qui se fait dans l'analyse. Il se fait quelque chose et c'est bien de cette différence, du faire à un acte, qu'il s'agit.

Ce au banc de quoi l'on attelle, l'on met le psychanalysant, c'est au banc d'un faire.

Lui, fait quelque chose..

appelez-le comme vous voudrez, poésie ou manège...il fait, et il est bien clair que, justement, une part de l'indication de la technique analytique consiste dans un certain laisser-faire.

Mais, est-ce là suffisant pour caractériser la position de l'analyste quand ce laisser-faire comporte jusqu'à un certain point la maintenance intacte en lui de ce sujet supposé savoir, pour autant que de ce sujet il connaît d'expérience la déchéance et l'exclusion et ce qui en résulte du côté du psychanalyste ?

Ce qui en résulte, je ne l'avance pas aussitôt aujourd'hui puisque ce sera précisément ce que nous devons, dans la suite, articuler plus avant, mais je terminerai en indiquant l'analogie qui se rencontre du fait que, pour avancer ce nouveau biais d'interrogation sur l'acte, je dois m'adresser à ces tiers que vous constituez, de ce registre que j'ai déjà introduit sous la fonction du nombre :

Le nombre n'est pas la multitude, car il n'en faut pas beaucoup pour introduire la dimension du nombre.

Si c'est dans une telle référence que j'introduis la question de savoir ce qu'il peut en être du statut du psychanalyste en tant que son acte le met dans un porte-à-faux radical au regard de ces préalables, c'est pour vous rappeler que c'est une dimension commune de l'acte de ne pas comporter, dans son instant, la présence du sujet.

Le passage de l'acte, c'est ce au-delà de quoi le sujet retrouvera sa présence en tant que renouvelée, mais rien d'autre.

Je vous donnerai la prochaine fois, puisque le temps m'a manqué cette fois-ci, ce qui en est l'illustration, le « Winnicott » par lequel j'ai introduit (à propos de ce mot de *self*) l'exemple d'une sorte de touche juste, au

regard d'un certain effet du signifiant, ce Winnicott nous donnera l'illustration de ce qu'il en advient de l'analyste à mesure même de l'intérêt qu'il prend à son objet.

Justement dans la mesure où c'est quelqu'un, dans la technique, qui se distingue comme éminent pour avoir choisi un objet, pour lui, privilégié, il nous fera toucher que celui qu'il qualifie à peu près de cette psychose latente qui existe en certains cas, c'est toute la technique analytique en elle-même qu'il va se trouver très singulièrement désavouer.

Or, ceci n'est point un cas particulier mais un cas exemplaire. Si la position de l'analyste ne se détermine de rien que d'un acte, elle ne peut pour lui s'enregistrer d'effet, que de fruit d'acte, et, pour employer ce mot, fruit, j'ai rappelé la dernière fois son écho de fruition.

Ce que l'analyste enregistre de majeur comme expérience ne saurait dépasser ce tournant que je viens d'indiquer, de sa propre présence.

Quels seraient les moyens pour que puisse être recueilli ce qui, par le procès déchaîné de l'acte analytique, est enregistrable de savoir ?

C'est là ce qui pose la question de ce qu'il en est de l'enseignement analytique.

Dans toute la mesure où l'acte psychanalytique est méconnu, dans cette même mesure s'enregistrent les effets négatifs quant aux progrès de ce que l'analyse peut totaliser de savoir...

que nous avons constatés, que nous pouvons toucher du doigt, qui se manifestent et s'expriment dans maints autres passages et dans toute l'ampleur de la production de la littérature analytique déficits au regard de ce qui peut être totalisé, de ce qu'elle pourra emmagasiner de savoir.

- « Dis-moi quelle est la première chose dont tu te souviennes ? »
- « Qu'est-ce que tu veux dire - répond l'autre - la première qui me vient à l'esprit ? »
- « Non, le premier souvenir que tu aies eu ».
- Longue réflexion...
- « J'ai dû l'oublier ».
- « Justement le premier que tu n'aies pas oublié ». Longue réflexion...
- « J'ai oublié la question ».

Ces quelques répliques que j'ai extraites pour vous – vous aurez mes sources – d'une petite pièce fort habile et même pénétrante qui m'avait attiré par son titre, qui contient deux personnages pour moi assez plein de sens, *Rosencrantz et Guildenstern...* l'un et l'autre, nous dit ce titre, *sont morts*²⁹.

Plût au ciel que ce fût vrai !

Il n'en est rien, Rosencrantz et Guildenstern seront toujours là mais ces répliques, me semble-t-il, sont bien faites pour évoquer l'écart, la distance qu'il y a entre trois niveaux de μαθεσις [mathésis], dirais-je, d'appréhension savante.

La première, dont la théorie de la réminiscence que je vous ai représentifiée la dernière fois par l'évocation du *Ménon* donne l'exemple, je la centrerai sur un *je lis* à une épreuve révélatrice.

La seconde, différente, qui est présentifiée dans le ton (c'est le mot propre) du progrès de notre science, est un *j'écris*. J'écris, même quand c'est pour suivre la trace d'un écrit déjà marqué.

Le dégagement de l'incidence signifiante comme telle signifie notre progrès dans cette appréhension de ce qui est savoir, ce que j'ai voulu vous rappeler par, non pas cette anecdote, mais ces répliques très bien forgées et qui, en quelque sorte, désignent leur place elles-mêmes, d'aller se situer dans un nouveau

²⁹ Tom Stoppard, *Rosencrantz et Guildenstern are dead*, London, Faber & Faber, 1967. *Rosencrantz et Guildenstern sont morts*, trad. Lisbeth Schaudinn et Eric Delorme, Paris, Seuil, 1968.
Lacan évoque ces deux personnages *in Écrits*, « L'instance de la lettre dans l'inconscient », p. 506 note 1.

maniement de ces marionnettes essentielles à la tragédie qui est vraiment la nôtre propre, celle de *Hamlet*, celle sur laquelle je me suis longuement livré³⁰ au repérage de la place comme telle du désir, désignant par là ceci qui a pu paraître très étrange jusque-là, que très exactement chacun y ait pu lire le sien.

Ces trois répliques désignent donc ce mode propre de l'appréhension sachante qui est celui de l'analyse et qui commence au « *je perds, je perds le fil* ».

Là commence ce qui nous intéresse, à savoir..

qui s'en étonne ou ferait à cette occasion de grands yeux, montrerait bien qu'il oublie ce qui a été l'entrée dans le monde, les premiers pas de l'analyse ...le champ du lapsus, de l'achoppement, de l'acte manqué. Je vous en ai rappelé la présence dès les premiers mots de cette année. Vous verrez que nous aurons à y revenir et que ce repère est essentiel à maintenir toujours au centre de notre visée, si nous voulons ne pas perdre, nous, la corde quand il s'agit, dans sa forme la plus essentielle, de ce que j'appelle cette année l'acte psychanalytique.

Mais aussi m'avez-vous vu, presque à chaque reprise et d'abord, témoigner de quelque embarras dont, je m'excuse, l'occasion n'était personne d'autre que votre assistance *gracieuse*. Je me suis posé, sous une forme qui aujourd'hui se centre, la problématique de mon enseignement.

Que veut dire ce qu'ici je produis depuis maintenant quatre ans passés ? Il vaut bien d'en poser la question, est-ce l'acte psychanalytique ? Cet enseignement se produit devant vous, à savoir public, comme tel il ne saurait être acte psychanalytique.

Que veut dire, dès lors, que j'en aborde la thématique ? Est-ce à dire que je pense ici le soumettre à une instance critique ?

C'est une position qui après tout serait assumable et qui d'ailleurs a été assumée bien des fois même si, à proprement parler, ça n'est pas de ce terme acte qu'on s'est servi.

Il est assez frappant que la tentative, chaque fois qu'elle a été faite par quelqu'un de l'extérieur, ne donnait que des résultats assez pauvres.

³⁰ Cf. séminaire « Le désir et son interprétation », séances sur *Hamlet* du 04-03 au 29-04 et 27-05-1959.

Or, je suis psychanalyste et dans l'acte psychanalytique je suis moi-même pris. Peut-il y avoir chez moi un autre dessein que de saisir l'acte psychanalytique du dehors ? Oui, et voici comment ce dessein s'institue.

Un enseignement n'est pas un acte, ne l'a jamais été. Un enseignement est une thèse, comme on l'a toujours très bien formulé au temps où on savait ce que c'était. Un enseignement dans l'université, au beau temps où ce mot avait un sens, ça voulait dire thèse.

Thèse suppose antithèse, à l'antithèse peut commencer l'acte. Est-ce à dire que je l'attends des psychanalystes ? La chose n'est pas si simple.

À l'intérieur de l'acte psychanalytique, mes thèses impliquent parfois des conséquences. Il est frappant que ces conséquences y rencontrent – je dis à l'intérieur – des objections qui n'appartiennent ni à la thèse, ni à aucune autre antithèse formulable que les us et coutumes régnant parmi ceux qui font profession de l'acte psychanalytique.

Il est singulier donc qu'un discours qui n'est point jusqu'ici...

à l'intérieur de ceux qui sont dans l'acte psychanalytique

...aisé à contredire, rencontre en certains cas obstacle qui n'est pas de contradiction.

L'hypothèse qui guide chez moi la poursuite de ce discours est celle-ci : non pas certes qu'il y ait indication de critiquer l'acte psychanalytique - et je vais dire pourquoi - mais au contraire de démontrer (j'entends dans l'instance de cet acte) que ce qu'elle méconnaît, c'est qu'à n'en pas sortir on irait beaucoup plus loin. Il faut donc croire qu'il y a quelque chose en cet acte d'assez insupportable, intenable à qui s'y engage, pour qui redoute d'approcher, faut-il dire, de ses limites, puisque aussi bien ce que je vais introduire c'est cette particularité de sa structure après tout assez connue pour qu'elle soit à chacun saisissable, mais qu'on ne formule presque jamais. Si nous partons de la référence que j'ai donnée tout à l'heure, à savoir que la première forme de l'acte que l'analyse ait pour nous inaugurée, c'est cet acte symptomatique dont on peut dire qu'il n'est jamais si bien réussi que quand il est un acte manqué, quand l'acte manqué est supposé et contrôlé, il se révèle ce dont il s'agit – épinglons-le de ce mot dont j'ai déjà suffisamment insisté qu'il en sort ravivé : la vérité.

Observez que c'est de cette base que nous partons, nous, analystes, pour avancer. Il n'y aurait même sans cela aucune analyse possible, en ceci que tout acte même qui ne porte pas ce petit indice du ratage, autrement dit, qui se donne à lui-même un bon point quant à l'intention, n'en tombe pas moins exactement sous le même ressort, à savoir que peut être posée la question d'une autre vérité que celle de cette intention. D'où il résulte que c'est proprement là dessiner une topologie qui peut s'exprimer ainsi, qu'à seulement dessiner la voie de sa sortie, on y rentre, même sans y penser et qu'après tout, la meilleure façon d'y rentrer d'une façon certaine, c'est d'en sortir pour de bon.

L'acte psychanalytique désigne une forme, une enveloppe, une structure telle qu'en quelque sorte il suspend tout ce qui s'est institué jusqu'alors, formulé, produit, comme statut de l'acte, à sa propre loi.

C'est aussi bien ce qui, du point où se tient celui qui à un titre quelconque s'engage dans cet acte dans une position où il est difficile de glisser le biais d'aucun coin, ce qui dès lors suggère que

quelque mode de discernement doit être introduit.

Il est facile d'épingler les choses, à reprendre au début, que s'il n'y a rien de si réussi que le ratage quant à l'acte, ça n'est pas dire pour autant qu'une réciprocité s'établisse et que tout ratage - en soi - soit le signe de quelque réussite : j'entends réussite d'acte.

Tous les trébuchements ne sont pas des trébuchements interprétables, c'est bien évident, ce qui s'impose au départ d'une simple remarque qui est d'ailleurs aussi bien la seule objection qui ait jamais été produite dans l'usage. Il suffit de commencer, auprès de quelqu'un de bon sens, comme l'on dit, à introduire...

s'il est neuf, s'il n'a pas encore été immunisé, s'il a gardé quelque fraîcheur

...la dimension des cogitations analytiques, pour que les gens vous répondent :

« Mais, qu'est-ce que vous venez me raconter tant de choses sur ces bêtises que nous connaissons bien et qui simplement sont vides de tout appui saisissable, qui ne sont que du négatif ! »

Il est sûr qu'à ce niveau, le discernement n'a pas de règle sûre, et c'est bien ainsi qu'on constate qu'à se tenir en effet au niveau de ces phénomènes exemplaires, le débat reste en suspens. Il n'est pas inconcevable que là où l'acte psychanalytique prend son poids, c'est-à-dire où, pour la première fois au monde, il y a des sujets dont c'est l'acte que d'être psychanalyste, c'est-à-dire qui là-dessus organisent, groupent, poursuivent une expérience, prennent leurs responsabilités en quelque chose qui est d'un autre registre que celui de l'acte, à savoir un faire, mais attention, ce faire n'est pas le leur...

La fonction de la psychanalyse se caractérise clairement en ceci qu'instituant un faire par quoi le psychanalysant obtient une certaine fin que personne n'a pu encore clairement fixer. On peut le dire, si l'on se fie à l'oscillation véritablement désordonnée de l'aiguille qui se produit dès que là-dessus on interroge les auteurs. Ce n'est pas le moment de vous donner un éventail de cette oscillation, mais vous pouvez m'en croire et vous pouvez aussi bien contrôler dans la littérature...

La loi, la règle, comme on dit, qui cerne l'opération appelée psychanalyse, structure et définit un faire. Le patient comme on s'exprime encore, le psychanalysant comme j'en ai introduit récemment le mot...

qui s'est diffusé rapidement, ce qui prouve qu'il n'est pas si inopportun et que d'ailleurs il est évident que dire *le psychanalysé*, est laisser sur l'achèvement de la chose toutes les équivoques : pendant qu'on est en psychanalyse, le mot *psychanalysé* n'a de sens que d'indiquer une passivité qui n'est nullement évidente, c'est bien plutôt le contraire puisque après tout, celui qui parle tout le temps, c'est bien le psychanalysant, c'est déjà un indice

...ce psychanalysant, dont l'analyse est menée à un terme dont - je viens de le dire - *personne* n'a strictement défini encore la portée de fin dans toutes les acceptions de ce mot, mais où néanmoins il est supposé que ce peut être un faire réussi, l'épingler d'un mot comme *être*, pourquoi pas ?

Il reste pour nous assez blanc, ce terme, et assez plein pourtant pour qu'il puisse ici nous servir de repère. Qu'est-ce que serait la fin d'une opération qui,

assurément a affaire - au moins au départ - avec la vérité, si le mot être n'était pas évocable à son horizon ?

L'est-il pour l'analyste ?

À savoir celui qui est supposé - rappelons-nous-en - avoir franchi un tel parcours sur les principes qu'il suppose et qui sont apportés par l'acte du psychanalyste.

Inutile de s'interroger si le psychanalyste a le droit, au nom de quelque objectivité, d'interpréter le sens d'une figure donnée dans cette opération poétique par le sujet *faisant*.

Inutile de se demander s'il est légitime ou non d'interpréter ce faire comme confirmant le fait du transfert : interprétation et transfert sont impliqués dans l'acte par quoi l'analyste donne à ce faire, support et autorisation, c'est fait pour ça. C'est tout de même donner quelque poids à la présence de l'acte, même si l'analyste ne fait rien.

Donc, cette bipartition du faire et de l'acte est essentielle au statut de l'acte lui-même.

L'acte psychanalytique, où est-il saisissable qu'il manifeste quelque achoppement ?

N'oublions pas que le psychanalyste est supposé parvenu en ce point où - si réduit soit-il - s'est pour lui produit cette terminaison que comporte l'évocation de la vérité.

De ce point d'être, il est supposé l'ARCHIMÈDE capable de faire tourner tout ce qui se développe dans cette structure premièrement évoquée, dont le cernage d'un « *je perds* », par quoi j'ai commencé, donne la clé.

Ne peut-il être intéressant de voir se reproduire cet effet de perte au-delà de l'opération que centre l'acte analytique ? Je pense qu'à poser la question en ces termes, il vous apparaîtra aussitôt qu'il n'est pas douteux que c'est dans les insuffisances de la production - dirais-je - analytique que doit se lire quelque chose qui répond à cette dimension d'achoppement au-delà d'un acte supposé faire fin, dont il faut bien supposer ce point magistral si nous voulons pouvoir parler de quoi que ce soit le concernant.

Et aussi bien n'y a-t-il rien d'abusif à l'évoquer quand les analystes d'eux-mêmes...

et qui peuvent tomber le plus sous le coup de cette désignation de l'achoppement - là où je propose qu'on

aille chercher l'incidence qui puisse compléter voire instaurer l'appui de notre critique
...il n'y a rien d'abusif à parler de ce point tournant du passage du psychanalysant au psychanalyste puisque par les psychanalystes eux-mêmes, ceci même que je viens d'évoquer, la référence en est constante et donnée comme condition de toute compétence analytique. Ce pourrait être un travail infini que de mettre à l'épreuve cette littérature analytique, aussi bien, déjà en ai-je pointé quelques exemples à l'horizon. J'ai cité dans mon premier cours de cette année l'article de RAPAPORT qui pourrait à peu près s'appeler en français - il est paru dans l'*International Journal*³¹ - : « Statut analytique du penser » - *thinking*, c'est un participe présent en anglais.

Il serait, dans une assemblée aussi large, aussi fastidieux qu'inefficace - je pense - de prendre un tel article pour y voir manifester une extrême bonne intention, si je puis dire, une sorte de mise à plat de tout ce qui peut, de l'énoncé freudien lui-même, s'organiser d'une énonciation concernant ce qu'il en est de la fonction de la pensée dans l'économie dite analytique.

Le frappant en serait que les déchirures qui se marquent à tout instant, l'impossibilité de ne pas faire partir ce montage du *thinking*/ (ou démontage, comme on voudra) du processus primaire lui-même et au niveau de ce que Freud désigne comme l'hallucination primitive...

celle qui est liée à la première recherche pathétique, celle supposée par l'existence simplement d'un système moteur qui, dès lors qu'il ne rencontre pas l'objet de sa satisfaction, serait...

c'est au principe de l'explication du processus primaire

...responsable de ce processus régressif qui fait apparaître l'image fantasmatique de ce qui est recherché

...la complète incompatibilité de ce registre qui est bien, pourtant, à mettre au tableau de la pensée, avec ce qui est au niveau du processus secondaire instauré d'une pensée qui est une sorte d'action réduite, d'action au petit pied qui force à passer

³¹ David RAPPAPORT, *On the psychoanalytic Theorie of Thinking*, *International Journal of Psychoanalysis*; in *The Collected Papers of David Rapaport*, Ed. Jason Aronson; Édition : New ed. 1996.

dans un tout autre registre que celui qui a été évoqué d'abord, à savoir l'introduction de la dimension de l'épreuve de la réalité, ne manquent pas bien sûr d'être notées au passage par l'auteur qui, poursuivant imperturbablement son chemin, en arrivera à s'apercevoir que non seulement il n'y a pas deux modes et deux registres de pensée, mais qu'il y en a une infinité qui sont à peu près à échelonner dans ce qu'auparavant les psychologues ont noté des étagements de la conscience, et par conséquent de complètement réduire le relief de ce qui a été

apporté par Freud à ce qu'on appelle [] la psychologie générale, c'est-à-dire à son abolition.

Ce n'est là qu'un exemple léger et vous pouvez, à votre gré, aller le confirmer.

Si d'autres voyaient intérêt à ce que se tienne un séminaire, où quelque chose comme ceci serait suivi dans ses détails, pourquoi pas ?

L'important me semble-t-il, est que soit complètement éludé dans cette perspective de réduction, avec échec conséquent, ce qui est frappant, saillant, énorme, impliqué dans la dimension du processus primaire, ce quelque chose qui peut à peu près s'exprimer ainsi : non pas « au commencement est l'insatisfaction », ce qui n'est rien, ce n'est pas que l'individu vivant court après sa satisfaction qui est important, c'est qu'il y ait un statut de la jouissance qui soit l'insatisfaction.

À l'éluder comme originaire, comme impliqué dans la théorie de celui qui l'a introduite, cette théorie, peu importe qu'il l'ait ou non exprimée comme ça, mais s'il l'a faite comme ça, c'est-à-dire s'il a formulé le principe du plaisir comme jamais on ne l'avait formulé avant lui...

car le plaisir servait de toujours à définir le bien, il était en lui-même satisfaction, à ceci près naturellement que personne ne pouvait y croire, parce que tout le monde a su depuis toujours qu'être dans le bien, ce n'est pas toujours satisfaisant

...si Freud introduit cette autre chose, il s'agit de voir quelle est la cohérence de cette pointe avec celle qui d'abord s'indique dans la dimension de la vérité.

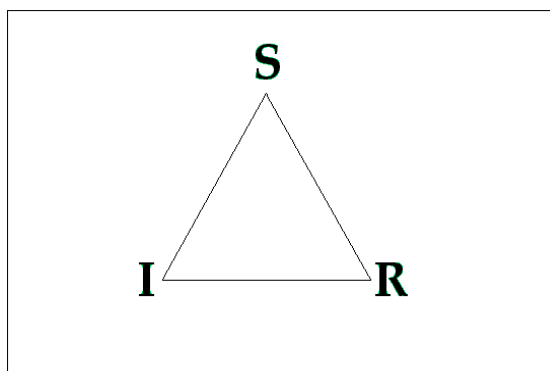
J'ai ouvert par hasard une revue...

un hebdomadaire, ou un trisannuel, dans lequel j'ai vu des signatures distinguées, l'une d'un côté de

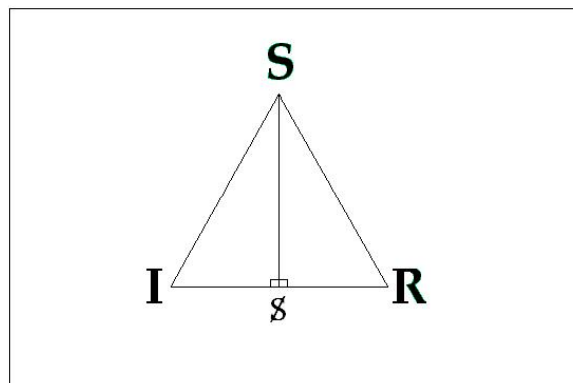
l'horizon où la bataille divine bat toujours son plein – celle pour le Bien, précisément
...j'ai vu un article qui commençait par une sorte d'incantation sur le symbolique, l'imaginaire et le réel, à quoi la personne que j'indique afférait l'illumination qu'avait apportée dans le monde cette tripartition...
vous voyez de quoi je suis responsable
...et de conclure tout vaillamment :

« À nous, ça dit ce que ça dit, le réel c'est Dieu » .

Et voilà comment on peut dire que je suis un appoint pour la foi théologique.
Ça m'a quand même incité à quelque chose que j'ai essayé, pour ceux qui sont ici nombreux, peut-être, à voir que tout ça se mélange, que ce qu'on peut tout de même indiquer si on prend ces termes autrement que dans l'absolu, c'est ceci :

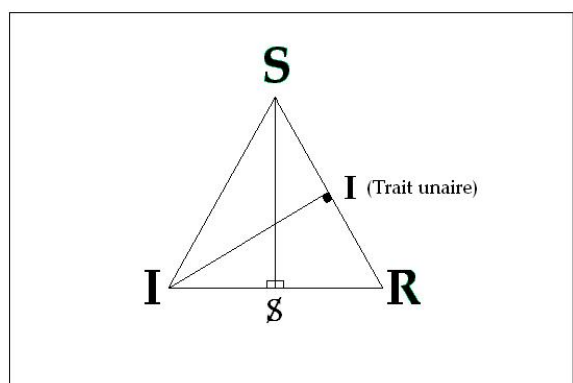


le symbolique, on va le mettre, si vous voulez, comme ça : en haut, l'imaginaire on va le mettre par là et le réel à droite.
C'est complètement idiot comme ça. Il n'y aurait vraiment rien à en faire et, surtout pas un triangle rectangle – si, peut-être, enfin, pour nous permettre un peu de poser les questions. Vous n'allez pas vous promener avec ce que je vais mettre autour, après ça, sur un petit bout de papier, en cherchant tout le temps dans quel carré on va être !

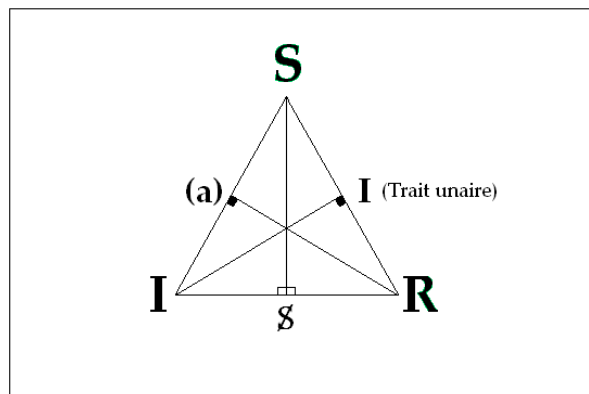


Mais enfin, quand même, si nous nous souvenons de ce que j'enseigne concernant le sujet comme déterminé par le signifiant, toujours par deux signifiants, ou plus exactement : par un signifiant comme le représentant pour un autre signifiant, pourquoi ne pas mettre ce § là comme une projection sur l'autre côté ? Cela nous permettra peut-être de nous demander ce qu'il en est des rapports du sujet entre l'imaginaire et le réel.

D'autre part, ce fameux grand I du trait unaire, celui dont on part pour voir comment effectivement dans le développement, ce mécanisme de l'incidence du signifiant dans le développement se produit, à savoir la première identification, nous le mettrons aussi comme une projection sur l'autre côté.



Et la troisième fonction me sera donnée par a qui est quelque chose bel et bien comme une chute du réel sur le vecteur tendu du symbolique à l'imaginaire



à savoir comment le signifiant peut très bien prendre son matériel...

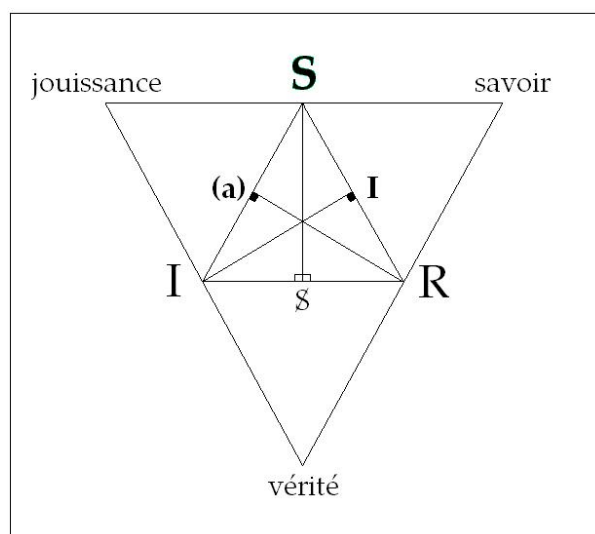
qui est-ce qui y verrait obstacle ?

...dans des fonctions imaginaires, c'est-à-dire dans la chose la plus fragile, la plus difficile à saisir quant à ce qui est de l'homme, non pas bien entendu qu'il n'y ait pas chez lui ces images primitives destinées à nous donner un guide dans la nature, mais justement comme le signifiant s'en empare, c'est toujours bien difficile à repérer dans son côté cru.

Alors, vous voyez que la question peut se poser de ce que représentent les vecteurs unissant chacun de ces points repérés.

Ce qui va avoir un intérêt...

c'est pour ça que je vous prépare pour ce petit jeu ...c'est que tout de même, depuis que nous parlons de l'acte analytique, nous n'avons pas pu faire autrement que de réévoquer les dimensions où se sont déployés nos repérages concernant la fonction du symptôme, par exemple, quand nous l'avons mis comme échec de ce qui est *sachable*, le savoir :



ce qui depuis toujours représente quelque vérité.

Et nous mettrions ici ce qui constitue le pôle tiers, la jouissance.

Ceci introduit tout de même...

vu d'une certaine attache fondamentale de l'esprit humain à l'imaginaire

...quelque chose qui peut vous aider à la façon de points cardinaux. En un sens, peut-être, ils pourront vous servir de support pour le cercle, chaque fois que j'évoquerai un de ces pôles, comme aujourd'hui, je pose la question de ce qu'il en est de l'acte de l'analyste par rapport à la vérité.

Au départ, la question peut et doit se poser : est-ce que l'acte psychanalytique prend en charge la vérité ?

Il a bien l'air, mais qui oserait prendre en charge la vérité sans s'attirer la dérision ?

Dans certains cas, je me prends pour Ponce Pilate.

Il y a une jolie image de Claudel³² : Ponce Pilate qui n'a eu le tort que de poser cette question.

Il tombait mal, c'est le seul qui l'ait posée, devant la vérité, ça l'a foutu un peu à côté. D'où il résulte que...

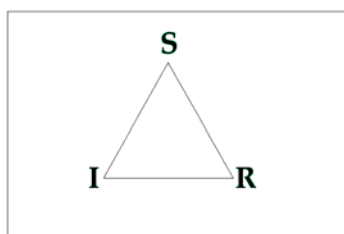
là, je suis dans le registre de CLAUDEL, c'est CLAUDEL qui a inventé ça

...quand il se promenait par la suite, toutes les idoles - c'est toujours CLAUDEL qui parle - voyaient leur ventre s'ouvrir, dans une dégringolade, avec un grand bruit de machine à sous.

Je ne pose pas la question ni dans un tel contexte, ni avec une telle vigueur que j'obtienne ce résultat, mais enfin quelquefois ça approche.

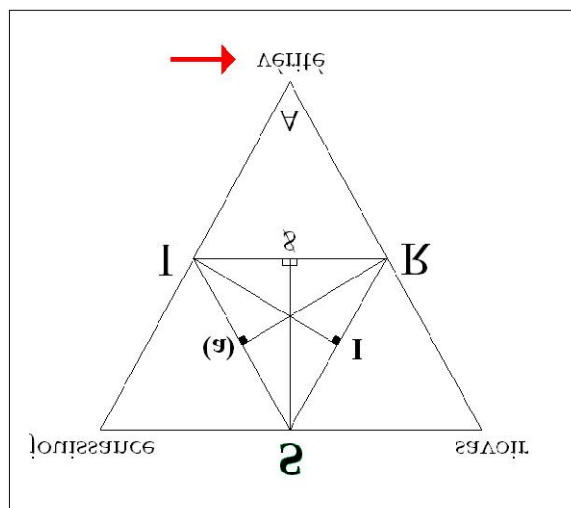
Le psychanalyste ne prend pas en charge la vérité.

Il ne prend pas en charge la vérité, précisément parce que aucun de ces pôles n'est jugeable qu'en fonction de ce qu'il représente de nos trois sommets de départ :

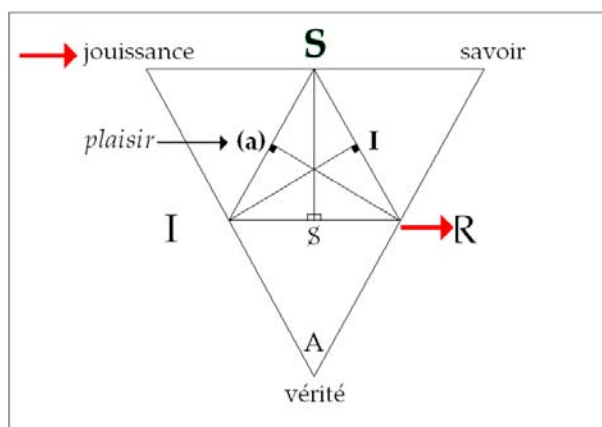


à savoir que la vérité c'est, au lieu de l'Autre, l'inscription du signifiant.

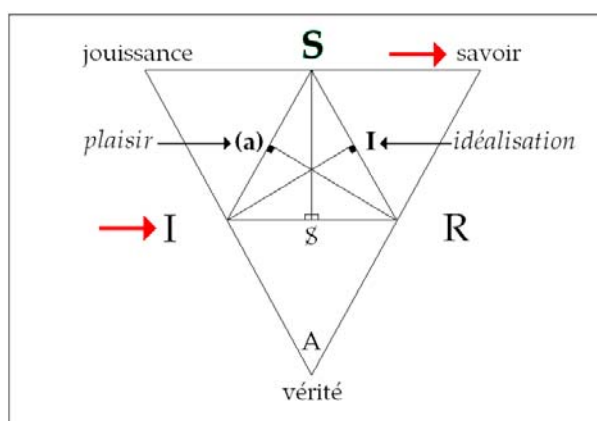
³² Paul Claudel, « Le point de vue de Ponce Pilate », Figures et paraboles - Oeuvres en prose, Paris, Gallimard, coll. La Pléiade, 1965, p. 919.



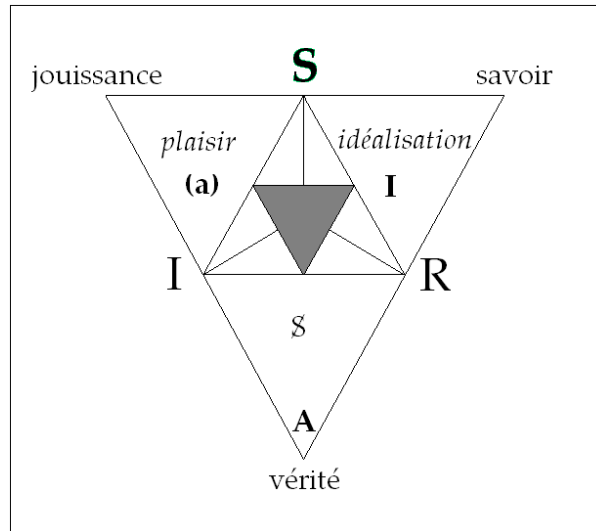
C'est-à-dire que ce n'est pas là comme ça, la vérité, pas plus que la jouissance d'ailleurs qui a certainement rapport avec le réel mais dont, justement, c'est le principe de plaisir qui est fait pour nous en séparer.



Quant au savoir, c'est une fonction imaginaire, une idéalisation, incontestablement.



C'est ce qui rend délicate la position de l'analyste qui en réalité se tient là au milieu, où c'est le vide, le trou, la place du désir [en gris].



Seulement, ça comporte un certain nombre de points tabous, en quelque sorte, de discipline, c'est à savoir que, puisque assurément on a à répondre à quelque chose...

je veux dire ceux qui viennent consulter l'analyste pour trouver plus d'assurance

...eh bien mon Dieu, il arrive qu'on fasse une théorie des conditions de l'assurance croissante qui doit arriver à quelqu'un qui se développe normalement. C'est un très beau mythe.

Il y a un article d'Erik ERIKSON³³ sur le rêve de l'injection d'Irma qui n'est pas fichu autrement. Il nous énumère par étapes comment doit s'édifier l'assurance du petit bonhomme qui a eu d'abord une *mummy* convenable, celle, bien entendu, qui a bien appris sa leçon dans les livres des psychanalystes.

L'échelonnement va, tout à fait au sommet, nous donner...

je l'ai déjà évoqué quelquefois, je m'excuse, c'est là un bateau

...un *G.I.* parfaitement assuré. C'est constructible, tout est constructible en termes de psychologie.

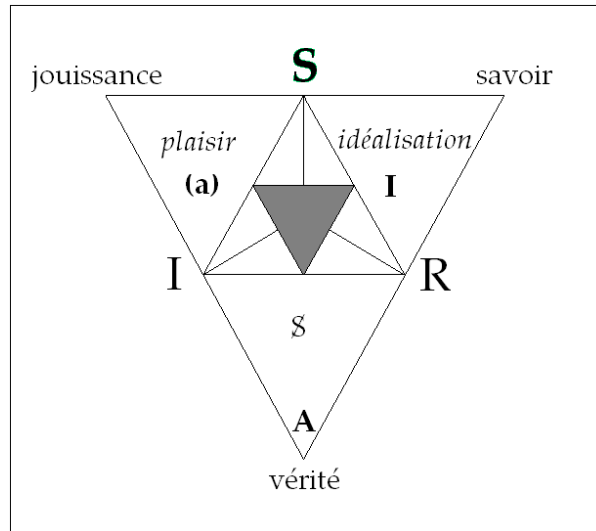
Il s'agit de savoir en quoi l'acte psychanalytique est compatible avec de tels déchets...

il faut croire qu'il a quelque chose à faire avec le déchet

...et le mot *déchet* n'est pas à prendre là comme venant au hasard.

Peut-être qu'à épinglez comme il convient certaines productions théoriques, on pourrait tout de suite repérer sur cette carte :

³³ Erik Erikson, *A way of looking at things, Selected papers from 1930 to 1980*, « *The Dream Specimen of Psychoanalysis* », New York, London, Norton Éd., 1987, 237-279.



puisque carte il y a, si socratique, mon Dieu, que ce n'est...

pas plus que celle que j'évoquais l'autre jour à propos du *Ménon*

...ça n'a pas plus de portée : portée d'exercice.

Mais, à voir le rapport que peut avoir une production qui en aucun cas n'a fonction par rapport à la pratique, que même les analystes les plus effervescents dans ces constructions en général optimistes ne respectent pas moins, nul psychanalyste, si je puis dire, ne va, sauf excès ou

exception, jusqu'à y croire quand il intervient.

La relation de ces productions avec le point naturel, ici_[schéma], du déchet, à savoir l'objet(a),

peut peut-être nous servir à nous faire progresser quant à ce qu'il en est des relations de la production analytique avec tel ou tel autre terme, par exemple l'idéalisation de sa position

sociale que nous mettrions quelque part_[schéma] du côté du I. Bref, l'inauguration d'une méthode de discernement quant à ce qu'il en est des productions de l'acte analytique, de la part de perte - peut-être nécessaire - qu'il comporte, ceci peut être de nature, non point seulement à éclairer d'une vive lumière ce qu'il en est de l'acte analytique, du statut qu'il suppose et qu'il supporte dans son ambiguïté, mais à déployer...

et pourquoi s'arrêter en un point quelconque ?

...l'étendue de cette ambiguïté jusqu'à - si je puis dire - ce que nous soyons revenus à notre point de départ.

S'il est vrai qu'il n'y a pas moyen d'en sortir, autant vaudrait en faire le tour. C'est précisément ce à quoi nous allons essayer cette année de donner une première image d'épreuve. Et, pour ceci par exemple, je n'irai pas prendre, bien entendu, les plus mauvais exemples.

Il y a déchet et déchet, si je puis dire : il y a des déchets ininterprétables. Encore, faites attention que cette désignation de l'ininterprétable n'est pas, ici, prise au sens propre.

Prenons un auteur excellent qui s'appelle WINNICOTT, cet auteur auquel on doit une découverte des plus fines. Il me souvient - et je ne manquerai jamais d'y revenir en hommage dans mon souvenir - de ce que *l'objet transitionnel*, comme il l'a dénommé, a pu m'apporter de secours au moment où je m'interrogeais sur la façon de démystifier cette fonction de l'objet dit *partiel*, telle que nous la voyons soutenir pour en supporter la théorie la plus abstruse, la plus mythifiante, la moins clinique, sur les prétendues relations « développementales » du pré-génital par rapport au génital.

La seule introduction de ce petit objet qu'on appelle chez M. WINNICOTT l'objet transitionnel, ce tout petit bout de chiffon dont le bébé se sert dès avant ce drame autour duquel on a accumulé tant de nuées confuses, dès avant ce drame du sevrage...

qui quand nous l'observons n'est pas du tout forcément un drame, comme me faisait remarquer quelqu'un qui n'est pas sans pénétration : il se peut que le sevrage, la personne qui le ressent le plus, c'est la mère

...que ce ne soit la présence, la seule présence dans ce cas qui semble être en quelque sorte l'appui, l'arche fondamentale grâce à quoi tout ne sera plus jamais ensuite développé qu'en termes de rapport duel, de rapport de l'enfant à la mère.

Ceci est tout de suite interféré par cette fonction de ce menu objet dont WINNICOTT va nous articuler le statut.

Je reprendrai l'année prochaine ces traits, dont on peut dire que la description est exemplaire.

Il suffit de lire M. WINNICOTT pour, en quelque sorte, le traduire.

Il est clair que ce petit bout de chiffon, ce bout de drap, ce morceau souillé à quoi l'enfant se cramponne, il n'est pas rien de voir ici son rapport avec ce premier objet de jouissance, qui n'est pas du tout le sein de la mère jamais là à demeure, mais celui-là, toujours à portée : le pouce de la main de l'enfant.

Comment les analystes peuvent-ils à ce point écarter de leur expérience ce qui leur est apporté au premier chef de la fonction de la main ?

C'est au point que pour eux, l'humain, ça devrait s'écrire avec un trait d'union au milieu.

Mais cette lecture que je vous conseille, qui est facile, elle est dans le numéro cinq de cette revue qui a passé longtemps pour la mienne, qui s'appelait *La Psychanalyse*, il y a une traduction de cet *objet transitionnel* de WINNICOTT³⁴.

Lisez ça - rien de plus fatigant qu'une lecture et de moins propice à retenir l'attention - mais si quelqu'un la prochaine fois veut bien la faire... ?

Qui n'entendra pas tout ce mal que se donne WINNICOTT pour dire ce qu'est cet objet(a) ?

Il n'est ni à l'extérieur ni à l'intérieur, ni réel ni illusoire, ni ceci ni cela. Il ne rentre dans rien de toute cette construction artificieuse que le commun de l'analyse édifie autour du narcissisme, en y voyant tout autre chose que ce pour quoi c'est fait, à savoir non pas pour faire deux versants moraux : d'un côté l'amour de soi-même, et de l'autre celui de l'objet comme on dit.

Il est très clair - je l'ai déjà fait ici - à lire ce que Freud a écrit du *Real-Ich* et du *Lust-Ich*, c'est fait pour nous démontrer que le premier objet, c'est le *Lust-Ich*, à savoir moi-même, la règle de mon plaisir, et que ça le reste.

Alors, toute cette description, je dois dire aussi précieuse que fine, de l'objet(a), il ne lui manque qu'une chose, c'est qu'on voie que tout ce qui s'en dit ne veut rien dire que le bourgeon, la pointe, la première sortie de terre - de quoi ? - de ce que l'objet(a) commande, à savoir tout bonnement le sujet.

Le sujet comme tel fonctionne d'abord au niveau de cet objet transitionnel. Ce n'est certes pas là épreuve faite pour diminuer ce qui peut se faire de production autour de l'acte analytique.

Mais vous allez voir ce qu'il en est quand WINNICOTT pousse les choses plus loin, à savoir quand il est non pas observateur du petit bébé, comme il en est plus qu'un autre capable, mais repérant sa propre technique concernant ce qu'il cherche, lui, à savoir, d'une façon patente...

³⁴ D.W. Winnicott, "Objets transitionnels et phénomènes transitionnels", *La Psychanalyse*, vol.V, Paris, PUF, 1959. Traduction de « Transitional objects and transitional phenomena », 15 juin 1951, in *Int. Journal of Psycho-Analysis*, vol. XXXIV, 1953. Cet article a été écrit d'après un exposé, fait par son président, à la Société britannique de Psychanalyse, le 30 mai 1951. Ré-édité en français dans : *De la pédiatrie à la psychanalyse*, op. cit., p. 109.

et je vous l'ai indiqué la dernière fois à l'orée de ma conférence

...la vérité.

Car ce *self* dont il parle, c'est *quelque chose* qui est là depuis toujours, en arrière de tout ce qui se passe, avant même que d'aucune façon le sujet se soit repéré. *Quelque chose* est capable de

« geler – écrit-il – la situation de manque ».

Quand l'environnement n'est pas approprié dans les premiers jours, les premiers mois du bébé, *quelque chose* peut fonctionner qui fait ce *freezing*, cette gélation³⁵.

Assurément, c'est là *quelque chose* dont seule l'expérience peut trancher et, là encore, il y a au regard de ses conséquences psychotiques, *quelque chose* que Winnicott a fort bien vu, mais derrière ce *freezing*, il y a, nous dit WINNICOTT, ce *self* qui attend, ce *self* qui, de s'être gelé, constitue le faux-*self* auquel il faut que M. WINNICOTT ramène, par un procès de régression dont ce sera l'objet de mon discours de la prochaine fois de vous montrer le rapport à l'agir de l'analyste.

Derrière ce faux-*self*, attend quoi ?

le vrai, pour repartir.

Qui ne voit...

quand déjà nous avons dans la théorie analytique ce « *Real-Ich* », ce « *Lust-Ich* », ce « *ego* », ce « *id* », toutes ces références déjà assez articulées pour définir notre champ

...que l'adjonction de ce *self* ne représente rien d'autre que...

comme d'ailleurs c'est avoué dans le texte avec *false* et *true*

...la vérité ?

Et qui ne voit aussi qu'il n'y a d'autre *true-self* derrière cette situation que M. WINNICOTT lui-même qui, là, se pose comme présence de la vérité ?

Ce n'est rien dire qui comporte en quoi que ce soit une dépréciation de ce à quoi cette position le mène. Comme vous le verrez la prochaine fois - extrait de son texte lui-même - c'est à une position qui s'avoue devoir en tant que telle, et de façon avouée, sortir de

³⁵ C'est en fait dans un autre article de Winnicott que l'on trouve explicitement cette notion de *freezing* : « Les aspects métapsychologiques et cliniques de la régression au sein de la situation analytique », *in op. cit. De la pédiatrie à la psychanalyse*, p. 131. Traduit de : « Metapsychological and Clinical Aspects of Regression within the Psycho-Analytical Set-Up », exposé fait à la Société britannique de Psychanalyse, le 17 mars 1954, et édité dans *Int. J. Psycho-Anal.*, vol. 36, 1955. p. 135, : *gelant la situation de carence*.

l'acte analytique, prendre la position de « faire », par quoi il assume (comme s'exprime un autre analyste) de répondre à tous les besoins du patient.

Nous ne sommes pas ici pour entrer dans le détail d'à quoi ceci mène. Nous sommes ici pour indiquer comment la moindre méconnaissance...

et comment n'existerait-elle pas puisque n'est pas encore défini ce qu'il en est de l'acte analytique ? ...entraîne aussitôt [celui] qui l'assume, et d'autant mieux qu'il est plus sûr, qu'il est plus capable...

je cite cet auteur parce que je considère qu'il n'y en a pas qui l'approchent en langue anglaise ...qu'aussitôt il soit porté noir sur blanc à la négation de la position analytique.

Ceci à soi tout seul, me paraît confirmer, donner amorce - sinon appui, encore - à ce que j'introduis comme méthode d'une critique par les expressions théoriques de ce qu'il en est du statut de l'acte psychanalytique.

Je vous présente mes voeux pour la nouvelle année, comme on dit. Pourquoi nouvelle ?

Elle est comme la lune, pourtant quand elle a fini, elle recommence, et ce point de finition et de recommencement on pourrait le placer n'importe où, peut-être, à la différence de la lune qui a été faite, comme chacun sait et comme une locution familière le rappelle, à l'intention de pas n'importe qui.

Là, il y a un moment où la lune disparaît, raison pour la déclarer nouvelle après. Mais pour l'année et pour beaucoup d'autres choses, généralement pour ce qu'on appelle le réel, elle n'a pas de commencement assignable. Pourtant, il faut qu'elle en ait un, à partir du moment où elle a été dénommée « année », en raison du repérage signifiant de ce qu'on se trouve - pour une part de ce réel - définir comme cycle. C'est un cycle, pas tout à fait exact, comme tous les cycles dans le réel mais, à partir du moment où on l'a saisi comme cycle, il y a un signifiant qui ne colle pas tout à fait avec le réel : on le corrige en parlant par exemple de grande année à propos d'une petite chose qui varie d'année en année jusqu'à faire un cycle de vingt-huit mille ans. Ça se dit, bref, on recycle.

Et alors, le commencement de l'année, par exemple, où le placer ? C'est là qu'est l'acte.

C'est tout au moins une des façons d'aborder ce qu'il en est de l'acte, structure dont, si vous cherchez bien, vous vous apercevrez qu'on a somme toute peu parlé. La nouvelle année, donc, me donne l'occasion de l'aborder par ce bout.

Un acte, c'est lié à la détermination du commencement et tout à fait spécialement là où il y a besoin d'en faire un, précisément parce qu'il n'y en a pas.

C'est pour cela qu'en somme ça a un certain sens ce que j'ai fait au début de vous présenter mes voeux de bonne année, ça entre dans le champ de l'acte.

Bien sûr, c'est un petit acte comme ça, un très laïc résidu d'acte, mais n'oubliez pas que si nous nous faisons ces petits salamalecs, d'ailleurs toujours plus ou moins en voie de désuétude mais qui subsistent...

c'est justement ce qu'il y a de remarquable ...c'est en écho à des choses dont on parle comme si elles étaient passées, à savoir des actes cérémoniels qui, dans un cadre par exemple qu'on peut appeler l'Empire, consistaient à ce que ce jour-là – tout ce qu'on vous raconte ! – l'Empereur, par exemple, manipulait de ses propres mains une charrue. C'était un acte précisément ordonné à marquer un commencement pour autant qu'il était essentiel à un certain ordre d'empire que cette fondation, renouvelée au début de chaque année, fût marquée.

Nous voyons là la dimension de ce qu'on appelle l'acte traditionnel, celui qui se fonde dans une certaine nécessité de transférer quelque chose qui est considéré comme essentiel dans l'ordre du signifiant. Qu'il faille le transférer suppose apparemment que ça ne se transfère pas tout seul, que commencement est donc bien, effectivement, renouvellement.

Ce qui ouvre la porte – même pas par la voie d'une opposition à ceci qu'il est concevable que l'acte constitue...

si l'on peut s'exprimer de cette façon, sans guillemets

...un vrai commencement, qu'il y ait, pour tout dire, un acte qui soit créateur et que ce soit là le commencement. Or, il suffit d'évoquer cet horizon de tout fonctionnement de l'acte pour s'apercevoir que c'est bien évidemment là que réside sa vraie structure, ce qui est tout à fait apparent, évident, et ce qui montre la fécondité, d'ailleurs, du mythe de la Création.

Il est un peu surprenant qu'il ne soit pas venu d'une façon maintenant qui soit courante, admise dans la conscience commune, qu'il y a une relation certaine entre la cassure qui s'est produite dans l'évolution de la science au début du XVIIe siècle et la réalisation, l'avènement de la portée véritable de ce mythe de la Création qui aura donc mis seize siècles à parvenir à sa véritable incidence, à ce qu'on peut, à travers cette époque, appeler la conscience chrétienne – je ne saurais trop revenir sur cette remarque qui, comme je le souligne à chaque fois, n'est pas de moi mais d'Alexandre KOYRÉ³⁶.

³⁶ Cette remarque revient de façon récurrente dans l'oeuvre d'A. Koyré. A titre d'exemple, c f. Du monde clos à l'univers infini, Paris, Gallimard, 1973, pp. 64-65.

Au commencement était l'action, dit GOETHE³⁷ un peu plus tard. On croit que c'est là contradiction à la formule joannique : *Au commencement était le Verbe*³⁸. C'est ce qui nécessite qu'on y regarde d'un peu plus près.

Si vous vous introduisez dans la question par la voie que je viens d'essayer de vous ouvrir sous une espèce familière, il est tout à fait clair qu'il n'y a pas, entre ces deux formules, la moindre opposition. *Au commencement était l'action* parce que, sans acte, il ne saurait tout simplement être question de commencement. L'action est bien au commencement parce qu'il ne saurait y avoir de commencement sans action.

Si nous nous apercevons, par quelque biais, de ce qui n'est ou n'a jamais été mis ici tout à fait en avant comme c'est nécessaire :

- qu'il n'y a point d'action qui ne se présente avec une pointe signifiante, d'abord et avant tout,
- que c'est ce qui caractérise l'acte : sa pointe signifiante, et que son efficence d'acte, qui n'a rien à faire avec l'efficacité d'un faire, est quelque chose qui *attient*³⁹ à cette pointe signifiante, on peut commencer à parler d'acte – simplement sans perdre de vue qu'il est assez curieux que ce soit un psychanalyste qui puisse pour la première fois mettre sur ce terme d'acte cet accent.

Plus exactement, ce qui en constitue le trait étrange donc problématique est double :

- d'une part, que ce soit dans le champ analytique, à savoir à propos de l'acte manqué, qu'il soit apparu justement qu'un acte qui se présente lui-même comme manqué, soit un acte, et uniquement de ceci qu'il soit signifiant ;

- ensuite, qu'un psychanalyste très précisément préside... limitons-nous à ce terme pour l'instant à une opération dite « psychanalyse » qui, dans son principe, commande la suspension de tout acte.

Vous sentez que, quand nous allons maintenant nous engager dans cette voie d'interroger...

³⁷ Goethe, Faust, Paris, coll. bilingue Aubier, 1976, pp. 40-41 : *Im Anfang war die Tat!* - C'est la phrase sur laquelle Freud conclut Totem et tabou.

³⁸ La Bible, Nouveau Testament, Jean, 1, 1 .

³⁹ Attenir, verbe intransitif, atténir à... : Être situé immédiatement à côté de, jouxter.

d'une façon plus précise, plus insistante, que nous n'avons pu le faire dans les séances introductives du dernier trimestre

...ce qu'il en est de l'acte psychanalytique, je veux tout de même, un peu plus que je n'ai pu le faire dans ces premiers mois, pointer qu'à notre horizon nous avons ce qu'il peut en être de tout acte, de cet acte dont j'ai montré tout à l'heure le caractère inaugural et dont, si l'on peut dire, le type est véhiculé pour nous à travers cette méditation vacillante qui se poursuit autour de la politique, par l'acte dit du « Rubicon » par exemple. Derrière lui, d'autres se profilent : « Nuit du 4 août », « Jeu de Paume », « Journées d'octobre » .
Où est ici le sens de l'acte ?

Certes, nous touchons, nous sentons que le point où se suspend d'abord l'interrogation, c'est le sens stratégique de tel ou tel franchissement.

Dieu merci, ce n'est pas pour rien que j'évoquais d'abord le Rubicon.

C'est un exemple assez simple et tout marqué des dimensions du sacré. Franchir le Rubicon n'avait pas, pour César, une signification militaire décisive, mais par contre, le franchir c'était entrer sur la terre-mère, la terre de la République, celle qu'aborder c'était violer⁴⁰.

C'était là quelque chose de franchi, dans le sens de ces actes révolutionnaires que je me trouve, bien sûr pas sans intention, avoir profilés là derrière.

L'acte est-il au moment où Lénine donne tel ordre, ou au moment où les signifiants qui ont été lâchés sur le monde donnent à tel succès précis dans la stratégie, son sens de commencement déjà tracé : quelque chose où la conséquence d'une certaine stratégie pourra venir prendre sa place d'y prendre sa valeur de signe ?

Après tout la question vaut bien d'être posée ici à un certain départ car, dans la façon dont je vais m'avancer aujourd'hui sur ce terrain de l'acte, il y a aussi un certain franchissement à évoquer cette dimension de l'acte révolutionnaire et à l'épingler de ceci de différent de toute efficacité de guerre et qui s'appelle susciter un nouveau désir.

⁴⁰ Le Rubicon (aujourd'hui Fiumicino) était la frontière entre la Gaule cisalpine et l'Italie. Il était interdit à tout général romain de le franchir en armes sans ordres du Sénat.

« Un coup de ton doigt sur le tambour décharge
tous les sons et commence la nouvelle harmonie.
Un pas de toi, c'est la levée des nouveaux
hommes et leur en-marche.
Ta tête se détourne : le nouvel amour !
Ta tête se retourne, - le nouvel amour !... »

Je pense qu'aucun de vous n'est sans entendre ce texte de Rimbaud que je n'achève pas et qui s'appelle « À une Raison »⁴¹. C'est la formule de l'acte.

L'acte de poser l'inconscient peut-il être conçu autrement ?

Et spécialement à partir du moment où **je rappelle que l'inconscient est structure de langage**, où, l'ayant rappelé sans en enregistrer d'ébranlement bien profond chez ceux que cela intéresse, **je reprends et parle de son effet de rupture sur le cogito**.

Ici je reprends - je souligne - : il se trouve que dans un certain champ je puis formuler *je pense*, ça en a tous les caractères :

ce que j'ai rêvé cette nuit, ce que j'ai raté ce matin, voire hier, par quelque trébuchement incertain, ce que j'ai touché sans le vouloir en faisant ce qu'on appelle un mot d'esprit, parfois sans le faire exprès.

Est-ce que dans ce *je pense*, j'y suis ?

Il est tout à fait certain que la révélation du *je pense* de l'inconscient implique...

tout le monde sait cela, qu'on ait fait de la psychanalyse ou pas, il suffit d'ouvrir un bouquin et de voir de quoi il s'agit

...quelque chose qui, au niveau de ce que le *cogito* de DESCARTES nous fait toucher de l'implication du « *donc je suis* », cette dimension que j'appellerai de *désamorçage*, qui fait que là où le plus sûrement « *je pense* », à m'en apercevoir, *j'y étais*, mais exactement comme on dit...

⁴¹ Arthur Rimbaud (1854-1891), *Illuminations*, « À une Raison »

Un coup de ton doigt sur le tambour décharge tous les sons et commence la nouvelle harmonie.

Un pas de toi, c'est la levée des nouveaux hommes et leur en-marche.

Ta tête se détourne : le nouvel amour !

Ta tête se retourne, - le nouvel amour !

« Change nos lots, crible les fléaux, à commencer par le temps » te chantent ces enfants.

« Elève n'importe où la substance de nos fortunes et de nos vœux » on t'en prie.

Arrivée de toujours, qui t'en iras partout.

vous savez que j'ai déjà usé de cet exemple,
l'expérience m'apprend qu'il n'est pas vain de se
répéter

...c'est au même sens, selon l'exemple extrait des
remarques du linguiste GUILLAUME⁴², que cet emploi très
spécifique de l'imparfait en français qui fait toute
l'ambiguïté de l'expression :

« un instant plus tard, la bombe éclatait »

ce qui veut dire que, justement, elle n'éclate pas.
Permettez-moi de la rajouter, de la plaquer - cette
nuance - sur le *Wo Es war* allemand qui ne la comporte pas
et d'y ajouter de ce fait l'utilisation renouvelée que
l'on peut donner du :

« *Wo Es war soll Ich werden* »⁴³

« *là où c'était* » : où ce n'est plus que là, parce que je
sais que je l'ai pensé,

« *soll Ich werden* » : ici, le *Ich*, il y a longtemps
que je l'ai souligné, ne peut que se traduire par le
sujet - le *sujet doit advenir*.

Seulement, le peut-il ? Voilà la question.

« *Là où c'était* »... traduisons, « *je dois devenir* »
continuez... : « *psychanalyste* ».

Seulement, du fait de la question que j'ai posée à propos
de ce *Ich* traduit par le *sujet*, comment
le psychanalyste va-t-il pouvoir trouver sa place dans
cette conjoncture ?

C'est cette conjoncture que - l'année dernière -
j'ai expressément articulée au titre de la logique du
fantasme, par la conjonction disjonctive d'une
disjonction très spéciale, qui est celle que depuis déjà
plus de trois ans j'ai ici introduite, en y
faisant novation du terme d'aliénation⁴⁴, c'est à savoir
celle qui propose ce choix singulier dont j'ai articulé
les conséquences, que ce soit un choix forcé et forcément
perdant :

- « *la bourse ou la vie !* »

- « *la liberté ou la mort !* »

⁴² Gustave Guillaume, *Temps et Verbe*, Paris, Lib. Honoré Champion Éd., 1970, 2000, pp. 68-69, et *Langage et Science du Langage*, Paris, Lib. A.-G. Nizet et Québec, Presses de l'Université de Laval, 1973, pp. 215-216. À noter que la phrase sur laquelle Guillaume prend appui est : « Un instant après le train déraillait ». Il est également question de cet usage de l'imparfait dans les *Écrits*, op. cit., p.678.

⁴³ Sigmund Freud, G.W., XV, p.86. Traduction française in [Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse](#), Paris, Gallimard, 1984, p.110.

⁴⁴ Cf. Séminaires *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, séance du 27 mai 1964 pp. 192-193, et *La logique du fantasme*, (inédit), séance du 11 janvier 1967.

le dernier que nous introduisons ici et que je ramène pour y montrer son rapport à l'acte psychanalytique :

- « *ou je ne pense pas, ou je ne suis pas.* »

Si vous y ajoutez, comme je l'ai fait tout à l'heure au *soll Ich werden...*

Le terme qui est bien ce qui est en question dans l'acte psychanalytique

...le terme « *psychanalyste* », il suffit de faire marcher cette petite machine : évidemment qu'il n'y a pas à hésiter, si à choisir d'un côté, *je ne suis pas psychanalyste*, il en résulte que *je ne pense pas...*

Bien sûr, ceci n'est pas d'un intérêt seulement humoristique, cela doit bien nous conduire quelque part, et particulièrement à nous demander ce qu'il en est non seulement de notre expérience de l'année dernière, mais de ce que j'appellerai cette supposition de départ qui est constituée par ce :

« *ou je ne pense pas, ou je ne suis pas* » .

Comment se fait-il qu'elle se soit non seulement avérée efficace mais nécessaire à ce que j'ai appelé l'année dernière une logique du fantasme, à savoir une logique telle qu'elle conserve en elle la possibilité de rendre compte de ce qu'il en est du fantasme et de sa relation à l'inconscient ?

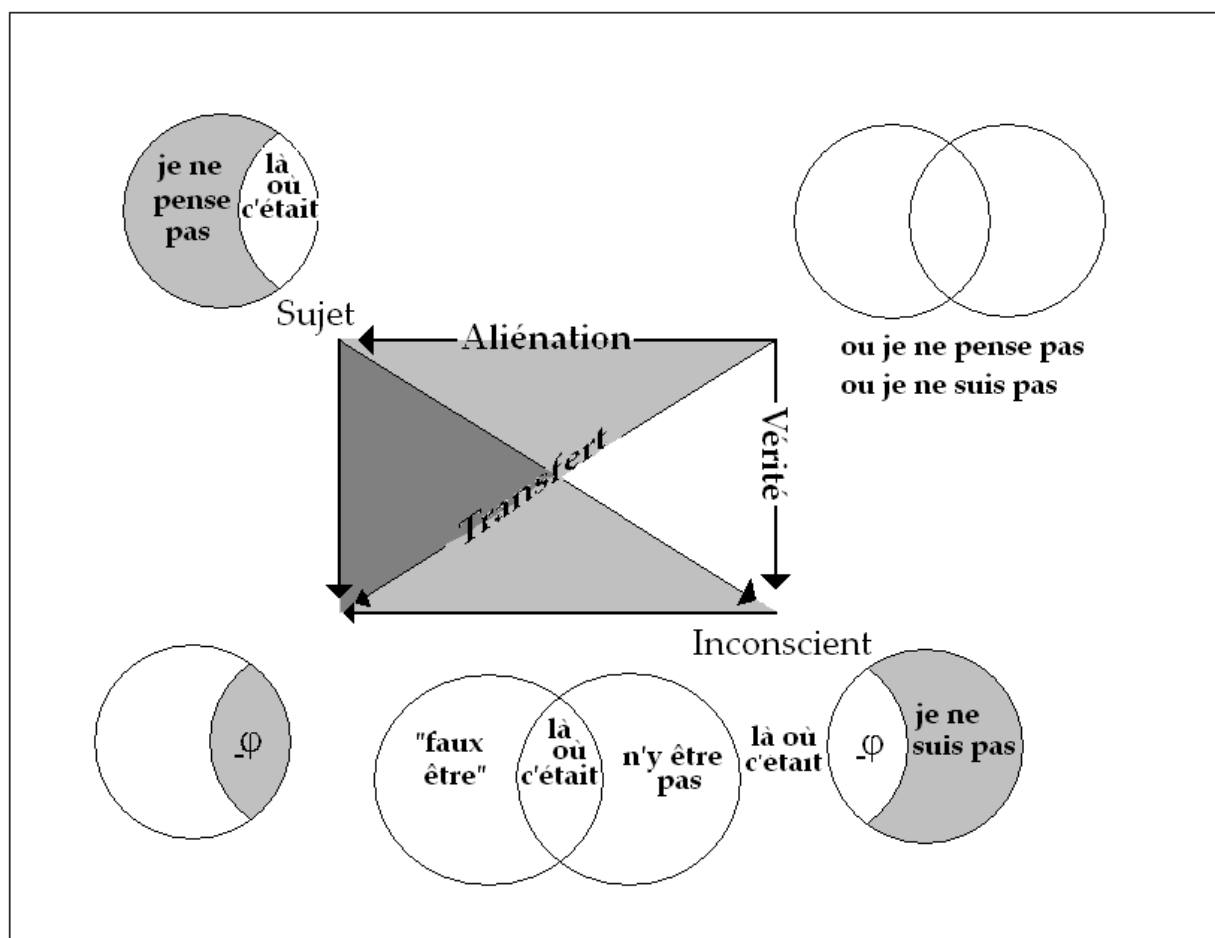
Pour être là comme inconscient, il ne faut pas encore que je le pense comme pensée. Ce qu'il en est de mon inconscient, **là où je le pense, c'est pour ne plus être chez moi**, si je puis dire.

Je n'y suis plus, exactement...

je n'y suis plus, en terme de langage
...de la même façon que quand je fais répondre par qui répond à la porte : « Monsieur n'y est pas », c'est un « *je n'y suis pas* » en tant qu'il se dit, et c'est bien cela qui fait son importance, c'est bien cela, en particulier, qui fait que comme psychanalyste je ne peux pas le prononcer : vous voyez l'effet que ça ferait sur la clientèle.

C'est aussi cela qui me coince dans la position du « *je ne pense pas* », tout au moins si ce que j'avance ici comme logique est capable d'être suivi dans son vrai fil. « *Je ne pense pas* » pour être, pour être là où...

ayant dessiné en dessous les deux cercles et leur intersection
 ...j'ai marqué, avec tous les guillemets de la prudence et pour vous dire qu'il ne faut pas trop que vous vous alarmiez, ce «faux» être.



C'est notre être à tous. On n'est jamais si solide dans son être que pour autant qu'on ne pense pas, chacun sait cela.

Seulement, quand même, je voudrais bien marquer la distinction de ce que j'avance aujourd'hui.

Il y a là deux *faussetés* distinctes. Chacun sait que, quand je suis entré dans la psychanalyse avec une balayette qui s'appelait le stade du miroir⁴⁵, j'ai commencé par repérer...

parce que après tout c'était dans Freud - c'est dit, répété, seriné - j'ai pris le stade du miroir pour faire là un portemanteau, c'est même beaucoup plus accentué tout de suite que je n'ai jamais pu le faire au cours d'énonciations qui ménageaient les sensibilités

⁴⁵ Lacan fait ici allusion à sa communication interrompue, au congrès de Marienbad, le 3 août 1936.

...qu'il n'y a pas d'amour qui ne relève de cette dimension narcissique, que si l'on sait lire Freud, ce qui s'oppose au narcissisme, ce qui s'appelle libido objectale...

ce qui concerne ce qui est là [voir schéma] au coin en bas à gauche, l'objet(a), car c'est ça la libido objectale...ça n'a rien à faire avec l'amour puisque l'amour c'est le narcissisme et que les deux s'opposent : la libido narcissique et la libido objectale.

Donc, quand je parle du « faux » être, il ne s'agit pas de ce qui vient en effet se loger là en quelque sorte par-dessus, comme les moules sur la coque du navire, il ne s'agit pas de l'être bouffi de l'imaginaire.

Il s'agit de quelque chose en dessous qui lui donne sa place. Il s'agit du « *je ne pense pas* » dans sa nécessité structurante, en tant qu'inscrite à cette place de départ sans laquelle nous n'aurions su, l'année dernière, articuler la moindre chose de ce qu'il en est de la logique du fantasme.

Naturellement que c'est une place commode, ce « *je ne pense pas* ».

Il n'y a pas que l'être bouffi dont je parlais à l'instant qui y trouve sa place, tout y vient :

Le préjugé médical dans l'ensemble et le préjugé psychologique ou psychologisant, pas moins.

Dans l'ensemble, observez ceci qu'en tout cas,

à ce « *je ne pense pas* » est particulièrement sujet le psychanalyste, car s'il est habité par tout ce que je viens d'énoncer, d'épingler, comme préjugés en les qualifiant de leur origine, il a en plus des autres, par exemple sur les médecins, l'avantage, si je puis dire, que quand le préjugé médical l'occupe...

et Dieu sait s'il l'occupe bien, par exemple, pour prendre celui-là tout seul

...justement, il n'y pense pas.

Les médecins, encore, ça les tracasse.

Pas le psychanalyste !

Il le prend comme ça justement, probablement dans la mesure où il a cette dimension quand même que ce n'est qu'un préjugé, mais puisqu'il s'agit de ne pas penser, il est d'autant plus à l'aise avec lui.

Est-ce que, sauf exception, vous avez vu par exemple un psychanalyste qui se soit interrogé sur ce que c'est que PASTEUR, par exemple, dans l'aventure médicale ?

Cela aurait dû certainement attirer déjà l'attention de quelqu'un. Je ne dis pas que ce n'est pas encore arrivé, mais ça ne se sait pas.

Ce n'est pas un sujet très à la mode, PASTEUR, mais ç'aurait pu retenir justement un psychanalyste. Ça ne s'est jamais vu. On verra si ça change !

En tous les cas, il faudrait ici proposer ce petit exercice : qu'est-ce que c'est que ce point initial ? Il vaut quand même bien de se poser la question si, comme nous l'avons entrevu au départ...

c'est l'axe aujourd'hui de notre progrès
...l'acte en soi est toujours en rapport avec un commencement.

Ce commencement logique...

c'est à dessein que je n'en ai pas posé la question l'année dernière, parce qu'à la vérité, comme plus d'un point de cette logique du fantasme, nous aurions dû le laisser en suspens

...épinglons-le d'ἀρχή [archè], puisque c'est ainsi que nous sommes entrés aujourd'hui par le commencement.

C'est une ἀρχή, un *initium*, un commencement, mais en quel sens ?

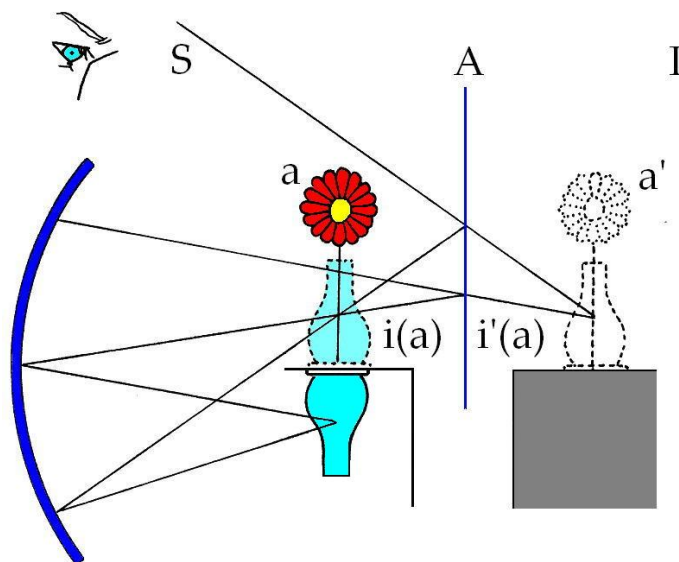
Est-ce au sens du zéro sur un petit appareil de mesure, un mètre, par exemple, tout simplement ?

Ce n'est pas un mauvais point de départ de se poser cette question parce que déjà il semble, il se voit même tout de suite, que poser la question ainsi

c'est exclure que ce soit un commencement au sens du non marqué. Nous touchons même du doigt que, du seul fait qu'il nous faille interroger ce point d'ἀρχή, de savoir s'il est le zéro, c'est qu'en tout cas il est déjà marqué et qu'après tout ça va même assez bien car, de l'effet de la marque, il paraît très satisfaisant de voir découler le « *ou je ne pense pas ou je ne suis pas* ».

Ou je ne suis pas cette marque, ou je ne suis rien que cette marque, c'est-à-dire que je ne pense pas. Pour le psychanalyste, par exemple, ça s'appliquerait très bien, il a le label ou bien il ne l'est pas. Seulement il ne faut pas s'y tromper : comme je viens tout de suite de le marquer, au niveau de la marque, nous ne voyons que le résultat justement nécessaire de l'aliénation, à savoir qu'il n'y a pas le choix entre la marque et l'être, de sorte que si ça doit se marquer quelque part, c'est justement dans le bout en haut à gauche [voir schéma] du « *je ne pense pas* ».

L'effet aliénatoire est déjà fait, et nous ne sommes pas surpris de trouver là, sous sa forme d'origine, l'effet de la marque, ce qui est suffisamment indiqué dans cette déduction du narcissisme que j'ai faite dans un schéma dont j'espère qu'au moins une partie d'entre vous le connaissent, celui tel qu'il met en rapport - dans leur dépendance - le *Moi idéal* et l'*Idéal du Moi*.



Donc, il reste en suspens de savoir de quelle nature est le point de départ logique en tant qu'il tient encore dans la conjonction d'avant la disjonction, le « *je ne pense pas* » et le « *je ne suis pas* ».

Assurément, l'année dernière, c'est là ce vers quoi...

puisque c'était notre départ et, si je puis dire, l'acte initial de notre déduction logique nous ne pouvions pas revenir si nous n'avions eu ce qui constitue l'ouverture, la béance toujours nécessaire à retrouver dans tout exposé du champ analytique qui nous a fait, après avoir édifié ces temps de la logique du fantasme, passer le dernier trimestre autour d'un acte sexuel précisément défini de ceci qu'il constitue une aporie.

Reprenons donc, à partir de l'acte psychanalytique, cette interrogation de ce qu'il en est de l'*initium* de la logique, de la logique du fantasme, qu'il me fallait ici commencer de rappeler.

C'est pourquoi j'ai inscrit au tableau aujourd'hui cette phrase :

« ou je ne pense pas ou je ne suis pas »

que j'ai articulée l'année dernière sous les termes de l'opération aliénation, l'opération vérité, l'opération transfert, pour en faire les trois termes de ce qu'on peut appeler un groupe de KLEIN⁴⁶, à condition bien sûr de s'apercevoir qu'à les nommer ainsi nous n'en voyons pas le retour, ce qui constitue pour chacun l'opération retour. Ici, tels qu'ils sont inscrits avec ces indications

vectorielles, ce n'est, si je puis dire, que la moitié d'un groupe de Klein.

Reprenons l'acte au point sensible où nous le voyons dans l'institution analytique et repartons du commencement, en tant qu'aujourd'hui ceci veut dire de ce que l'acte institue le commencement.

Commencer une psychanalyse, oui ou non, est-ce un acte ? Assurément oui. Seulement, qui est-ce qui le fait, cet acte ?

Nous avons tout à l'heure fait remarquer ce qu'il implique chez celui qui s'engage dans la psychanalyse, ce qu'il implique justement de démission de l'acte.

Il devient très difficile dans ce sens d'attribuer la structure de l'acte à celui qui s'engage dans une psychanalyse.

Une psychanalyse, c'est une tâche, et même certains disent c'est un métier.

Ce n'est pas moi qui l'ai dit, c'est des gens, quand même, qui s'y connaissent : il faut leur apprendre leur métier, à ces gens qui ont ou non à suivre la règle de quelque façon que vous les définissiez.

Dans ce coin-là, on ne dit pas leur métier de psychanalysant, ils vont le dire maintenant puisque le mot court, c'est pourtant ça que ça veut dire. Alors, il est clair que s'il y a acte, il faut probablement le chercher ailleurs.

Nous n'avons pas beaucoup quand même à nous forcer pour nous demander, pour dire que, s'il n'est pas du côté du psychanalysant, il est du côté du psychanalyste, ça ne fait aucun doute. Seulement, ça devient une des difficultés, parce que après ce que nous venons de dire, l'acte de poser l'inconscient, est-ce qu'il faut le reposer à chaque fois ?

⁴⁶ Lacan utilise déjà ce modèle mathématique le 14 décembre 1966, dans le séminaire *La logique du fantasme*. À noter la parution en novembre 1966, dans *Les Temps Modernes*, n° 246, *Problèmes du structuralisme*, d'un article de Marc Barbut, intitulé : « Sur le sens du mot structure en mathématiques ».

Est-ce vraiment possible, surtout si nous pensons qu'après ce que nous venons de dire, le reposer à chaque fois ce serait nous donner à chaque fois une nouvelle occasion de ne pas penser ?

Il doit y avoir autre chose, un rapport de la tâche à l'acte qui n'est peut-être pas saisi encore et qui - peut-être - ne peut pas l'être. Il faut peut-être prendre un détour.

On voit tout de suite où il nous est fourni, ce détour, à un autre commencement, à ce moment de commencement où l'on devient psychanalyste.

Il faut bien que nous tenions compte de ceci qui est là dans les données, que...

à en croire ce qu'on dit, il faut bien s'y fier en ce domaine

...commencer d'être psychanalyste, tout le monde le sait, ça commence à la fin d'une psychanalyse.

Il n'y a qu'à prendre ça comme ça nous est donné si nous voulons saisir quelque chose. Il faut partir de là, de ce point qui est dans la psychanalyse reçu de tous.

Alors, partons des choses comme elles se présentent. On est arrivé à la fin *une fois*, et c'est de là qu'il faut déduire le rapport que cela a avec le commencement de toutes les fois.

On est arrivé à la fin de sa psychanalyse *une fois*, et cet acte si difficile à saisir au commencement de chacune des psychanalyses que nous garantissons,

ça doit avoir un rapport avec cette fin, *une fois*.

Alors là, il faut quand même que serve à quelque chose ce que j'ai avancé l'année dernière, à savoir la façon dont se formule dans cette logique la fin de la psychanalyse.

La fin de la psychanalyse, ça suppose une certaine réalisation de l'opération vérité, à savoir que si en effet ça doit constituer cette sorte de parcours qui, du sujet installé dans son « faux » être lui fait réaliser quelque chose d'une pensée qui comporte le « *je ne suis pas* », ça n'est pas sans retrouver comme il convient, sous une forme croisée, inversée, sa place plus vraie sous la forme du « *là où c'était* » au niveau de « *je ne suis pas* » qui se retrouve dans cet objet(a)...

dont nous avons beaucoup fait, me semble-t-il, pour vous donner le sens et la pratique

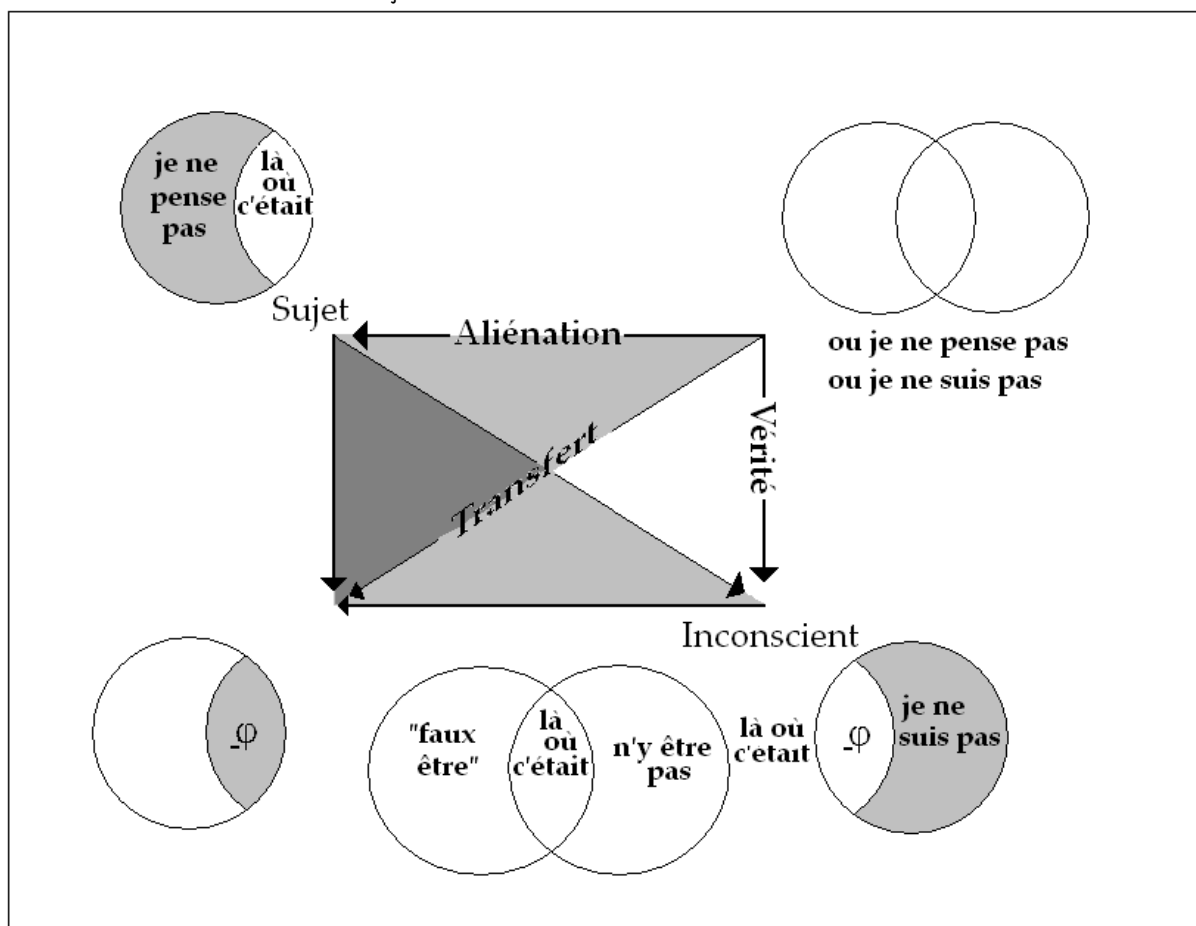
...et d'autre part, ce manque qui subsiste au niveau du sujet naturel, du sujet de la connaissance, du

« faux » être du sujet, ce manque qui de toujours se définit comme essence de l'homme et qui s'appelle le désir, mais qui, à la fin d'une analyse, se traduit de cette chose, non seulement formulée mais incarnée, qui s'appelle la castration : c'est ce que nous avons l'habitude d'étiqueter sous la lettre du (-j).

L'inversion de ce rapport de gauche à droite qui fait correspondre le « *je ne pense pas* » du sujet aliéné au « *là où c'était* » de l'inconscient en découverte, le « *là où c'était* » du désir chez le sujet au « *je ne suis pas* » de la pensée inconsciente, ceci se retournant est proprement ce qui supporte l'identification du (a) comme cause du désir et du (-j) comme la place d'où s'inscrit la béance propre à l'acte sexuel.

C'est précisément là que nous devons un instant nous suspendre.

Vous le voyez, vous le touchez du doigt, il y a deux « *wo Es war* », deux « *là où c'était* » et qui correspondent d'ailleurs à la distance qui scinde, dans la théorie, l'inconscient du Ça.



Il y a le « là où c'était », ici_[schéma en haut à gauche] inscrit au niveau du sujet, et...

je l'ai dit déjà, je le répète pour que vous ne le laissiez pas passer

...où il reste attaché à ce sujet comme manque.

Il y a l'autre « là où c'était » qui a une place opposée, c'est celui du coin de droite en bas, du lieu de l'inconscient, qui reste attaché au « je ne suis pas », de l'inconscient comme objet, objet de la perte. L'objet perdu initial de toute la genèse analytique, celui que Freud martèle dans tous les temps de sa naissance de l'inconscient, il est là, cet objet perdu cause du désir.

Nous aurons à le voir comme au principe de l'acte.

Mais ceci n'est qu'une annonce, je ne le justifie pas immédiatement. Il nous faut un bout de chemin avant d'en être sûr, car il nous faut nous arrêter là un temps. Il ne vaut en général de s'arrêter un temps que pour s'apercevoir du temps que l'on a passé sans le savoir, dirons-nous...

dirons-nous d'ailleurs pour nous reprendre

...justement : « passé »... nous avons dit l'avoir passé, il vaudrait mieux dire passant et, si vous me permettez de jouer avec les mots, c'est ça que je veux dire, pas sans le savoir, c'est-à-dire, avec le savoir on l'a passé, mais justement...

c'est parce que je vous exposais le résultat de mes petits schémas de l'année dernière, supposés sus par vous si tant est qu'il n'y ait pas là quelque abus ...c'est avec ce savoir que je l'ai passé, ce temps, trop vite, c'est-à-dire dans la hâte qui, comme vous le savez, laisse justement échapper la vérité.

Cela nous permet de vivre, d'ailleurs.

La vérité, c'est que le manque d'en haut à gauche_[schéma], c'est la perte d'en bas à droite, mais que la perte, elle, est la cause d'autre chose.

Nous l'appellerons la cause de soi, à condition, bien sûr, que vous ne vous trompiez pas.

« Dieu est cause de soi », nous dit SPINOZA⁴⁷.

Croyait-il si bien dire ?

Pourquoi pas, après tout. C'était quelqu'un de très fort. Il est bien certain que le fait qu'il ait conféré à Dieu d'être « cause de soi », a dissipé par là toute l'ambiguïté du *cogito* qui pourrait bien avoir une prétention semblable, au moins dans l'esprit de certains.

⁴⁷ Spinoza, *Éthique*, Oeuvres complètes, Paris, coll. La Pléiade, Gallimard, 1954. - réédité dans une traduction nouvelle de Bernard Pautrat, Paris, Seuil, 1988.

S'il y a quelque chose que nous rappelle l'expérience analytique, c'est que si ce mot de « cause de soi » veut dire quelque chose, c'est précisément de nous indiquer que le *soi*, ou ce qu'on appelle tel, autrement dit le sujet, il faut bien que tout le monde en convienne, puisque, même là, en tel champ anglo-saxon ...

où vraiment l'on peut dire qu'on ne comprend rien à rien à ces questions

...le mot *self* a dû sortir, qui ne s'adapte nulle part dans la théorie psychanalytique, rien n'y correspond, le sujet dépend de cette cause qui le fait divisé et qui s'appelle l'objet(a). Voilà qui signe ce qu'il est si important de signer : que le sujet n'est pas cause de soi, qu'il est conséquence de la perte et qu'il faudrait qu'il se mette dans la conséquence de la perte, celle qui constitue l'objet a, pour savoir ce qui lui manque.

Voilà en quoi je dis que nous allions trop vite dans l'énonciation, telle que je l'ai faite, de ces deux pointes de l'oblique de gauche à droite et de haut en bas, des deux termes écartelés de la division première. La chose est supposée sue dans l'énoncé que « **là où c'était** » est manque à partir du sujet, elle ne l'est véritablement que si le sujet se fait perte [en bas à droite]. Or, c'est ce qu'il ne peut penser qu'à se faire être. « *Je pense - dit-il - donc je suis* ». Il se rejette invinciblement dans l'être, de ce faux acte qui s'appelle le *cogito* [en haut à gauche]. L'acte du *cogito*, c'est l'erreur sur l'être, comme nous le voyons ainsi dans l'aliénation définitive qui en résulte, du corps qui est rejeté dans l'étendue.

Le rejet du corps hors de la pensée, c'est la grande *Verwerfung* de DESCARTES, elle est signée de son effet qu'il reparaît dans le réel, c'est-à-dire dans l'impossible : il est impossible qu'une machine soit corps. C'est pourquoi le savoir le prouve toujours plus en le mettant en pièces détachées. Dans cette aventure, nous y sommes, je n'ai pas besoin, je pense, de faire des allusions.

Mais laissons-là pour aujourd'hui notre DESCARTES pour revenir à la suite et à la ponctuation qu'il faut donner aujourd'hui à notre avance.

Le sujet de l'acte analytique, nous savons qu'il ne peut savoir rien de ce qui s'apprend dans l'expérience analytique, sinon de ce qu'y opère ce qu'on appelle le transfert. Le transfert, je l'ai restauré dans sa fonction complète à le rapporter au sujet supposé savoir.

Le terme de l'analyse consiste dans la chute du sujet supposé savoir et sa réduction à l'avènement de cet objet(a) comme cause de la division du sujet qui vient à sa place. Celui qui fantasmatiquement avec le psychanalysant joue la partie au regard du sujet supposé savoir, à savoir l'analyste, c'est celui-là, l'analyste, qui vient, au terme de l'analyse, à supporter de n'être plus rien que ce reste, ce reste de la chose sue qui s'appelle l'objet(a).

C'est là ce autour de quoi doit porter notre question. L'analysant venu à la fin de l'analyse, dans l'acte, s'il en est un, qui le porte à devenir le psychanalyste, ne nous faut-il pas croire qu'il ne l'opère, ce passage, que dans l'acte qui remet à sa place le sujet supposé savoir ?

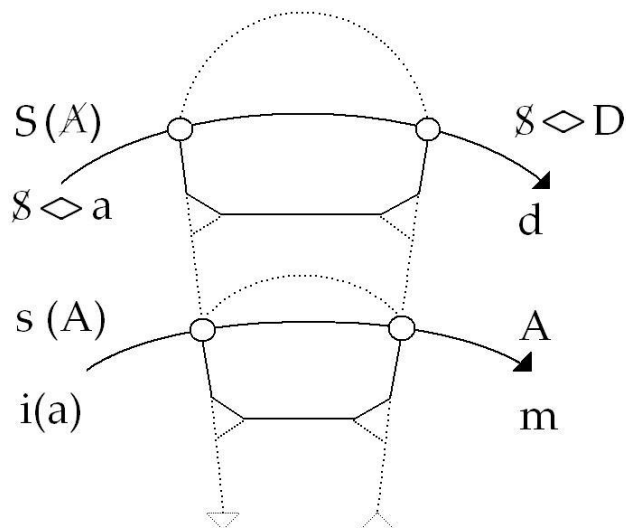
Nous voyons maintenant cette place où elle est, parce qu'elle peut être occupée, mais qu'elle n'est occupée qu'au temps où ce sujet supposé savoir s'est réduit à ce terme, que celui qui l'a jusque-là garanti par son acte, à savoir le psychanalyste, lui, le psychanalyste l'est devenu, ce résidu, cet objet(a). Celui qui, à la fin d'une analyse dite didactique relève, si je puis dire, le gant de cet acte, nous ne pouvons pas omettre que c'est sachant ce que son analyste est devenu dans l'accomplissement de cet acte, à savoir ce résidu, ce déchet, cette chose rejetée.

À restaurer le sujet supposé savoir, à reprendre le flambeau de l'analyste, lui-même, il ne se peut pas qu'il n'installe, fût-ce à ne pas le toucher, le (a) au niveau du sujet supposé savoir, de ce sujet supposé savoir qu'il ne peut que reprendre comme condition de tout acte analytique.

Lui sait, à ce moment que j'ai appelé « dans la passe », lui sait que là est le désêtre qui, par lui - le psychanalysant - a frappé l'être de l'analyste. J'ai dit « sans le toucher », que c'est comme cela qu'il s'engage car ce désêtre, institué au point du sujet supposé savoir, lui, le sujet dans la passe, au moment de l'acte analytique, il n'en sait rien, justement parce qu'il est devenu la vérité de ce savoir et, si je puis dire, qu'une vérité qui est atteinte « pas sans le savoir », comme je le disais tout à l'heure, eh bien, c'est incurable : on est cette vérité.

L'acte analytique au départ fonctionne, si je puis dire, avec sujet supposé savoir faussé, car le sujet supposé savoir, s'il s'avère maintenant...

ce qui était bien simple à voir tout de suite
 ...que c'est lui qui est à l'ἀρχή [archè] de la logique analytique, si celui qui devient analyste pouvait être guéri de la vérité qu'il est devenu, il saurait marquer ce qui est arrivé de changement au niveau du sujet supposé savoir. C'est ce que dans notre graphe⁴⁸ nous avons marqué du signifiant S().



Il faudrait s'apercevoir que le sujet supposé savoir est réduit à la fin de l'analyse au même « n'y pas être » qui est celui qui est caractéristique de l'inconscient lui-même, et que cette découverte fait partie de la même opération vérité.

Je le répète, la mise en question du sujet supposé savoir, la subversion de ce qu'implique, je dirais, tout fonctionnement du savoir et que maintes fois j'ai déjà devant vous interrogé sous cette forme :

« alors ce savoir, qu'il soit celui du nombre transfini de CANTOR ou du désir de l'analyste, où était-il avant qu'on sache ? »

de là seulement, peut-être, peut-on procéder à une résurgence de l'être dont la condition est de s'apercevoir que si son origine et sa réinterpellation, celle qui pourrait se faire du signifiant de l'Autre enfin évanoui vers ce qui le remplace, puisque aussi bien c'est de son champ, du champ de l'Autre que ceci a été arraché, à savoir cet objet qui s'appelle l'objet(a)..., ce serait aussi s'apercevoir que l'être tel qu'il peut

⁴⁸ Cf. Écrits, op. cit., « Subversion du sujet et dialectique du désir », p.817.

surgir de quelque acte que ce soit, est être sans essence, comme sont sans essence tous les objets(a), c'est ce qui les caractérise : objets sans essence qui sont ou non dans l'acte à réévoquer à partir de cette sorte de sujet qui, nous le verrons, est le sujet de l'acte, de tout acte dirai-je, en tant que, comme le sujet supposé savoir, au bout de l'expérience analytique, c'est un sujet qui, dans l'acte, n'y est pas.

En parlant de l'acte psychanalytique j'ai, si je puis dire, deux ambitions, une longue et une courte, et forcément la courte est la meilleure.

La longue, qui ne peut être écartée, c'est d'éclairer ce qu'il en est de l'acte.

La courte, c'est de savoir en quoi il y a le psychanalyste.

Déjà dans quelque écrit passé, j'ai parlé *du* psychanalyste, non pas « *du* », à décomposer *de* « *le* » psychanalyste, j'ai dit que je ne parlais que de ceci, qu'il y a « *du* » psychanalyste⁴⁹.

La question de savoir s'il y a « *le* » psychanalyste n'est pas non plus du tout à mettre en suspens, c'est celle de savoir comment il y a « *un* » psychanalyste, qui est une question qui se pose à peu près sous les mêmes termes que ce qu'on appelle en logique *la question de l'existence*.

L'acte psychanalytique, si c'est un acte, c'est bien de là que nous sommes dès l'année dernière partis, c'est quelque chose qui nous pose la question de l'articuler, de le dire, ce qui est légitime et même, allant plus loin, ce qui implique des conséquences d'acte pour autant que l'acte est lui-même, de sa propre dimension, un dire. **L'acte dit quelque chose, c'est de là que nous sommes partis.**

Cette dimension est aperçue depuis toujours, elle est présente dans le fait, dans l'expérience. Il suffit d'évoquer même un instant des formules, et des formules prégnantes, des formules qui ont agi comme celle d'*agir selon sa conscience*, pour saisir ce dont il s'agit. Agir selon sa conscience, c'est bien là une espèce de point médium autour de quoi peut être dite avoir tourné l'histoire de l'acte, ou qu'on puisse prendre aussi comme point de départ pour le centrer. **Agir selon sa conscience, pourquoi, et devant qui ? La dimension de l'Autre en tant que l'acte y vient témoigner quelque chose n'est pas plus éliminable.**

⁴⁹ Cf. Écrits, op. cit., « Du sujet enfin en question », p.236.

Est-ce à dire, bien sûr, que ce soit là le vrai tournant, le centre de gravité ?

Pouvons-nous même un instant le soutenir d'où nous sommes, c'est-à-dire d'où la conscience comme telle est mise en question. Mise en question de la mesure qu'elle peut donner à quoi ?

Assurément pas au savoir, à la vérité non plus.

C'est de là que nous repartons en prenant la mesure de ce qui n'est point encore défini, de ce qui n'est point encore vraiment serré, de ce qui est seulement ici introduit, même pas supposé, l'acte psychanalytique, pour réinterroger ce point d'équilibre autour de quoi se pose la question de ce que c'est que l'acte.

À l'horizon, bien sûr, nous le savons, une vaste rumeur, une rumeur qui vient de loin, qui nous vient des temps qu'on appelle classiques, ou de ce qu'on appelle encore notre Antiquité où assurément nous savons que tout ce qui s'est dit sur le sujet de l'acte exemplaire, de l'acte méritoire, du plutarquisme⁵⁰ si vous voulez, sûrement déjà nous sentons qu'il y a un peu trop d'estime de soi à entrer dans le jeu et pourtant, en sommes-nous si distancés ?

Si nous pensons qu'aujourd'hui c'est autour d'un discours, d'un discours sur le sujet, que nous reprenons l'acte et que notre avantage ne saurait tenir à rien d'autre qu'à ceci :

- qui nous a fait rétrécir le point d'appui de ce sujet en nous imposant la plus rude discipline,
- à ne vouloir tenir pour sûre que cette dimension par quoi il est le sujet grammatical, entendons bien que ce n'est point là nouveau, que l'année dernière dans notre exposé de la *logique du fantasme* nous avons marqué à sa place, à la place du « *je ne pense pas* », cette forme du sujet qui apparaissait comme en écornure du champ à lui réservé, cette dimension proprement de la grammaire qui faisait que le fantasme pouvait être dominé littéralement par une phrase et une phrase qui ne se soutient pas, qui ne se conçoit pas autrement que de la dimension grammaticale, *Ein Kind wird geschlagen, On bat un enfant*⁵¹, nous la connaissons.

⁵⁰ Plutarque, dans ses OEuvres morales, définit comment agir positivement dans la conscience.

⁵¹ S. Freud, G.W., XII, p. 197. - [Contribution à l'étude de la genèse des perversions sexuelles, On bat un enfant](#), Revue française de psychanalyse, Tome VI, n° 3-4, Paris, Denoël & Steele, 1933. Résultats, idées, problèmes, t.1, Paris, PUF 1998.

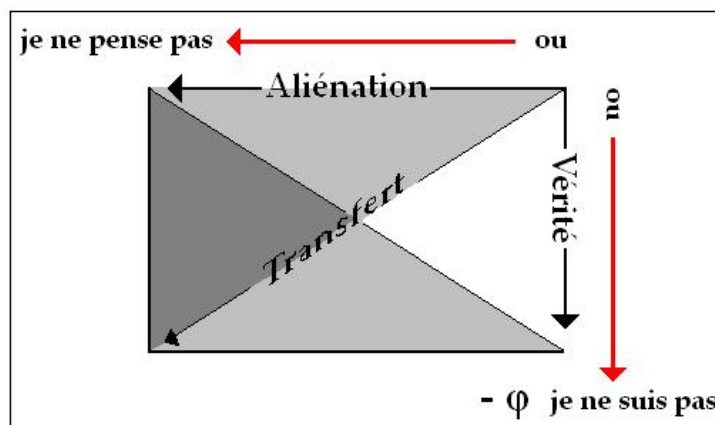
C'est là le point de donnée le plus sûr autour de quoi, au nom de ceci que nous posons aussi à titre disciplinaire qu'il n'y a pas de métalangage, que la logique elle-même doit être extraite de cette donnée qu'est le langage. C'est autour de cette logique, par contre, que nous avons fait tourner cette triple opération à laquelle, par une sorte de tentative, d'essai de divination, de risque, nous avons donné la forme du groupe de KLEIN, opération que nous avons commencé par pointer dans le cheminement d'origine par où nous l'avons abordée, par les termes d'aliénation, de vérité et de transfert⁵².

Assurément, ce ne sont là qu'épinglages et, à être parcourus dans certains sens, au moins pour nous y retrouver, pour supporter ce que ces opérations peuvent représenter pour nous, nous sommes forcés de leur donner un autre nom mais, bien sûr, à condition de nous apercevoir qu'il s'agit du même trajet.

Donc, c'est à partir de la subversion du sujet⁵³...
que nous avons déjà depuis quelque dix ans
suffisamment articulée pour qu'on conçoive quel est
le sens que prend ce terme au moment où nous disons
que c'est à partir de la subversion du sujet...
...que nous avons à reprendre la fonction de l'acte, pour
que nous voyions que c'est entre ce sujet grammatical,
celui qui est là inscrit, on peut dire, dans la notion
même d'acte, dans la façon dont il nous est présentifié,
le je de l'action, et ce sujet articulé dans ces termes
glissants, toujours prêt à nous fuir d'un déplacement,
d'un saut à l'un des sommets de ce « tétraèdre » que,
déjà la dernière fois, j'avais ici reproduit, en vous
rappelant ces fonctions et ces termes...

⁵² Cf. séminaire La logique du fantasme : le groupe de KLEIN à partir de la séance du 14-12, et à propos du sujet grammatical (référence au fantasme Ein Kind wird geschlagen) séance du 11-01.

⁵³ J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », *Écrits, op. cit.*, p.793. Le graphe produit dans ce texte a été élaboré au cours des premières séances du séminaire (le premier trimestre 1957) *Les formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, 1998. Dans ce même article, Lacan fait référence à *La phénoménologie de l'esprit* de Hegel dont il va être question dans la suite de cette séance.



- ici : la position du « ou - ou », d'où part l'aliénation originelle, celle qui aboutit au « je ne pense pas », pour qu'il puisse même être choisi (et que veut dire ce choix ?)

- là, le « je ne suis pas » qui en articule l'autre terme. Ces vecteurs, plus exactement ces directions dans lesquelles sont prises les opérations fondamentales, étant celles que j'ai rappelées tout à l'heure sous les termes d'aliénation, de vérité et de transfert, qu'est-ce que cela veut dire, où cela nous conduit-il ?

L'acte psychanalytique, nous le posons comme consistant en ceci : de supporter le transfert...

nous ne disons pas « qui » supporte : celui qui fait l'acte, le psychanalyste donc, implicitement...ce transfert qui serait une pure et simple obscénité, dirai-je, redoublée de bafouillage, si nous ne lui redonnions pas son véritable noeud dans la fonction du sujet supposé savoir.

Ici nous l'avons fait depuis un temps, en démontrant que tout ce qui s'articule de sa diversité comme effet de transfert ne saurait s'ordonner qu'à être rapporté à cette fonction vraiment fondamentale, partout présente, dans tout ce qu'il en est d'aucun progrès de savoir et qui prend ici sa valeur justement de ce que l'existence de l'inconscient la met en question, une question jamais posée de ce qu'on ait toujours la réponse...

si l'on peut dire, implicitement, la réponse même inaperçue...que du moment qu'il y a savoir il y a sujet, et qu'il faut quelques décalages, quelques fissures, quelques ébranlements, quelques moments de jeu dans ce savoir pour que tout à coup on s'avise, pour qu'ainsi il se renouvelle ce savoir. Qui le savait avant ?

Ceci est à peine relevé au moment où cela se passe, mais c'est le champ de la psychanalyse qui le rend inévitable. Qu'en est-il du sujet supposé savoir puisque nous avons affaire à cette sorte d'impensable qui dans l'inconscient nous situe un savoir sans sujet ?

Bien sûr, c'est là quelque chose aussi dont on ne peut ne pas s'aviser, à continuer à considérer que le sujet est impliqué dans ce savoir ; c'est simplement laisser fuir tout ce qu'il en est de l'efficacité du refoulement et qu'il n'est point autrement concevable qu'en ceci, que le signifiant présent dans l'inconscient et susceptible de retour est précisément refoulé en ceci :

- qu'il n'implique point de sujet,
- qu'il n'est plus ce qui représente un sujet pour un autre signifiant,
- qui est ceci qui s'articule à un autre signifiant sans pour autant y représenter un sujet,
- qu'il n'y a pas d'autre définition possible de ce qu'il en est vraiment de la fonction de l'inconscient pour autant que l'inconscient freudien n'est pas simplement cet implicite ou cet obscurci, ou cet archaïque ou ce primitif, que l'inconscient est toujours d'un tout autre registre. Dans le mouvement instauré comme faire dans cet acte de supporter ou d'accepter, comme vous voudrez, le transfert, la question est :

que devient le sujet supposé savoir ?

Je vais vous dire que le psychanalyste en principe le sait ce qu'il devient : assurément, il choisit.

Ce qui est impliqué théoriquement - je viens de vous le dire - dans cette suspension du sujet supposé savoir, ce trait de suppression, cette barre sur le § qui la symbolise dans le devenir de l'analyste dans l'analyse, elle se manifeste en ceci que quelque chose se produit et à une place certes pas indifférente au psychanalyste puisque c'est à sa propre place que cette chose surgit. Cette chose s'appelle l'objet(a).

L'objet petit a est la réalisation de cette sorte de désêtre qui frappe le sujet supposé savoir.

Que ce soit l'analyste - et comme tel - qui vienne à cette place n'est pas douteux et se marque dans toutes les inférences, si je puis dire, où il s'est senti impliqué au point de ne pouvoir faire qu'infléchir la pensée de sa pratique dans ce sens de la dialectique de la frustration, comme vous le savez, liée autour de ceci que lui-même se présente comme la substance dont il est jeu et manipulation dans le faire analytique.

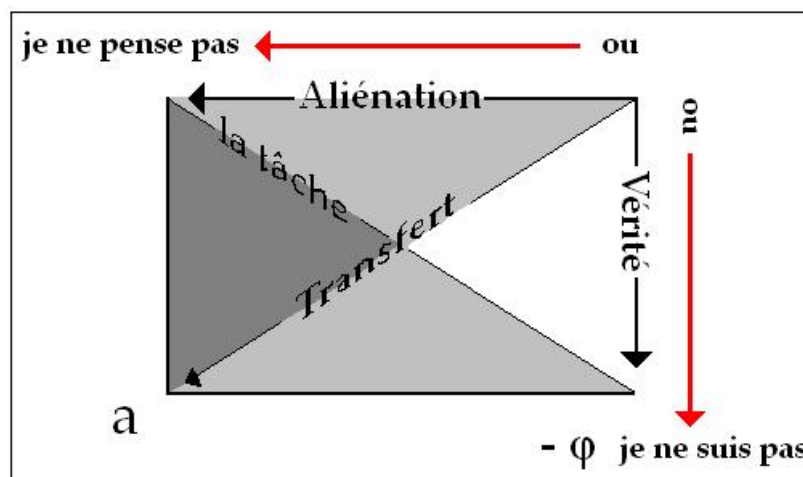
Et c'est justement à méconnaître ce qu'il y a de distinct entre ce faire et l'acte qui le permet - l'acte - si je puis dire, qui l'institue, celui dont je suis parti tout à l'heure en le définissant comme cette acceptation, ce support donné au sujet supposé savoir, à ce dont pourtant le psychanalyste sait qu'il est voué au désêtre, et qui donc constitue, si je puis dire, un acte en porte-à-faux puisqu'il n'est pas de sujet supposé savoir, puisqu'il ne peut pas en être, que s'il est quelqu'un à le savoir, c'est le psychanalyste entre tous. Faut-il que ce soit maintenant ou simplement un petit peu plus tard...

mais pourquoi pas maintenant, pourquoi pas tout de suite

...quitte à revenir après sur ce dont il s'agit...

j'espère tout ceci vous le rendre plus familier en vous rappelant les coordonnées dans d'autres registres, dans d'autres énoncés

...faut-il vous rappeler que la tâche psychanalytique pour autant qu'elle se dessine de ce point, si je puis dire, du sujet déjà aliéné et en un certain sens naïf dans son aliénation, celui que le psychanalyste sait être défini du « *je ne pense pas* », que ce à quoi il le met à la tâche, c'est un « *je pense* » qui prend justement tout son accent de ce qu'il sache le « *je ne pense pas* » inhérent au statut du sujet :



Il le met à la tâche d'une pensée qui se présente en quelque sorte dans son énoncé même, dans la règle qu'il lui en donne, comme admettant cette vérité foncière du « *je ne pense pas* » :
- qu'il associe et librement,

- qu'il ne cherche pas à savoir s'il y est ou non tout entier comme sujet, s'il s'y affirme.

La tâche à laquelle l'acte psychanalytique donne son statut est une tâche qui implique déjà en elle-même cette destitution du sujet.

Et où cela nous mène-t-il ?

Il faut se souvenir...

il ne faut pas passer son temps à oublier
...ce qui s'en articule, dans Freud expressément, du résultat. Cela a un nom et Freud ne nous l'a pas mâché...

c'est quelque chose qui est ma foi d'autant plus à mettre en valeur que comme expérience subjective cela n'a jamais été fait avant la psychanalyse

...cela s'appelle la castration qui est à prendre dans sa dimension d'expérience subjective pour autant que nulle part, sinon par cette voie, le sujet ne se réalise exactement qu'en tant que manque, ce qui veut dire que l'expérience subjective aboutit à ceci que nous symbolisons moins phi ($-\varphi$).

Mais, si tout usage de la lettre se justifie de démontrer qu'il suffit du recours à sa manipulation pour ne pas se tromper...

à condition qu'on sache s'en servir, bien sûr [Cf. D. Lagache]

...il n'en reste pas moins que nous sommes en droit au moins d'essayer de pouvoir y mettre un « *il existe* » que j'évoquais tout à l'heure à propos du psychanalyste au début de ce discours d'aujourd'hui, et que ce « *il existe* » en question, ce « *il existe* » d'un manque, il nous faut l'incarner dans ce qui lui donne effectivement son nom : la castration, c'est à savoir que le sujet y réalise qu'il n'a pas l'organe de ce que j'appellerais - puisqu'il faut bien choisir un terme - la jouissance unique, unaire, unifiante.

Il s'agit proprement de ce qui fait une la jouissance dans la conjonction des sujets de sexe opposé, c'est-à-dire ce sur quoi j'ai insisté l'année dernière en relevant ceci qu'il n'est pas de réalisation subjective possible du sujet comme élément, comme partenaire sexué dans ce qu'il s'imagine comme unification dans l'acte sexuel.

Cette incommensurabilité que j'ai essayé de serrer devant vous l'an dernier en usant du nombre d'or⁵⁴ pour autant que c'est le symbole qui laisse jouer au plus large...

⁵⁴ Lacan introduit le nombre d'or lors de la séance du 1er mars 1967 du séminaire *La logique du fantasme*, op. cit. Il utilisera ce nombre, modèle de la division anharmonique, comme métaphore de ce qu'il n'y a pas d'acte sexuel, dans les séances des 8 mars, 12 et 26 avril, 10 mai. Sur cette question de la division anharmonique, on pourra se référer à l'étude qu'en a fait Erik Porge : *Se compter trois*, Paris, Érès, 1989, pp.129-135.

c'est là quelque chose sur lequel je ne puis pas insister du fait qu'il est du registre mathématique ...cette incommensurabilité, ce rapport du petit(a) au 1, puisque c'est le petit(a) que j'ai repris non sans intention pour le symboliser ce nombre d'or, voilà où se joue ce qui apparaît comme réalisation subjective au bout de la tâche psychanalytique, c'est à savoir ce manque, ce « *n'a pas l'organe* ».

Ceci bien sûr n'est point sans arrière-plan si nous songeons que l'organe et la fonction sont deux choses différentes et si différentes qu'on peut dire - j'y reviens de temps en temps - que le problème est de savoir quelle fonction il faut donner à chaque organe. C'est là le vrai problème de l'adaptation du vivant. Plus il y a d'organes, plus il en est empêtré. Mais suspendons.

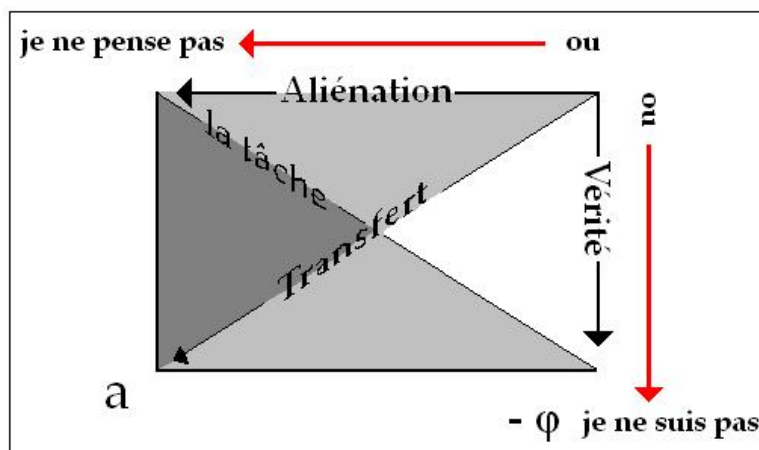
Il s'agit donc d'une expérience ici limitée, d'une expérience logique et après tout pourquoi pas, puisqu'un instant nous avons sauté sur l'autre plan, sur le plan des rapports du vivant à soi-même, et que nous n'abordons que par le schème de cette aventure subjective. Il nous faut bien rappeler ici que, du point de vue du vivant, tout ceci après tout peut être considéré comme un artefact, et que la logique soit le lieu de la vérité n'y change rien, puisque la question, la question qu'il y a au bout, est justement celle-ci à laquelle nous saurons donner tout son accent en son temps : qu'est-ce que la vérité ?

Mais alors, il nous importe de voir que de ces deux lignes, celle que j'ai désignée comme la tâche, le chemin parcouru par le psychanalysant en tant qu'il va du sujet naïf, qui est aussi bien le sujet aliéné, à cette réalisation du manque en tant que...

je vous l'ai fait remarquer la dernière fois ...il n'est pas ce manque : ce que nous savons être à la place du « *je ne suis pas* » ce manque, il était là depuis le départ, - que de toujours nous savons que ce manque c'est l'essence même de ce sujet qu'on appelle « homme » quelquefois, - que de l'homme c'est le désir, on l'a déjà dit, qui est l'essence et, simplement, ce manque a fait un progrès dans l'articulation, dans sa fonction d'ὄργανον [organon], progrès logique essentiellement dans cette réalisation comme telle du manque phallique. Mais il comporte que la perte...

en tant qu'elle était là d'abord, à ce même point, avant que le trajet en soit parcouru et simplement pour nous qui savons

...la perte de l'objet qui est à l'origine du statut de l'inconscient (et ceci a toujours été expressément formulé par Freud) soit réalisée autre part. Elle l'est précisément - c'est de là que je suis parti - au niveau du désêtre du sujet supposé savoir.



C'est pour autant que celui qui donne le support au transfert...

qui est là sous la ligne noire

...qui - lui - sait d'où il part, non pas qu'il y soit...

il ne sait que trop bien qu'il n'y est pas, qu'il n'est pas le sujet supposé savoir

...mais qu'il est rejoint par le désêtre que subit le sujet supposé savoir, qu'à la fin c'est lui, l'analyste, qui donne corps à ce que ce sujet devient, sous la forme de l'objet petit a.

Ainsi, comme il est à attendre, il est conforme à toute notion de structure, la fonction de l'aliénation qui était au départ et qui faisait que nous ne partions que du sommet (en haut à gauche), d'un sujet aliéné, se retrouve à la fin égale à elle-même, si je puis dire, en ce sens que le sujet qui s'est réalisé dans sa castration par la voie d'une opération logique, voit aliéner, remettre à l'autre, se décharger si je puis dire - et c'est là la fonction de l'analyste - de cet objet perdu d'où dans la genèse nous pouvons concevoir que s'origine toute la structure.

D'où distinction : l'aliénation du petit a, quand il vient ici, se sépare du moins phi ($-\varphi$) qui à la fin de l'analyse, idéalement, est la réalisation du sujet. Voici le processus dont il s'agit.

Il y a un deuxième temps dans cette énonciation qu'aujourd'hui je poursuis devant vous.

J'y ouvre une parenthèse pour loger ce devant quoi tout à l'heure je me suis arrêté.

Ce que j'aurais pu en faire - : une introduction - j'en ferai maintenant un rappel, c'est celui-ci : ce n'est pas hasard..

jeu scolaire, idée de prendre un point familier à ce dont on nous a chatouillé la cervelle en fin d'enseignement secondaire

...que je me réfère au *cogito* de DESCARTES, c'est qu'il comporte en lui cet élément particulièrement favorable à y reloger le détour freudien - non pas certes à y démontrer je ne sais quelle cohérence historique, comme si tout cela devait se rabouter de siècle en siècle en une manière de progrès, quand il n'est que trop évident que s'il y a quelque chose que cela évoque c'est bien plutôt l'idée du labyrinthe, mais qu'importe, laissons. À regarder de près le *cogito* de DESCARTES, observez bien que le sujet qui y est supposé comme être, il peut bien être celui de la pensée, mais de quelle pensée en somme ?

De cette pensée qui vient de rejeter tout savoir.

Il ne s'agit pas de ce que font après DESCARTES ceux qui, méditant sur l'immédiateté du *je suis* au *je pense*, fondent une évidence qu'à leur gré ils font consistante ou fuyante.

Il s'agit de l'acte cartésien lui-même en tant qu'il est un acte. Ce qui nous en est rapporté et dit, c'est précisément à le dire qu'il est acte, c'est ce point où s'achève une mise en suspens de tout savoir possible. Que ce soit là ce qui assure le *je suis*, est-ce d'être pensée du *cogito*, ou est-ce du rejet du savoir ?

La question vaut bien d'être posée si l'on pense à ce qu'on appelle dans les manuels de philosophie

« les successeurs », « la postérité d' une pensée philosophique », comme s'il s'agissait simplement de reprise de morceaux de mélasse pour en faire un autre mélange, alors qu'il s'agit à chaque fois d'un renouvellement, d'un acte qui n'est point forcément le même, et que si nous appréhendons HEGEL, bien sûr là encore, comme partout d'ailleurs, nous retrouvons la mise en suspens du sujet supposé savoir, à ceci près que ce n'est pas pour rien que ce sujet est destiné à nous donner, au terme de l'aventure, le « savoir absolu ». Mais pour voir ce que cela veut dire, il faut y regarder d'un peu près et pourquoi pas y regarder au départ ?

Si *La phénoménologie de l'esprit*⁵⁵ - elle - s'institue expressément de s'engendrer de sa fonction d'acte, est-ce qu'il n'est pas visible dans la mythologie de la lutte à mort de pur prestige que ce savoir d'origine... à devoir tracer son chemin jusqu'à devenir cet impensable savoir absolu où l'on peut se demander même, puisque HEGEL le formule, ce qui pourra y tenir lieu, même un seul instant, de sujet...que ce savoir de départ qui nous est présenté comme tel, c'est le savoir de la mort, c'est-à-dire une autre forme extrême, radicale, de mise en suspens comme fondement de ce sujet du savoir ?

Est-ce que nous n'avons pas à trouver remarquable, à réinterroger du point de vue des conséquences ceci, dont il nous est dès lors facile de nous apercevoir que ce que l'expérience analytique propose comme objet petit(a)...

 dans la voie de mon discours, en tant qu'il ne fait que résumer, que pointer, que donner son signe et son sens à ce que cette expérience s'articule partout, jusque dans le désordre et la confusion qu'il engendre

...cet objet(a), ne voyons-nous pas qu'il vient à la même place où est, au niveau de DESCARTES ce rejet du savoir, au niveau de HEGEL ce savoir comme savoir de la mort, dont nous savons qu'assurément c'est là sa fonction ? Et que ce savoir de la mort, articulé précisément dans cette lutte à mort de pur prestige en tant qu'elle fonde le statut du maître, c'est d'elle que procède cette *Aufhebung*⁵⁶ de la jouissance, qu'il en est rendu raison, que c'est comme renonçant en un acte décisif à la jouissance pour se faire sujet de la mort que le maître s'institue, et que c'est aussi bien là pour nous - je l'ai souligné en son temps - que se promeut l'objection que nous pouvons faire à ceci, par un singulier paradoxe, un paradoxe inexpliqué dans HEGEL, c'est au maître que la jouissance ferait retour de cette *Aufhebung*.

Bien des fois nous avons demandé : et pourquoi ?

Pourquoi, si c'est pour ne pas renoncer à la jouissance que l'esclave devient esclave, pourquoi, pourquoi ne la garderait-il pas ? Pourquoi reviendrait-elle au maître, dont c'est précisément le statut que d'y avoir renoncé,

⁵⁵ G.W.F. HEGEL, *La phénoménologie de l'esprit*, Paris, Aubier-Montaigne, traduction de Jean Hyppolite, 1939. Nouvelle traduction de J.-P. Lefebvre, Paris, Aubier, 1991.

⁵⁶ *Aufhebung* : levée, suppression, abolition, résiliation, relève, sublimation ? A propos de la difficulté à traduire ce terme qui veut dire à la fois supprimer et conserver, on peut se reporter au « Commentaire de Jean Hyppolite sur la *Verneinung* », *Écrits*, op. cit., pp. 880-882. Ce terme, que l'on trouve également dans Freud, Jean Hyppolite en fait le « mot dialectique de HEGEL », il le traduit par « levée ».

sinon sous une forme dont peut-être nous pouvons exiger un peu plus que le tour de passe-passe de la maestria hégélienne pour nous en rendre compte ?

Ce n'est pas un mince test si nous pouvons toucher dans la dialectique freudienne un maniement plus rigoureux, plus exact et plus conforme à l'expérience de ce qu'il en est du devenir de la jouissance après la première aliénation.

Je l'ai déjà suffisamment indiqué à propos du masochisme pour qu'on sache ici ce que je veux dire et que je n'indique qu'une voie à reprendre.

Nous ne pouvons assurément pas nous y attarder aujourd'hui mais il fallait que l'amorce en fût indiquée à sa place.

Pour poursuivre notre chemin et le poursuivre en fonction de ce qu'il en est de l'acte psychanalytique, nous n'avons rien fait jusqu'ici,

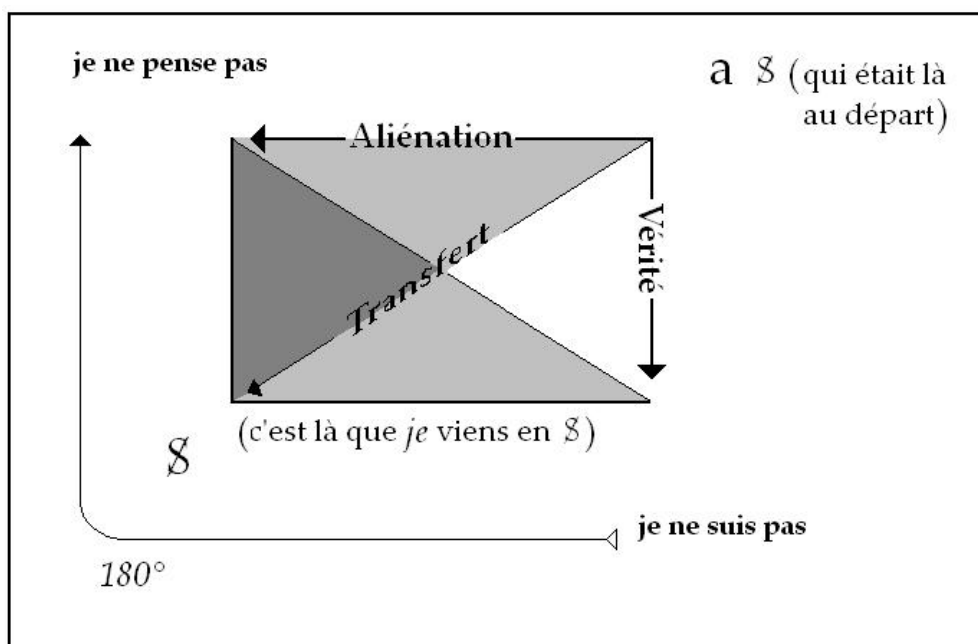
je veux dire dans ce que j'en ai dit tout à l'heure, que de démontrer ce qu'il engendre par son faire.

Pour faire un pas plus loin, venons-en au seul point où l'acte peut être interrogé, en son point d'origine.

Qu'est-ce qui nous est dit ?

Je l'ai la dernière fois déjà évoqué, c'est que c'est au terme d'une psychanalyse supposée achevée que le psychanalysant peut devenir psychanalyste.

Il ne s'agit pas ici du tout de justifier la possibilité de cette jonction. Il s'agit de la poser comme articulée et de la mettre à l'épreuve de notre schéma tétraédrique.



Comme vous pouvez le remarquer, c'est le sujet qui a accompli la tâche au bout de laquelle il s'est réalisé comme sujet dans la castration en tant que défaut fait à la jouissance de l'union sexuelle, c'est celui-là que nous devons voir...

par une rotation si vous voulez, ou une bascule, à un certain nombre de degrés, ici, telle qu'est dessinée cette figure, à 180 degrés

...que nous devons voir passer, revenir à la position de départ, quand il s'est ici réalisé, à ceci près, comme je l'ai souligné déjà, que le sujet qui vient ici^[en haut à droite] sait ce qu'il en est de l'expérience subjective et que cette expérience implique aussi, si je puis dire, qu'à sa gauche il reste ce qu'il en est advenu de celui dont l'acte se trouve responsable du chemin parcouru, en d'autres termes, que pour l'analyste tel que nous le voyons maintenant surgir au niveau de son acte, il y a déjà savoir du désêtre du *sujet supposé savoir* en tant qu'il est, de toute cette logique, la position nécessaire de départ.

C'est précisément pour cela, nous l'avons dit la dernière fois, qu'il y a question de ce qu'il en est pour lui de cet acte que nous avons défini tout à l'heure comme étant acte en porte-à-faux. Quelle est, si vous voulez, la mesure de l'éclairement de son acte puisque de cet acte, en tant qu'il a parcouru le chemin qui permet cet acte, il est d'ores et déjà lui-même la vérité ?

C'est la question que la dernière fois j'ai posée en disant qu'une vérité conquise « *pas sans le savoir* », est une vérité que j'ai qualifiée d'incurable, si je puis m'exprimer ainsi, car si nous suivons ce qui résulte de cette bascule de toute la figure qui est celle seule où puisse s'expliquer le passage de la conquête, fruit de la tâche, à la position de celui qui franchit l'acte d'où cette tâche peut se répéter, c'est ici que vient le § qui était là au départ dans le ou-ou du :

« *ou je ne pense pas* » « *ou je ne suis pas* », et effectivement, pour autant qu'il y a acte qui se mêle à la tâche, qui la soutient, ce dont il s'agit est proprement d'une intervention signifiante.

Ce en quoi le psychanalyste agit, si peu que ce soit, mais où il agit proprement dans le cours de la tâche, **c'est d'être capable de cette immixtion signifiante qui, à proprement parler, n'est susceptible d'aucune généralisation qui puisse s'appeler savoir.**

Ce qu'engendre l'interprétation analytique, c'est ce quelque chose qui, de l'universel, ne peut être évoqué que sous la forme dont je vous prie de remarquer combien elle est, à tout ce qui s'est jusqu'ici qualifié comme tel, combien elle lui est contraire : c'est, si l'on peut dire, cette sorte de particulier qu'on appelle « clé universelle », la clé qui ouvre toutes les boîtes.

Comment diable la concevoir ?

Qu'est-ce que c'est que de s'offrir comme celui qui dispose de ce qui d'abord ne peut se définir que comme quelconque particulier ?

Telle est la question que je laisse aussi ici seulement amorcée de ce qu'il en est du statut de celui qui, au point de ce sujet §, peut faire qu'il existe quelque chose qui réponde dans la tâche...

et non pas dans l'acte fondateur

...qui réponde dans la tâche au sujet supposé savoir. Voilà tout à fait précisément ce qui amorce la question : que faut-il qu'il soit possible pour qu'il y ait un analyste ?

Je le répète (au coin en haut à gauche du schéma), ce dont nous sommes partis, c'est que pour que toute la schématisation soit possible, pour que la logique de la psychanalyse existe, il fallait qu'il y ait là du psychanalyste. Quand il se met là, après avoir lui-même parcouru le chemin psychanalytique, il sait déjà où le conduira alors comme analyste le chemin à reparcourir : au désêtre du sujet supposé savoir, à n'être que le support de cet objet qui s'appelle l'objet(a).

Qu'est-ce que nous dessine cet acte psychanalytique dont il faut bien rappeler qu'une des coordonnées c'est précisément d'exclure de l'expérience psychanalytique tout acte, toute injonction d'acte ? Il est recommandé à ce qu'on appelle le patient, le *psychanalysant* pour le nommer, autant que possible il lui est recommandé d'attendre pour agir, et si quelque chose caractérise la position du psychanalyste, c'est très précisément qu'il n'agit que dans le champ d'intervention signifiante que j'ai délimité à l'instant.

Mais n'est-ce pas là aussi, pour nous, occasion de nous apercevoir qu'en sort tout à fait renouvelé le statut de tout acte car la place de l'acte quel qu'il soit...

et ce sera à nous de nous apercevoir à la trace de ce que nous voulons dire quand nous parlons du statut de l'acte sans même pouvoir nous permettre d'y ajouter, de l'acte humain

...c'est que s'il est quelque part où le psychanalyste à la fois ne se connaît pas, qui est aussi le point où il existe, c'est en tant qu'assurément il est sujet divisé et jusque dans son acte et que la fin où il est attendu, à savoir cet objet(a), en tant qu'il est non pas le sien mais celui que, de lui comme Autre, requiert le psychanalysant pour qu'avec lui il soit de lui rejeté. Est-ce qu'il n'y a pas là, figure à nous ouvrir ce qu'il en est du destin de tout acte et ceci sous diverses figures ?

Depuis le héros où l'Antiquité, de toujours, a essayé de placer dans toute son ampleur, dans tout son dramatique, ce qu'il en est de l'acte, non pas certes que dans ce même temps le savoir ne se soit point orienté vers d'autres traces car c'est aussi, et ce n'est pas négligeable de le rappeler, le temps où, pour ce qu'il en est de l'acte sage, on en a cherché...

et à la vérité il n'y a rien là qui soit à dédaigner ...la raison dans un Bien : le fruit de l'acte, voilà qui semblait donner sa première mesure à l'Éthique, je l'ai reprise en son temps^[1959-60] en commentant celle d'ARISTOTE.

L'Éthique à Nicomaque⁵⁷ part de ceci qu'il y d'abord le Bien au niveau du plaisir et qu'une juste filière suivie dans ce registre du plaisir nous mènera à la conception du Souverain Bien. Il est clair que c'était là, à sa façon, sorte d'acte, et qui a sa place dans le cheminement d'acte dit philosophique. La façon dont nous pouvons le juger est ici sans aucune importance. C'est un temps.

Nous savons que s'y appareillait une tout autre interrogation, l'interrogation tragique de ce qu'il en était de l'acte mais que si celle-ci s'en remettait à un obscur divin, s'il y a une dimension, une force qui n'était pas supposée savoir, c'est bien celle de l'ἀνάγκη [anankè : nécessité] antique, en tant qu'elle était incarnée par ces sortes de fous furieux qu'étaient les dieux.

Mesurez la distance parcourue de cette visée de l'acte à celle de KANT !

57 Aristote, Éthique à Nicomaque, Paris, Lib. Philosophique J. Vrin, 1972. Lacan y fait particulièrement référence dans son séminaire L'éthique de la psychanalyse, op. cit.

S'il y a quelque chose qui d'une autre manière rend nécessaire notre énoncé de l'acte comme d'un dire, c'est bien la mesure qu'en donne KANT de ce qu'il doit être réglé par une maxime qui puisse avoir portée universelle. Est-ce que ce n'est pas là aussi...

j'espère que certains d'entre vous s'en souviennent ...ce que j'ai eu vraiment bon aise à caricaturer, à conjoindre à une telle règle, telle qu'elle est énoncée dans la fantasmagorie de SADE ?

N'est-il pas vrai d'autre part, qu'entre ces deux extrêmes, je parle d'ARISTOTE et de KANT, la référence à l'Autre prise comme telle est celle, elle aussi très bouffonne, qui a été donnée par une forme au moins classique de la direction religieuse ? La mesure de l'acte aux yeux de Dieu serait donnée par ce qu'on appelle « l'intention droite ».

Est-ce qu'il est possible d'amorcer une voie de duperie plus installée que celle de mettre cette mesure au principe de la valeur d'acte ?

Est-ce qu'en quoi que ce soit « l'intention droite », dans un acte, peut un seul instant lever pour nous la question de ce qu'il en est de son fruit ?

Il est sûr que Freud n'est pas le premier à nous permettre de sortir de ces anneaux fermés, que pour mettre en suspens ce qu'il en est de la valeur de la bonne intention nous en avons une critique tout à fait efficace, explicite et maniable dans ce que HEGEL nous articule de *la loi du coeur ou du délire de la présomption*⁵⁸, qu'il ne suffit pas de s'élever contre le désordre du monde pour ne pas, de cette protestation même, s'en faire le plus permanent support. De ceci, la pensée, justement celle qui a succédé à l'acte du *cogito*, nous a donné maints modèles. Quand l'ordre surgit de la « loi du cœur » est détruit par la critique de *La phénoménologie de l'esprit*, que voyons-nous sinon le retour que je ne peux faire autrement que de qualifier d'offensif de la ruse de la raison ?

C'est là qu'il nous faut nous apercevoir que cette méditation a débouché très spécialement sur quelque chose qui s'appelle l'acte politique et qu'assurément il n'est pas vain, que ce qui s'est engendré non seulement de méditation politique mais d'acte politique en quoi je ne distingue nullement la spéculation de MARX de la façon dont elle a été...

à tel ou tel détour de la révolution

58 Hegel, op. cit. , pp.302-312.

...mise en acte, est-ce qu'il ne se peut pas que nous puissions situer toute une ligne de réflexions sur l'acte politique en tant qu'assurément ce sont des actes au sens où ces actes étaient un dire – et précisément, un dire au nom d'Untel – qui y ont apporté un certain nombre de changements décisifs ?

Est-ce qu'il n'est pas possible de les réinterroger dans ce même registre qui est celui auquel aboutirait aujourd'hui ce qui se dessine de l'acte psychanalytique là, où à la fois, il est

et il n'est pas, qui peut s'exprimer ainsi en vertu du mot d'ordre que donne Freud à l'analyse de l'inconscient ?

Wo Es war, nous dit-il, *soll Ich werden*, et je vous ai appris à le relire la dernière fois :

Wo § tat, et vous permettrez - ce *Es* - de l'écrire de la lettre ici barrée, là où le signifiant agissait, au double sens où il vient de cesser et où il allait juste agir, non point *soll Ich werden* mais *muß Ich*, moi qui agis, moi qui, comme je le disais l'autre jour, lance dans le monde cette chose à quoi on pourra s'adresser comme à une raison, *muss Ich petit(a)*, *muss Ich (a) werden*, moi, de ce que j'introduis comme nouvel ordre dans le monde, je dois devenir le déchet.

Telle est la nouvelle forme sous laquelle je vous propose de poser une nouvelle façon d'interroger ce qu'il en est en notre âge, du statut de l'acte,

Pour autant que cet acte...

si singulièrement parent d'un certain nombre d'introductions originelles au premier rang desquelles est le *cogito* cartésien

...pour autant que l'acte psychanalytique permet d'en reposer la question.

[applaudissements]

Il va y avoir aujourd'hui quelque chose d'un peu modifié dans notre pacte. Bien sûr, il est entendu que, selon la bonne loi d'une prestation d'échange, vous me donnez votre présence pour quelque chose que vous attendez, qui est supposé sortir d'un certain fonds et vous avoir été, jusqu'à un certain point – il s'agit de savoir lequel – destiné.

Bref, vous attendez un cours.

À plusieurs reprises – cela m'arrive de temps en temps – je reprends cette question de savoir à qui je m'adresse, d'où ça part : vous savez combien je prends soin d'insister sur ceci. Je ne saurais perdre un seul instant le repère originel qui est que ce discours, fait sur la psychanalyse, s'adresse à des psychanalystes. Qu'il y ait tant de monde qui ne le soit pas qui se trouve là rassemblé pour entendre quelque chose, ceci à soi tout seul demande un certain nombre d'explications. On aurait tort, à ce propos, de se contenter des explications historiques, à savoir de la rencontre, ou des rencontres, ou des effets de poussée dans une foule, qui fait que je me suis trouvé à portée d'être entendu ailleurs que là où je le faisais originellement : ça ne suffit évidemment pas à expliquer les choses. C'est bien là que l'on pourrait comparer les références de l'histoire...

car après tout c'est ce qu'on appelle en général l'histoire, cette bousculade
...et de la structure.

Il y a évidemment des raisons de structure.

Que je parle cette année de l'acte, que je pose la question sur l'acte, que je sois arrivé au point de ce que j'ai dit la dernière fois qui m'a semblé...

à quelques petits échantillons
...une preuve – que j'ai eue – qu'au moins certains se sont aperçus de l'importance de ce qui avait été formulé la dernière fois, pour autant que ça marque un point qui justifie, permet de rassembler – au moins en un point-nœud – ce qui avait commencé, depuis le début de notre année, à être par moi articulé et qui, bien sûr au

départ, avait pu laisser une impression floue, surtout si on part de l'idée que ce qui est dit d'abord c'est forcément les principes – dans beaucoup de cas on est forcé de procéder autrement, même quand on a une référence structurale et même surtout quand on l'a, puisqu'il est de sa nature de ne pas pouvoir être donnée d'abord, il faut la conquérir, sans ça on ne voit pas pourquoi, par exemple, le schéma de type groupe de Klein... sur lequel pour l'instant j'essaie d'articuler ce qu'il en est de l'acte dans la perspective qui ouvre l'acte psychanalytique ...on ne voit pas pourquoi je n'aurais pas commencé par là il y a une quinzaine d'années.

Aujourd'hui donc il va y avoir une espèce de point d'arrêt dont l'occasion n'est ici que prétexte, encore que ça ne veuille pas dire pour autant que ce soit latéral. Dans les cartes d'invitation du séminaire de cette année sur l'acte psychanalytique, il est prévu que le 31 janvier, le 28 février, le 27 mars et le 29 mai, on y entrera sur invitation, ce qui veut dire que j'avais prévu un certain nombre de rencontres plus réduites, quelque chose qui aurait permis un entretien. Ceci, en somme, a été prévu pour donner un minimum de ce quelque chose qui m'a toujours été et est pour tout le monde assez difficile à manier : la règle des séminaires fermés, avec tout ce que ça comporte de complications dans le triage, le mode de choix – je ne suis pas sûr que les gens qui se manifestent pour désirer y être présents soient forcément les plus qualifiés. Il s'établit toujours dans les choses de cet ordre une sorte de concurrence : l'endroit où on n'a pas envie d'aller, on commence à le désirer à partir du moment où le petit copain y va . Tout cela ne rend pas la tâche plus facile pour celui dont le principe est plutôt de faire accueil que le contraire, mais c'est pour tâcher d'établir un milieu d'échanges qui soit d'un rapport interne un peu différent.

Voilà comment je pense résoudre les choses. Quelque chose d'étranger à la série fait que ce 31^[janv.] je n'y serai pas. Ce n'est pas une raison pour qu'il n'y ait pas de séminaire fermé. Il était convenu que les membres de l'École dite Freudienne de Paris dont chacun sait que je m'occupe...

et tout ce qu'il y a de plus légitimement puisque
aussi bien ce sont des psychanalystes
...que ce soit ceux-là - dans la mesure où ils en
manifestent le désir - qui viendront ici le 31
janvier. Je n'ai même pas encore demandé - je le lui
demande maintenant - au Dr MELMAN qu'il soit là en somme
pour ordonner cette rencontre.

J'avais posé le principe que seuls les membres de l'École
qui se seraient ici manifestés d'une façon suffisamment
régulière pour savoir ce que j'ai énoncé
jusque-là viendraient à cette réunion. Vous allez voir
combien c'est justifié puisque je vais donner à cette
réunion l'objet suivant... l'idée d'ailleurs n'est pas
uniquement mienne, loin de là, je dirai même qu'elle m'a
été donnée par le Dr MELMAN qui, à l'intérieur de
l'enseignement de l'École, m'avait proposé récemment
qu'en cours même de ce séminaire particulièrement
important puisque, tout de même, on voit mal à quel point
on peut toucher à un point plus central pour les
psychanalystes que celui de l'acte psychanalytique lui-
même, à condition bien entendu que ce mot ait un sens...

c'est ce que j'espère, qu'il s'est suffisamment
dessiné jusqu'à présent dans votre vue
...c'est qu'à tout le moins ce sens, je lui ai donné une
forme, qu'on peut l'articuler suivant un certain nombre
de questions et savoir si on peut y répondre et si elles
sont même des questions.

C'est précisément ce qui est ouvert, c'est quand même
comme cela que le problème se pose.

Je lui ai donné son articulation de départ, moyennant
quoi on peut voir se manifester à son intérieur certains
blancs, en d'autres points des cases
déjà remplies ou même surabondamment remplies, ou même
tout à fait débordantes, déséquilibrées, faute d'avoir
tenu compte des autres.

C'est précisément l'intérêt de l'introduction de ce qu'on
appelle structure. Il est assez curieux que nous en
soyons encore...

et je suis bien forcé de le dire puisqu'il y en a
certaines manifestations récentes
...au niveau des psychanalystes, à même considérer qu'il
puisse y avoir une question au niveau du principe de la
structure. Il y a des choses que je n'ai vraiment pas eu
le temps de regarder et qu'il n'est même pas sûr que je
regarderai de près mais dont, bien sûr, j'ai des échos.

On voit de ces personnes pourvues d'une autorité psychanalytique, d'un certain poids, des « praticiens honorables » comme on dit, qui se trouvent manifester très singulièrement le point où en sont les choses. Par exemple, il y a tout un milieu où c'était, chacun sait, interdit même de venir se mettre à portée de la mauvaise parole. Et puis il y a eu un temps, un temps fabuleux...

mais il faut dire que les choses vont très lentement dans ce milieu très particulier
...vous vous rendez compte : 1960...

il y a des gens ici qui à ce moment-là avaient 14 ans

...le Congrès de Bonneval, c'est immémorial, c'est poussiéreux, incroyable ! Il faut dire qu'on a mis à peu près six ans à en sortir les Actes.

Il y a des gens qui, pour discuter ce que j'enseigne, ont trouvé ça formidable : reprendre les choses au Congrès de Bonneval⁵⁹.

Moi, je remercie beaucoup une personne de mon École d'avoir fait une revue qui en quelque sorte et bien manifestement n'est pas la mienne puisque c'est la sienne et qui permet cet effet de dépotoir.

On ne saurait pas déverser ça « ailleurs »...

parce que « ailleurs » ce n'est pas la place
...dans une certaine revue qu'on appelle je ne sais pourquoi, *française de psychanalyse*, il n'est pas question qu'on discute ce que j'enseigne, et ça se comprend, puisqu'on n'y parle pas de psychanalyse !

Mais alors à cet endroit - le vide-poches d'à côté - là on peut se déverser...

et pour discuter ce que je dis du signifiant, avec tout ce que je vous raconte à vous depuis quatre ans, qui a largement débordé la question

...si on veut savoir si au principe il s'agit du signifiant ou pas, on remonte au Congrès de Bonneval qui était une espèce de tunnel où les nègres se battent sans savoir qui porte les coups et où il y a eu des élucubrations toutes les plus farfelues, les plus fantastiques. Il y avait là un nommé LEFEBVRE, des gens absolument incroyables ! Je dois dire qu'il y avait aussi des gens sympathiques : il y avait notre cher MERLEAU-PONTY qui est intervenu à cette occasion. Mais à ce moment-là tout le monde était complètement à côté de la plaque !

⁵⁹ Les Actes du Congrès de Bonneval (30 oct. - 2 nov. 60) ont été publiés dans la revue *L'inconscient*, n° IV, Bibliothèque neuro-psychiatrique de langue française, Paris, Desclée de Brouwer, 1966. Lacan y fait référence également dans le séminaire *La logique du fantasme*, op. cit., séance du 16 nov. 66. L'intervention de Lacan est reprise dans les *Écrits*, op. cit., sous le titre « Position de l'inconscient », pp. 829-850.

Il s'agissait simplement que pour la première fois il soit discuté publiquement de ce qu'à ce moment-là j'enseignais depuis sept ans à Sainte-Anne pour un petit cercle.

C'est comme ça que les choses se produisent, et c'est ce qui rend sensible que dans tout discours il y a des effets d'acte parce que, s'il n'y avait que la dimension du discours, normalement ça devrait se répandre plus vite. Justement, c'est ça que j'essaie de mettre en relief : que, bien sûr, ce discours qui est le mien ait incontestablement cette dimension d'acte et surtout au moment où je suis en train de parler de l'acte, c'est ce qui saute aux yeux.

Et je dirai que, si l'on y regarde de près, c'est la seule raison de la présence de la plupart des personnes qui sont ici, car on voit mal autrement, en particulier au niveau d'un public jeune, ce qu'il pourrait venir chercher ici.

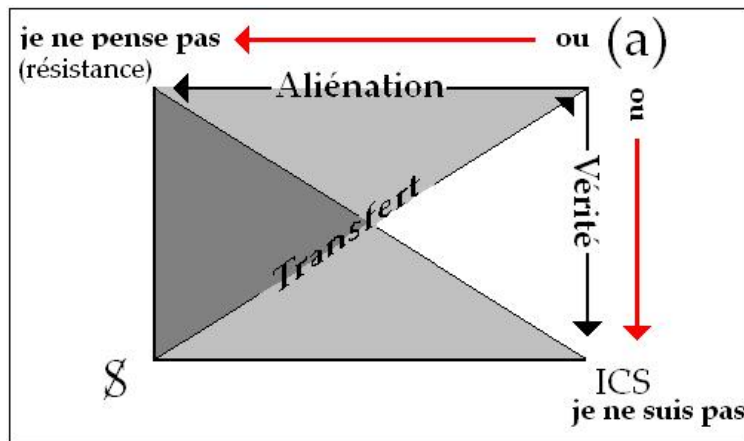
Nous ne sommes pas sur le plan des prestations de service universitaires : je ne peux rien vous apporter en échange de votre présence. Ce qui vous amuse, c'est que vous sentez que, justement, il se passe quelque chose. On n'est pas d'accord : c'est déjà un petit commencement pour la dimension de l'acte.

Il est vraiment fabuleux – naturellement, ça, je ne l'ai que par ouï-dire – mais enfin, on m'affirme que ce genre d'auteurs dont je parlais tout à l'heure sont de ces gens qui vous font objection à cette structure qui, paraît-il, nous laisserait, nous qui sommes des personnes, si mal à l'aise : l'être de la personne serait quelque chose qui en pâtirait.

Je crains que nous ne soyons là dans quelque chose qui mérite tout à fait analyse et regard. Ce qu'il en est de l'être de la personne du psychanalyste, c'est justement quelque chose qui ne peut s'apercevoir réellement qu'à son repérage dans la structure.

Cette espèce de petit tétraèdre⁶⁰ :

⁶⁰ La vectorisation de ce schéma (flèche du \$ vers le a) — que l'on retrouve aussi bien dans la sténotypie que dans les notes d'auditeurs — pose problème : Lacan semble avoir inversé le sens de du vecteur, à moins qu'il ne s'agisse d'une erreur ?



sur lequel nous sommes partis ces derniers temps, il faut quand même que quelque chose soit bien sensible, c'est la multiplicité des traductions auxquelles il se prête.

Ici, le « *je ne pense pas* », ce n'est pas une place réservée au psychanalyste. Le psychanalyste révèle sa nécessité, c'est tout à fait autre chose.

Il la révèle en ceci qu'il soit si manifestement nécessaire à quelqu'un qui ne s'occupe que des pensées de ne pas penser.

Que dire des autres !

C'est en cela qu'il est instructif, ce point de départ, et qu'en somme c'est une chose qui rend tout à fait clair ceci : c'est que ce point en haut et à gauche,

« *je ne pense pas* », est celui du choix forcé, le choix forcé de l'aliénation. C'est un petit perfectionnement donné à la notion d'aliénation telle qu'elle a été découverte avant nous, telle qu'elle a été pointée au niveau de la production, c'est-à-dire au niveau de *l'exploitation sociale*.

Ce « *je ne pense pas* », c'est ce qui nous permet de donner son sens à ce mot véritablement manipulé d'une façon qui était jusqu'à présent, je dois dire, assez abjecte en ce sens que ça réduisait la position du psychanalysant, du patient, à une attitude que je qualifierais de dépréciée si le psychanalysant...

qu'on appelle le patient à tort ou à raison dans certains vocabulaires

...résistait.

Vous voyez à quoi cela ramène l'analyse :

à quelque chose qu'elle n'est bien évidemment pas et que personne n'a songé à en faire, à savoir une opération de colletage, d'extraction du lapin hors de son terrier.

Il « résiste ».

Ce qui résiste, ce n'est bien évidemment pas le sujet dans l'analyse, ce qui résiste, c'est évidemment le discours et très justement dans la mesure du choix dont il s'agit.

S'il renonce à la position du « *je ne pense pas* », je viens de vous le dire, il est quand même tiré vers le pôle où il n'y a que le choix opposé qui est celui du « *je ne suis pas* ». Or, le « *je ne suis pas* » étant à proprement parler inarticulable, il est certain que ce qui se présente d'abord dans la résistance, c'est que le discours ne saurait aller à être quelque chose. Quoi ?

Les personnes qui nous parlent de l'être de la personne pour en faire objection à la structure, on aimerait vraiment leur demander d'articuler ce qu'il en est - pour elles, ces personnes - de ce qu'elles appellent à l'occasion l'être.

Je ne sais pas très bien où elles le placent, je parle : pour elles-mêmes.

Il y a certaines façons de placer de l'être de la personne chez les autres qui est une opération de bibelotage assez commode.

En somme, nous allons tout de même essayer de dire en quoi cet acte, d'une structure assez exceptionnelle qu'est l'acte psychanalytique - ce qu'il s'agit du moins d'amorcer, de suggérer, de pointer cette année - c'est en quoi, peut-être, il peut présider à un certain renouvellement de ce qui quand même toujours reste le point d'orientation de notre boussole, ce en quoi il peut renouveler la fonction de l'acte éclairé.

Il peut y avoir quelque renouvellement. Si j'emploie le terme « éclairé », vous pensez bien que ce n'est pas sans y voir l'écho de l'*Aufklärung*, mais c'est aussi dire que si notre boussole cherche toujours vers le même nord..

et là, je l'endosse, ce nord, si je puis dire ...ça peut, peut-être, se poser pour nous dans des termes un peu autrement structurés.

La dernière fois donc, aux deux pôles que j'ai définis et articulés de la position du psychanalyste, pour autant donc que je ne lui refuse pas du tout le droit, lui aussi, à la résistance..

je ne vois pas pourquoi le psychanalyste en serait destitué

...pour ce psychanalyste, en tant qu'il instaure l'acte psychanalytique, c'est-à-dire qu'il donne sa garantie au transfert, c'est-à-dire au *sujet supposé savoir*, alors que tout son avantage...

le seul qu'il ait sur le sujet psychanalysant ...c'est de savoir d'expérience ce qu'il en est du *sujet supposé savoir*, c'est-à-dire de ce que pour lui...

et pour autant qu'il est supposé avoir traversé l'expérience psychanalytique d'une façon dont le moins qu'on puisse dire, sans rentrer plus loin dans les débats doctrinaux, est qu'elle doit être une façon, disons, un peu plus poussée que celle des cures, il doit savoir ce qu'il en est du *sujet supposé savoir*

...à savoir que pour lui...

et je vous ai expliqué la dernière fois [voir schéma] pourquoi c'est ici que vient le *sujet supposé savoir*

...pour lui qui sait ce qu'il en est de l'acte psychanalytique, le tracé, le vecteur, l'opération de l'acte psychanalytique doit - ce sujet - ...

on a déjà vu comment ce S venait là en bas à gauche

...le réduire à la fonction de l'objet(a).

C'est ce que dans une analyse, celui qui l'a fondée, cette analyse, dans un acte, à savoir son propre psychanalyste, est devenu. Il l'est devenu précisément en ceci qu'au terme, il s'est conjoint avec ce qu'il n'était pas d'abord...

je parle dans la subjectivité du psychanalysant

...il n'était pas d'abord, au départ, le *sujet supposé savoir*. C'est en ceci qu'au terme de l'analyse il le devient, je dirai, par hypothèse car, dans l'analyse, on est là pour savoir quelque chose. C'est au moment où il le devient, qu'également il se revêt pour le psychanalysant de la fonction qu'occupe dans la dynamique...

pour lui psychanalysant, comme sujet ...l'objet(a), cet objet particulier qu'est le (a), je veux dire en ce sens qu'il offre une certaine diversité...

qui n'est d'ailleurs pas très ample puisque nous pouvons la faire quadrupler avec quelque chose de vide au centre

...en tant que cet objet(a) est absolument décisif pour tout ce dont il s'agit concernant la structure de l'inconscient.

Permettez-moi ici un instant de revenir à ce qui tout à l'heure était mon interrogation concernant ceux qui sont encore là, au bord, à tâtonner, à hésiter sur ce qu'il y a ou non de recevable dans une théorie qui déjà s'est suffisamment développée pour qu'il ne soit plus question d'en discuter le principe mais seulement de savoir si, sur tel ou tel point, son articulation est correcte ou rectifiable.

Est-ce qu'à n'importe qui de ceux qui sont ici..

je dirai même ceux, s'il y en a, qui arriveraient pour la première fois

...est-ce que ne tranche pas..

ça ne veut pas dire, bien sûr, que ça aurait pu se dire aussi simplement avant

...est-ce que ne tranche pas purement et simplement la question de ceci : oui ou non, l'analyse veut-elle dire..

et il me semble difficile qu'on puisse, à la façon dont je vais le dire, ne pas voir aussitôt ce dont il s'agit

...oui ou non, l'analyse veut-elle dire que, dans ce que vous voudrez, un « être » comme ils disent, ou un devenir, ou n'importe quoi - quelque chose qui est de l'ordre du vivant - il y ait, quels qu'ils soient, des événements qui emportent des conséquences ?

C'est là le terme « conséquences » qui a son accent. Y a-t-il conséquences concevables hors d'une séquence signifiante ? Le seul fait que quelque chose se soit passé subsiste dans l'inconscient d'une façon que l'on peut retrouver à condition d'en attraper un bout qui permette de reconstituer une séquence.

Est-ce qu'il y a une seule chose qui puisse arriver à un animal dont il soit même imaginable que ça s'inscrive dans cet ordre ?

Est-ce que tout ce qui s'est articulé dans l'analyse depuis le début n'est pas de l'ordre de cette articulation biographique en tant qu'elle se réfère à quelque chose d'articulable en termes signifiants, que cette dimension est impossible à en extraire, à en expulser ?

À partir du moment où on l'a vue, on ne peut plus la réduire à aucune notion de plasticité ou de réactivité ou de stimulus-réponse biologique qui, de toutes façons, ne seront pas de l'ordre de ce qui se conserve dans une séquence, rien de ce qui peut s'opérer de fixation, de transfixion, d'interruption, voire d'appareillage autour d'un appareil, de ce qui ne sera enfin qu'un appareil, nommément nerveux, n'est à soi tout seul capable de répondre à cette fonction de conséquence.

La structure, sa stabilité, le maintien de la ligne sur laquelle elle s'inscrit, implique une autre dimension qui est proprement celle de la structure.

Ceci est un rappel et *qui ne vient pas ici* au point où j'en suis parvenu, au moment où donc je me suis interrompu pour faire ce rappel.

Nous voici donc en ce point § qui situe ce qu'il en est spécifiquement de l'acte psychanalytique, pour autant que c'est autour de lui qu'est suspendue ce que j'appelle la résistance du psychanalyste.

La résistance du psychanalyste dans cette structuration se manifeste en ceci, qui est tout à fait constituant de la relation analytique : c'est qu'il se refuse à l'acte. C'est en effet tout à fait originel pour le statut de ce qu'il en est de la fonction analytique, tout analyste le sait et finalement même ça finit par se savoir, même pour ceux qui n'ont pas approché de son champ.

L'analyste est celui qui entoure toute une zone qui serait appelée...

elle est fréquemment appelée par, disons, le patient ...à l'intervention en tant qu'acte non seulement pour autant qu'il puisse y être appelé de temps en temps à prendre parti, comme on dit, à être du côté de son patient par rapport à un proche ou à qui que ce soit d'autre, mais même et simplement à faire cet ordre d'acte qui en est bel et bien un qui consiste à intervenir par une approbation ou le contraire : conseiller, c'est très précisément ce que la structure de la psychanalyse laisse en blanc, si l'on peut dire.

Et c'est très précisément pour cela que j'ai mis sur la même diagonale...

Je dis cela pour faire image car bien entendu ce qui se passe sur cette ligne (la diagonale) n'a pas plus droit à s'appeler diagonale que ce qui se passe sur les autres. Il suffit de faire tourner le tétraèdre pour en faire des lignes horizontales ou verticales

mais, pour des raisons d'imagination, c'est plus commode à représenter ainsi. Il ne faut pas s'y laisser prendre, il n'y a rien de plus diagonal dans le transfert que dans l'aliénation ni non plus dans ce que j'appelle l'opération vérité, c'est bien parce que l'acte reste en blanc, si je puis dire
...donc c'est ainsi
que cette ligne (la diagonale) peut être occupée dans l'autre direction par le transfert, c'est-à-dire, au cours du faire psychanalytique, par la marche vers ce qui est l'horizon, le mirage, le point d'arrivée, point d'arrivée, bien sûr, auquel j'ai déjà assez défini le rendez-vous en tant qu'il est défini par le sujet supposé savoir (flèche vers le §)⁶¹.

Le psychanalytique, au départ, prend son bâton, charge sa besace pour aller à la rencontre du rendez-vous avec le *sujet supposé savoir*. C'est ce que seule peut permettre cette soigneuse interdiction que s'impose, du côté de l'acte, l'analyste. Autrement, s'il ne se l'imposait pas, il serait purement et simplement un trompeur puisque lui sait en principe ce qu'il en est de l'advenir dans l'analyse du *sujet supposé savoir*.

C'est parce que l'analyse est – appelons-la comme vous voudrez – cette expérience originelle, ou cet artefact, ou ce quelque chose qui, dans l'histoire, n'apparaîtra peut-être à partir d'un certain moment que comme une espèce d'épisode, une façon très licite de cas extrêmement particuliers d'une pratique qui s'est trouvée par hasard ouvrir un mode complètement différent des rapports d'acte entre les êtres humains, ce ne sera pas pour autant son privilège. Je crois vous avoir donné suffisamment d'indications la dernière fois de ceci qu'au cours de l'histoire le rapport du sujet à l'acte, ça se modifie, que ça n'est même pas ce qui traîne encore dans les manuels de morale ou de sociologie qui peut bien vous donner une idée de ce qu'il en est effectivement des rapports d'acte à notre époque, que par exemple ça n'est évidemment pas seulement de devoir vous souvenir de HEGEL, de la façon dont vous en parlent les professeurs, que vous pouvez vraiment mesurer l'importance de ce qu'il en est de ce qu'il représente comme virage au regard de l'acte.

⁶¹ Cette annotation ainsi que des notes d'auditeur indiquent que Lacan, ici, revient à la vectorisation de la « diagonale » du transfert des deux séances précédentes (10 et 17 janvier 68).

Or, je ne sais pas ce que je dois faire à ce tournant. Conseiller une lecture, c'est toujours si dangereux... parce que, bien sûr, tout dépend du point où on a été auparavant plus ou moins déclassé.

Enfin, quand même, il me paraît difficile de ne pas l'avoir été assez pour pouvoir par exemple situer un tout petit livre, je veux dire par là pour donner un sens à ce que je viens d'énoncer, une portée.

Il est paru un petit livre de quelqu'un que je crois avoir vu à ce séminaire en son temps, qui me l'a envoyé à ce titre, qui s'appelle *Le discours de la guerre*, d'André GLUCKSMANN⁶², dont je regrette de n'avoir pas eu le temps de retrouver dans mes fiches ce qu'il avait pu me communiquer de ses qualités. C'est un livre, par exemple, qui peut-être peut vous donner la dimension, sur un certain plan, dans un certain champ, de ce qui peut surgir de quelque chose qui est assez exemplaire et assez complet pour autant que du rapport de la guerre, bien sûr, c'est quelque chose dont tout le monde parle à tort et à travers mais de l'influence du discours de la guerre sur la guerre, influence qui n'est pas rien du tout, comme vous le verrez à la lecture de ce livre, à savoir celle qui répond à une certaine façon de prendre le discours de HEGEL en tant qu'il est discours de la guerre mais où l'on voit bien combien il a ses limites du côté du technicien, du côté du militaire, et puis, à côté, le discours d'un militaire.

On aurait tort de mépriser le militaire à partir du moment où il sait tenir un discours – ça arrive rarement, mais quand ça arrive, il est quand même tout à fait frappant qu'il soit plutôt plus efficace que le discours du psychanalyste !

Le discours de CLAUSEWITZ, pour autant qu'il nous est rappelé en conjonction avec celui de HEGEL et pour y apporter sa contrepartie, pourra donner...

Je parle naturellement de ceux qui ici ont une oreille sensible

...pourra leur donner quelque idée de ce que, peut-être, dans cette ligne, mon discours pourrait apporter d'un rapport qui permettrait de croire qu'à notre époque il y a un discours recevable en dehors du discours de la guerre, qui pourrait peut-être aussi rendre compte d'un certain écart, précisément celui entre HEGEL et CLAUSEWITZ, au niveau du discours de la guerre. Bien sûr que CLAUSEWITZ ne connaissait pas l'objet(a).

⁶² André GLUCKSMANN, *Le discours de la guerre*, Paris, Éditions de l'Herne, 1967 ; Grasset, 1979.

Mais si par hasard c'était l'objet(a) qui permettait de voir un petit peu plus clair dans quelque chose que CLAUSEWITZ introduit comme la dissymétrie foncière de deux parties dans la guerre...

à savoir ce qu'il y a d'absolument hétérogène, et cette dissymétrie se trouve dominer toute la partie entre l'offensive et la défensive alors que, comme vous savez, CLAUSEWITZ n'était pas précisément quelqu'un à barguigner⁶³ sur les nécessités de l'offensive

...c'est une simple petite indication.

Je comble, en quelque sorte hâtivement, un certain nombre – comment dirais-je ? – de manques dans le fond, sur ce que j'articule à propos de ce que l'acte analytique nous permet en somme d'instaurer ou de restituer concernant ce qui fait les coordonnées de l'acte, de ce que nous essayons de frayer cette année.

Vous voyez donc que les pentes sont plusieurs. D'abord quelque chose qui doit rester, en quelque sorte, acquis pour notre repérage au niveau minimum, c'est à savoir ce qui, dans une structure logique instituée par quelque chose de tout à fait privilégié : la psychanalyse, en tant qu'elle constitue la conjonction d'un acte et d'un faire, cette structure logique, si nous ne la constituons pas avec – si je puis dire – ces parties qui sont dans l'opération, vivides, et puis celles qui sont laissées à l'état mort, nous ne pouvons absolument pas nous repérer dans l'opération analytique.

C'est donc quelque chose de primordial et quelque chose de non seulement important pour la pratique elle-même dont il s'agit mais aussi pour expliquer les paradoxes de ce qui se produit dans ses entours, à savoir comment elle peut prêter, et tout spécialement de la part de ceux qui y sont engagés, à un certain nombre de méconnaissances électives, celles qui répondent à ce que j'appelle ces parties mortes ou mises en suspens pour l'opération même dont il s'agit. Ça fait déjà deux versants.

⁶³ Hésiter, ne pas arriver à se décider, mettre du temps à agir.

Le troisième, qui n'est certes pas moins passionnant, c'est quelque chose sur quoi, à la fin de mon discours de la dernière fois, pointait je ne sais quelle indication trop facile, trop tentante à traduire rapidement, celle dont il m'est revenu un écho, je dois dire, auquel je ne saurais souscrire, mais qui est bien amusant : il m'est revenu par une de ces nombreuses voies dont à cet endroit je dispose, quelqu'un...

je ne sais absolument pas qui, je ne sais même plus
qui me l'a répété
...a dit :

« aujourd'hui, décidément, c'est le séminaire Che GUEVARA ».

Tout ça parce qu'à propos du sujet supposé savoir, du § en bas à gauche, j'avais dit que ce qui est peut-être...

au moins ce modèle en pose-t-il pour nous la question
...la fin...

je l'entendais au sens de la terminaison, la bascule,
la culbute

...normale en soi, de ce qu'il en est de l'acte, pour autant qu'après tout, si cette psychanalyse nous révèle quelque chose - et ceci au départ - c'est qu'il n'est pas un acte dont quiconque puisse se dire entièrement maître. Il n'est pas de nature à nous arracher à toutes nos assises, à tout ce que nous avons - dans le fond - recueilli de notre expérience, de ce que nous savons de l'histoire et de mille autres choses encore, que l'acte...

tout acte et pas seulement l'acte psychanalytique
...promet à celui qui en prend l'initiative cette fin que je désigne dans l'objet(a), ce n'est pas quand même quelque chose à propos de quoi les tympans vont sortir de leur de leur orbite_[sic], non !

Ça ne vaut pas la peine pour ça de croire que c'est le séminaire Che GUEVARA. Il y en a eu d'autres avant. Et puis, après tout, ce n'est peut-être pas non plus tellement ça que je veux dire ni ça qui est important.

Nous ne sommes pas en train de donner un coup de brosse au tragique pour le faire briller.

Il s'agit peut-être d'autre chose.

Il s'agit en tout cas de quelque chose qui est évidemment beaucoup plus à notre portée, si nous le ramenons à ce que j'ai dit, qu'il nous faut connaître de la structure logique de l'acte pour concevoir que vraiment ce qui se

passer dans ce champ limité qui est celui de la psychanalyse, c'est justement là qu'il puisse se formuler des questions à l'intérieur de ceux qui sont de mon École et présumer quand même pouvoir - ce que j'énonce - le mettre à sa place tout au long d'une construction dont ils ont pu suivre la nécessité dans ses différentes étapes.

Qu'ils m'apportent par l'intermédiaire donc du Dr MELMAN et ceci pas plus tard que mercredi prochain, quelque chose comme un témoignage, un témoignage qu'eux sont capables de pousser un petit peu plus loin les tournants, les choses qui virent, les gonds, les portes, la façon de se servir de cet appareil pour autant qu'il les concerne.

Je veux dire que ce que j'attends de la réunion... où, je m'en excuse, la plupart de ceux qui sont ici se trouveront, en somme, exclus d'avance... c'est un certain nombre de questions qui me prouvent qu'au moins jusqu'au point où je suis allé cette année concernant ce qu'il s'agit de l'acte, on peut s'interroger sur quelque chose, ou tout au moins proposer une traduction et, à cette traduction, éventuellement une objection, à savoir :

« si vous traduisez ainsi, voilà ce que ça annonce »
ou : « c'est en contradiction avec tel ou tel point de notre expérience »

bref, me montrer que tout au moins jusqu'à un certain point je suis entendu.

C'est ce qui servira alors au séminaire fermé suivant, celui du 28 février, pour autant que seuls y seront, bien sûr, convoqués ceux qui de mon École auront fait partie de cette première réunion car, s'ils ne sont pas capables - c'est aussi un acte - de se déranger, c'est surtout un acte de ne pas se déranger, ça se voit. Il arrive, par exemple, qu'on puisse se demander - et je demande - pourquoi tel ou tel psychanalyste, fort averti de ce que j'enseigne, ne soit précisément pas cette année à ce que j'énonce sur l'acte. On me dira :

« il y a des gens qui prennent des notes ».

Il n'y en a pas beaucoup. En passant, je fais remarquer que prendre des notes vaut mieux que de fumer et même que de fumer, après tout, n'est pas tellement un bon signe pour ce qui est d'écouter ce que je raconte. Je ne crois pas que ça doive s'entendre à travers la fumée.

Il me semble que, justement, comme j'ai fait tout à l'heure allusion au fait que ce qui me paraît motiver au moins une partie de cette assistance qui m'honore de sa présence, c'est justement le côté frayage de ce qui se passe devant vous, je ne trouve même pas que, de la part d'analystes, par exemple, ne pas être ici présents au moment où je parle de l'acte..

c'est-à-dire que ce n'est pas n'importe quel discours, même si on doit leur passer des notes fidèles et averties

...il y a là quelque chose d'assez enseignant, d'assez significatif et qui pourrait bien se gîter là où j'ai inscrit le terme « résistance ». Puisque enfin, aujourd'hui, je comptais, moi, vous mettre dans l'embarras, c'est-à-dire demander qu'une personne ou deux ou trois me posent aujourd'hui une ou deux questions, ou en faire même une espèce de mode d'entrée au séminaire fermé de la fin du mois de février.

Ce ne serait pas mal, hein ?

Seulement je sais aussi l'effet de gel qui résulte d'abord de ce grand nombre, ensuite, du fait que ça n'arrive pas souvent maintenant qu'à la fin de mes discours je demande des interventions.

Je propose quand même qu'il soit à peu près établi ceci - à quelques exceptions près - que pour ce qui est du réglage de l'entrée du séminaire du 28 février, ce soit très précisément ceux - c'est un mode de choix comme un autre - qui m'auront envoyé une question rédigée qui me paraîtra être dans le droit fil de ce que j'essaie de vous apporter de ce qui est en cours, qui se trouvent tout bonnement recevoir la petite carte d'invitation. Celles que j'ai ici seront remises à MELMAN pour les gens de l'École qui sont ici et qui entreront avec, la prochaine fois. Ceux qui sont de mon École ou qui s'y rattachent directement à quelque titre sont priés de prendre cette carte pour être ici le 31 janvier, d'une façon telle que j'en recueille quelque chose qui me permette de préparer le séminaire fermé du 28 février. Il me restera à épingler par-ci par-là quelque chose qui nous avance un peu..

même si aujourd'hui ce n'est pas de l'ordre *ex cathedra* que j'adopte d'habitude, hélas

...c'est ceci : il faut tout de même remarquer que si cette béance toujours restée entre l'acte et le faire, car c'est de ça qu'il s'agit, c'est là qu'est le point vif

autour de quoi on se casse la tête depuis un certain nombre très réduit de siècles...

je n'ai jamais fait le calcul du peu d'arrière-grands-pères qu'il nous faudrait pour être tout de suite à l'époque de César, vous ne vous rendez pas compte à quel point vous êtes complètement impliqués dans des choses que seuls les manuels d'histoire vous font croire être du passé

...si on se casse la tête – voyez HEGEL – sur la différence du maître et de l'esclave et si vous pouvez donner à ça tout le sens élastique que vous voulez, si vous y regardez de bien près, il ne s'agit de rien d'autre que de la différence entre l'acte et le faire auquel nous essayons de donner, bien sûr, un autre corps un peu moins simple que le sujet que suppose l'acte.

Ce n'est pas du tout forcément et uniquement...

c'est cela jusqu'à présent qui a troublé

...le sujet qui commande.

M. Pierre JANET a fait toute une psychologie rien qu'autour de ça. Ça ne veut pas dire du tout qu'il était mal orienté, au contraire, ça vient bien dans la ligne.

Simplement, c'est rudimentaire et ça ne permet pas de comprendre grand-chose parce que...

en dehors du fait même de ce qui est représenté sur les bas-reliefs égyptiens, à savoir qu'il y a un pilote, ou aussi bien d'ailleurs qu'il y a un chef d'orchestre à Pleyel ou ailleurs, et qu'il y a ceux qui « font »

...ça n'explique pas grand-chose quand il faut le faire passer à une échelle un peu plus vaste, là il y a vraiment des maîtres, c'est-à-dire pas tellement ceux qui « se les roulent » comme on croit mais ceux qui ont à faire avec l'acte et ceux qui ont à faire avec le faire.

Alors il y a un faire.

C'est là qu'on peut commencer de comprendre comment ce faire peut peut-être...

malgré son caractère en fin de compte futile et, disons-le bien, en partie ridicule – je parle de la psychanalyse

...comment ce faire a peut-être plus de chance qu'un autre de nous permettre l'accès à la fonction, parce que, regardez-le bien ce faire, dans un trait que je voudrais souligner, je n'ai pas besoin de dire que c'est un faire de pure parole puisque déjà c'est

quelque chose que je me tue à rappeler depuis toujours, pour expliquer la fonction du champ de la parole et du langage. Mais ce qu'on n'aperçoit pas, c'est que c'est justement parce que c'est un faire de pure parole qu'il se rapproche de l'acte par rapport à ce qui est du faire commun. Et puis que, dans la technique, dans cette chose qui n'a l'air de rien, qui est toute simple, comme ça, cette fameuse association libre, on pourrait aussi bien la traduire par le signifiant « en acte », si nous regardons les choses de bien près, à savoir que ce qui est vraiment le sens de la règle fondamentale, c'est justement, jusqu'à un point aussi avancé qu'on peut, c'est la consigne, que le sujet s'en absente.

Alors ce signifiant, c'est la tâche, c'est le faire du sujet que de le laisser à son jeu. Le « en acte », ici bien sûr, est entre guillemets, ce n'est pas l'acte du signifiant.

Le signifiant « en acte » a cette connotation, cette évocation du signifiant qu'on pourrait appeler dans un certain registre « en puissance », à savoir justement ce que notre docteur de tout à l'heure voudrait bien qu'il fût toujours rappelé, qu'entre ceux qui mettent l'accent sur la structure, il y en a tellement là qui est prêt à sortir, à bouillonner dans la personne, l'« être » est tellement surabondant que d'essayer de nous prendre dans ces rails précis, dans cette logique qui, d'ailleurs, n'est pas du tout une logique sur laquelle il peut mettre d'aucune façon et d'aucun droit le signe du vide..., ce n'est pas si facile de la faire, cette logique, vous en voyez assez ici le poids et la peine. Disons - pour rassurer - après tout la nôtre, tenant de je ne sais pas quoi, qu'un psychanalyste soulève des termes comme « la personne » est quelque chose - à mes oreilles tout au moins - de tellement exorbitant... mais enfin ça n'apparaîtra peut-être avec évidence à tout le monde que dans un petit temps encore, mais s'il veut se rassurer, qu'il observe que cette logique, celle par exemple à laquelle je m'efforce et que je suis en train d'essayer devant vous de construire, je la définirai un peu comme ceci...

s'il a la moindre éducation - mais qui sait ? - il y a tellement longtemps que je ne l'ai plus vu, celui-là, je ne sais pas

...une logique qui resterait au plus proche de la grammaire.

Ça vous en fout un coup, ça, j'espère !

Alors ARISTOTE, tout tranquillement.

Eh bien oui, pourquoi pas !

Simplement, il faut essayer de faire mieux.

Je vous prierai d'observer que, si cette logique d'ARISTOTE précisément est restée pendant de longs siècles et jusqu'au nôtre increvable, c'est précisément en raison de ces objections qu'on lui fait d'avoir été, dit-on, une logique qui ne se serait pas aperçue qu'elle faisait de la grammaire. J'admire énormément, moi, les professeurs d'Université qui savent qu'ARISTOTE ne s'apercevait pas de quelque chose !

C'était le plus grand naturaliste qui ait jamais existé : vous pouvez encore relire son *Histoire des Animaux*, ça tient le coup, ce qui est fabuleux quand même !

C'est peut-être le plus grand pas qu'on ait jamais fait dans la biologie...

on ne peut pas dire qu'on n'en ait pas fait depuis ...dans la logique aussi.

Mais enfin que la logique qu'il a faite justement à partir de la grammaire soit encore celle autour de laquelle nous pouvons nous casser la tête, même après y avoir adjoint des choses très astucieuses je dois dire : les quantificateurs par exemple, qui n'ont qu'un inconvénient, c'est que c'est tout à fait vraiment intraductible dans le langage.

Je ne vous dis pas que ça ne pose pas une question, par exemple que ça ne remette pas au jour la question sur laquelle j'ai pris une espèce de parti dogmatique, une espèce d'étiquette, de banderole, de mot d'ordre :

« il n'y a pas de métalangage ».

Vous pensez bien que ça me tracasse, moi aussi, s'il y en a un peut-être. Mais enfin partons de l'idée qu'il n'y en a pas, ça ne sera pas une mauvaise chose, ça nous évitera en tout cas de croire à tort qu'il y en a un.

Pas sûr que quelque chose qui ne puisse pas se traduire dans le langage ne souffre pas d'une carence tout à fait efficiente. Quoi qu'il en soit, la suite de nos propos nous ramènera peut-être à cette question des quantificateurs car, en effet, il va évidemment s'agir de vous poser certaines questions, et les questions vont concerner ce qu'il en est de ce qui doit se passer dans le coin du §, du sujet supposé savoir rayé de la carte.

Ce que nous aurons à élucubrer sur la disponibilité du signifiant en cette place peut-être va nous amener à ce joint de la grammaire et de la logique qui est...

je le remarque seulement à ce propos et pour le rappeler à la mémoire

...très précisément le joint sur lequel nous naviguons depuis toujours, cette logique que quelqu'un de notre entourage d'alors appelait avec sympathie : *tentative d'une logique élastique*.

Je ne suis pas tout à fait d'accord sur ce terme, l'élasticité n'étant pas à proprement parler ce qu'on peut souhaiter de meilleur pour un étalon de mesure. Mais le joint entre la logique et la grammaire, voilà aussi quelque chose qui peut-être pourra nous permettre quelque pas de plus.

En tous les cas, ce que je voudrais dire en terminant, c'est que je ne saurais trop convoquer les psychanalystes à méditer sur la spécialité de la position qui se trouve être la leur, de devoir occuper un coin qui est autre que celui-là même, où pourtant ils sont requis, même s'ils y sont interdits d'agir, si l'on peut dire.

C'est tout de même du point de l'acte qu'ils ont à centrer leur méditation sur leur fonction, et ce n'est pas pour rien qu'il est si difficile de l'obtenir. Il y a dans la position du psychanalyste et par fonction...

et je pense que ce schéma le rend suffisamment sensible pour qu'on n'y voie nulle offense quelque chose de tapi.

Nous chercherons à déchiffrer, comme on dit quelque part, l'image dans le tapi(s)⁶⁴ – ou dans les..., comme vous voudrez. Il y a une certaine façon pour le psychanalyste de se centrer, de savourer, si l'on peut dire, quelque chose qui se consomme dans cette position de tapi. Ils l'appellent comme ils peuvent, ce dont il s'agit, ils appellent ça l'écoute, ils appellent ça la clinique, ils appellent ça de tous les mots opaques qu'on peut trouver à cette occasion.

Car je me demande ce qui peut d'aucune façon permettre de mettre l'accent sur ce qu'a de tout à fait spécifique la saveur d'une expérience. Ce n'est certainement pas en tout cas accessible à aucune manipulation logique, une certaine façon en tout cas au nom de cette – je n'ose pas dire – jouissance solitaire, délectation morose

⁶⁴ Lacan fait ici probablement allusion à la nouvelle d'Henry James, intitulée *L'image dans le tapis* (Paris, Éd. Pierre Horay, 1992 et Paris, Seuil, coll. Points, 1984) — traduction de *The Figure in the carpet*.

simplement, au nom de ceci, se permettre de dire par exemple que, mon Dieu, toutes les théories se valent, que surtout il ne faut être attaché à aucune, qu'on traduise les choses en termes d'instinct, en termes de comportement, en termes de genèse du gentil babil ou en termes de topologie lacanienne, tout ça, nous devons nous trouver à une position équidistante de cette sorte de discussion, tout ça au nom de cette jouissance hypocondriaque, de ce côté centré, péristaltique et antipéristaltique à la fois autour de quelque chose d'intestinal à l'expérience psychanalytique.

C'est bien à ça qu'effectivement et bien des fois, en quelque sorte d'une façon imagée qui s'étale sur une tribune, j'ai affaire. Assurément, ce n'est pas là forcément le point le plus facile à remporter par l'effet d'une dialectique, mais c'est là le point essentiel et celui autour duquel se joue – tout est là – ce que CLAUSEWITZ met de dissymétrie entre l'offensive et la défensive.

Charles MELMAN

Dans le cadre de ce qui était un projet d'enseignement pour l'École freudienne, j'avais suggéré à Jacques LACAN que nous envisagions des réunions qui pourraient être à rythme variable, mensuelles par exemple, où pourraient se retrouver les gens principalement de l'École qui s'intéressent au séminaire et où pourraient se mettre en forme un certain nombre de questions, voire de difficultés qui sont précisément soulevées par ce séminaire.

Car, en fait, ces discussions entre nous concernant le séminaire ont lieu soit dans des groupes de travail, soit dans des réunions amicales, ou pas amicales, peu importe, en tout cas ces discussions ont lieu et il me semblait que ce pourrait être un juste retour que d'essayer ensemble de mettre ces questions en forme si cela, bien sûr, s'avère soit réalisable, soit intéressant pour nous. Aussi n'ai-je sollicité absolument personne pour préparer aujourd'hui quelque chose sur les premiers séminaires que nous avons eus cette année, concernant ce point crucial : *l'acte psychanalytique*.

Ce que je vous propose, c'est donc que nous essayions aujourd'hui de voir si nous pouvons essayer cette formule de groupe de travail, en tentant de mettre en forme les questions, les difficultés que nous pose le séminaire. Pour introduire les choses, je ne ferai pas de triage, de tri dans les argumentations qui ont été apportées par Jacques LACAN jusqu'ici. Ce tri serait en effet déjà, à mon sens, marqué d'une certaine partialité, d'un certain point de vue précis. Je me contenterai donc, pour introduire notre discussion, d'essayer de reprendre, pour les divers séminaires - peu importe jusqu'où nous irons ou nous n'irons pas, nous verrons bien - sous forme de formules tout à fait brèves, ce qu'il a pu en être des articulations importantes et nous pourrons, après l'évocation ainsi faite par moi des problèmes soulevés dans les divers séminaires, voir si nous avons ou n'avons pas là-dessus des éléments à engager dans une discussion. Vous savez que Jacques LACAN fait volontiers remarquer que l'obstacle ou les obstacles que peut rencontrer son

enseignement se situent très rarement, sinon de façon très exceptionnelle, au niveau de ce qui pourrait s'appeler une antithèse. Il n'y a peut-être pas de raison pour que nous ne puissions pas essayer ici - par exemple - de mettre en forme ce qui pourrait peut-être figurer là comme élément essentiel du dialogue.

Dans le premier séminaire par exemple, celui qui s'est tenu le 15 novembre, un certain nombre de formules qui introduisent la question de l'acte psychanalytique, tel le rappel de cette formule déjà ancienne : « Le Transfert est la mise en acte de l'inconscient »; d'autre part, qu'est-ce que l'on pourrait considérer comme acte dans un champ périphérique encore à la psychanalyse: l'entrée dans la psychanalyse, par exemple, est-ce un acte ? S'installer comme psychanalyste, doit-on le ranger dans la catégorie de l'acte?

Le rappel que l'acte a volontiers été identifié à l'action, autrement dit à quelque chose qui concernait essentiellement la motricité et la fonction de la décharge, l'évocation du processus stimulus-réponse et, cependant, première question soulevée : le champ de la psychanalyse existait-il avant l'acte de sa naissance? Où était-il? Ou bien en tout cas, qui le savait? Donc un premier aperçu, un premier flash sur ce qui concerne l'effectuation de l'acte, et ses effets.

Le même exemple est développé : qu'en était-il du champ de l'algèbre avant l'invention de l'algèbre ? Même question à laquelle est ajoutée par exemple une réponse de ce type : il n'est pas question de contester que la réalité est antérieure à la connaissance. Mais, dans ce même registre, qu'en est-il du savoir?

La deuxième partie de ce premier séminaire est sensiblement concernée par l'expérimentation Pavlovienne où il est mis en place que la démarche de PAVLOV est une démarche de type structural, que ce que PAVLOV, sans se reconnaître comme tel, mettait en fait en oeuvre, vis-à-vis de l'animal, vis-à-vis de son expérimentation, était un système qui fonctionnait en fait comme structure, ne serait-ce que parce que, contrairement au réflexe, la stimulation s'y présentait déjà comme inadéquate à toute fruition essentielle.

Ou bien encore cette formule, toujours dans ce même registre : le sifflet représente, si le signifiant est ce qui représente le sujet pour un autre signifiant, le sifflet, dit LACAN, représente PAVLOV pour un signifiant, ce signe de la sécrétion gastrique qui prend sa valeur d'être un effet de tromperie.

Et de même, dans ce système, cette remarque qui ne manque pas de saveur et qui, je crois d'ailleurs a déjà été source de plaisanterie, que PAVLOV recevait son propre message sous une forme inversée, autrement dit que c'était à cause de la sécrétion gastrique que PAVLOV en retour soufflait dans sa petite trompette.

Voilà par exemple un certain nombre de points que j'ai relevés dans ce premier séminaire. Il est possible qu'il y en ait d'autres que vous souhaitiez, vous, relever si vous avez des notes.

Est-ce que, là-dessus, nous pourrions déjà engager une discussion ?... Est-ce que tout ceci vous paraît aller de soi et pouvoir être entériné tel quel ?

Ginette MICHAUD

Dans votre énoncé, vous avez dit que LACAN reprend le thème « le transfert est la mise en acte de l'inconscient ». Or il me semble que, dans les formulations antérieures à celle-ci, c'était « le transfert est la mise en acte de la réalité de l'inconscient ». Est-ce que les deux choses veulent dire la même chose ou bien est-ce qu'il y a une différence entre ces deux formulations ? Parce que le terme « réalité » placé là, ce n'est pas habituellement sans effet que cette formule est utilisée.

Charles MELMAN

Qu'en pensez-vous ?

Jean OURY

Il a même dit une fois « mise en action de l'inconscient », dans le séminaire sur l'angoisse. Mais je pense qu'il ne faut pas trop s'arrêter à...

Charles MELMAN

Ce que soulève Ginette Michaud est quand même, je crois, quelque chose qui peut avoir son prix. Je ne suis pas sûr qu'il y ait antinomie entre ces deux formulations. Il ne me semble pas du tout qu'elles se contredisent.

Paul LEMOINE

À propos de l'action et du transfert, je voudrais faire observer que j'éprouve une difficulté à relier, en quelque sorte, l'action et, d'autre part, l'acte psychanalytique. parce qu'il se passe ceci, c'est que dans certaines analyses interminables, ce qui existe, c'est en quelque sorte chez les patients un mécanisme de répétition qui fait qu'ils parlent sans cesse et n'agissent jamais. Alors comment agir dans le transfert pour obtenir justement que cette mise en acte de l'inconscient devienne une mise en acte du conscient, ou tout au moins une mise en acte, parce que pour dire que l'action est du domaine du conscient ou de l'inconscient, je n'en sais rien. Mais qu'en est-il de l'inhibition ?

Charles MELMAN

Voilà effectivement aussi une question qui concerne tout à fait notre propos. Vous demandez comment dans certaines analyses, du type analyse interminable - vous faites référence par exemple au texte de FREUD sur *L'analyse finie et infinie* - et vous évoquez le cas de ces patients qui parlent sans cesse et, dites-vous, n'agissent jamais. Si je vous suis bien, vous posez la question : comment effectivement passer là à ce qui serait l'acte psychanalytique.

Paul LEMOINE

Non. Quelles relations y a-t-il entre l'acte psychanalytique et l'action? C'est cela.

François TOSQUELLES

Il me semble que peut-être les deux formulations premières que vous avez reprises « le transfert est la mise en acte de l'inconscient » et « l'acte d'entrer dans la psychanalyse » ou « l'acte de devenir analyste », il y a peut-être des points communs dans ces mots, mais aussi des points complètement différents.

Le point différent, à discuter d'ailleurs, c'est cette mise en acte du transfert, qui est plutôt quelque chose qui rappelle les actes d'une comédie : 1er acte, 2^o acte, 3^o acte, 4^e acte, c'est-à-dire une sorte de mise en scène, avec des coupures plus ou moins: 1er acte, 2^o acte, etc.

Ceci est tout à fait différent de l'acte d'entrée en analyse ou de l'acte inaugural qui est d'abord, me

semble-t-il, peut-être d'une autre structure. Pour qu'il y ait acte, contrairement à l'agir dont vous parlez, il me semble que c'était cette comparaison entre l'acte et l'agir, agir ne comporte pas de répétition; ça va vers la technique si vous voulez; tandis que l'acte, au fond, c'est quelque chose qui s'inscrit davantage comme devant un témoin. Il y a toujours trois personnes au moins. Il y a la validation des actes. Il y a la demande de reconnaissance de l'acte. Si j'ai bien compris certains aspects de la pensée de Jacques LACAN, ce n'est pas par hasard qu'il disait : « l'acte sexuel n'est pas un acte » ; il disait que c'était un agir, en gros, alors qu'on ne dit pas qu'on fait un agir de mariage. Le mariage est un acte. Le tirer un coup n'est pas un acte parce que c'est un engagement et une reconnaissance qui, par définition, comporte la répétition. On inscrit quelque chose chez le maire ou chez le curé, ou peut-être entre parenthèses chez le grand Autre. Cela veut dire que, quand il y a contestation, on peut ressortir. Un acte peut toujours ressortir. Il doit ressortir. Il doit revenir par définition. Tandis qu'un agir ne peut pas revenir. Non pas *ne peut pas* mais c'est indépendant, ce n'est pas constitutionnel d'un agir de revenir.

Je voudrais dire un mot sur ce qu'a dit LACAN, et c'est vrai, que dans l'histoire de PAVLOV, il y avait une image structurale inconsciente de la part de PAVLOV. Mais comme il l'a abordé la première fois dans les premiers mots, c'était précisément dans un autre contexte, c'est précisément de l'agir, un stimulus-réponse. Dans le fond, la motricité n'a rien à voir avec l'acte, si j'ai bien compris. Stimulus-réponse, c'est par là qu'il a engagé le problème de PAVLOV, en tant que stimulus-réponse. Avec la version que vous avez donnée, qui est aussi vraie, il me semble qu'elle peut nous induire à ne pas saisir le pourquoi d'emblée poser le problème de PAVLOV ce jour-là.

Jacques RUDRAUF

Il me semble que, en ce qui concerne le point de départ pour définir un peu ce qu'on entend par acte, il y a une troisième dimension qui n'a pas été évoquée aujourd'hui encore, qui est pourtant présente à l'esprit et qui est évidente dans le transfert mise en acte de l'inconscient, c'est la définition de l'acte comme actuel ou actualisation par rapport au virtuel.

L'acte opposé à l'action ou l'acte tel qu'il est en tant qu'état civil, comme étant répétition; mais la notion

d'actualisation par rapport à ce qui est virtuel est aussi fondamentale.

Xavier AUDOUARD

Je tendrais à penser que, contrairement à ce qu'a dit M. TOSQUELLES, la notion d'acte n'implique nullement la notion de reconnaissance, bien au contraire.

Je pense que l'acte, en tant qu'il implique la notion de reconnaissance est plus une mise en condition du sujet qu'une mise en acte du sujet, c'est-à-dire que le conditionnement, au sens pavlovien du terme, me paraît inclure cette réflexion, cette représentation de soi qui fait que la motricité accepte de se déplacer quant à son objet à partir de quelque chose qui lui est renvoyé, et renvoyé par l'Autre puisque, selon LACAN, l'Autre, ici, est présent, à partir d'une réflexion du sujet par l'Autre, c'est-à-dire par la dimension du miroir. C'est à ce titre là que le sujet peut accepter de se rassurer quant au déplacement de l'objet de son acte. Tandis que la mise en acte du sujet, elle, me paraît nous renvoyer à l'origine. J'ai l'impression - et LACAN aussi puisqu'il nous a donné la notion d'acte comme la notion de pur commencement - que la notion d'acte renvoie le sujet à son origine, c'est-à-dire à ce lieu où il ne peut se réfléchir, où il est justement pur commencement, c'est-à-dire pur acte de pur sujet.

Je pense que si c'est une condition suffisante que l'acte soit reconnu, ce n'est pas une condition nécessaire. Je pense que l'acte, si on veut en purifier la notion, au contraire nous renvoie à une expérience originaire, qui fait qu'un bref instant, le sujet accepte de ne pas se reconnaître dans son acte; il se reconnaît dans les représentations qu'il en donne, c'est-à-dire dans les conséquences que son acte peut recevoir. C'est déjà un mécanisme qu'on peut aligner sur la série obsessionnelle, mais en tant qu'il accepte d'être acte, il ne peut pas accepter, en même temps, d'être représentation de lui agissant. Autrement dit, je pense que c'est du côté de la mise en condition que se situe l'imaginaire, et du côté de la mise en acte que se situe la vie symbolique. C'est une question que je pose à TOSQUELLES qui au contraire a insisté, à mon avis, sur l'aspect imaginaire et intersubjectif de l'acte qui me paraît pouvoir y être inclus mais qui ne me paraît pas en tout cas lui appartenir de plein droit.

Irène ROUBLEF

Je ne voudrais pas dire tout ce que j'ai à dire maintenant, puisque cela porte sur tout le séminaire de LACAN; en tout cas ça tombe dans ce que disait TOSQUELLES, dans la différence entre l'acte et l'agir. Je crois d'ailleurs que LACAN dit « l'acte » et le « faire » qui déterminent tous les deux ensemble l'acte psychanalytique.

Ce dont je voulais parler, c'est des rapports de l'acte psychanalytique avec *l'acting out* et le passage à l'acte. Je crois que ce dont parlait TOSQUELLES, c'était - dans la perspective de LACAN - ce qu'il appelle *l'acting out*, c'est-à-dire quelque chose qui se montre, quelque chose qui veut, en effet, se faire reconnaître. Mais j'aimerais bien en reparler tout à l'heure quand on aura vu tous les séminaires.

Eugénie LEMOINE

La réalité comme préexistante au savoir, dont vous avez dit qu'on ne pouvait pas la mettre en question je crois, il me paraît au contraire que c'est la seule question. Est-ce qu'il y a antinomie entre la réalité et le savoir ? Où est la différence ?

Charles MELMAN

La réalité préexistant à la connaissance. Mais, dit LACAN, qu'en est-il du savoir?

Eugénie LEMOINE

C'est là le problème. C'est cette relation là. C'est un gros problème.

François TOSQUELLES

Je ne suis pas trop étonné de cette incompréhension. Je dirais que c'est pour ça que j'ai parlé avec un accent, pour faciliter l'incompréhension. Mais, réellement, je ne crois pas que ce soit un problème d'accent qui a empêché de tourner les choses de telle façon que... Par exemple, comme j'ai présenté les choses, j'ai pu comprendre ce qu'était un acte, j'ai pris cette image de l'acte de mariage, ou de l'acte de baptême, ou de l'acte notarial etc. C'était précisément pour montrer que c'est un acte symbolique et non pas un acte

imaginaire. Ce n'est pas imaginaire d'aller se marier. Le mot « inscrire », quelqu'un a dit « écrire », j'avais prononcé plutôt suivant, je crois, FREUD qui parlait tout le temps de l'inscription etc.

Donc, mon intention c'était de dire que précisément l'acte était quelque chose de fondateur. C'est ainsi que pour reprendre encore l'image exagérée de l'acte sexuel, ce qui est fondateur, c'est le mariage et non pas le tirage du coup.

Charles MELMAN

La question reste posée de savoir si le mariage est un acte ou pas.

François TOSQUELLES

À chaque civilisation, il y a ces prises d'acte qui sont consacrées par un type de coutume déterminé, qui se font différemment. Mais je voudrais dire encore une chose à ce sujet, pour différencier mieux cette histoire des actes et de l'action, de l'agir. On ne dit pas que nos agir nous suivent, tandis qu'on dit : nos actes nous suivent. C'est très important, et une fois de plus cela pose le problème de la répétition, de la mémoire etc. L'agir peut nous suivre ou ne pas nous suivre, tandis que nos actes nous suivent, c'est absolument certain.

Peut-être le problème qui crée un peu plus de confusion est entre acte et action, et non pas entre acte et agir; parce que dans l'action, par contre, il y a cette histoire de reconnaissance, de participation, même dans nos actions financières; si vous achetez une action financière, vous n'achetez pas un acte, vous achetez une action, et vous participez à l'économie, au bénéfice et à la perte. C'est précisément ces actions qui sont négociables, transférables. Le travail de l'ouvrier à l'usine n'est pas transférable ni négociable. C'est l'action qui est négociable. Il me semble que cela pose le problème.

Charles MELMAN

Je crois, M. TOSQUELLES, que vous avez bien pu reprendre ce que vous vouliez dire.

Paul LEMOINE

Je voudrais simplement demander à TOSQUELLES si un mariage qui n'est pas consommé est un acte ou un agir.

François TOSQUELLES

Il n'y a pas de mariage qui ne soit pas consommé, dit l'Église. Le mariage est nul s'il n'est pas consommé. Un acte nul.

Paul LEMOINE

Qu'est-ce que c'est que l'agir sexuel dans l'acte du mariage ?

Charles MELMAN

En tout cas il y a un mot que je voudrais dire là tout de suite. Pour ma part, je craindrais un peu que nous ne pratiquions une inflation, sous le terme d'acte, d'un grand nombre d'éléments qui n'ont peut-être avec lui que des relations d'homonymie.

Justement, le problème du séminaire de cette année est, je crois, de parvenir à isoler ce qui serait la spécificité de l'acte en tant que tel, c'est-à-dire justement ce qui permettrait de le distinguer radicalement et avec certitude de toute hésitation concernant l'action, concernant l'agir, concernant les actes d'Etat civil. C'est, je crois et LACAN le souligne, à partir du champ de la psychanalyse que la question de l'acte se trouve mise en place, se trouve à la fois éveillée, évoquée, et en même temps autorise peut-être les développements qui nous permettent de le mettre en place.

Or ceci serait peut-être une première remarque concernant le risque que nous n'engouffrons en fin de compte sous ce terme justement ce qui appartient encore et fort légitimement à toutes nos interrogations. Il est donc à la fois légitime de les engouffrer mais il est peut-être aussi légitime de le pointer déjà.

Xavier AUDOUARD

Je voudrais simplement demander à TOSQUELLES s'il pense que, par exemple, l'origine du langage est un acte. De deux choses l'une: ou il le pense, ou il ne le pense pas. S'il le pense, alors il est d'accord avec moi pour dire que le langage ne peut reconnaître sa propre origine, sinon dans les philosophies rationalistes dont il n'est pas question ici de faire la critique, mais si le langage ne peut reconnaître sa propre origine comme telle et que cependant l'origine du langage soit un acte, alors l'acte échappe à la reconnaissance. Ou il ne pense pas que l'origine du langage soit un acte, alors, je lui demande de me dire ce qu'il est.

Themouraz ABDOUCHELI

Je me demande si la façon dont tu as introduit les débats, séminaire par séminaire, est la plus propice, justement, à ne pas créer l'enlissement dont tu as parlé tout à l'heure.

Charles MELMAN

Il n'est pas du tout sûr qu'on soit en train de s'enliser.

Themouraz ABDOUCHELI

C'est toi qui as parlé de cela. Pour éviter que nous commencions une discussion sur un point, peut-être de détail, mais qui paraît en fait un point très important, je me demande s'il n'y aurait pas lieu de faire un survol rapide, puisque tu as décidé de commencer ainsi, de tous les séminaires ou des questions importantes, plutôt que de procéder séminaire par séminaire.

Charles MELMAN

Est-ce que, toi, tu verrais déjà quelles questions appartenant aux autres séminaires permettraient là un désengagement?

Themouraz ABDOUCHELI

Oui, j'ai une question effectivement à poser, mais qui pratiquement ne s'inscrit dans aucun des séminaires en particulier.

Charles MELMAN

Aucune importance.

Themouraz ABDOUCHELI

C'est une question très latérale, d'incidence surtout pratique et qui nous éloigne quand même beaucoup du problème de la discussion de l'acte.

Voilà ma question; je me suis demandé si l'insistance apportée depuis quelque temps par LACAN à produire l'objet a ne va pas avoir sur nos cures une incidence très particulière. Je veux dire que la plupart de nos patients sont des névrosés et qu'en tant que névrosés, comme l'a très bien dit LACAN, leur désir, c'est notre demande.

Or voilà que va se savoir, et, je crois, de plus en plus, qu'il est demandé, qu'il est exigé un objet a, bien sûr objet cause du désir. Mais cet objet, qui va être en quelque sorte demandé, ne risque-t-il pas d'être à tout coup désormais, et encore plus qu'avant, un objet anal, ce qui fait que nous aurons toujours et de plus en plus des objets anaux. Nous serons donc couverts de merde plus que nous ne l'avons jamais été, comme les pigeons avant la campagne de M. Malraux, et j'ai peur que toute cette merde nous empêche un peu d'y voir clair.

Il y a donc là quelque chose qui, sur le plan pratique, me paraît digne de réflexion, et je voudrais poser la question ici : est-ce que déjà une incidence de ce genre peut se manifester dans nos cures ?

Charles MELMAN

Il y avait un patient fameux, que tu connais bien, qui justement avait une certaine difficulté à y voir clair, ce fameux patient qui avait ce voile sur les yeux qui l'empêchait de prendre contact avec la réalité - ce qu'il appelait la réalité. C'est un symptôme qui n'est pas rare, qui est bien loin d'être rare.

Effectivement, le problème est certainement celui du rapport de cet objet a avec ce voile sur les yeux.

Maintenant, peut-être, comme tu le dis, pourrions-nous voir en cours de route ce qui, dans cette dialectique,

permet éventuellement d'y voir clair ou pas, autrement dit quel risque, éventuellement, faut-il ou ne faut-il pas prendre pour que le dit patient cesse d'avoir ce voile sur les yeux. C'est une excellente question. Peut-être avancerons-nous là, comme tu le souhaites, dans nos interrogations. Remarque que certaine façon de ton interrogation n'est pas sans rejoindre celle de LEMOINE tout à l'heure, certaine manière concernant justement le problème de ces patients pour qui quelque chose n'arrive pas à se trancher, disons, et la question du pourquoi et du que faut-il faire?

Themouraz ABDOUCHELI

Pour qu'on comprenne bien le sens de ma question : j'ai peur que quelque chose qui existe déjà et qui existe trop souvent, à savoir cette espèce de liaison du désir du sujet à ce qu'il pense être la demande éventuelle de l'analyste, ne rencontre là une structure réelle, l'analyste lacanien demandant effectivement quelque chose.

Charles MELMAN

C'était *L'homme aux loups* que j'évoquais à propos de ce voile sur les yeux.

Claude CONTÉ

Je voudrais faire une petite remarque à propos de ce que nous propose ABDOUCHELI comme sujet de réflexion, pour autant qu'en effet cela suscite un certain nombre de commentaires, de questions qui surgissent tout de suite. Par exemple vous avez demandé précisément en quoi il lui semble que l'enseignement lacanien soit quelque chose qui nous amène, en tant que nous serions situés par le patient dans son illusion comme demandeurs, en quoi l'enseignement de LACAN nous amènerait à demander l'objet a, en quoi l'objet a serait l'objet réel de notre demande. Il me semble qu'il y a un certain franchissement dans ce que tu dis là-dessus.

Themouraz ABDOUCHELI

Bien sûr.

Claude CONTÉ

Autre question, qui va un peu au-delà.

Après tout, si le patient nous aborde ainsi, sous cette forme de la demande, ma foi, on peut dire que c'est là quelque chose qui est une donnée d'entrée de jeu, et on peut dire aussi que la logique de l'analyste - ceci LACAN l'a dit - est toujours intégrée aux fantasmes que l'analysé ou l'analysant construit autour de la cure. De ce point de vue, je ne vois pas ce que nos positions par rapport à l'enseignement de LACAN, apporteraient de très nouveau dans la situation; je dirai même que si cette logique que construit LACAN se trouve être plus proche de la réalité des choses ou de la dialectique concrète, je vois mal en quoi elle concernerait comme pouvant bloquer là quelque chose dans la cure.

Themouraz ABDOUCHELI

Je ne dis pas que la logique de LACAN puisse bloquer quelque chose dans la cure, mais je parle de la connaissance qui s'en fait au dehors et qui s'en fera de plus en plus, la façon dont cette connaissance peut venir gêner cette cure. C'est un problème pratique que je pose.

Charles MELMAN

Il y a peut-être une autre question, celle de savoir si l'analyste lacanien demande quelque chose ou si c'est quelque chose qui se trouve mis en place par une structure vis-à-vis de laquelle l'analyste comme l'analysé - c'est ce que Conté essayait de souligner - se trouvent liés de façon étroitement dépendante. Je veux dire par là que, qu'il s'agisse d'un analyste qui soit lacanien ou pas et qui formule ou non le concept de l'objet a, la question de l'objet a sera de toute façon, et nécessairement, et obligatoirement présente. Il suffit d'ouvrir un grand nombre d'articles de psychanalystes appartenant à d'autres écoles pour se rendre compte que la question de l'objet a et du moyen le moins mauvais de ne pas en faire mauvais usage, est sans cesse posée, même si elle ne parvient pas à une formulation qui permette effectivement un aboutissement du type de celui que souhaitait tout à l'heure LEMOINE.

Donc, il me paraît que c'est forcer ou dévier les termes que de poser sous cette forme la question de la relation de l'analysé à l'analyste lacanien; la question de l'objet a est posée de toute façon, le seul problème étant de savoir comment s'en servir et quels risques il y a à prendre dans son usage. C'est là la question. Autrement dit, on pourrait dire aussi bien à la limite que l'analyste (lacanien ou pas lacanien, ou peu importe) a priori, lui, ne demande rien. De toute façon, l'objet a va venir en circulation.

Jean AYME :

À propos du dialogue qui vient de se dérouler, la question peut se poser de savoir - et l'intervention de Conté l'a précisé - si l'analyste, Lacanien ou autre, est un demandeur ou un *sujet supposé demandeur*. Car c'est bien cela dont il s'agit, et peut-être heureusement, cette insistance mise sur l'objet a peut amener un dévoilement de quelque chose qui se déroule rarement dans les sociétés de psychanalyse et qui est le statut socio-économique du psychanalyste, puisque aussi bien cette pratique se fait - et c'est à partir de sa position qu'il la précise - dans un champ de pratique dite libérale qui, en régime capitaliste, est une pratique commerciale. Il est possible que, s'il ne tente pas un dévoilement de cette dimension là, quelque chose risque de mal s'articuler entre le demandeur vrai et le *sujet supposé demandeur*.

Je voulais également intervenir sur le séminaire du 15 novembre à propos d'une interrogation qui était de savoir pourquoi PAVLOV était venu là ce jour là, en même temps que la formulation du séminaire de cette année *l'acte psychanalytique* est une provocation au niveau de ce personnage qui a pour fonction de manier la parole dans le champ du langage, par référence à cette formule de la sagesse des Nations que les paroles s'envolent et les écrits restent.

Pour revenir à cette dimension, il y a quelque chose qui me semble avoir été pointé par LACAN, dans cette problématique qui sous-tend la discussion sur l'acte et l'action, qui est la vieille problématique philosophique de l'idéalisme et du matérialisme. Il me semble que c'est pour cela que PAVLOV est venu ce jour là. Et tu n'as pas rappelé cette phrase que j'avais notée: « Là où est le langage, il n'y a aucun besoin de faire référence à une entité spirituelle ».

Je pense que cette phrase n'était pas inutile à rappeler, pour autant qu'elle peut permettre d'articuler cette problématique.

Charles MELMAN

Il y a quand même, pour reprendre ce qui a été soulevé dans les diverses questions jusqu'ici, ceci : LACAN pose au départ ce paradoxe que ce soit dans le champ psychanalytique que la question de l'acte puisse être posée, c'est-à-dire dans un champ où finalement l'acte n'a été jusqu'ici reconnu comme tel qu'en tant que manqué, que raté, ce qui quand même est un premier problème, et dans un champ aussi où, justement, la règle veut que l'on s'abstienne au cours de la cure de tout ce qui serait acte. C'est aussi à partir d'un certain voilement de ce qu'il en est de l'acte psychanalytique chez les psychanalystes que LACAN origine ou restitue l'émergence de son interrogation.

LEMOINE a très bien repris, me semble-t-il, cette question, à ce niveau clinique qui est précisément celui de la fin de la psychanalyse et de ce qu'il en est, à ce moment là, de l'acte.

Je rappelle bien que cela ne concerne pas le premier séminaire, mais je dis bien: peu importe, LACAN situe bien là une difficulté concernant l'acte psychanalytique dans sa relation avec les psychanalystes, autrement dit quelque chose qui concerne ce qu'on pourrait appeler leur sort en ce qui concerne l'acte dont ils font profession. Un autre point, pour reprendre brièvement ce qui a été cette discussion entre TOSQUELLES et Audouard, concerne le fait de savoir si l'acte implique ou non reconnaissance, voire enregistrement. Il me semble que deux choses là pourraient à la fois s'évoquer, à la fois la fonction justement de la *Verleugnung* qu'Audouard, si je ne me trompe, a soulevée, a abordée sans citer ce terme, en tant que justement il y aurait par rapport à l'acte quelque chose qui ferait que le sujet serait amené à le nier; mais, concernant la reconnaissance de l'enregistrement, quelque chose qui pourrait peut-être aussi se situer du côté de ce que l'acte inaugure comme champ, comme nouveau champ. Autrement dit une articulation là peut-être un peu délicate, s'il fallait se servir du terme de reconnaissance ou d'inscription, mais en tout cas quelque chose qui, bien entendu, au niveau de l'acte - c'est en tout cas comme ça qu'il est

essayé qu'il le soit spécifié - quelque chose qui marque le commencement, l'ouverture d'un nouveau champ.

M. NOYES

Il me semble qu'il y a un mot qui devrait être introduit à ce moment là, vous venez d'ailleurs de l'introduire avec un accent que vous avez dit manqué; je me demande si ce qui est la spécificité de l'acte analytique et ce qui le distingue des actions ou des autres actes, en particulier de l'acte médical, c'est que l'acte psychanalytique présentifie d'emblée, et c'est cela qui fonde la cure, la dimension du manque.

Ma question serait : est-ce qu'on peut bien reconnaître ce qu'il y a de spécifique dans l'acte psychanalytique, sans introduire non seulement la notion de manque mais la notion de coupure, car il me semble que la notion de l'acte a été mise, à la fin du séminaire, avec celle de coupure. Est ce qu'on peut penser acte sans penser coupure ?

Ginette MICHAUD

J'allais à peu près dire la même chose. Le démarrage de la discussion, c'était tout de même d'articuler le transfert avec l'acte. Or, il ne peut pas y avoir de transfert s'il n'y a pas de coupure, et il me semble que ce n'est pas le propre de l'acte psychanalytique que d'être scandé par une coupure. Il me semble que c'est le propre de tout acte par rapport à l'agir, justement, de se fermer par une coupure et la possibilité de se refermer non pas sur un système clos mais, si on peut dire, vers une clôture autant qu'une coupure, pour être mis en circulation, en ce sens qu'un acte, pour qu'il vous suive, il est marqué, il est défini, on n'y revient pas. On y revient quand il y a à y revenir, mais il est fermé.

On peut dire que, pour qu'il y ait transfert, transport, tout ce qui est du ressort de la dynamique dans le transfert, il faut que quelque chose soit coupé, qu'il y ait une césure à partir d'un moment quelconque, et on peut même articuler la formation du grand Autre avec la coupure du premier signifiant et la possibilité comme ça, qu'il y ait permutation, transmutation; on ne peut pas parler de l'un sans l'autre et de même, faire une analogie avec les systèmes de troc et la monnaie : à partir du moment où il y a l'estampille et la possibilité

de mettre en circulation une valeur qui soit une valeur d'échange.

Lucien MÉLÈSE

J'ai été un peu surpris tout à l'heure de la discussion sur l'introduction du a en circulation dans les milieux psychanalytiques. Il y était avant, bien sûr, mais il y a eu quand même la coupure de l'acte du séminaire qui lui a apporté l'estampille de la connaissance, quelque chose là qui fait que ce n'est effectivement pas la même chose de se référer à un (a) non nommé, et donc qui circule dans le texte comme ça sans en sortir, et une structure a avec cette structure. Ce n'est pas la même chose.

Jean OURY

Je voudrais ajouter une question à cette liste impressionnante. Tu as cité la seconde phrase : l'entrée dans la psychanalyse, et puis « s'installer comme psychanalyste ». C'est quand même déjà un problème en ce sens qu'il faudrait faire l'articulation entre « entrer dans la psychanalyse » et « s'installer comme psychanalyste ». Cela pose ce fameux problème de l'analyse didactique. Ce serait intéressant de voir s'il y a une distinction plus ou moins fine à faire entre l'acte d'entrée en psychanalyse et l'acte d'aller se présenter à une société de psychanalystes pour être analyste, qui entre quand même dans une perspective strictement analytique. Autrement dit, n'est-ce pas, cet acte d'aller faire le tour de certains bonshommes dans une société constituée donc positive, il semble que c'est quand même un acte, mais qui a une certaine importance pour être analyste, et en quoi cela s'articule avec l'acte individuel d'entrer en analyse ?

Il me semble qu'on ne peut certainement pas résoudre la question d'emblée, mais que se pose à travers cette fausse opposition le problème de la didactique. Autrement dit est-ce que c'est la même chose d'entrer en didactique ou d'entrer en analyse ?

Claude DORGEUILLE

À ce propos, justement, j'avais noté dans le séminaire la formule suivante : commencer une analyse est effectivement un acte. Mais LACAN avait ajouté « qui le

fait » ? et il avait dit ensuite qu'on ne pouvait pas attribuer la structure d'acte à celui qui s'y engageait.

Charles MELMAN

Oui. Il est bien sûr qu'un certain nombre de questions, les vôtres comme celles du séminaire, concernent ce qui est la relation de l'analyste avec le savoir, et en particulier avec ce qui se trouve mis en place à partir de l'ouverture de la cure, c'est-à-dire la présentification d'un *sujet* supposé savoir et sans aucun doute ce qui est dans le même temps l'intimité de l'analyste avec ce *sujet* supposé savoir, animateur en quelque sorte de la cure.

Il est certain qu'il y a là une situation éminemment pratique, dont les effets peuvent certainement se suivre très loin, y compris sans aucun doute au niveau des problèmes marginaux, mais à la limite seulement de l'organisation des sociétés de psychanalyse. Il est certain qu'il y a là quelque chose qui occupe ce qu'on pourrait à proprement parler appeler l'essentiel.

Félix GUATTARI

Quand LACAN a fondé cette École, en rupture, en coupure d'avec toute une longue tradition du mouvement psychanalytique dans un certain comportement d'évitement, justement, relativement à ses responsabilités, il a, pourrait-on dire, commis un acte qui pèse sur chacun d'entre nous, et, je trouve, qui pèse singulièrement dans une séance comme celle-là, avec le côté un peu affligeant d'avoir à dire en quelques mots quelque chose - sur quoi? - sur une demande précisément de LACAN; demande de quoi? Qu'on lui renvoie l'ascenseur? demande qu'il y ait une sorte de retour, de réponse à cette question qu'il a posée quand il a dit: « je fonde, seul comme toujours... » je ne sais plus comment il l'a dit. Et je m'interroge sur la question de LEMOINE. Quand LACAN a baptisé quelque chose qui procède de l'objet partiel, à son origine, il l'a baptisé l'objet a. Le fait qu'il ait pris cette première lettre de l'alphabet, qui a donné du même coup un certain caractère d'inscription, de lettre, enfin l'instance de la lettre, cet acte de faire passer quelque chose qui était dans le mouvement psychanalytique dans une certaine dénomination, cet acte de création d'un nom, donc qui fait qu'il a endossé la paternité d'un certain reclassement rationnel, est quelque chose qui, en quelque

sorte, nous met tous, dans cette École, dans une position transférentielle, tout particulièrement par rapport à ce qu'il faut bien reconnaître, à savoir que LACAN, d'une certaine façon, a refondé, a remis en acte la psychanalyse après FREUD.

Or je pense que dans ces conditions, il y a toute une incertitude qui se manifeste dans le fonctionnement même de l'École; il en a été parlé lors d'un congrès il y a maintenant deux ans. Je ne sais pas si les choses ont été tellement reprises, s'il a été tellement tenu compte des observations, des propositions qui avaient été faites. Toujours est-il que la Société de Psychanalyse, l'École freudienne, en quoi est-ce qu'elles constituent un répondant de cet acte de reprise du freudisme ? Je crois que c'est un peu le piège de la séance d'aujourd'hui de savoir comment est-il possible de parler après un acte ? Comment est-il possible de parler après cette responsabilité prise par LACAN d'une coupure et d'une refondation de la psychanalyse? Et, ma foi, je crois que le renvoi qui nous est fait ici, dans cette séance, devrait au moins nous porter à aller plus loin qu'à la seule question de l'acte et à tourner autour de cet acte qui ressemble plus à une inhibition, qui ressemble plus à une incapacité d'aller dans l'au-delà de l'élucidation.

Charles MELMAN

Que voyez-vous d'affligeant dans votre propre interrogation ?

Félix GUATTARI

C'est le fait que tout ce qui se développe dans L'École freudienne depuis, je crois, des années, n'est qu'un strict démarquage des formulations de LACAN ou alors, dans certains cas, a un certain caractère d'originalité, mais dont l'affirmation est très incertaine.

Je considère que LACAN s'est engagé sur un terrain qu'il a longuement préparé à l'avance, qu'il a longuement construit, à travers toute l'histoire de la psychanalyse, et j'ai l'impression qu'il y a une sorte d'inhibition - d'ailleurs très classique dans les mécanismes de groupe - qui est celle que la plupart d'entre nous, je crois, à commencer par moi, avons une certaine difficulté à nous mettre en acte du point de vue analytique dans les champs spécifiques qui ne sont précisément pas spécialement

celui de LACAN, et pas spécialement dans le sillage de LACAN. Il y a ainsi une sorte de difficulté à parler de ce qu'est notre engagement dans la psychanalyse, ou plutôt de ne vouloir en parler que là où LACAN nous laisse un tout petit joint, un tout petit jeu pour pouvoir je ne sais pas trop quoi dire... Et je m'interroge très sincèrement sur ce que nous sommes en train de dire depuis le début de cette séance.

M. MORALI

Je voudrais reprendre une question qui est peut-être la même que celle qui s'est exprimée : s'agit-il pour nous, depuis le début de cette discussion et de ce séminaire, d'interroger la psychanalyse à partir du champ général structural du langage ? C'est-à-dire de demander ce qui, dans la psychanalyse, mérite d'être désigné par ce que le langage nomme acte, ou est-ce que c'est l'hypothèse inverse ? C'est-à-dire est-ce que nous allons demander à la psychanalyse de nous apprendre véritablement ce qu'est l'acte et, au besoin, de nous l'apprendre contre le langage, ce que pourraient justement indiquer les remarques que vous aviez faites, à savoir que c'est dans la psychanalyse que nous savons que l'acte apparaît comme manqué, comme ce qui doit être évité donc, de façon précise, comme la coupure à l'égard du langage et à l'égard de ce que le langage nous entraînerait à comprendre comme acte?

Dans cette seconde hypothèse, comment saurons-nous, en fait ce qui va nous faire comprendre que le psychanalyste n'est pas en train de se servir du langage pour échapper à la fois à l'acte et à la vérité de l'acte ? Et ce que nous serions en train de faire maintenant, est-ce que ce ne serait pas à la fois l'épreuve et la jouissance de ce réduit, de cette protection que le langage donne contre l'acte et la vérité de l'acte ?

Charles MELMAN

Il y a deux points sur lesquels je donnerai mon opinion, à moins qu'il y ait d'autres opinions qui souhaitent se formuler?

Mme X.

J'ai eu l'impression, en écoutant LACAN que, dans les derniers séminaires, quand il a parlé de l'objet a, il s'agissait que le sujet supposé savoir devienne l'objet a en fin de psychanalyse; alors, cela n'aurait peut-être pas l'importance et le sens dans lequel on l'a pris; mais c'est le but de la psychanalyse qu'à la fin il devienne l'objet a.

Charles MELMAN

Oui. Je voudrais dire deux choses. L'une concernant la remarque de GUATTARI que, je dois dire, j'ai une grande peine à comprendre et à situer.

Le problème n'est pas justement là de savoir ce que LACAN attend d'une réunion de travail, ni de savoir s'il attend qu'on renvoie un ascenseur. Le problème est de savoir ce que nous avons envie de dire là-dessus. C'est déjà une première chose. Nous avons ou n'avons pas. Si nous avons, on peut envisager qu'on puisse en discuter et qu'on puisse en parler.

Je ne vois pas là ce qui fait le moindre problème, je veux dire la moindre ombre.

Félix GUATTARI

Ça fait des années que ça dure.

Charles MELMAN

D'autre part, pour être concernés par un certain champ, effectivement, avec ce que ce champ origine, il n'en reste pas moins que, justement, nous causons, nous parlons, et qu'à la limite, il s'agira même de favoriser les choses. Maintenant, pour ce qui concerne la question de l'originalité, c'est une question absolument passionnante, qui ne manque pas d'intéresser beaucoup de gens. Je dois dire qu'il faut certainement y réfléchir. Elle est très délicate. En particulier, on pose la question de l'originalité par rapport justement à ce qui se trouve effectué ici, c'est-à-dire la mise en place d'une structure. Qu'est-ce que c'est qu'être original dans un travail de recherche et qui concerne une organisation structurée, en mathématiques par exemple? Un mathématicien fait une découverte passionnante, vraiment tout à fait à la pointe; il la publie; et huit jours plus

tard - il n'en faut pas davantage - un autre mathématicien qui en a pris connaissance en donne une formule plus générale. Qui a fait la découverte? Quelle est l'originalité de ces deux mathématiciens ?

Cette question, semble-t-il, mérite d'être posée autrement qu'au niveau de cette sorte de flou, de vague, de halo - et ça nous intéresse, le flou, le vague et le halo - qui concernent l'originalité. Il faudrait essayer d'élucider ce que c'est que l'originalité.

Il y a un texte déjà ancien où LACAN parle de la passion de l'unicité. C'est une interrogation qui a été ouverte par Mme PARISOT aux Lectures de LACAN, concernant la passion de l'unicité.

On pourrait peut-être voir aussi quelque chose qui serait, après tout, à mettre entre guillemets, en tout cas à réfléchir, concernant ce qu'on pourrait appeler « passion de l'originalité ». Il n'est pas question de lui accorder des valeurs, de la juger avouable ou désavouable, mais d'essayer de savoir ce qu'il y a là, ce que ça veut dire, ce que ça signifie.

Moi, il ne me semble pas du tout qu'au niveau des questions en tout cas posées par exemple aujourd'hui, il y ait eu quoi que ce soit de l'ordre de l'inhibition. Je dois dire qu'au point de vue clinique, je ne l'ai pas particulièrement rencontrée.

Il y a un second propos, concernant ce qui a été dit par M. MORALI sur l'acte et le langage. C'est une très, très grosse question. De toute façon il n'est pas question de répondre mais, à la limite, je n'envisagerai même pas de la reprendre là maintenant; peut-être quelqu'un voudra-t-il la reprendre ici ensuite ?

Simplement cette remarque que LACAN souligne justement, la dimension qu'il appelle signifiante de l'acte. Pour le prendre au niveau de l'exemple entre le « Au début était le Verbe » joannique et le « Au début était l'acte » de GOETHE, LACAN souligne justement sans cesse en quelque sorte la collusion de ces deux champs, autrement dit quelque chose qui ne permettrait nulle part quelque dérobement ou quelque évitement, mais qui se trouve justement lier l'acte, pour LACAN à un domaine qui échappe à la dialectique motricité stimulus-réponse, agir-faire etc. quelque chose qui serait susceptible de donner son statut à ce qui serait là effectivement l'acte. Il me paraît difficile en tout cas de voir un dérobement dans cette entreprise.

Xavier AUDOUARD

je voudrais faire saillir au passage le rapport qui apparaissait nettement dans plusieurs interventions entre l'acte et la scène primitive, tout ça pour dire à GUATTARI qu'après tout, je ne suis pas inhibé pour faire ce rapprochement que LACAN n'a pas fait; en effet c'est par expérience personnelle que je m'interroge depuis longtemps sur cette extraordinaire expérience que nous tous en tant qu'analystes, à savoir que le monsieur qui parle là, ou la dame, parlent de la scène primitive comme s'ils y avaient assisté. Le sujet n'était pas là, et pourtant il est pleinement fondé à en parler, c'est-à-dire qu'il essaie de reprendre, dans l'acte inaugural de sa parole, l'acte inaugural de sa vie. Il y a là dans ce modèle quelque chose qui me paraît définir, ou du moins nous éclairer sur l'essentiel de ce qu'est l'acte, à savoir que l'acte, s'il veut être reconnu, n'en est pas moins quelque chose qui ne peut pas l'être et, ne pouvant pas l'être nous engage toujours, en poussant devant nous notre manque, à le restituer, à le répéter, je dirai même indépendamment des contenus que cet acte inaugure ou du champ que cet acte ouvre, mais comme pur acte, et ce pur acte veut se donner comme conscience. C'est à ce moment là que la conscience qui se fait acte et qui se croit acte tombe, justement, dans l'égarement pour revenir à quoi? À quelque chose de l'acte qui ne peut pas être pur, c'est-à-dire qu'elle se laisse à ce moment là tomber, elle, comme conscience pour restituer un sujet qui n'est pas la conscience et qui devient quoi? Qui devient l'acte. Je crois qu'il n'y a pas de raison que cette dialectique s'arrête ensuite, et qu'il n'y a pas de reconnaissance finale.

Charles MELMAN

Ce que je vous propose, pour éventuellement le prochain séminaire fermé, c'est que, s'il y en a parmi vous qui désirent élaborer certains points, au niveau de ce qui est leur champ, leur travail, leurs réflexions, qu'ils se manifestent, ils seront tout à fait bien accueillis.

(Jean OURY - Irène ROUBLEF)

Nous sommes restés dans les thèmes du premier séminaire que j'ai essentiellement évoqués. Mais il y a un sujet qui me paraît tout à fait important, qui mérite d'être

repris pour préciser les choses; c'est ce qui a été fait l'année dernière sur *la logique du fantasme* et qui se trouve repris cette année de façon tout à fait précise, mais à un autre niveau.

Est-ce que l'un de vous voudrait préparer quelque chose qui serait une reprise sur la logique du fantasme ?

Jacques Nassif

Je veux bien essayer. Tout dépend du temps qu'on peut y mettre.

Charles MELMAN

Un temps qui ne nous empêche pas de pouvoir en parler.

Je reprends donc, après quinze jours, cette suite que j'avance devant vous cette année concernant l'acte psychanalytique, en parallèle à un certain nombre de propositions – pour employer le terme propre – qui sont celles que j'ai faites dans un cercle composé de psychanalystes.

Les réponses à ces propositions, d'ailleurs qui ne se limitent pas à celles qui se sont intitulées comme telles, qui sont suivies d'un certain nombre d'autres productions, disons, puisqu'il va paraître en fin de ce mois une revue qui sera la revue de l'École⁶⁵, tout ceci a pour résultat un certain nombre de réponses ou de manifestations qui ne sont certes pas – en aucun cas – sans intérêt pour ceux à qui ici je m'adresse. Il est clair que certaines de ces réponses, certaines de ces réactions, de se produire au point le plus vif où mes propositions sont conséquentes avec ce que je produis devant vous sur l'acte psychanalytique, sont assurément pleines de sens pour définir, par une épreuve qu'on peut bien appeler cruciale, ce qu'il en est du statut du psychanalyste.

En effet, la dernière fois je vous ai laissés sur l'indication d'une référence logique.

Il est bien sûr qu'au point où nous en sommes, qui est celui où l'acte définit par son tranchant ce qu'il en est du passage où s'instaure, où s'institue le psychanalyste, il est tout à fait clair que nous ne pouvons que repasser par le mode d'épreuve que constitue pour nous une interrogation logique.

Sera-t-elle, pour prendre la référence inaugurale d'ARISTOTE, au moment où, comme je l'évoquais, il fait les pas décisifs d'où s'instaure comme telle la catégorie logique dans son espèce formelle ?

S'agit-il d'une démarche d'intention démonstrative ou dialectique ?

La question, vous allez le voir, est seconde.

Elle est seconde, pourquoi ?

⁶⁵ premier numéro de la revue *Scilicet* (Paris, Seuil, 1968).

Parce que ce dont il s'agit s'instaure du discours lui-même, à savoir que tout ce que nous pouvons formuler concernant le psychanalysant et le psychanalyste va tourner...

et je pense ne pas vous surprendre en l'énonçant
comme je vais le faire, je l'ai assez préparé pour
que la chose vous paraisse maintenant déjà
dite

...autour de ceci : le psychanalysant, en situation dans le discours, comment contester qu'il soit à la place du sujet ?

De quelque référence que nous nous armions pour le situer, et naturellement au premier plan la référence linguistique, il est essentiellement celui qui parle et sur qui s'éprouvent les effets de la parole.

Que veut dire ce « sur qui s'éprouvent » ?

La formule est exprès ambiguë.

Je veux dire que son discours, tel qu'il est réglé, tel qu'il est institué par la règle analytique, est fait pour être l'épreuve de ce en quoi, comme sujet, il est d'ores et déjà constitué des effets de la parole.

Et pourtant, il est vrai aussi de dire que ce discours lui-même, tel qu'il va se poursuivre, se soutenir comme tâche, trouve sa sanction, son bilan, son résultat, en tant qu'effet de discours et avant tout de ce discours propre lui-même, quelle que doive être l'insertion qu'y prend l'analyste par son interprétation.

Inversement, nous devons nous apercevoir que la question toujours actuelle, voire quelquefois brûlante, si elle se porte sur le psychanalyste, disons pour aller prudemment, pour aller au minimum, que c'est pour autant que le terme *psychanalyste* est mis en position de qualification : qui, quoi, peut être dit – prédicat – psychanalyste ? Assurément, si même cette entrée en matière pouvait paraître aller un peu vite, ce sera, si vous voulez, par un retour avec lequel il se justifiera.

C'est ainsi que, à aller au vif, j'annonce sous quel panonceau, sous quelle rubrique j'entends mettre mon discours d'aujourd'hui. Vous pouvez me faire confiance, ce n'est pas sans avoir à ce propos repris terre, si je puis dire, avec ce qu'il en est d'éclairant dans l'histoire même de la logique, dans la façon dont en quelque sorte, en notre temps, bascule d'une telle sorte

le maniement de ce qui se désigne de ce terme comme logique, d'une façon qui vraiment nous rend, je ne dirai pas toujours plus difficile, mais nous rend nous-mêmes toujours plus déroutés devant le départ d'ARISTOTE. Il faut se reporter à son texte, et nommément dans l'*Organon*⁶⁶, je veux dire au niveau des *Catégories* par exemple, ou des *Premiers analytiques*, ou du premier livre des *Topiques*, pour nous apercevoir à quel point est proche de notre problématique la thématique du sujet tel qu'il l'énonce.

Car assurément, dès ce premier énoncé, rien déjà de plus sensible ne nous éclairait sur ce qui au niveau de ce sujet est de sa nature - ce qui se dérobe par excellence - rien qui, au départ même de la logique, n'est plus fermement affirmé comme se distinguant de ce qu'on a traduit, assurément fort insuffisamment, comme substance : *l'οὐσία* [ousia]. Le traduire par *la substance* montre bien comme, au cours des temps, c'est d'un glissement abusif de la fonction du sujet dans ces premiers pas aristotéliens qu'il s'agit, pour que le terme de *substance* qui vient là faire équivoque avec ce que le sujet comporte de supposition, ait été si aisément avancé. Rien dans *l'οὐσία* [ousia], dans ce qui est - c'est-à-dire pour ARISTOTE - l'individuel, n'est de nature à pouvoir être ni situé dans le sujet, ni affirmé, c'est-à-dire ni attribué au sujet.

Et quoi d'autre est plus de nature à tout de suite nous faire sauter à pieds joints dans ce qui est la formule dont j'ai cru pouvoir dans toute sa rigueur témoigner de ce point vraiment clé, vraiment central de l'histoire de la logique, celui où...

de s'être épaissi d'une ambiguïté croissante ...le sujet en retrouve, dans les pas de la logique moderne, cette autre face, d'une sorte de tournant qui en fait basculer, si on peut dire, la *perspective*, celle qui, dans la logique mathématique, tend à le réduire à la variable d'une fonction, c'est-à-dire à quelque chose qui va entrer ensuite dans toute la dialectique du quantificateur, qui n'a pour autre effet que de le rendre désormais irrécupérable sous le mode où il se manifeste dans la proposition.

⁶⁶ ARISTOTE, *Organon*, Paris, J. Vrin, Bibliothèque des textes philosophiques, cinq vol. édités de 1950 à 1962 et nouvelle édition de 1966 à 1987 (trad. de Jean Tricot). [[Catégories](#) , [Premiers analytiques](#) , [Derniers analytiques](#) , [Topiques](#) .]

Le terme « tournant » me semble assez bien être fixé dans la formule que j'ai cru devoir en donner en disant que le sujet, c'est très précisément ce qu'un signifiant représente pour un autre signifiant.

Cette formule a l'avantage de rouvrir ce qui est éludé dans la proposition de la logique mathématique, à savoir la question de ce qu'il y a d'initial, d'initiant à poser un signifiant quelconque, à l'introduire comme représentant le sujet, car c'est là – et dès ARISTOTE – ce qu'il en est d'essentiel et ce qui seul permet de situer à sa juste place la différence de cette première bipartition...

celle qui différencie l'universel du particulier...de cette seconde bipartition, celle qui affirme ou qui nie. L'une et l'autre – comme vous le savez – se recroisant pour donner la quadripartition⁶⁷ :

- de l'affirmative universelle,
 - de l'universelle négative,
 - de la particulière négative et affirmative tour à tour.
- Les deux bipartitions n'ont absolument pas d'équivalence.

L'introduction du sujet, en tant que c'est à son niveau que se situe la bipartition de l'universel et du particulier, qu'est-ce qu'elle signifie ?

Qu'est-ce que cela veut dire pour prendre les choses comme quelqu'un qui s'est trouvé... comme fut PEIRCE⁶⁸, Charles Sanders, dans ce point historique, dans ce niveau de joint de la logique traditionnelle à la logique mathématique et qui fait qu'en quelque sorte, nous trouvons sous sa plume ce moment d'oscillation où se dessine le tournant qui ouvre un nouveau chemin.

Nul plus que lui...

et j'ai déjà produit son témoignage au moment où j'ai eu à parler en 1960 sur le thème de L'identification⁶⁹

67 Aristote forme ainsi quatre familles de propositions : Les affirmatives universelles, notées A (tous les hommes sont mortels) Les négatives universelles, notées E (aucun homme n'est immortel ou tous les hommes ne sont pas mortels ou il n'existe pas d'homme non mortels) . Les affirmatives particulières, notées I (quelques hommes sont peintres). Les négatives particulières, notées O (quelques hommes ne sont pas peintres). Un moyen mnémotechnique pour se souvenir des lettres A, E, I, O : Affirmo , nEgO (j'affirme et je nie) du carré logique médiéval.

68 Charles Sanders PEIRCE, Collected Papers of Ch. S. PEIRCE, vol. II : Elements of logic, Book III, chap. I : « The aristotelician syllogistic », Cambridge, Massachusetts, The Belknap Press of Harvard University Press, 1960, pp.273-283.
Charles Sanders PEIRCE, Œuvres philosophiques, Œuvres II, Œuvres III Les conférences de Cambridge, Cerf, 2003.

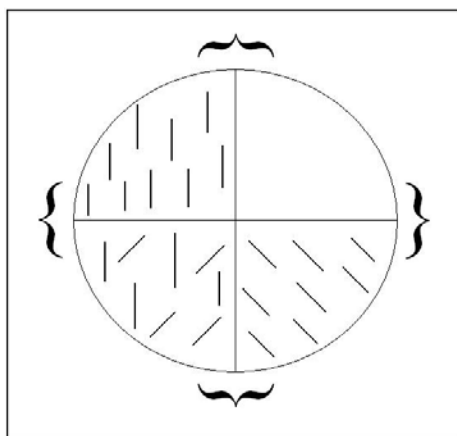
69 Cf. séminaire L'identification de 1961-62 (et non pas 1960), séances des 17-01, 7-03 et 23-05.

...n'a mieux souligné, ni avec plus d'élégance, quelle est l'essence de cette fondation d'où sort la distinction de l'universel et du particulier et le lien de l'universel au terme du sujet.

Il l'a fait au moyen d'un petit tracé exemplaire que connaissent bien ceux qui déjà quelque temps m'ont suivi mais qu'aussi bien il n'est pas sans intérêt de répéter.

Bien sûr, il se donne la facilité de donner comme support du sujet ce qu'il en est vraiment de lui, à savoir rien, dans l'occasion le trait.

Nul de ces traits, que nous allons prendre pour exemplifier ce qu'il en est de la fonction relation du sujet au prédicat, qui ne soit déjà spécifié par le prédicat autour duquel nous allons faire tourner les énoncés de notre proposition, à savoir :



— le prédicat vertical [en haut à gauche]

— ici [en bas à gauche], nous allons mettre des traits qui répondent au prédicat, ce sont des traits verticaux, et d'autres qui ne le sont pas.

— ici [en bas à droite], aucun ne l'est.

— ici [en haut à droite], il n'y a pas de traits.

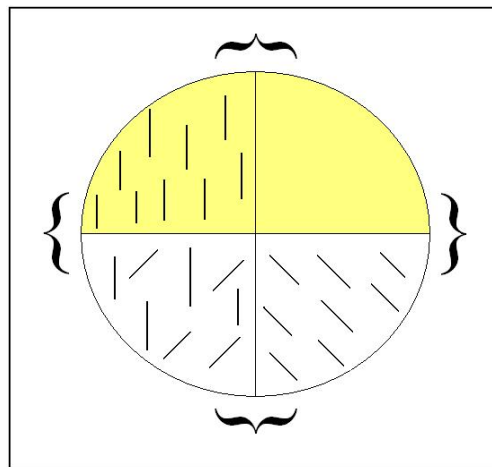
C'est là qu'est le sujet, parce qu'il n'y a pas de traits. Partout ailleurs, les traits sont marqués par la présence ou l'absence du prédicat.

Mais, pour faire bien saisir en quoi c'est le *pas-de-trait* qui est essentiel, il y a plusieurs méthodes, ne serait-ce que d'instaurer l'énoncé de l'affirmative universelle par exemple comme ceci :

« pas de trait qui ne soit vertical ».

Et vous verrez que ce sera à faire fonctionner le *pas* sur le *vertical*, ou à le retirer, qui vous permettra de faire la bipartition affirmative et négative, mais que c'est à supprimer le *pas* devant le *trait*, à laisser le *trait* qui est ou non vertical que vous rentrez dans le particulier, c'est-à-dire le moment où le sujet est entièrement soumis à la variation du *vertical* ou du *pas vertical* : il y en a qui le sont, il y en a qui ne le sont pas.

Mais le statut de l'universalité ne s'instaure qu'ici par exemple [accolade en haut] :



par la réunion des deux cases, à savoir celle où il n'y a que des traits verticaux et celle aussi bien où il n'y a pas de trait, car l'énoncé de l'universel qui dit :

« tous les traits sont verticaux »

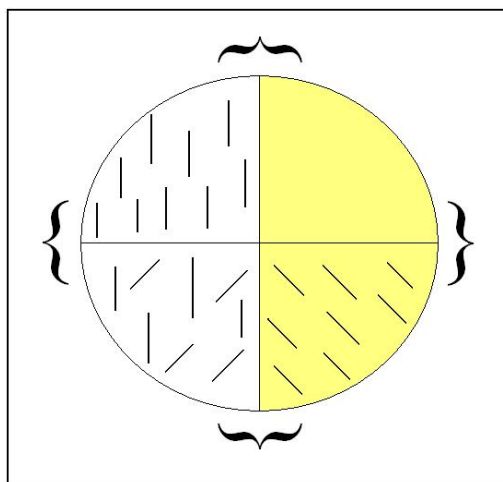
ne se sustente, et légitimement, que de ces deux cases et de leur réunion. Il est aussi vrai - il est plus essentiellement vrai - au niveau de la case vide que :

« il n'y a de traits que verticaux »

veut dire que là où il n'y a pas de verticaux, il n'y a pas de traits.

Telle est la définition recevable du sujet en tant que, sous toute énonciation prédicative, il est essentiellement ce quelque chose qui n'est que représenté par un signifiant pour un autre signifiant.

Je ne ferai que vite mentionner, parce que nous ne pouvons pas passer tout notre discours à nous appesantir sur ce que, du schéma de PEIRCE, nous pouvons tirer : il est clair que c'est de même de la réunion de ces deux cases [accolade à droite]



que l'énoncé :

« aucun trait n'est vertical »

prend son support. C'est bien pourquoi il est nécessaire que je l'accentue.

En quoi se démontre...

ce qu'on sait déjà, bien sûr, si on lit le texte d'ARISTOTE d'une façon convenable

...que l'affirmative universelle et la négative universelle ne se contredisent nullement, qu'elles sont toutes deux également recevables, à la condition que nous soyons dans cette case, en haut et à droite. Et qu'il est aussi vrai, au niveau de cette case, d'énoncer :

« tous les traits sont verticaux »

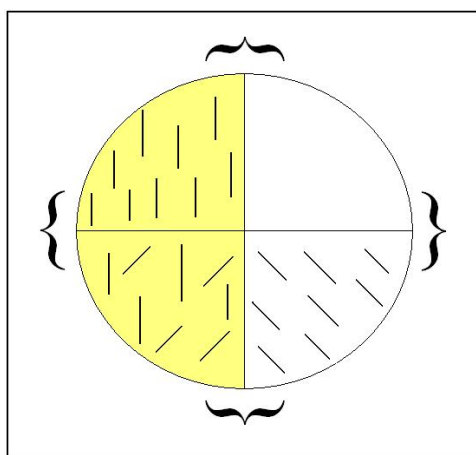
ou

« aucun trait n'est vertical »

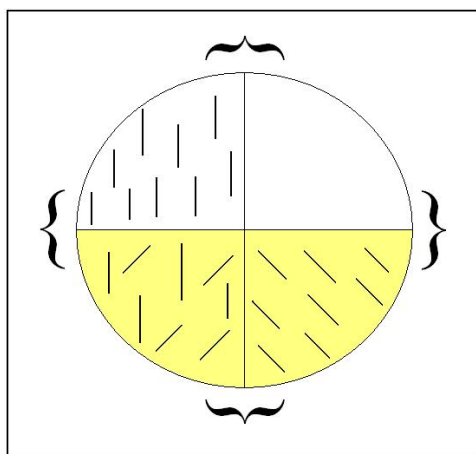
les deux choses sont vraies ensemble, ce que curieusement ARISTOTE méconnaît.

Aux autres points de la division cruciale, vous avez l'instauration des particulières :

il y a dans ces deux cases [accolade à gauche] des traits verticaux :

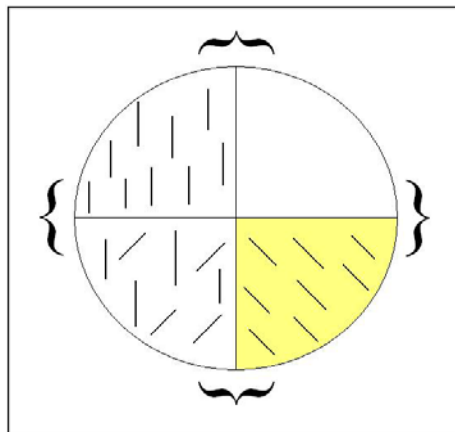
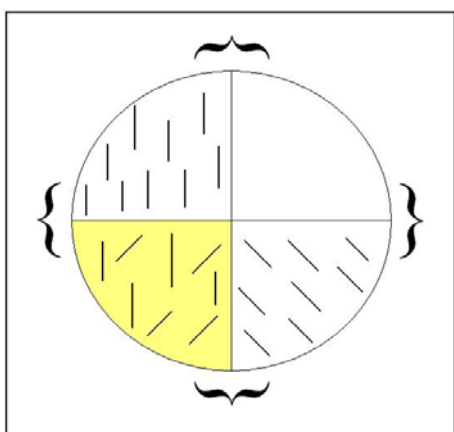


et, à la jonction des deux cases inférieures [accolade en bas], il y a - et rien de plus - des traits qui ne le sont pas :



Vous voyez donc qu'au niveau du fondement universel, les choses se situent d'une façon qui, si je puis dire, comporte une exclusion, celle précisément de cette diversité [case en bas à gauche].

Et, de même, au niveau de la différenciation particulière, il y a une exclusion, celle de la case qui est en haut et à droite. C'est ce qui donne l'illusion que la particulière est une affirmation d'existence.



Il suffit de parler au niveau de *quelque* :
quelque homme - par exemple - *a la couleur jaune*,
pour impliquer de ce que ce fait s'énonce sous la forme
particulière, qu'il y aurait de ce fait,
si j'ose m'exprimer ainsi, du fait de cette énonciation,
affirmation aussi de l'existence du particulier.
C'est bien là autour de quoi ont tourné d'innombrables
débats sur le sujet du statut logique de la proposition
particulière, et c'est ce qui assurément en fait le
dérisoire, car il ne suffit absolument pas qu'une
proposition s'énonce au niveau du particulier pour
impliquer d'aucune façon l'existence du sujet, sinon au
nom d'une ordonnance signifiante, c'est-à-dire comme
effet de discours.
L'intérêt de la psychanalyse est qu'elle apporte à ces
problèmes de logique, comme jamais n'a pu l'être fait
jusqu'à présent...

ce qui en somme était au principe de toutes les
ambiguïtés qui se sont développées dans l'histoire de
la logique : d'impliquer dans le sujet une οὐσία [ousia],
un être

...que le sujet puisse fonctionner comme n'étant pas. C'est
proprement...

je l'ai articulé, j'y insiste depuis le début de
cette année et déjà durant toute l'année dernière

...ce qui nous apporte l'ouverture éclairante grâce à quoi
pourrait se rouvrir un examen du développement
de la logique.

La tâche est encore ouverte...

et, qui sait, peut-être à l'énoncer ainsi
provoquerai-je une vocation ?

...qui nous montrerait ce que signifient vraiment tellement
de détours, je dirais, tellement d'embarras, quelquefois
si singuliers et si paradoxaux à se manifester au cours
de l'histoire, qui ont marqué les débats logiques à
travers les âges et qui rendent si incompréhensible, vu
d'un certain temps, du moins du nôtre, le temps que
parfois ils ont pris, et ce qui nous paraît pendant
longtemps avoir constitué des stagnations, voire des
passions autour de ces stagnations, dont nous sentons mal
la portée tant que nous ne voyons pas ce qui était
derrière vraiment en jeu, à savoir rien de moins que le
statut de désir dont le lien, pour être secret, avec la
politique par exemple, est tout à fait sensible dans, par
exemple, le tournant qu'a constitué l'instauration dans
une philosophie...

la philosophie anglaise nommément

...d'un certain nominalisme : impossible de comprendre la cohérence de cette logique avec une politique sans s'apercevoir de ce que la logique elle-même implique de statut du sujet et de référence à l'effectivité du désir dans les rapports politiques.

Pour nous, ce statut du sujet est illustré de questions dont j'ai marqué encore que tout ceci se passe dans un milieu très limité, voire très court et marqué de discussions dont la prégnance, dont le caractère brûlant participe, je dirais, de ces anciennes sous-jacences...

ce dont, à cette occasion, nous prenons exemple, ce que nous pouvons articuler

...c'est pour cela que ça peut, comme vous allez le voir, n'être pas sans incidence sur un domaine beaucoup plus vaste, pour autant que ce n'est assurément pas que dans la pratique qui tourne autour de la fonction du désir, pour autant que l'analyse l'a découverte, que la question s'en joue.

Voici donc le psychanalysant et le psychanalyste placés par nous dans ces positions distinctes qu'ils ont respectivement.

Quel va être le statut d'un sujet qui se définit par ce discours dont je vous ai dit la dernière fois qu'il est institué par la règle, spécialement en ceci que le sujet est prié d'y abdiquer, que c'est là la visée de la règle et qu'à la limite, se vouant à la dérive du langage, il irait, comme je le disais tout à l'heure, à tenter, par une sorte d'expérience médiate de son pur effet, à en rejoindre les effets déjà établis ?

Un tel sujet, un sujet défini comme effet de discours...

à ce point qu'il fasse l'épreuve de s'y perdre pour s'y retrouver

...un tel sujet dont l'exercice est, en quelque sorte, de se mettre à l'épreuve de sa propre démission, qu'en pouvons nous dire, à quoi s'applique un prédicat ?

Autrement dit, pouvons-nous énoncer quelque chose qui soit de la rubrique de l'universel ?

Si l'universel ne nous montrait déjà dans sa structure qu'il trouve son ressort, son fondement dans le sujet en tant qu'il peut n'être représenté que par son absence, c'est-à-dire en tant qu'il n'est jamais que représenté, nous serions assurément en droit de poser la question si quoi que ce soit peut s'énoncer de l'ordre par exemple de :

« *Tout psychanalysant résiste* ».

Je ne vais pourtant pas jusqu'à trancher encore si quoi que ce soit d'universel peut être posé du psychanalysant. Nous ne l'écartons pas malgré l'apparence, car à poser le psychanalysant comme ce sujet qui choisit de se faire, si l'on peut dire, plus aliéné qu'un autre, de se vouer à ceci que seuls les détours d'un discours non choisi, à savoir de ce quelque chose qui s'oppose le plus à ce qui est là, sur le schéma, au départ, à savoir que c'est, bien sûr, sur un choix, mais un choix masqué, éludé parce que antérieur...

on a choisi de représenter le sujet par le trait, par ce trait qui ne se voit plus de ce qu'il soit désormais qualifié

...rien de plus opposé en apparence à ce dans quoi se constitue le psychanalysant, qui est tout de même d'un certain choix, ce choix que j'ai appelé tout à l'heure abdication, le choix de s'éprouver aux effets de langage. Et c'est bien là où nous allons nous retrouver.

En effet, si nous suivons le fil, la trame que nous suggère l'usage du syllogisme, ce à quoi, bien sûr, nous devons arriver, c'est quelque chose qui - ce *sujet* - va le conjoindre à ce qui s'est ici avancé comme prédicat, le psychanalyste. S'il existe un psychanalyste...

mais hélas, c'est ce qui nous manque pour supporter cette articulation logique

...tout est assuré : il peut y en avoir des tas d'autres. Mais, pour l'instant, la question pour nous est de savoir comment le psychanalysant peut passer au psychanalyste, comment il se fait que, de la façon la plus fondée, cette qualification ne se supporte que de la tâche achevée du psychanalysant.

Nous voyons bien ici s'ouvrir cette autre dimension qui est celle que j'ai déjà essayé de profiler devant vous de la conjonction de l'acte et de la tâche : comment les deux se conjoignent-elles ?

Nous nous trouvons ici devant une autre forme de ce qui a fait problème et qui a fini par s'articuler au Moyen Âge...

ce n'est pas là pour rien

...*inventio medii*, ce dont parle ARISTOTE de ce pas admirablement allègre qui est celui des *Premiers Analytiques*, à savoir de la première figure du moyen terme, de ce moyen terme dont il nous explique qu'à être situé comme prédicat, il nous permettra de conjoindre

d'une façon rationnelle ce sujet évanouissant à quelque chose qui soit un prédicat : par le moyen terme, cette conjonction est possible.

Où est le mystère ?

Comment se fait-il qu'il paraisse que quelque chose existe qui est un moyen terme et dans la première figure qui apparaisse comme prédicat de la mineure, où nous attend le sujet comme sujet de la mineure, et qui va nous permettre de raccrocher le prédicat qui est en question.

Est-il, oui ou non, attribuable au sujet ?

Cette chose qui, avec le recul des temps, a passé par des couleurs diverses, qui a paru, au détour du XVII^e siècle, un exercice, en fin de compte...

il n'est pas douteux qu'on le voit sous la plume des auteurs

...un exercice purement futile, nous lui redonnons corps de nous apercevoir de ce dont il s'agit.

Il s'agit de ce que j'ai appelé l'objet(a), qui, lui, est ici pour nous le véritable moyen terme qui se propose assurément comme d'un plus incomparable sérieux d'être l'effet du discours du psychanalysant et d'être, d'autre part...

comme je l'ai énoncé dans le nouveau graphe qui est celui dont vous me voyez ici depuis deux ans devant vous faire usage

...comme non pas ce que devient le psychanalyste, mais comme ce qu'il est au départ, impliqué par toute l'opération, comme ce qui doit être le solde de l'opération psychanalytique, comme ce qui libère ce qu'il en est d'une vérité fondamentale à la fin de la psychanalyse, c'est à savoir l'inégalité du sujet à toute subjectivation possible de sa réalité sexuelle et l'exigence que - pour que cette vérité apparaisse - le psychanalyste soit déjà la représentation de ce qui masque, obture, bouche, cette vérité qui s'appelle l'objet(a).

Observez bien en effet que l'essentiel de ce qu'ici j'articule - et j'y reviendrai abondamment - n'est pas qu'au terme de la psychanalyse, comme certains...

je l'ai vu à des questions qui ont été posées ...se l'imaginent, le psychanalyste devienne pour l'autre l'objet(a).

Ce *pour l'autre* ici prend singulièrement la valeur d'un *pour soi* – pour autant justement que, comme sujet, il n'y en a pas d'autre que cet autre à qui est laissé tout le discours.

Ça n'est ni *pour l'autre*, ni dans un *pour soi*, qui n'existe pas au niveau du psychanalyste, que réside ce (a), c'est bien d'un *en soi* du psychanalyste.

C'est en tant que, comme les psychanalystes le clament eux-mêmes d'ailleurs...

il suffit d'ouvrir la littérature pour en avoir à tout instant le témoignage

...ils sont réellement ce sein de l'« *ô ma mère Intelligence* » (de MALLARMÉ⁷⁰), qu'ils sont eux-mêmes ce déchet président à l'opération de la tâche, qu'ils sont le regard, qu'ils sont la voix, c'est en tant qu'ils sont en soi le support de cet objet(a) que toute l'opération est possible. Il ne leur en échappe qu'une chose, c'est à quel point ce n'est pas métaphorique.

Alors maintenant tâchons un peu de reprendre ce qu'il en est du psychanalysant. Ce psychanalysant qui s'engage dans cette tâche singulière, cette tâche que j'ai qualifiée d'être supportée de son abdication, est-ce que nous n'allons pas sentir ici qu'en tout cas il y a quelque chose d'éclairant ?

S'il ne peut être pris sous la fonction d'universel ou s'il le peut : nous ne le savons pas.

Il y a peut-être une autre chose qui va nous frapper, c'est que nous l'avons posé comme sujet, non sans intention, cela veut dire que le sens de ce mot « le psychanalysant », quand nous l'articulons au niveau du sujet, en tant que c'est lui qui se joue de toutes ces couleurs prises, telles celles de la murène sur le plat du riche Romain, celui-là ne peut être mis en usage qu'à changer de sens comme attribut. La preuve, c'est que quand on s'en sert comme attribut, on s'en sert aussi sottement que du terme « psychanalysé ».

70 Il s'agit en fait du vers d'un poème de Paul Valéry, « Poésie », Charmes, Paris, Coll. Poésies-Gallimard, 1958, p.56. Ce vers est déjà cité dans le séminaire *La logique du fantasme*, op. cit., séance du 16-11.

Par la surprise saisie,
Une bouche qui buvait
Au sein de la Poésie
En sépare son duvet:

- O ma mère Intelligence,
De qui la douceur coulait,
Quelle est cette négligence
Qui laisse tarir son lait! ...

On ne dit pas ceux-ci ou ceux-là, ou tous ceux-ci, ou tous ceux-là sont *psychanalysants*. Je n'ai pas employé, vous le remarquez, de terme singulier.

Ce serait encore plus révoltant. Mais nous laissons le singulier de côté, en éprouvant à ce tournant la même répugnance que celle qui fait que ARISTOTE n'emploie pas les termes singuliers dans sa syllogistique.

Si vous ne sentez pas tout de suite ce que je vise à propos de cette mise à l'épreuve sensible de l'usage du terme « psychanalysant » comme sujet ou comme attribut, je vais vous le faire sentir.

Employez le terme de « travailleur » tel qu'il se situe dans la perspective de :

« Travailleurs de tous les pays unissez-vous ! »

à savoir au niveau de l'idéologie qui relève et met l'accent sur leur aliénation essentielle, sur l'exploitation constituante qui les pose comme travailleurs, et faites l'opposition avec l'usage du même terme dans la bouche paternaliste, celle qui qualifie une population de travailleuse :

« ils sont travailleurs de nature dans ce coin-là »,

ce sont des attributs, des *bons travailleurs*.

Cet exemple, cette distinction est celle qui peut-être va vous introduire à quelque chose qui nous fera peut-être poser la question de savoir qu'après tout, pourquoi dans cette opération si singulière qui est celle où, comme je vous l'ai dit, se supporte le sujet de l'acte psychanalytique, et sur le principe de ceci que l'acte d'où s'instaure la psychanalyse ne part pas d'ailleurs, est-ce que ceci n'est peut-être pas fait pour nous faire nous apercevoir qu'il y a là aussi une espèce d'aliénation ?

Et, après tout, vous n'allez pas en être surpris puisqu'elle était déjà présente dans mon premier schéma, que c'est de l'aliénation nécessaire, et où il est impossible de choisir entre le *ou je ne pense pas ou je ne suis pas*, que j'ai fait dériver toute la première formulation de ce qu'il en est de l'acte psychanalytique.

Mais alors, peut-être comme ça, latéralement, à proposer une façon que j'ai comme ça, heuristique, de vous introduire, pourriez-vous vous demander...

je me pose la question parce que la réponse est déjà là, bien sûr

...qu'est-ce qu'elle *produit*, cette *tâche psychanalytique* ? Nous avons déjà pour nous guider l'objet(a) car si, au terme de la psychanalyse terminée, cet objet(a) qui est là sans doute de toujours, au niveau de ce qui est notre question, à savoir *l'acte psychanalytique*, ce n'est quand même qu'au terme de l'opération qu'il va réapparaître dans le réel, d'une autre source, à savoir comme de par le psychanalysant rejeté : mais c'est là que fonctionne notre moyen terme, que nous le trouvons obéré d'un tout autre accent.

Ce (a) dont il s'agit, nous l'avons dit, c'est le psychanalyste, ce n'est pas parce qu'il est là depuis le début que, à la fin, du point de vue de la tâche cette fois psychanalytique, ce n'est pas lui qui est produit, je veux dire qu'on peut se poser la question de savoir quelle est la *qualification du psychanalyste*.

Il y a, en tout cas une chose certaine, c'est qu'il n'y a pas de psychanalyste sans psychanalysant, et je dirai plus : ce quelque chose qui est si singulier à être entré dans le champ de notre monde, à savoir qu'il y ait un certain nombre de gens, dont nous ne sommes pas si sûrs que ça de pouvoir instaurer leur statut comme sujet, ce sont quand même des gens qui travaillent à cette psychanalyse.

Le terme de travail n'en a jamais été un seul instant exclu : dès l'origine de la psychanalyse, le *Durcharbeiten*, le *working-through*, c'est bien là la caractéristique à laquelle il faut bien nous référer pour en admettre l'aridité, la sécheresse, le détour, voire - parfois - l'incertitude de ses bords. Mais, si nous nous plaçons à ce niveau d'une omnitude où tous les sujets alors franchement s'affirment dans leur universalité de ne plus être et d'être la case de droite en haut, à en fonder l'universel, ce que nous voyons, c'est qu'assurément il y a quelque chose qui en est le produit, et même proprement la production⁷¹.

Déjà ici je peux épingler ce qu'il en est de ce *genus*, de cette espèce, le psychanalyste, à le définir comme production.

⁷¹ Commentaire d'un auditeur : « Même s'il n'y a jamais eu de psychanalyste, le travail du psychanalysant produit la case vide : le psychanalyste comme absent ou reste *a* ».

S'il n'y avait pas de psychanalysant, dirais-je, à la façon de je ne sais quel classique humour que je renverse...

s'il n'y avait pas de Polonais, il n'y aurait pas de Pologne⁷²

...s'il n'y avait pas de psychanalysant, il n'y aurait pas de psychanalyste.

Et le psychanalyste se définit, à ce niveau de la production, de ceci :

– d'être cette sorte de sujet qui peut aborder les conséquences du discours d'une façon si pure qu'il puisse en isoler le plan dans ses rapports avec celui dont, par son acte, il instaure la tâche et le programme de cette tâche et, pendant tout le soutien de cette tâche, n'y voit proprement que ces rapports qui sont ceux que je désigne quand je manie toute cette algèbre : le $\$$, le (a) , voire le A et le $i(a)$...

– d'être celui qui est capable de se tenir à ce niveau, c'est-à-dire de ne voir que le point où en est le sujet dans cette tâche dont la fin est quand tombe, quand choit, au dernier terme ce qui est l'objet (a) ...

– d'être celui qui est de cette espèce, et ceci veut dire celui qui est capable, dans la relation avec quelqu'un qui est là en position de cure, de ne point se laisser affecter par tout ce qu'il en est de ce par quoi communique tout être humain dans toute fonction avec son semblable.

Et ceci a un nom, qui n'est pas simplement comme depuis toujours je le dénonce, à savoir le narcissisme jusqu'à son terme extrême qui s'appelle l'amour.

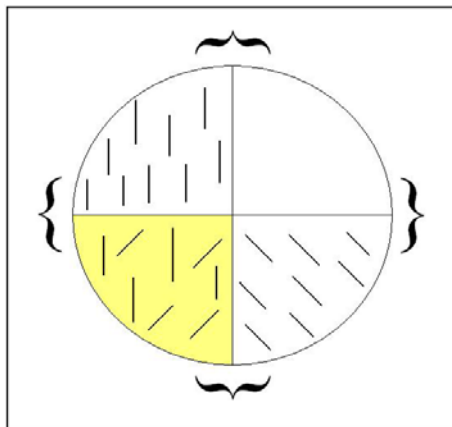
Il n'y a pas que narcissisme ni heureusement qu'amour entre les êtres humains, pour appeler ça comme on l'appelle, il y a ce quelque chose que quelqu'un qui savait parler de l'amour a heureusement distingué : il y a le goût, il y a l'estime.

Le goût, c'est d'un versant, et l'estime c'est peut-être pas du même, mais ça se conjoint admirablement.

⁷² « S'il n'y avait pas de Pologne, il n'y aurait pas de Polonais », dernière réplique de Ubu Roi, d'Alfred Jarry, Œuvres Complètes, I, Paris, Coll. La Pléiade, Gallimard, 1983. Lacan cite également cette phrase dans les séminaires [Les formations de l'inconscient](#), 1957-58, Seuil, 1998, séance du 27-11, L'identification (1961-62) séance du 30-05 et dans « Kant avec Sade », in Écrits, op. cit., p.767.

Il y a fondamentalement ce quelque chose qui s'appelle le « *tu me plais* » et qui est fait essentiellement de ce dosage, de ce qui fait que, dans une proportion exacte et irremplaçable...

de celle que vous pouvez mettre dans la case de gauche en bas :



...la relation, le support que prend le sujet du (a), de cet $i(a)$ qui fonde la relation narcissique, résonne, est pour vous exactement ce qu'il faut pour que ça vous plaise. C'est ce qui fait que, dans les rapports entre êtres humains, il y a rencontre.

C'est très précisément de ceci, qui est l'os et la chair de tout ce qui s'est jamais articulé de l'ordre de ce que de nos jours on essaie de mathématiser d'une façon bouffonne sous le nom de relations humaines, c'est cela dont précisément se distingue l'analyste en ne recourant jamais, dans sa relation à l'intérieur de la psychanalyse, à cet inexprimable, à ce terme qui donne seul le support à la réalité de l'autre, qui est le « *tu me plais* » ou « *tu me déplais* ».

L'extraction, l'absence de cette dimension, et justement du fait qu'il y ait un être – être de psychanalyste – qui puisse faire tourner...

d'être lui-même en position de (a)

...tout ce dont il s'agit dans le sort du sujet psychanalysant, à savoir son rapport, à lui, à la vérité, de le faire tourner purement et simplement autour de ces termes d'une algèbre qui ne concerne en rien une foule de dimensions existantes et plus que recevables, une foule de données, une foule d'éléments substantiels dans ce qui est là en jeu, en place et respirant sur le divan, voilà ce qui est la production tout à fait comparable à celle de telle ou telle machine qui circule dans notre monde scientifique et qui est à proprement parler la production du psychanalysant.

Voilà quelque chose d'original !

Voilà tout de même quelque chose qui est assez sensible.

Voilà quelque chose qui n'est pas tellement nouveau, encore que ce soit articulé d'une façon qui peut vous paraître frappante car, qu'est-ce que cela veut dire si l'on demande au psychanalyste de ne pas faire jouer dans l'analyse ce qu'on appelle contre-transfert ?

Je défie qu'on lui donne un autre sens que ceci : que n'y a place ni le *tu me plais* ni le *tu me déplais*, après les avoir définis comme je viens de le faire. Mais alors, nous voici au pied de la question : qu'est-ce qu'il en est, après vous avoir à ce point, si je puis dire, transformé l'objet(a) en une production, à la chaîne, du psychanalyste, ce produit (a), comme une Austin, que peut vouloir dire l'acte psychanalytique si, en effet, l'acte psychanalytique, c'est tout de même le psychanalyste qui le commet ?

Ceci, évidemment, veut dire que le psychanalyste n'est pas *tout objet(a)* : il *opère* en tant qu'objet(a). Mais l'acte dont il s'agit, je pense que je l'ai déjà assez fortement articulé jusqu'à présent pour pouvoir sans commentaire le reprendre, c'est l'acte qui consiste à autoriser la tâche psychanalytique, avec ce que ceci comporte de *foi faite au sujet supposé savoir*. La chose était bien simple tant que je n'avais pas dénoncé que cette foi est intenable et que le psychanalyste est le premier et jusqu'ici le seul à pouvoir le mesurer - ce n'est pas encore fait - grâce à ce que j'enseigne.

Il faut bien qu'il sache que premièrement le sujet supposé savoir c'est justement ce sur quoi il se reposait, à savoir le transfert considéré comme un don du ciel, mais qu'aussi, à partir du moment où il s'avère que le transfert, c'est le sujet supposé savoir, lui, le psychanalyste, est le seul à pouvoir mettre en question ceci, c'est que, si cette supposition en effet est bien utile pour s'engager dans la tâche psychanalytique, à savoir qu'il y en a un...

appelez-le comme vous voudrez, l'omniscient, l'Autre

...qui sait déjà tout ça, tout ce qui va se passer, bien sûr pas l'analyste mais il y en a un, on peut y aller, l'analyste, lui, ne sait pas s'il y a un sujet supposé savoir, et sait même que tout ce dont il s'agit dans la psychanalyse, de par l'existence de l'inconscient, consiste précisément à rayer de la carte cette fonction du sujet supposé savoir.

C'est donc un acte de foi singulier que ceci qui s'affirme de faire foi précisément à ce qui est mis en question, puisqu'à simplement engager le psychanalysant dans sa tâche, on profère cet acte de foi, c'est-à-dire qu'on le sauve.

Est-ce que vous ne voyez pas là quelque chose qui vient recouvrir singulièrement une certaine querelle, de ces choses qui ont un peu perdu de leur relief au point que maintenant tout le monde s'en fout...

Au dernier centenaire de Luther, paraît-il, il y a eu une carte postale du Pape : « Bon souvenir de Rome ! » Est-ce que c'est la foi ou les oeuvres qui sauvent ? Vous voyez peut-être là un schéma où les deux choses se conjoignent : de l'oeuvre psychanalytique à la foi psychanalytique, quelque chose se noue qui peut-être peut vous permettre d'éclairer rétrospectivement la valabilité et l'ordre dissymétrique où se posaient ces deux formules du salut par l'une ou par l'autre.

Mais il vous paraîtra sans doute plus intéressant – du moins je l'espère – de voir, à la fin de ce discours, pointer quelque chose dont je dois dire que pour moi-même, c'est une surprise de la trouver. S'il est vrai que dans le champ de l'acte psychanalytique, ce que produit le psychanalysant, c'est le psychanalyste, et si vous réfléchissez à cette petite référence que j'ai prise en passant autour de l'essence, de la conscience universelle du travailleur, à proprement parler en tant que sujet de l'exploitation de l'homme par l'homme, est-ce que à focaliser toute l'attention concernant l'exploitation économique sur l'aliénation du produit du travail, ce n'est pas là masquer quelque chose dans l'aliénation constituant une exploitation économique, ce n'est pas là masquer une face, et peut-être pas sans motivation, la face qui en serait la plus cruelle, et à laquelle peut-être un certain nombre de faits de la politique donnent vraisemblance ?

Pourquoi ne nous poserions-nous pas la question si, à un certain degré de l'organisation de la production, précisément, il n'apparaîtrait pas que le produit du travailleur, sous certaines faces, n'est pas justement la forme singulière, la figure que prend de nos jours le capitaliste ?

Je veux dire qu'à suivre ce fil et à voir dès lors la fonction de la foi capitaliste, prenez quelques petites références dans ce que je vous indique sur le sujet de l'acte psychanalytique et conservez cela en marge dans votre tête, dans les propos par où je vais poursuivre mon discours.

Je vais poursuivre dans quinze jours ... au même nom de vacances qu'on donne aux marmots dans les lycées, je me les donne à moi-même, et je vous donne rendez-vous dans quinze jours.

Il va paraître ces jours-ci une petite revue⁷³ que je n'ai pas charge de vous présenter. Vous la trouverez dans la nature – de Saint-Germain-des-Prés – dans quelques jours. Vous y verrez un certain nombre de traits qui lui seront particuliers, au premier rang desquels le fait qu'à part les miens, pour des raisons que j'explique, les articles n'y sont pas signés. Le fait a étonné et fait quelque bruit, naturellement, principalement là où il aurait dû être saisi presque immédiatement, je veux dire auprès de ceux qui, jusqu'ici, ont été seuls à avoir l'information que c'est ainsi que les articles paraîtraient, je veux dire non seulement des psychanalystes mais même mieux encore, des personnes qui sont membres de mon école et qui, à ce titre, devraient peut-être avoir l'oreille un peu dressée à ce qui se dit ici.

Enfin, j'espère qu'après ce qui vient dans l'ordre de ce que je vous enseigne, à savoir ce que je vais dire aujourd'hui, l'explication, le ressort de ce principe admis, que les articles n'y seront pas signés, vous paraîtra peut-être mieux, puisqu'il semble qu'il se rencontre peu de gens capables de faire le petit pas d'avance, encore qu'il soit déjà indiqué, si l'on peut dire, par toute la marche qui précède.

La chose piquante est évidemment que, dans ce petit bulletin d'information, encore qu'il ait été expressément précisé que ces articles non signés, cela ne voulait pas dire qu'on ne connaîtrait pas les auteurs puisqu'il était expressément dit que lesdits auteurs apparaîtraient sous forme d'une liste en fin de chaque année, le terme d'« articles non signés » a été aussitôt, par certaines oreilles...

oreilles dans le genre conque marine d'où il sort des choses
...singulièrement entendu : que c'était la fonction de l'anonymat.

⁷³ Scilicet n°1, Paris, Seuil, 1968.

Je vous passe tout ce qui a pu sortir à ce propos car, bien sûr, si j'ai fait communication à certains de la chose uniquement à titre en quelque sorte instructif, à savoir comment une chose peut être transformée en une autre, il n'y a évidemment de pire surdité que quand on ne veut pas entendre la première fois.

Il y en a d'autres qui ont été plus loin et qui, dans des correspondances abondantes, personnelles, m'ont fait entendre à quel point cet usage de l'anonymat représentait une façon d'utiliser ses collaborateurs comme des employés.

Cela se fait, paraît-il, dans certaines revues qui ne sont d'ailleurs pas plus mal faites ni plus mal placées pour cela. Mais enfin, du dehors, c'est comme ça qu'on se permet de qualifier le fait que, par exemple, dans des revues de critique où il n'est pas d'usage que le critique mette son nom, ils ne sont, paraît-il, que des employés de la direction.

À ce titre,

qui sait jusqu'où va la notion d'employé !

Enfin, comme on dit, j'en ai entendu tout ce qu'on peut entendre, comme chaque fois que j'ai à obtenir une réponse au niveau d'une innovation dans quelque chose qui est extrêmement important et justement qui est ce qui commence à venir en avant aujourd'hui, à la suite de l'acte psychanalytique, à savoir ce qui, de cet acte, résulte comme position du sujet dit psychanalyste, précisément en tant que doit lui être affecté ce prédicat, à savoir la consécration de psychanalyste.

Ceci...

si les conséquences que nous en voyons par exemple dans le cas que je viens de vous citer, sous forme d'une sorte de rabougrissement très évident des facultés de compréhension

...si ceci se trouvait en quelque sorte démontré comme inclus dans les prémisses...

comme proprement la conséquence de ce qui résulte de l'inscription de l'acte dans ce que j'ai appelé la consécration sous une forme prédicative

...ceci certainement nous soulagerait beaucoup nous-mêmes quant à la compréhension de ce singulier effet que j'ai appelé de rabougrissement, sans vouloir bien sûr pousser plus loin ce qu'on peut en dire au niveau des intéressés eux-mêmes.

On emploie à l'occasion par exemple le terme « puéril » comme si à la vérité ce fût tout à fait à l'enfant qu'on dût se référer quand il s'agit de ces effets. Bien sûr, il arrive, comme on l'a démontré dans de très bons endroits, que les enfants tombent dans la débilité mentale du fait de l'action des adultes. Ce n'est tout de même pas à une explication comme celle-là que nous devons nous référer dans le cas en cause, à savoir celui des psychanalystes.

Alors, reprenons ce qu'il en est de l'acte psychanalytique et posons bien que, aujourd'hui, nous allons essayer d'avancer dans ce sens qui est celui de l'acte psychanalytique.

N'oublions pas les premiers pas que nous avons faits autour de son explication, à savoir qu'il est essentiellement comme s'inscrivant dans un effet de langage.

Assurément, à cette occasion, nous avons pu nous apercevoir ou tout au moins rappeler qu'il en est ainsi pour tout acte, mais bien sûr ce n'est pas là ce qui le spécifie. Nous avons développé ce qu'il en est, comment s'ordonne l'effet de langage en question.

Il est, si l'on peut dire, à deux étages.

Il suppose la psychanalyse précisément elle-même comme effet de langage.

Il n'est, en d'autres termes, définissable qu'au minimum à inclure l'acte psychanalytique comme étant défini par l'accomplissement de la psychanalyse elle-même.

Et nous avons montré ici - il nous faut une fois de plus, si l'on peut dire, redoubler la division - c'est à savoir que cette psychanalyse, précisément, ne saurait s'instaurer sans un acte, sans l'acte de celui qui, si je puis dire, en autorise la possibilité, sans l'acte du psychanalyste et qu'à l'intérieur de cet acte qu'est la psychanalyse, la tâche psychanalytique s'inscrit à l'intérieur de cet acte. Et déjà vous voyez apparaître en quelque sorte cette première structure d'enveloppement.

Mais ce dont il s'agit...

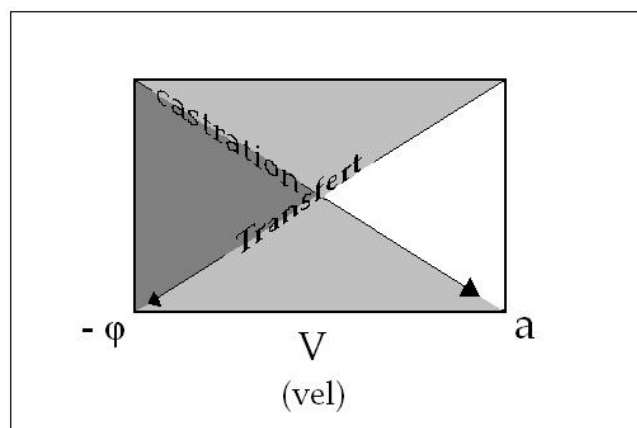
et c'est ce sur quoi, et d'ailleurs, ce n'est pas la première fois que j'insiste : cette distinction au sein même de l'acte

...c'est de l'acte par quoi un sujet donne à cet acte singulier sa conséquence la plus étrange, à savoir qu'il soit lui-même celui qu'il institue, autrement dit qu'il se pose comme psychanalyste.

Or ceci ne se passe pas sans devoir retenir à beaucoup de prix notre attention puisque précisément ce dont il s'agit, c'est que cette position, il la prenne, que cet acte, en somme, il le répète, sachant fort bien ce qu'il en est de la suite de cet acte, qu'il se fasse le tenant de ce dont il connaît l'aboutissant, à savoir **qu'à se mettre à la place qui est celle de l'analyste, il en viendra enfin à être, sous la forme du (a), cet objet rejeté, cet objet où se spécifie tout le mouvement de la psychanalyse, à savoir celui qui vient à la fin à venir à la place du psychanalyste, pour autant qu'ici le sujet décidément se sépare, se reconnaît pour être causé par l'objet en question.**

Causé en quoi ?

Causé dans sa division de sujet, pour autant qu'à la fin de la psychanalyse il reste marqué de cette béance qui est la sienne et qui se définit dans la psychanalyse par le terme de castration. Voilà tout au moins le schéma :



mais bien sûr commenté, pas simplement résumé comme je le fais pour l'instant, que j'ai donné de ce qu'il en est du résultat, de l'effet de la psychanalyse. Et je vous l'ai marqué au tableau comme représenté dans ce qui se passe au terme du double mouvement de la psychanalyse, marqué dans cette ligne par le transfert et dans celle-ci très précisément par ce qui s'appelle la castration, et qui arrive, à la fin, dans cette disjonction par V, le vel, du -φ et du (a), qui est ici et qui vient à la place où - au terme de l'analyse - vient le psychanalyste par l'opération du psychanalysant, opération donc qu'il a autorisée en quelque sorte sachant quel est son terme,

et opération dont il s'institue lui-même - vous ai-je dit - être l'aboutissant, malgré, si l'on peut dire, le savoir qu'il a de ce qu'il en est de ce terme.

Ici, l'ouverture reste, si l'on peut dire, béante, de comment peut s'opérer...

comment allons-nous l'appeler ?

...ce saut, ou encore...

comme je l'ai fait dans un texte à proprement parler de proposition⁷⁴ d'explorer ce qu'il en est de ce saut

...ce que j'ai appelé plus simplement *la passe*.

Jusqu'à ce que nous y ayons vu de plus près, il n'y a rien de plus à en dire sinon qu'il est très précisément - ce saut bien sûr - ce saut... beaucoup de choses sont faites...

on peut dire qu'en somme tout est fait

...dans l'ordination de la psychanalyse pour dissimuler que c'est un saut.

On fera tout...

à l'occasion, on en fera même un saut

...à la condition que, sur ce qu'il y a à franchir, il y ait une espèce de couverture tendue qui ne fasse pas voir que c'est un saut.

C'est encore le meilleur cas.

C'est tout de même mieux que de mettre une petite passerelle bien commode qui alors n'en fait plus un saut du tout. Mais tant que la chose n'aura pas effectivement été interrogée, mise en question, dans l'analyse...

et pourquoi aller plus longtemps pour dire que ma thèse est très précisément que toute l'ordination, ai-je dit tout à l'heure, de ce qui se fait, de ce qui existe dans la psychanalyse, est faite pour que cette exploration, cette interrogation n'ait pas lieu

...tant qu'effectivement elle n'aura pas eu lieu, nous ne pouvons pas en dire quoi que ce soit de plus que ce qui ne se dit nulle part parce que, à la vérité, il nous est impossible d'en parler tout seul.

Par contre, il est fort aisé de désigner un certain nombre de points, un certain nombre de choses comme étant, selon toute apparence, les conséquences du fait que ce saut est mis entre parenthèses. Interrogez par exemple ce qu'il en est des effets, si l'on peut dire, de la consécration...

⁷⁴ J. Lacan, Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École, in *Scilicet* n°1, op. cit. Il en existe une première version, publiée dans *Analytica* n° 8, Paris, Éd. Lyse, 1978.

je ne dirai pas officielle mais officiale, de la consécration comme office

...de ce qu'est un sujet avant et après ce saut présumé accompli.

Voilà aussi bien quelque chose qui, après tout, vaut question, par exemple, et qui vaut de rendre la question plus pressante, je veux dire qui ne vaut pas seulement question mais qui est prélude à réponse, insistance, si l'on peut dire, de la question, si bien sûr il s'avère par exemple qu'à mesure même de la durée de ce que j'ai appelé la consécration dans l'office, quelque chose vient à s'opacifier de fondamental concernant ce qu'il en est effectivement des présupposés nécessaires de l'acte psychanalytique, à savoir ce sur quoi j'ai terminé la dernière fois, en le désignant d'être à sa façon ce que nous appelons un acte de foi.

Acte de foi, ai-je dit, dans le *sujet supposé savoir* et précisément d'un sujet qui vient d'apprendre ce qu'il en est du *sujet supposé savoir*, au moins dans une opération exemplaire qui est celle de la psychanalyse. À savoir que loin que d'aucune façon puisse s'asseoir la psychanalyse comme il s'en est fait jusqu'ici de tout ce qui est énoncé d'une science, je veux dire ce moment où, d'une science, l'acquis passe au stade enseignable, autrement dit professoral, tout ce qui d'une science est énoncé ne met jamais en question ce qu'il en était avant que le savoir surgisse : qui le savait ?

La chose n'est même venue, je dois dire, à l'idée de personne parce que ça va tellement de soi qu'il y avait, avant, ce sujet supposé savoir. L'énoncé de la science, en principe la plus athéiste, est tellement sur ce point fermement théiste...

Car qu'est-ce, autre chose que ce sujet supposé savoir ?

...qu'à la vérité je ne connais rien de sérieux qui ait été avancé dans ce registre avant que la psychanalyse elle-même nous pose la question, à savoir proprement ceci - qui est intenable - que le sujet supposé savoir préexiste à son opération, quand cette opération consiste précisément en la répartition entre ces deux partenaires de ce dont il s'agit quant à ce qui s'y opère, à savoir ce que je vous ai appris à articuler, à isoler dans la logique du fantasme, ces deux termes qui sont le § et le (a), pour autant qu'au terme idéal de la psychanalyse, psychanalyse que j'appellerai *finie* s'entend...

et sachez bien qu'ici je laisse entre parenthèses l'accent que ce terme peut recevoir dans son usage en mathématiques, à savoir au niveau de la théorie des ensembles, de ce pas qui se fait du niveau où il s'agit d'un ensemble fini à celui où l'on peut traiter par des moyens éprouvés, inaugurés au niveau des ensembles finis, un ensemble qui ne l'est pas mais, pour l'instant, tenons-nous en à la psychanalyse finie

...disons qu'à la fin :

– le psychanalysant, nous n'allons pas dire qu'il est tout sujet puisque précisément il n'est *pas tout*, d'être divisé. Ce qui ne veut même pas dire que nous puissions dire pour autant qu'il est deux, mais qu'il est seulement sujet et qu'il n'est pas, ce sujet divisé, qu'il n'est *pas sans*...

selon la formule à l'usage de laquelle j'ai rompu ces quelques-uns qui m'entendent, au temps où je faisais le séminaire sur *L'angoisse* [1962-63]

...qu'il n'est *pas sans* cet objet enfin rejeté à la place préparée par la présence du psychanalyste pour qu'il se situe dans cette relation de cause de sa division de sujet...

– et que, d'autre part, l'analyste, lui, nous ne dirons pas plus qu'il est tout objet, qu'il n'est pourtant au terme seulement que cet objet rejeté, que c'est bien là que gît ce je ne sais quel mystère que recèle en somme ce que connaissent bien tous les praticiens, à savoir ce qui s'établit enfin, au niveau de la relation humaine comme on s'exprime, après le terme, entre celui qui a suivi le chemin de la psychanalyse et celui qui s'y est fait son guide.

La question de savoir comment quelqu'un peut être reconnu autrement que par les propres chemins dont il est assuré...

c'est-à-dire reconnu, autrement que par lui-même, être qualifié pour cette opération

...est une question, après tout, qui n'est pas spéciale à la psychanalyse. Elle se résout habituellement, comme dans la psychanalyse, par l'élection ou par une certaine forme de choix, de toute façon.

Vu du point de perspective que nous essayons d'établir, élection ou choix, tout cela se résume être dans le fond à peu près du même ordre, du moment que ça suppose toujours intact, non mis en question, le sujet supposé savoir.

Dans les formes d'élection que les aristocrates déclarent être les plus stupides, à savoir les élections démocratiques, on ne voit pas pourquoi elles seraient plus stupides que les autres, simplement ça suppose que « la base » comme on dit, le votant, l'élément, en sait un bout.

Ça ne peut pas reposer sur autre chose.

C'est à son niveau qu'on met le sujet supposé savoir.

Vous voyez que, tant que le sujet supposé savoir est là, les choses sont toujours très simples, surtout à partir du moment où on le met en question, parce que

si on le met en question, celui qu'on maintient pourtant dans un certain nombre d'opérations,

ça devient beaucoup moins important de savoir où on le met, et on ne voit pas, en effet, pourquoi on ne le mettrait pas au niveau de tout le monde.

C'est bien pour cela que l'Église, elle, est depuis longtemps l'institution la plus démocratique,

à savoir : tout se passe par élection, c'est que elle, elle a le Saint-Esprit. Le Saint-Esprit est une notion infiniment moins bête que celle du sujet

supposé savoir. Il n'y a qu'une différence, à ce niveau, à faire valoir en faveur du sujet supposé savoir, c'est que le sujet supposé savoir,

dans l'ensemble, on ne s'aperçoit pas qu'il est toujours là, de sorte qu'on n'est pas fautif à le maintenir.

C'est à partir du moment où il peut être mis en question qu'on peut soulever des catégories que je viens -

histoire de vous chatouiller l'oreille -

de sortir sous le terme, qui bien sûr ne peut aucunement être suffisant, de la bêtise.

Ce n'est pas parce qu'on s'obstine qu'on est bête, c'est quelquefois parce qu'on ne sait pas quoi faire.

Pour ce qu'il en est du Saint-Esprit, je vous fais remarquer que c'est une fonction beaucoup plus élaborée, dont je ne ferai pas, aujourd'hui,

la théorie mais dont il est tout de même possible, pour quiconque a un peu réfléchi - enfin essayé -

sur ce qu'il en est de la fonction de la trinité

chrétienne, de trouver des équivalents tout à fait précis quant aux fonctions que la psychanalyse permet

d'élaborer, et tout à fait spécialement celles que j'ai mises en valeur dans un certain de mes articles, celui sur les :

*questions préalables à tout traitement possible des psychoses*⁷⁵

sous le terme du Φ , seulement précisément le Φ n'est pas une position très tenable sinon dans les catégories de la psychose.

Laissons pointer, en quelque sorte, ce détour qui a bien son intérêt et revenons au transfert pour, une fois de plus...

mais c'est ici aujourd'hui très nécessaire
...articuler combien, puisque je l'ai introduit comme constituant de l'acte psychanalytique, [cet acte analytique] il est essentiel à la configuration comme telle du transfert.

Bien sûr, si on n'introduit pas le sujet supposé savoir, le transfert se maintient dans toute son opacité. Mais, à partir du moment où la notion du sujet supposé savoir comme fondamentale, et la fracture, si je puis dire, qu'il subit dans la psychanalyse sont mises au jour, le transfert s'éclaire singulièrement.

Ce qui bien sûr, alors, prend toute sa valeur de faire un regard en arrière et de nous apercevoir comment, par exemple, chaque fois qu'il s'agit du transfert, les auteurs, les bons, les honnêtes...

et je dois dire qu'il y en a beaucoup de cet ordre, ils font bien tout ce qu'ils peuvent
...évoqueront que la notion, la distance prise qui a permis l'instauration du transfert dans notre théorie, ne remonte à rien de moins qu'à ce moment précis où, comme vous le savez, au sortir d'une séance triomphante d'hypnose d'une patiente, elle lui jette - nous dit FREUD - ses bras autour de son cou⁷⁶.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

Bien sûr, on s'arrête, on s'émerveille, c'est à savoir que FREUD ne s'est pas ému pour autant.

« Elle me prend pour un autre », traduit- on la façon dont d'ailleurs FREUD s'exprime :

« Je ne suis pas *unwiderstehlich*, irrésistible à ce point, il y a quelque chose d'autre. »

On s'émerveille, comme s'il y avait là, je veux dire à ce niveau-là, à s'émerveiller.

⁷⁶ Cf. séance du 22 nov. 67, p. 19. Sur ce point, voir : S. Freud, Sigmund Freud présenté par lui-même, Paris, Gallimard, 1984, p.47, Trad. de F. Cambon, G.W. XVI.

Ce n'est peut-être pas tellement que FREUD, comme il s'exprime dans son humour propre, ne se soit pas cru l'objet qui est en question.

Ce n'est pas qu'on se croie ou qu'on ne se croie pas l'objet. C'est que, quand il s'agit de ça, à savoir de l'amour, on se croit dans le coup.

En d'autres termes, on a cette sorte de complaisance qui, si peu que ce soit, vous englué dans cette mélasse qu'on appelle l'amour.

Car enfin, pour l'instant, on fait comme ça toutes espèces d'opérations, d'arabesques autour de ce qu'il faut penser du transfert. Nous en voyons faire preuve de courage et dire :

« Mais comment donc, le transfert, ne rejetons pas tout du côté de l'analysé
– comme on s'exprime – nous y sommes aussi pour quelque chose. »

Et en effet !

Et comment que nous y sommes pour quelque chose et que la situation analytique y est pour un bout !

À partir de là, autre excès : c'est la situation analytique qui détermine tout, hors de la situation analytique, il n'y a pas de transfert.

Enfin vous connaissez là toute la variété, la gamme, la ronde qui se fait, où chacun rivalise de montrer un peu plus de liberté d'esprit que les autres.

Et puis il y a des choses très étranges aussi, une personne qui, lors d'un dernier congrès où il s'agissait de choses qu'on a mises en question lors de la réunion fermée ici, voulait savoir à quel moment, à propos de l'acte psychanalytique, j'allais raccorder tout cela au passage à l'acte et à l'*acting out*, bien sûr que je vais le faire.

À la vérité, la personne⁷⁷ qui a le mieux articulé cette question est quelqu'un qui – comme ça, par exception – se souvient de ce que j'ai pu déjà articuler là-dessus un certain 23 janvier 1963 [séminaire L'Angoisse].

L'auteur⁷⁸, dont je commençais d'introduire tout à l'heure la personnalité, est un auteur qui, à propos de l'*acting out*...

personne ne lui demandait à proprement parler de faire sur ce sujet une petite leçon sur le transfert

⁷⁷ Il s'agit probablement d'Irène Roublef qui a évoqué cette question de l'*acting out* lors de la séance fermée du 31-01-1968.

⁷⁸ Il s'agit probablement d'Olivier Flournoy déjà mis en cause sur ce point lors de la séance du 22-11-1967.

...fait une leçon sur le transfert, selon ce type d'article qui maintenant se répand de plus en plus : on articule sur le transfert des choses qui ne se concevraient même pas si le discours de LACAN n'existait pas. D'ailleurs on le consacre [Article] à démontrer que - par exemple - telle formulation que LACAN dans son rapport « Fonction et champ de la parole et du langage » [Écrits, p.237] a avancée, à savoir que l'inconscient, par exemple, c'est quelque chose qui manque au discours et qu'il faudra en quelque sorte suppléer, compléter dans l'histoire, que l'histoire se rétablisse dans sa complétude pour que - etc., etc., - se lève le symptôme et, naturellement on ricane :

« Ce serait si beau si c'était comme ça, chacun sait qu'une hystérique, ce n'est pas parce qu'elle se souvient que tout s'arrange. »

Ça dépend des cas, d'ailleurs, mais qu'importe ! On poursuit pour montrer à quel point est plus complexe ce dont il s'agit dans le discours analytique, et qu'il faut y distinguer ceci qui n'est pas simplement...

dit-on ou croit-on s'armer contre moi
...structure de l'énoncé, mais qu'il y a aussi de savoir à quoi ça sert, à savoir si on dit ou non la vérité et que, quelquefois, mentir c'est à proprement parler la façon dont le sujet annonce la vérité de son désir parce que, justement, il n'y a pas d'autre biais que de l'annoncer du mensonge.

Cette chose qui a été écrite il n'y a pas très longtemps, vous le voyez, consiste très précisément à ne dire très strictement que des choses que j'ai articulées de la façon la plus expresse.

Si j'ai tout à l'heure annoncé ce séminaire du 23 janvier 1963, c'est que c'est très exactement ce que j'ai dit de la fonction d'un certain type d'énoncés de l'inconscient, pour autant que l'énonciation qui s'y implique est proprement celle du mensonge, à savoir le point que FREUD lui-même a pointé du doigt dans le cas de l'homosexualité féminine⁷⁹.

Et que c'est ainsi précisément que le désir s'exprime et se situe, et que ce qui est avancé à ce propos comme étant le registre où joue dans son originalité l'interprétation analytique, à savoir justement ce qui fait que d'aucune façon n'est posable dans une espèce

⁷⁹ S. FREUD, «Sur la genèse d'un cas d'homosexualité féminine», in *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1978, p.264.

d'antériorité qui aurait pu être sue, ce qui est révélé par l'intervention proprement interprétative, à savoir ce qui fait du transfert bien autre chose qu'objet déjà là, déjà en quelque sorte inscrit dans tout ce qu'il va produire, pure et simple répétition de quelque chose qui déjà de l'antérieur ne ferait qu'attendre de s'y exprimer au lieu d'être produit de son effet rétroactif.

Bref tout ce que j'ai dit là depuis trois ans et dont, bien entendu, il ne faut pas croire que ça ne fait pas quand même son petit chemin, comme ça, par imbibition, de découvrir dans un second temps, en ne se souvenant que de ce que j'ai dit par exemple dix ans avant et en faisant de la seconde partie objection à la première.

Bref, on s'arme à l'occasion et aisément, et ce n'est que trop fréquent, contre ce que j'énonce, de ce que j'ai pu énoncer après un certain étagement édifié et parcouru, de ce que je construis pour vous permettre de vous repérer dans l'expérience analytique, et on fait objection de ce que j'ai dit à telle date ultérieure, comme si on l'inventait soi-même, à ce que j'ai dit d'abord et qui, bien entendu, peut être pris comme partiel, surtout si on l'isole du contexte, mais qui, d'ailleurs, au reste pour ce qu'il en est de l'effet de certaines interprétations purement complémentaires, si l'on peut dire, de tel morceau d'histoire au niveau de l'hystérique, a été effectivement précisé par moi comme fort limité et ne correspondant absolument pas, dès l'époque même où je l'ai articulé, à cette notion en quelque sorte trop objectivante de l'histoire qui consisterait à prendre la fonction de l'histoire autrement que comme histoire constituée à partir des préoccupations présentes, c'est-à-dire comme toute espèce d'histoire existante.

Et très précisément j'ai mis, dans mon discours qui est qualifié « Discours de Rome », là-dessus avec assez d'insistance, les pieds dans le plat, à savoir qu'aucune espèce de fonction de l'histoire ne s'articule, ne se comprend, sans l'histoire de l'histoire, à savoir à partir de quoi l'historien construit.

Je ne fais, je dois dire, cette remarque à propos d'un énoncé qui se présente comme une pauvreté, que simplement pour désigner ce quelque chose qui n'est après tout pas sans un certain rapport avec ce que j'appelais tout à l'heure la structure de ce qui se passe

à propos du pas qui est à faire, de celui que j'essaie de faire franchir aux psychanalystes, à savoir ce qui résulte de la mise en question du sujet supposé savoir.

Ce qui en résulte, cela veut dire le mode d'exercice de la question, la formulation d'une logique qui rende maniable quelque chose à partir de la révision nécessaire au niveau de ce préalable, de ce présumé, de ce préétabli, d'un *sujet supposé savoir* qui ne peut plus être le même, au moins dans un certain champ, celui où ce dont il s'agit c'est de savoir comment nous pouvons manier le savoir, là, dans un point précis du champ, où il s'agit non du savoir mais de quelque chose qui, pour nous, s'appelle la vérité.

Obtenir cette sorte de réponse, là précisément où ma question ne peut être ressentie que pour être la plus gênante parce que précisément toute l'ordination analytique est construite très précisément pour masquer cette question sur la fonction à réviser du sujet supposé savoir, ce mode très précis de réponse qui consiste, pour n'importe qui sait simplement lire, de façon purement fictive, à décomposer deux temps de mon discours pour n'en faire qu'une opposition de l'un à l'autre...

ce qui d'ailleurs est tout à fait impossible à trouver dans la plupart des cas et qui ne résulte que de la fiction qui ferait que l'auteur qui s'exprime aurait découvert lui-même la seconde partie tandis que je me serais tenu et limité à la première ...a ce quelque chose d'assez dérisoire qui somme toute n'est pas sans tenir à ce que l'on peut dire, là aussi, car il faut reconnaître où les choses s'insèrent dans leur réalité à ce qu'il en est du fond même de la question.

Car tout à l'heure, qu'ai-je fait quand j'ai parlé du transfert pour le ramener à sa simple, sa misérable origine ? Si j'ai parlé à ce propos si mal des termes de l'amour, n'est-ce pas parce que ce qui est l'os de la mise en question que constitue en soi le transfert, ce n'est ni qu'il est l'amour comme certains le disent, ni qu'il ne l'est pas comme d'autres l'avanceront volontiers : c'est qu'il met l'amour, si je puis dire, sur la sellette, et précisément de cette façon dérisoire, celle qui nous permet déjà de voir là, dans ce geste de l'hystérique à la sortie de la capture hypnotique, de voir ce dont il s'agit, dans ce qui est bien là, au fond, atteint, mais là d'emblée, c'est justement ce par quoi

je définis ce qu'il en est de cette chose combien plus riche et instructive et, à la vérité, nouvelle au monde, qui s'appelle la psychanalyse.

Elle atteint le but tout de suite, l'hystérique : FREUD dont elle suce la pomme, c'est l'objet a. Chacun sait que c'est là ce qu'il faut à une hystérique, surtout au sortir de l'hypnose où les choses sont en quelque sorte, si l'on peut dire, déblayées. Bien sûr, FREUD...

et c'est bien là le problème qui se pose à son propos ...d'où a-t-il pu mettre en suspens de cette façon radicale ce qu'il en est de l'amour ?

Nous pouvons peut-être nous en douter, justement, à repérer ce qu'il en est strictement de l'opération analytique.

Mais la question n'est pas là.

De le mettre en suspens lui a permis d'instaurer, de ce court-circuit originel, en effet, qu'il a su étendre jusqu'à lui donner cette place démesurée de toute l'opération analytique dans laquelle se découvre quoi ?

Tout le drame humain du désir, et à la fin, quoi ? Avec seulement, ce qui n'est pas rien, tout cet immense acquis, tout ce champ nouveau ouvert sur ce qu'il en est de la subjectivation, à la fin quoi ?

Mais le même résultat qui était atteint dans ce court instant, à savoir d'un côté le §, symbolisé par ce moment de l'émergence, ce moment foudroyant de l'entre-deux mondes d'un réveil du sommeil

hypnotique, et le (a) soudain serré dans les bras de l'hystérique. Si le (a) lui convient tellement bien, c'est justement parce qu'il est ce dont il s'agit au coeur de tous les habillements de l'amour qui s'y prend, c'est que...

je l'ai déjà, il me semble, suffisamment articulé jusqu'à l'illustrer à l'occasion

...c'est autour de cet objet(a) que s'installent, que s'instaurent, tous les revêtements narcissiques où se supporte l'amour.

L'hystérique, elle, c'est bien là ce qu'il lui faut, je veux dire ce qui nécessite ce *je veux* et *je ne veux pas* qui provient à la fois de la spécificité de cet objet et de son insoutenable nudité, de sorte qu'il est assez amusant, incidemment, de penser ...

ça nous aidera de le penser parce que ça mettra un certain nombre de choses à leur place
...en faisant toute la construction de la psychanalyse, ce FREUD qui jusqu'à la fin de sa vie s'est demandé « Que veut une femme ? » sans trouver la réponse, eh bien justement ça, ce qu'il a fait : *un psychanalyste*.

Au niveau de l'hystérique, en tout cas, c'est parfaitement vrai. Ce que devient le psychanalyste au terme de la psychanalyse, s'il est vrai qu'il se réduise à cet objet *a*, c'est exactement ce que veut l'hystérique.

On comprend pourquoi, dans la psychanalyse, l'hystérique guérit de tout sauf de son hystérie ! Ceci, bien sûr, n'est qu'une remarque latérale et dans laquelle vous auriez tort de voir plus de portée que ce sur quoi elle s'inscrit exactement.

Mais ce qu'il faut voir et ce que, pour rendre sensible à un certain nombre de ceux qui n'écoutent ces choses ici que de façon récente, j'arriverai bien à dire : mais n'y a-t-il pas là quelque chose, dans cette expulsion de l'objet(*a*), qui nous évoque en quelque sorte, puisque la « télé » nous le montre..., c'est un petit penchant qu'on prendrait assez volontiers, de trouver des analogies entre ce sur quoi nous opérons et je ne sais quoi qui se trouverait à des niveaux beaucoup plus abyssaux dans la biologie, de ce que, parce qu'il plaît aux biologistes d'exprimer en termes de messages les termes chromosomiques, quelqu'un peut en venir...

comme je l'ai entendu récemment, car quand il y a certaines conneries à dire, on peut dire qu'on ne le manque jamais !

...à faire cette découverte : on pourrait, en somme, dire après ça que le langage est structuré comme l'inconscient.

Ça ferait plaisir, ça !

Des gens qui croyaient qu'il fallait aller du connu à l'inconnu ! Mais là, allons-y ! Allons de l'inconnu au connu. C'est-à-dire que ça se fait aussi beaucoup, ça s'appelle l'occultisme. C'est ce que FREUD appelle le goût pour le *mystische Element*. C'est très précisément la réflexion qu'il s'est faite quand l'hystérique lui a foutu ses bras autour du cou.

Il parle très précisément, à ce moment, du *mystische Element*⁸⁰. Tout le sens de ce qu'a fait FREUD consiste précisément à s'avancer d'une façon telle qu'on procède contre le *mystische Element* et non pas en en partant. Et si FREUD proteste contre la protestation – car c'est exactement cela qu'il fait – qui s'élève autour de lui le jour où il dit qu'un rêve est menteur, il répète à ce moment-là : si ces gens sont révoltés de la façon dont l'inconscient peut être menteur, c'est parce qu'il n'y a rien à faire, quoi que j'aie dit sur le rêve, ils continueront de vouloir y maintenir le *mystische Element*, à savoir que l'inconscient ne peut pas mentir.

Alors, que ça ne nous empêche pas, quand même, de prendre notre petite métaphore, si cet objet(a) qu'à la fin de l'analyse il s'agit d'expulser, qui vient prendre la place de l'analyste, ça ne ressemble pas à quelque chose : l'expulsion des globules polaires dans la méiose, autrement dit, dans ce dont se débarrassent les cellules sexuelles dans leur maturation.

Ce serait élégant, ça !

En somme ce serait de ça qu'il s'agirait, grâce à quoi cette comparaison se poursuit : qu'est-ce que devient là la castration ?

Mais la castration, c'est justement ça, c'est le résultat, c'est la cellule réduite, en quelque sorte. À partir de là, la subjectivation est faite qui va leur permettre d'être, comme on dit, comme Dieu les a faits : mâle et femelle. La castration, ce serait vraiment la préparation de la conjonction de leurs jouissances.

De temps en temps, comme ça, en marge de la psychanalyse, naturellement ça ne comporte aucun sérieux mais enfin il y en a qui rêvent comme ça, et ça, ça a compté, on a dit ça.

Il n'y a qu'un petit malheur, c'est que nous sommes au niveau de la subjectivation de cette fonction de l'homme et de la femme et qu'au niveau de la subjectivation, c'est en tant qu'objet(a) – cet objet(a) expulsé – que va se présenter dans le réel celui qui est appelé à être le partenaire sexuel. C'est là que gît la différence entre l'union des gamètes et ce qu'il en est de la réalisation subjective de l'homme et de la femme.

Naturellement, on peut voir à ce niveau se précipiter toutes les folles du monde.

⁸⁰ S. FREUD, Sigmund FREUD présenté par lui-même, op. cit., p.47.

Enfin, Dieu merci, il n'y en a pas trop dans notre champ, de celles qui vont chercher leurs références concernant je ne sais quels prétendus obstacles de la sexualité féminine dans la crainte, une crainte de la pénétration, qu'elle ne soit née au niveau de l'effraction que le spermatozoïde fait dans la capsule de l'ovule. Vous voyez que ce n'est pas moi qui, pour la première fois, agite devant vous...

mais pour qu'on s'en distingue, pour qu'on marque bien à ce propos les différences
...des fantasmes prétendument biologiques.
Quand je dis que c'est dans l'objet(a) que sera ensuite retrouvé toujours et nécessairement le partenaire sexuel, là nous voyons surgir l'antique vérité inscrite au coin de la *Genèse*, le fait que le partenaire...

et Dieu sait que ça ne l'engage à rien
...figurait dans le mythe comme étant la côte d'Adam, donc le (a).

C'est bien pour ça que ça va si mal depuis ce temps-là, concernant ce qu'il en est de cette perfection qui s'imaginerait comme étant la conjonction de deux jouissances, et qu'à la vérité, bien sûr, c'est de cette première et simple reconnaissance que ressort la nécessité du médium, de l'intermédiaire des défilés constitués par le fantasme, à savoir de cette infinie complexité, cette richesse du désir, avec tous ces penchants, toutes ces régions, toute cette carte qui peut se dessiner, tous ces effets au niveau de ces pentes que nous appelons névrotiques, psychotiques ou perverses, et qui s'insèrent précisément dans cette distance à jamais établie entre les deux jouissances.

C'est ainsi qu'il est étrange qu'au niveau de l'Église, où ils ne sont pas tellement cons quand même, ils doivent bien s'apercevoir que là, FREUD dit la même chose que ce qu'ils sont présumés savoir être la vérité, depuis le temps qu'ils enseignent qu'il y a quelque chose qui cloche du côté du sexe.

Sans ça, à quoi bon ce réseau technique abrutissant ? Eh bien, pas du tout, leur préférence dans ce coin-là va nettement à JUNG dont il est clair que sa position est exactement opposée, à savoir que nous rentrons dans la sphère de la gnose, à savoir de l'obligatoire complémentaire du *yin* et du *yang*, de tous les signes que vous voyez tourner l'un autour de l'autre comme si pour toujours ils étaient là pour se rejoindre, *animus* et *anima*, l'essence complète du mâle et du femelle.

Vous me croyez si vous voulez, les ecclésiastiques préfèrent ça ! J'ouvre la question de savoir si ce n'est pas justement pour ça, si on était dans le vrai comme eux, où irait leur magistère ?

Ce n'est pas pour l'instant...

je ne me livre pas à des excès vains de langage ...simplement pour le plaisir de me promener d'une façon incommode dans le champ de ce qu'on appelle l'*aggiornamento* parce que, bien sûr, ce sont des remarques qu'au point où nous en sommes maintenant je peux aller faire jusqu'au Saint-Office.

J'y suis allé il n'y a pas longtemps, je vous assure que ce que je leur ai dit les a beaucoup intéressés. Je n'ai pas absolument poussé la question jusqu'à leur dire :

« Est-ce que c'est parce que c'est la vérité que ça ne vous plaît pas ? la vérité que vous savez être la vérité ? »

Je leur ai laissé le temps de s'y faire.

Si je vous en parle ici, c'est pourquoi ?

C'est pour vous dire que ce qui est si gênant peut-être au niveau du pouvoir...

dans certains côtés, où on a quand même un petit peu plus de bouteille que chez nous

...ça peut être quelque chose aussi peut-être du même ordre que ce qui peut se passer au niveau de cette espèce de principauté bizarre, de Monaco, de la vérité qui s'appelle Association Psychanalytique Internationale. Il peut y avoir des effets du même ordre.

Ce n'est pas toujours si commode de savoir bien exactement ce qu'on fait, d'autant plus qu'en fin de compte, peut-être pouvons-nous mettre les points sur les « i » sur un certain nombre de choses, à savoir que l'aventure analytique, si loin qu'elle ait permis d'articuler les choses, très précisément ce qui s'appelle l'inconscient, le désir humain est peut-être d'apporter quelque chose qui redonne son regain à ce qui a commencé dans une certaine pente de crétinisation qui est celle qui s'est accompagnée de l'idée de progrès obligatoire à la traîne de la science.

Ce regain de vérité, il faudra voir où il se situe, je veux dire si c'est ainsi que se définit l'expérience analytique d'instaurer ces défilés, d'instaurer cette formidable production qui s'installe où ?

Mais dans une béance qui n'est pas du tout constituée par la castration elle-même, dont la castration, bien sûr, est le signe, et je dirai enfin le tempérament le plus juste, la solution la plus élégante.

Mais il n'en reste pas moins quoi ?

Mais que nous savons très bien que la jouissance, elle, reste en dehors. Nous ne savons pas un mot de plus concernant ce qu'il en est de la jouissance féminine. Ce n'est pas une question qui date d'hier pourtant, il y avait déjà un certain Jupiter, par exemple, sujet supposé savoir : il ne savait pas ça. Il a demandé à Tirésias. Chose formidable, Tirésias en savait un bout de plus ! Il n'a eu qu'un tort, c'est de le dire. Il y a, comme vous le savez, perdu la vue. Vous voyez que ces choses sont inscrites depuis longtemps dans la réalité, dans les marges d'une certaine tradition humaine.

Mais enfin, il conviendrait peut-être aussi de nous apercevoir pour bien comprendre, et d'ailleurs ce qui rend légitime notre intrusion de la logique dans ce dont il s'agit concernant l'acte psychanalytique, c'est aussi bien ce qu'il y a à englober notre bulle. Ce n'est certes pas la réduire à rien que de la qualifier de bulle, si c'est là où se situe tout ce qui se passe de sensé, d'intelligible, et aussi d'insensé même, mais enfin il conviendrait de savoir où se situent les choses, par exemple pour ce qu'il en est de la jouissance féminine. Là, il est bien clair que c'est complètement laissé hors du champ.

Pourquoi est-ce que je parle d'abord de la jouissance féminine ? Mais c'est peut-être pour déjà préciser quelque chose, que le *sujet supposé savoir* dont il s'agit, et Dieu sait qu'il ne faudrait pas s'y tromper, certains pourraient croire, parce que tout se produit comme confusion, que nous saurions, quelque part du côté du sujet supposé savoir, comment on va à la jouissance¹⁴. J'en appelle à tous les psychanalystes, enfin, ceux qui tout de même savent de quoi on parle, et ce qu'on peut viser et atteindre.

On déblaye le terrain devant la porte, mais pour la porte, je crois que nous sommes très peu compétents. Après une très bonne analyse, disons qu'une femme peut prendre son pied. Tout de même, s'il y a un petit avantage de gagné, c'est très précisément dans la mesure et pour le cas où, juste avant, elle se serait prise pour le Φ de tout à l'heure car, bien sûr, radicalement frigide.

Mais il n'y a pas que ça ; est-ce que vous apercevez aussi ceci, c'est que FREUD a bien remarqué quand il s'agit de la libido telle qu'il la définit, c'est-à-dire justement du champ tel qu'il s'agit dans l'analyse, la libido désir, il n'y en aurait que de masculine, dit-il, de libido. Cela devrait nous mettre la puce à l'oreille et nous montrer précisément ce que j'ai déjà accentué, que ce dont il s'agit, c'est le rapport de subjectivation concernant la chose du sexe, mais pour autant que cette subjectivation aboutit au rapport logiquement défini par § ◇ a, ici tout le monde est égal.

Quant à la libido, on peut bien la qualifier, comme on veut, de masculine ou de féminine. Il est bien clair que ce qui laisse à penser que c'est plutôt masculine qu'elle est, c'est que, du côté de la jouissance, pour ce qui est de l'homme, c'est encore reculer beaucoup plus loin, parce que la jouissance féminine, nous l'avons encore là, de temps en temps, à la portée de ce que vous savez, mais pour la jouissance masculine, pour ce qu'il en est tout au moins de l'expérience analytique, chose étrange, jamais personne ne semble s'être aperçu qu'elle est réduite très précisément au mythe d'OEdipe.

Seulement voilà, depuis le temps que je me tue à dire que l'inconscient est structuré comme un langage, personne ne s'est encore aperçu que le mythe originel, celui de *Totem et Tabou*⁸¹, l'OEdipe pour tout dire, c'est peut-être un drame originel, sans doute, seulement c'est un drame aphasique. Le père jouit de toutes les femmes : telle est l'essence du mythe d'OEdipe, je veux dire sous la plume de FREUD. Puis il y en a à qui ça ne va pas, on le bousille et on le mange. Ça n'a rien à faire avec aucun drame. Si les psychanalystes étaient plus sérieux, au lieu de passer leur temps à trifouiller dans Agamemnon ou dans OEdipe pour en tirer je ne sais quoi, toujours la même chose, ils auraient commencé par faire cette remarque que ce qu'il y a à expliquer, c'est justement que ce soit passé dans une tragédie, mais qu'il y a une chose beaucoup plus importante à expliquer encore, c'est pourquoi jamais les psychanalystes n'ont formulé expressément que l'OEdipe n'est qu'un mythe grâce à quoi en quelque sorte ils mettent en place les limites de leur opération.

⁸¹ S. FREUD, *Totem et tabou*, Paris, Gallimard, 1993 (trad. Mariélène Weber). G.W.IX.

Et il est tellement important de le dire !
C'est cela qui permet de mettre à sa place ce qu'il en est dans le traitement psychanalytique, à l'intérieur de ce cadre mythique destiné à contenir dans un dehors, déjà, à l'intérieur de quoi va pouvoir se mettre la division réalisée d'où je suis parti, à savoir qu'au terme de l'acte analytique, il y a sur la scène, cette scène qui est structurante, mais seulement à ce niveau, le (a) à ce point extrême où nous savons qu'il est au terme de la destinée du héros dans la tragédie, il n'est plus que ça, et que tout ce qui est de l'ordre du sujet est au niveau de ce quelque chose qui a ce caractère divisé qu'il y a entre le spectateur et le chœur.
Ce n'est pas une raison – et c'est là ce qui est à regarder de près – parce que cet OEdipe est venu un jour sur la scène pour qu'on ne voie pas que son rôle économique dans la psychanalyse est ailleurs, à savoir cette mise en suspens des pôles ennemis de la jouissance, de la jouissance mâle et de la jouissance de la femme.

Assurément, dans cette étrange division déjà que nous constatons, qui à mon sens n'a jamais été mise vraiment en relief, de la différence de la fonction du mythe d'OEdipe, c'est-à-dire de celui du père de la horde primordiale qui n'a aucun droit à être appelé de l'OEdipe, comme vous le voyez, et de l'usage figuré, au niveau de la scène dont il s'agit, quand FREUD le reconnaît, le transpose et le fait jouer, qu'il s'agisse de la scène sophocléenne ou de celle de SHAKESPEARE, là est précisément ce qui nous permet de faire la distance de ce qui s'opère réellement dans la psychanalyse avec ce qui ne s'y opère pas.

Pour être complet, au passage, et avant de continuer, j'ajouterai que vous remarquerez qu'il y a dans le texte de FREUD un troisième terme, celui de *Moïse et le monothéisme*⁸², que FREUD n'hésite pas, pas plus dans ce troisième cas que dans les deux premiers qui ne se ressemblent en rien, à prétendre y faire fonctionner toujours de la même façon le père et son meurtre. Est-ce que cela ne devrait pas commencer à éveiller chez vous de petites suggestions, rien que déjà d'amener de pareilles questions, spécialement sur cette tellement évidente tripartition de la fonction résumée comme oedipienne dans la théorie freudienne, et que pas le plus

⁸² S. FREUD, [Moïse et le monothéisme](#), Paris, Gallimard, 1967.(trad. A. Bermann) — G.W.XVI.

petit commencement d'élaboration au niveau véritable de ce dont il s'agit n'ait encore été fait, et nommément d'ailleurs pas par moi, mais ça vous savez pourquoi. C'est ce que je vous avais préparé sur le séminaire sur les Noms-du-père⁸³, tout ayant démontré à ce moment-là que si je commençais à rentrer dans ce champ..., disons qu'ils m'ont paru un peu fragiles pour qu'on entre là-dedans, je parle de ceux que ça intéresse et qui ont bien assez de leur champ psychanalytique que voici défini comme n'étant nullement quelque chose qui, d'aucune façon, peut prétendre à reprendre la scène, ni la tragédie, ni le circuit oedipien.

Qu'est-ce que nous faisons dans l'analyse ?

Nous nous apercevons des ratés, des différences, des différences par rapport - à quoi ? - à quelque chose que nous ne connaissons en rien, par rapport à un mythe, par rapport simplement à quelque chose qui nous permet de mettre en ordre nos observations.

Nous n'allons pas dire : nous sommes en train, dans la psychanalyse, de faire quoi que ce soit mûrir de prétendu prégénital, bien au contraire, puisque c'est par la régression que nous nous avançons dans ces champs de la prématuration.

C'est précisément, comme il saute aux yeux et comme n'importe qui de pas absolument englué par les choses auxquelles il faut bien que nous en venions, ce qui a été vu par des femmes précisément...

qui sont assurément dans la psychanalyse ce qu'il y a eu de plus efficace et, dans certains cas, de moins bête

...par des femmes, par Melanie Klein.

Qu'est-ce que nous faisons ?

De quoi est-ce que nous nous apercevons ?

Que c'est précisément aux niveaux prégénitaux que nous avons à reconnaître la fonction de l'Œdipe. C'est en cela que consiste essentiellement la psychanalyse.

Par conséquent, il n'y a aucune expérience oedipienne dans la psychanalyse. L'Œdipe est le cadre dans lequel nous pouvons régler le jeu - je dis « le jeu » intentionnellement.

Il s'agit de savoir...

c'est pour ça que j'essaie ici d'introduire quelque logique

...à quel jeu on joue.

⁸³ Ce séminaire interrompu - LACAN évincé de Sainte-Anne... - n'a pas été repris et se limite à sa 1ère séance du 20-11- 1963.

Il n'est pas d'usage de commencer à jouer au poker et de dire tout d'un coup : « Ah pardon ! Je jouais à la manille depuis cinq minutes. » Ça ne se fait pas, en mathématiques tout au moins.

C'est bien pour ça que j'essaie de temps en temps d'y prendre quelques références. Je ne vais pas vous tenir plus longtemps aujourd'hui, d'autant que je sens qu'à cet endroit, rien ne nous presse.

Je ne vois pas plutôt pourquoi je ferais la coupure ici ou là, je le fais selon le temps.

Je n'ai pas abordé la question dans les termes exprès où je vais les poser, en termes de logique.

Pourquoi en termes de logique ?

Parce que dans toute la science – je vous en donne cette nouvelle définition – la logique se définit comme ce quelque chose qui proprement a pour fin de résorber le problème du sujet supposé savoir, en elle, en elle seulement, au moins dans la logique moderne, dans celle de laquelle nous allons partir la prochaine fois quand il s'agira précisément de poser la question logique, à savoir de ces figures littérales qui sont celles grâce auxquelles nous pouvons progresser dans ces problèmes, de figurer en termes littéraux, en termes d'algèbre logique, comment se pose la question de savoir en termes de quantification ce que veut dire

« il existe un psychanalyste ».

Nous pourrions faire un progrès là où jusqu'à présent on n'a jamais su que faire quelque chose de si obscur, de si absurde comme entérinement d'une qualification, que tout ce qui s'est déjà fait ailleurs et que j'évoquais tout à l'heure et qui ici justement, de suivre une expérience si particulièrement grave concernant le sujet supposé savoir, prend un aspect, un accent, une forme, une valeur de rechute qui en précipite si dangereusement les conséquences.

Ces conséquences, nous pourrions les figurer d'une façon implacable et, en quelque sorte, tangible à seulement les faire supporter par ces traits, ces figures, ces compositions de la logique moderne, je parle de celles qui introduisent ce à quoi j'ai déjà fait un mot d'annonce, j'en ai sorti le mot, juste avant une certaine interruption de notre séminaire : les quantificateurs.

Si cela nous rendra service ?

Sachez que ce sera précisément en fonction de ce que j'ai avancé tout à l'heure, d'une définition qui certes n'a pas été donnée, jamais, par aucun logicien, puisque aussi bien cette dimension, justement parce qu'ils sont logiciens, elle est pour eux à jamais résorbée, escamotée.

Ils ne s'aperçoivent pas – chacun son point noir – que la fonction de la logique, c'est très précisément ceci que soit dûment résorbée, escamotée, la question du sujet supposé savoir.

En logique, cela ne se pose pas.

Cela ne fait aucune espèce de doute qu'avant la naissance de la logique moderne, il n'y avait très certainement personne qui en avait la moindre idée et, à l'intérieur de la logique...

ce n'est pas aujourd'hui qu'il faut le démontrer, mais ce serait aisé, et en tout cas j'en propose le problème, la trace et l'indication, ce pourrait être l'objet d'un travail fort élégant, plus élégant que je ne saurais le faire moi-même, de la part d'un logicien ...ce qui fonde, ce qui légitime, ce qui motive l'existence de la logique, c'est ce point infime que de définir le champ où n'est rien le sujet supposé savoir. C'est précisément parce qu'il n'est rien là, et qu'ailleurs il est fallace, que nous qui sommes entre les deux, à prendre appui sur la logique d'une part, sur notre expérience de l'autre, nous pourrions au moins introduire une question dont il n'est pas sûr...

le pire, comme dit CLAUDEL⁸⁴, n'est pas toujours sûr ...qu'elle soit à jamais sans effet chez les psychanalystes.

84 « Le pire n'est pas toujours sûr » : sous-titre du Soulier de satin : Paul Claudel ,Théâtre II , Le soulier de satin , Paris, Gallimard , Pléiade, 1956, p.647.

Quelqu'un qui, déjà alerté la dernière fois par les soins de Monsieur Charles MELMAN..

qui avait bien voulu la dernière fois tenir la place ici, pour le séminaire fermé de la fin janvier ...s'est trouvé par lui sollicité, et de façon d'autant plus légitime que Jacques NASSIF - dont il s'agit - a bien voulu faire, pour le *Bulletin de l'École Freudienne*, le résumé de mon séminaire de l'année dernière, celui sur *La logique du fantasme*.

Il a bien voulu répondre à cet appel qui consistait à lui demander s'il n'y avait pas quelque chose à dire, ou à interroger, ou à présenter, qui donne une idée de la façon dont il entend le point où nous en sommes venus cette année.

Je lui sais tout à fait gré d'avoir bien voulu donner cette réponse, c'est-à-dire préparer quelque chose qui va servir d'introduction à ce qui va se dire aujourd'hui.

Déjà, je puis dire en quel sens ceci m'apporte satisfaction :

- d'abord pour le pur et simple fait qu'il a préparé ce travail, qu'il l'a préparé d'une façon compétente, étant parfaitement au fait de ce que j'ai dit l'année dernière...

- et puis il se trouve que, de ce travail, ce qu'il a extrait, je veux dire ce qu'il a mis en valeur, ce qu'il a isolé par rapport au contenu de ce que j'ai dit l'année dernière, c'est à proprement parler le réseau logique et surtout son importance, son accent, sa signification dans ce qui est peut-être défini, indiqué comme l'orientation de mon discours, enfin sa visée, sa fin, pour dire le mot.

Que nous soyons précisément au point où, dans cette élaboration, cette question que je pose sur l'acte analytique qui se présente comme quelque chose de profondément impliquant, pour chacun de ceux qui ici m'écoutent au titre d'analystes, nous en arrivons justement à ce point où je vais mettre un accent plus fort encore que celui qui a été mis jusqu'ici, justement pour ne pas simplement...

sur ce quelque chose qui peut s'entendre d'une certaine façon comme : « en toute chose, il y a une logique » (personne ne sait bien ce que cela veut dire)

...dire qu'il y a là une logique interne à quelque chose, qu'on serait là simplement à chercher la logique de la chose, c'est-à-dire que le terme « logique » serait là mis en usage d'une façon en quelque sorte métaphorique.

Non, ce n'est pas tout à fait cela à quoi nous en venons et, la dernière fois, au terme de mon discours, il y en avait l'indication dans cette affirmation certainement audacieuse, et dont, je ne m'attends pas à l'avance qu'elle trouve écho, résonance - j'espère au moins sympathie - dans l'oreille de tel ou tel de ceux que je peux avoir dans mon auditoire ici présents au titre de logiciens.

Enfin, ce que j'ai indiqué c'est ceci, c'est qu'il devait y avoir...

et, bien sûr, j'espère me montrer en état d'apporter dans ce sens quelque argument

...quelque relation, quelque possibilité même de *définir* comme telle la logique...

la logique au sens précis du terme, à savoir cette science qui s'est élaborée, précisée, définie

...et en disant « définir » cela ne veut pas dire qu'elle se soit définie du premier pas, du premier coup.

Disons tout au moins que peut-être est-ce sa propriété qu'elle ne puisse sans doute à proprement parler s'établir que d'une déjà très articulée *définition*. C'est bien pourquoi, en effet, on ne commence, - à proprement parler - à la distinguer qu'avec ARISTOTE, et qu'on a déjà, d'ores et déjà, le sentiment qu'elle est portée d'emblée à une sorte de perfection, qui n'exclut pas quand même qu'il y a eu de très sérieux décalages, décrochages même, qui - en quelque sorte - nous permettent d'approfondir ce dont il s'agit.

J'ai posé l'autre jour qu'il y avait peut-être une définition à laquelle personne n'avait jamais songé jusqu'à présent et que nous essaierons de formuler de façon tout à fait précise, qui pourrait s'articuler autour de ceci :

ce que par la logique on essaie...

c'est bien ce « on » aussi qui ici méritera d'être retenu et, en quelque sorte, signalé d'une parenthèse comme point à élucider pour la suite

...c'est quelque chose qui serait de l'ordre de quoi ? de la maîtrise ou du débarras (c'est quelquefois la même chose) à l'endroit précisément de ce qu'ici nous pointons dans notre pratique à nous, analystes, comme « *le sujet supposé savoir* » : un champ de la science qui aurait précisément pour fin...

et même ici il ne serait pas trop de dire « pour objet » car le mot « objet » ici prend toute son ambiguïté d'être interne à l'opération elle-même

...disons-le tout de suite, d'exclure...

de quelque chose pourtant non seulement d'articulable mais d'articulé

...d'exclure comme tel le « *sujet supposé savoir* ».

C'est une idée - de le définir ainsi - qui ne peut évidemment venir qu'à partir du point où nous en sommes...

tout au moins nous en sommes... je vous ai suffisamment habitués à poser la question comme ça, à savoir à vous apercevoir que dans la psychanalyse, et c'est vraiment là le seul point vif, le seul noeud, la seule difficulté

...le point qui à la fois distingue la psychanalyse et la met profondément en question comme science, c'est justement cette chose - qui d'ailleurs n'a jamais été à proprement parler critiquée, accrochée comme telle - c'est à savoir : que ce que le savoir construit - ça ne va pas de soi - quelqu'un le savait avant.

Chose curieuse, la question paraît superflue partout ailleurs dans la science. Il est bien clair que ceci tient à la façon dont cette science elle-même s'est originée.

Vous verrez que, dans ce que va vous dire tout à l'heure Monsieur NASSIF, il y a le repérage précis du point où, en effet, on peut dire que c'est ainsi que la science s'est originée.

Seulement c'est - à suivre ce que j'articule - précisément ce qui pour la psychanalyse n'est pas ainsi institué, la question propre de la psychanalyse, celle qui constitue...

ou tout au moins autour de quoi s'institue ...ce point obscur et que nous essayons cette année de mettre dans un certain éclairage, c'est l'acte psychanalytique.

En d'autres termes, il n'est point possible de faire la moindre avancée, le moindre progrès quant à cet acte lui-même, car il s'agit de l'acte, c'est bien là le grave de ce discours, que ça n'est point pensée sur l'acte, c'est discours qui s'institue à l'intérieur de l'acte et, si l'on peut dire, ce discours doit s'ordonner de telle sorte qu'il ne puisse pas y avoir de doute, qu'il ne s'articule pas autrement.

C'est bien là ce qu'il y a de plus difficile et de plus scabreux, et ce qui ne permet pas du tout de l'accueillir à la façon dont sont accueillis en général les discours de philosophes qui sont entendus d'une façon qu'on connaît bien, qui est celle-ci : qu'est-ce qu'on peut faire comme musique autour !

Puisqu'après tout, le jour de l'examen, il faut bien mettre les philosophes aussi là où ils sont, c'est-à-dire sur les bancs de l'école, c'est tout ce qu'on vous demande, c'est de la musique autour du discours du professeur.

Mais je ne suis pas un professeur parce que justement je mets en question le sujet supposé savoir.

C'est justement ce que le professeur ne met jamais en question puisqu'il est essentiellement, en tant que professeur, son représentant.

Je ne suis pas en train de parler des savants, je suis en train de parler du savant au moment où il commence à être professeur.

Mon discours analytique, d'ailleurs, n'a jamais cessé d'être dans cette position qui constitue justement sa précarité, son danger, et aussi sa suite de conséquences. Je me souviens de la véritable *horrification* que j'avais produite auprès de mon cher ami Maurice MERLEAU-PONTY quand je lui avais expliqué que j'étais dans la position de dire certaines choses, qui maintenant sont devenues de la musique, bien sûr, mais qui au moment où je les disais étaient tout de même dites d'une certaine façon, toujours dans ce biais, ce n'était pas parce que je n'avais pas encore posé la question comme je la pose maintenant qu'elles n'étaient pas déjà instituées

réellement comme cela, et ce que je disais sur la matière analytique était ce qu'elle a toujours été, de nature telle que justement de passer par ce clivage, cette fente qui lui donne ce caractère, à ce discours, tellement insatisfaisant parce qu'on ne voit pas les choses bien rangées là, dans la construction positiviste, avec des étages, et ça monte en pointe, ce qui est évidemment bien reposant, ce qui répond à une certaine classification des sciences qui est celle qui reste dominante dans les esprits de ceux qui entrent dans quoi que ce soit : la médecine, la psychologie et autres emplois, mais ce qui n'est évidemment pas tenable à partir du moment où nous sommes dans la pratique psychanalytique..

Alors, comme cette sorte de discours a toujours engendré, bien sûr, ce je ne sais quel malaise que comporte qu'il ne soit point un discours de professeur, c'est cela qui entraînait en marge ces sortes de bruissements, de murmures, de commentaires qui aboutissaient à des formules aussi naïves que celle-ci..

ceci étant d'autant plus déconcertant qu'elles se produisaient dans la bouche de gens qui devaient être les moins naïfs

...du célèbre pilier de comité de rédaction, comme ça, qui devrait quand même en savoir un bout sur ce qui se dit et ce qui ne se dit pas, qu'on obtienne de lui ce cri d'enfant, que j'ai reproduit quelque part, à savoir :

« Pourquoi est-ce qu'il ne dit pas le vrai sur le vrai⁸⁵ ? ».

C'est évidemment assez comique et ça donne un petit peu une idée de la mesure, par exemple, des réactions diversement éprouvées, tourmentées, voire paniques, ou au contraire ironiques, que je pouvais recueillir..

c'est en ces termes que je m'exprimais auprès de
MERLEAU-PONTY

...dès l'après-midi même du jour où je parlais.

Là, j'ai le privilège d'avoir cette ponction, cet échantillonnage sur mon auditoire, que ce soient des gens qui viennent sur mon divan pour m'en communiquer le premier choc, de ce discours.

L'*horrification*, comme je l'ai exprimé, qui s'est aussitôt manifestée chez mon interlocuteur, MERLEAU-PONTY en l'occasion, est véritablement à soi toute seule significative de la différence qu'il y a entre ma position dans ce discours et celle du professeur.

85 Cf. note 22 de la séance du 29-11.

Elle tient justement tout entière à la mise en question du sujet supposé savoir, car tout est là. Je veux dire que même à prendre les positions les plus radicales, les plus idéalistes, les plus phénoménologisantes, il n'en reste pas moins qu'il y a une chose qui n'est pas mise en question...

même si vous allez au-delà de la conscience thétique, comme on dit, si, à vous mettre dans la conscience non thétique, vous prenez ce recul vis-à-vis de la réalité qui a l'air d'être quelque chose de tout à fait subversif, bref si vous faites le pas existentialiste

...il y a une chose que vous ne mettez toujours pas en question, c'est à savoir si ce que vous dites était vrai avant.

C'est justement là, la question pour le psychanalyste, et le plus fort, c'est que n'importe quel psychanalyste, je dirais le moins réfléchi, est capable de le sentir, tout au moins, il va même jusqu'à l'exprimer, dans un discours par exemple, auquel je faisais allusion la dernière fois :

le « personnage » qui n'est certes pas dans mon sillage puisque justement il se croit obligé de l'exprimer en opposition à ce que je dis, ce qui est vraiment comique car il ne pourrait même pas commencer de l'exprimer s'il n'y avait pas eu auparavant tout mon discours, c'est à cela que j'ai fait allusion en parlant de cet article qui, au reste, fait partie d'un congrès qui n'est pas encore sorti dans la *Revue française de psychanalyse* où il paraîtra sûrement un jour⁸⁶.

Maintenant, après cette introduction, vous allez voir que le discours de NASSIF, auquel j'ajouterai ce qui conviendra, va venir en son point destiné à rassembler ce qui a pu constituer l'essence de ce que j'ai articulé l'année dernière comme logique du fantasme, au moment où, précisément, mon discours de cette année, cette présence de la logique...

et non pas cette élaboration logique
...cette présence de la logique comme instance exemplaire qui, en tant qu'elle est expressément faite pour se débarrasser du sujet supposé savoir, peut-être...

et c'est ce que dans la suite de mon discours de cette année j'essaierai de vous montrer

86 Il s'agit du XXVIIIème Congrès des psychanalystes de langues romanes, dont il est déjà question dans la séance du 22 nov. 67 (cf. note 6). En ce qui concerne le « personnage » évoqué ci-dessus, des notes d'auditeurs indiquent qu'il s'agirait de Viderman.

...nous donne le tracé, l'indication d'un sentier en quelque sorte, qui est celui qui nous est prédestiné, ce sentier qu'en quelque sorte déjà elle nous préfigurerait dans toute la mesure où ses variations, ses vibrations, ses palpitations, à cette logique, et précisément depuis le temps...

corrélatif du temps de la science – ce n'est pas pour rien

...où elle-même s'est mise à vibrer, à ne plus pouvoir rester sur son assiette aristotélicienne, la façon, en somme, dont elle ne peut pas se débarrasser du sujet supposé savoir, si c'est bien ainsi que nous devons interpréter la difficulté de la mise au point de cette logique qu'on appelle logique mathématique ou logistique. Il y a là quelque chose dont nous pouvons trouver tracé pour la manière dont la question se pose à nous, concernant ce qu'il en est de l'acte analytique, car c'est précisément à ce point, c'est-à-dire là où l'analyste doit se situer...

je ne dis pas seulement se reconnaître en acte ...se situer, c'est là que nous pouvons trouver secours – du moins ainsi l'ai-je pensé – de la logique, d'une façon qui nous éclaire au moins quant aux points sur lesquels, il ne faut pas verser, il ne faut pas se laisser prendre à quelque confusion, concernant ce qui fait le statut du psychanalyste.

Je vous donne la parole.

Je vous prie d'abord de m'excuser parce que vous ne vous attendiez sans doute pas, et moi non plus d'ailleurs, à avoir à entendre parler un scribe, ce qui évidemment risque de le faire balbutier beaucoup.

Finalement, j'ai été assez pressé moi-même, et un scribe pressé risque de se faire encore moins entendre, si bien que ce que je vais vous dire risque d'être un peu trop écrit, mais écrit aussi d'une part parce que je suis amené à répéter des choses que vous avez peut-être tous déjà entendues et pourtant qui risquent néanmoins de passer pour allusives.

Enfin je suis pris dans cette paraphrase malgré moi du discours de Lacan, et je voudrais, pour commencer donc, vous laisser sur ces deux exergues que je tire d'[Edmond JABES](#)⁸⁸. Il fait dire à certain de ses rabbins imaginaires ces deux choses à quelques pages d'intervalle :

« Enfant, lorsque j'écrivis pour la première fois mon nom, j'eus conscience de commencer un livre »

et, plusieurs pages plus loin :

« Mon nom est une question, et ma liberté dans mon penchant pour les questions. »

Je crois que, s'il y a un discours possible sur la psychanalyse, il se situe entre ces deux mises en question du nom. Il ne s'agit pas d'écrire un livre. Il ne s'agit pas simplement d'être une question.

Je crois que, si le séminaire de l'année dernière s'intitule *Logique du fantasme*, c'est parce qu'il tente de produire une nouvelle négation qui permette d'entendre et de situer la formule de FREUD :

« L'inconscient ne connaît pas la contradiction. »

Cette formule, il faut tout de suite le dire, est prise dans une préconception concernant les rapports de la pensée au réel qui faisait croire à FREUD justement que ce qu'il articulait devait être situé comme une scène en deçà de toute articulation *logique*.

Or, la logique à laquelle FREUD fait référence pour dire que la pensée n'applique pas ses lois, se fonde sur un schème de l'adaptation à la réalité.

⁸⁷ Cf. in Scilicet 2/3, Paris, Seuil, 1970, l'article « Pour une logique du fantasme ».

⁸⁸ E. Jabès, *Le Livre des Questions*, Paris, Gallimard, 1963 (1ère éd.), nouv. éd. 1990, pp. 23 et 125.

C'est pour cela qu'il faut ébranler ce terme de contradiction, et c'est ce qui a amené LACAN à cette autre formule :

« Il n'y a pas d'acte sexuel »,

ce qui nécessite qu'une nouvelle négation soit produite, soit confrontée avec la répétition pour nous fournir un concept de l'acte.

Ma première partie pourrait s'intituler justement :

Le thème de la négation

Pour pouvoir isoler les différentes négations que le terme de contradiction recouvre...

l'inconscient ne connaît pas la contradiction
...il est d'abord nécessaire de séparer ces domaines qui se superposent en fait mais que seule la logique formelle permet de distinguer, à savoir la grammaire et la logique.

La négation au sens le plus courant est celle qui fonctionne au niveau de la grammaire.
Elle est solidaire de l'affirmation :

« il y a un univers du discours »

et sert justement à en exclure qu'il ne peut pas se soutenir, dira-t-on, sans contradiction. Elle se donne à l'intuition, donc, dans l'image d'une limite, et soutenue par le geste qui consiste à caractériser une classe par un prédicat, par exemple « le noir », et à désigner dès lors comme non joint au prédicat ce qui n'est pas noir.

Si ce qui est bâti sur cette définition de la négation que LACAN appelle « négation complémentaire » nous laisse au niveau de la grammaire, c'est qu'on s'octroie, sans même le dire, un métalangage qui permet de faire fonctionner la négation comme concept et comme intuition.

Mais il y a plus grave : sur cet usage de la négation se greffe toute une tradition dont FREUD, aux dires de certains, hériterait avec sa notion de moi, et qui lie les premiers pas de l'expérience au *fonctionnement*, au surgissement d'une entité autonome, par rapport à celle-ci :

- ce qui serait *admis ou identifié* serait appelé *moi*,
- ce qui serait *exclu ou rejeté* pourrait s'appeler *non- moi*.

Il n'en est rien, pour cette raison que le langage n'admet en aucune façon une telle complémentarité et que ce que l'on prend ici pour une négation n'est autre que ce qui fonctionne dans la *méconnaissance* à partir de quoi le sujet s'aliène dans l'imaginaire, le narcissique.

Cette seconde négation de la *méconnaissance* y instaure un ordre logique perverti, et très précisément en effet ce qu'il intitule le fantasme comme étoffe du désir, et qui nous laisse donc, encore une fois, au niveau de l'articulation grammaticale.

On verra cela beaucoup plus précisément, plus loin.

Néanmoins, cette négation de la *méconnaissance* se distingue de la négation complémentaire en ce qu'elle est corrélative de l'instauration du sujet comme référent du manque.

Cette négation, une fois redoublée dans la dénégation freudienne que l'on pourrait ici définir comme la *méconnaissance de la méconnaissance*, permet, en effet, qu'affleure le niveau du symbolique et que joue en tant que telle la fonction logique du sujet, à savoir – je vous en rappelle la définition –

« *ce que représente un signifiant pour un autre signifiant* », ou ce qui réfère le manque sous les espèces de l'objet(a). Mais cette fonction logique de sujet que j'ai fait surgir ici ne peut surgir en tant que telle..

remettant en question cet univers du discours que la grammaire, pour ainsi dire, sécrète
 ...en ce qu'elle ne tient pas compte de la duplicité du *sujet de l'énoncé* et du *sujet de l'énonciation*.

Donc, cette fonction logique de sujet ne peut surgir que si l'écriture est thématifiée en tant que telle.

Et ma seconde partie s'intitule :

La logique et l'écriture

Il ne s'agit pas de cette écriture simplement instrumentale et technique qui, dans la tradition philosophique, est décrite comme signifiant de signifiant, mais de ce jeu de la répétition qui, se posant comme *je*, débarrasse ce qui est logique de la gangue grammaticale qui l'enveloppe.

Le sujet est en effet la racine de la fonction de la répétition chez FREUD, et l'écriture, la mise en acte de cette répétition qui cherche précisément à répéter ce qui échappe, à savoir la marque première qui ne saurait se redoubler et qui glisse nécessairement hors de portée. Ce concept d'écriture permet en effet de voir ce qui est en question dans une logique du fantasme qui serait plus principielle que toute logique susceptible de fonder une *théorie des ensembles*.

En effet, le seul support de cette théorie est que tout ce qui peut se dire d'une différence entre les éléments de cet ensemble est exclu du « je » écrit, autrement dit, que nulle autre différence n'existe que celle qui me permet de répéter une *même* opération, à savoir appliquer sur trois objets, aussi hétéroclites que vous voudrez, un trait unaire.

Mais justement ce trait unaire est nécessairement occulté dans tout univers du discours qui ne peut que confondre l'un comptable et l'un unifiant, à cette fin, il se donnera la possibilité d'axiomatiser ce rapport essentiel entre logique et écriture tel que le surgissement du sujet permet de l'instaurer, en posant :

« qu'aucun signifiant ne peut se signifier lui-même »

– c'est l'axiome de spécification de Russell – et donc que la question de savoir ce que représente un signifiant en face de sa répétition passe par l'écriture. Cet axiome vient en effet formaliser l'usage mathématique qui veut que, si nous posons une lettre « a », nous la reprenions ensuite comme si elle était la seconde fois toujours la même. Il se présente dans une formulation où la négation intervient (*aucun signifiant ne peut se signifier lui-même*) mais c'est en fait le « ou » exclusif qui est ainsi désigné. Il faut comprendre qu'un signifiant – la lettre « a » – dans sa présentation répétée ne signifie qu'en tant que fonctionnement une première fois ou en tant que fonctionnement une seconde fois.

Or, nous verrons que c'est autour des rapports entre la disjonction et un certain concept de la négation que les choses se nouent et que la thématization de l'acte devient indispensable. Mais ce que cette analyse permet d'ores et déjà de voir, c'est que si l'écriture...

définie comme champ de répétition de toutes les
marques

...peut se distinguer de l'univers du discours qui a pour
caractéristique de se fermer, c'est aussi seulement à
travers l'écriture qu'un univers du discours peut
fonctionner, excluant quelque chose qui sera justement
posé comme ne pouvant pas se soutenir écrit.

Le concept de logique...

quoique grevé peut-être d'un passé philosophique lui
aussi assez chargé

...ne présente pas l'inconvénient de cette ambiguïté liée
au concept d'écriture. Mais cela implique,
si nous voulons parler de logique du fantasme,
que soient élucidés les rapports de ce concept au concept
de vérité. D'où ma troisième partie :

Logique et vérité : le *pas sans*

Ainsi se pose en effet le problème de savoir s'il est
licite d'inscrire dans les signifiants un vrai et un
faux, manipulables logiquement, au moyen de tableaux de
vérité par exemple.

Au niveau de la logique classique...

qui n'est autre que la grammaire d'un univers du
discours

...la solution inventée par les *Stoïciens* reste *paradoxale*.
Elle consiste à se demander comment il faut que les
propositions s'enchaînent au regard du vrai et du faux,
et à mettre en place une relation d'implication qui fait
intervenir deux temps propositionnels, la *protase* et
l'*apodose*, et qui permet d'établir que le vrai ne saurait
impliquer le faux sans empêcher pourtant que, du faux, on
puisse déduire aussi bien le faux que le vrai.
C'est l'adage : « *ex falso sequitur quod libet* ».

Souligner ce paradoxe de l'implication revient en fait à
élucider la négation qui y fonctionne.

Il suffit en effet d'inverser l'ordre de la proposition
p implique q, pour voir surgir :

si non p, pas de q, et par là même une négation.

Cette négation n'a rien à voir avec la « négation
complémentaire » parce qu'elle ne joue pas au niveau du
prédicat mais au niveau de ce qu'ARISTOTE appelle un
*propre*⁸⁹.

Je vous rappelle cette distinction.

⁸⁹ ARISTOTE, *Organon, V* : « *Les Topiques* », op. cit., Paris, Lib. Philosophique J. Vrin, 1974, Livres I et V.
On trouve Livre I cette définition du propre : « Le propre, c'est ce qui tout en n'exprimant pas la quiddité de la chose,
appartient pourtant à cette chose seule et peut se réciproquer avec elle. » (Cf. Livre I, début du Ch. V : 102[a]20.).

Par exemple, je peux donner comme définition de l'homme : l'homme est « homme et femme ».

C'est un propre. La définition qu'il faut donner est : l'homme est animal raisonnable. « Homme et femme » est un propre, et ce propre ne suffit pas à définir dans ARISTOTE. Au contraire, je crois que la science moderne ne donne que des définitions par le propre.

Cette troisième négation, donc, LACAN l'appelle le « *pas sans* ». Son modèle serait la formule :

« il n'y a pas de vrai sans faux »

car c'est en fait au principe de bivalence qu'elle fait place, et, de toutes les façons, dans ARISTOTE ce refus de donner des définitions par le propre est lié à la nécessité de produire un discours extensionnel où justement le principe de bivalence ne serait pas mis en question. Nous verrons aussi que cette troisième négation permet de cerner parfaitement le problème de l'acte tel qu'il s'exprime dans cette simple phrase : « il n'y a pas d'homme sans femme ».

Enfin, on pourrait reproduire en des termes plus rigoureux que celui de la méconnaissance ce qui se passe au niveau de la grammaire du fantasme dans certains phénomènes d'inférence sous-jacents au processus d'identification sous toutes ses formes.

Mais surtout, le « *pas sans* » permet de comprendre que le mode de l'association libre, à travers lequel se présume le champ de l'interprétation, confronte à une dimension qui n'est pas celle de la réalité mais de la vérité.

En effet, quand on objecte à FREUD qu'avec sa façon de procéder, il trouvera toujours un signifié pour faire le pont entre deux signifiants, il se contente de répondre que les lignes d'association viennent se recouper en des points de départ électifs qui dessinent en fait ce qui est pour nous la structure d'un réseau.

Et donc la logique boiteuse de l'*implication* est relayée par la vérité de la *répétition*.

L'essentiel n'est donc pas tant de savoir si un événement a eu lieu réellement ou non, que de découvrir comment le sujet a pu l'articuler en signifiants, c'est-à-dire en vérifiant la scène par un symptôme où ceci n'allait « *pas sans* » cela et où la vérité a partie liée avec la logique.

Il serait en ce point possible de faire le pont entre logique et vérité grâce au concept de répétition qui est un peu sous-jacent à ces deux parties, ce qui amènerait tout de suite une thématization de l'acte.

Je suivrai plutôt l'ordre adopté par LACAN qui commence par en donner un modèle vide, forgé pour rendre compte de la véritable forclusion donnée dans le *cogito* cartésien à partir de laquelle la science est vide. J'en viens ainsi à ma quatrième partie :

Modèle vide de l'aliénation : S()

Ce modèle, qui est celui de l'aliénation comme choix impossible entre « *je ne pense pas* » et « *je ne suis pas* » va surtout nous permettre d'exhiber la négation la plus fondamentale, celle qui fonctionne en rapport avec la disjonction, telle qu'elle est désignée dans la formule de MORGAN⁹⁰ :

Non (a et b) équivaut à Non a ou Non b

[soit : $\neg(a \wedge b) = \neg a \vee \neg b$]. Or, une fois posé que a et b désignent le « *je pense* » et le « *je suis* »

et que c'est la même négation qui fonctionne de part et d'autre du signe de l'équivalence, on doit admettre que cette négation fondamentale est celle qui fait surgir l'Autre, conséquemment au refus de la question de l'être qu'instaure le *cogito*, exactement comme ce qui est rejeté par le symbolique reparaît dans le réel.

Mais aussi on doit admettre que cette *Verwerfung* primordiale, qui instaure la science, instaure une disjonction exclusive entre l'ordre de la grammaire dans sa totalité, qui devient ainsi le support du fantasme, et l'ordre du sens qui en est exclu et qui devient effet et représentation de choses. Je vais reprendre cela doucement.

Il y a donc équivalence entre : *non (je pense et je suis)*, et *ou je ne pense pas ou je ne suis pas*.

Et c'est sur le premier terme de cette équivalence que je voudrais maintenant me pencher car elle va nous permettre de poser en toute rigueur la distinction entre sujet de l'énoncé et sujet de l'énonciation.

Si en effet *donc je suis* doit pouvoir se mettre entre guillemets après le *je pense*, c'est d'abord que la fonction du tiers est essentielle au *cogito*.

⁹⁰ LACAN a déjà commenté [la loi de Morgan](#) dans le séminaire *La logique du fantasme*, inédit, séance du 11-01-67.

C'est avec un tiers que j'argumente, lui faisant renoncer une à une à toutes les voies du savoir dans la « Première méditation »⁹¹, jusqu'à le surprendre à un tournant en lui faisant avouer qu'il faut bien que *je sois moi* pour lui faire parcourir ce chemin, à telle enseigne que le *je suis* qu'il me donne n'est autre en définitive que l'ensemble vide puisqu'il se constitue de ne contenir aucun élément.

Le *je pense* n'est donc en fait que l'opération de vidage de l'ensemble du *je suis*. Il devient par là même un *j'écris*, seul capable d'effectuer l'évacuation progressive de tout ce qui était à la portée du sujet en fait de savoir.

Le sujet...

et c'est tout à fait fondamental pour la conceptualisation de l'acte

...ne se trouve pas seulement en position d'agent du *je pense* mais en position de sujet déterminé par l'acte même dont il s'agit, ce qu'exprime en latin la diathèse moyenne⁹², par exemple *loquor*.

Or, tout acte pourrait se formuler en ces termes pour autant que le moyen, dans une langue, désigne cette faille entre sujet de l'énoncé et sujet de l'énonciation.

Mais comme ce n'est pas *meditor*...

qui est d'ailleurs le fréquentatif de *medeo*

...mais *cogito* que DESCARTES emploie, et comme il est essentiel à ce *cogito* de pouvoir être répété en chacun de ses points, en chacun des points de l'expérience, chaque fois que ce sera nécessaire – et DESCARTES y insiste – il se pourrait bien que nous ayons là affaire au négatif de tout acte.

En effet le *cogito* est d'une part le lieu où s'origine cette répétition constitutive du sujet et, d'autre part, le lieu où s'instaure un recours au grand Autre, lui-même pris dans la méconnaissance en tant que cet Autre est supposé comme non affecté par la marque, c'est-à-dire que ce Dieu est censé ne pas écrire.

En effet, le *cogito* n'est pas tenable s'il ne se complète d'un : *sum ergo deus est*, et du postulat corrélatif suivant lequel le néant n'a pas d'attribut.

DESCARTES remet donc à la charge d'un « Autre » qui ne serait pas *marqué*, les conséquences décisives de ce pas qui instaure la science.

⁹¹ René Descartes, *Méditations métaphysiques*, Paris, Vrin, 1978 (Trad. du Duc de Luynes).

⁹² La diathèse est un terme d'origine grecque qui désigne la façon dont est disposé un verbe : voie active, passive ou moyenne. *Loquor* est à la voie moyenne, c'est-à-dire *je parle* où « je » est un pur sujet grammatical ; le sujet n'est ni actif ni passif ; il y a un sujet de l'énoncé mais pas de sujet de l'énonciation (proche du « il pleut » ou du « ça parle »).

Elles ne se font pas attendre : d'une part la découverte newtonienne, loin d'impliquer un espace *partes extra partes*, donne à l'étendue pour essence d'avoir chacun de ses points relié par sa masse à tous les autres, quant à la *chose pensante*, loin d'être un point d'unification, elle porte au contraire

la marque du morcellement, lequel se démontre en quelque sorte dans tout le développement de la logique moderne, aboutissant à faire de la *res cogitans* non point un sujet mais une *combinatoire de notations*.

Faire porter, donc, la négation..

cette négation que je suis en train d'essayer de faire surgir

...sur la réunion du *je pense* et du *je suis* revient à prendre acte de ces conséquences et à les traduire en écrivant qu'il n'y a point d'Autre.

Le sigle S() revient en effet à constater qu'il n'y a nul lieu où s'assure la vérité constituée par la parole, nulle place n'y justifie la mise en question par des mots de ce qui n'est que mot : toute la dialectique du désir et le réseau de marques qu'elle forme se creusant dans l'intervalle entre l'énoncé et l'énonciation.

Donc, tout ce qui se fonde seulement sur un recours à l'Autre est frappé de caducité. Seul peut y subsister ce qui prend la forme d'un raisonnement par récurrence. La non existence de l'Autre dans le champ des mathématiques correspond en effet à un usage limité dans l'emploi des signes, c'est l'axiome de spécification et la possibilité du va-et-vient entre ce qui est établi et ce qui est articulé. L'Autre est donc un champ marqué de la même finitude que le sujet lui-même. Ce qui fait dépendre le sujet des effets du signifiant fait du même coup que le lieu où s'assure

le besoin de vérité est lui-même fracturé en ses deux phases de l'énoncé et de l'énonciation.

C'est pourquoi la réunion du *je pense* et du *je suis*, quoique nécessaire, doit être en son principe niée de cette négation fondamentale.

Il ne devrait pas vous échapper que cette négation, qui ne nous fournit pour le moment qu'un modèle vide, est en fait induite par la sexualité telle qu'elle est vécue et telle qu'elle opère.

J'en viens ainsi à une cinquième partie :

Forclusion et déni

On peut en effet présenter la sexualité en général, telle qu'elle est vécue et telle qu'elle opère, comme un « se défendre » de donner suite à cette vérité qu'« il n'y a point d'Autre ».

C'est que ce modèle s'étaye en fait sur cette vérité de l'objet(a) qui est en définitive à rapporter à la castration, puisque le phallus comme son signe représente justement la possibilité exemplaire du manque d'objet. Or, ce manque est inaugural pour l'enfant lorsqu'il découvre avec horreur que sa mère est castrée, et la mère ne désigne rien de moins que cet Autre qui est mis en question à l'origine de toute opération logique. Aussi, la philosophie...

et toute tentative pour rétablir dans la légitimité un univers du discours
...consiste, une fois qu'elle s'est donnée par l'écriture une marque, à la raturer dans l'Autre, à présenter cet Autre comme non affecté par la marque. Or cette marque qui permet ce rejet dans le symbolique n'est, en fait, que le tenant-lieu de cette trace inscrite sur le corps même qu'est la castration. Il est donc ici possible de présenter cette forclusion de la marque du grand Autre comme un refus motivé et sans cesse repris de ce qui constitue un acte. Mais cet acte, pris lui-même dans la logique régie par la négation (cette négation fondamentale) n'est pas lui-même une positivité, vous vous en doutez.

Il ne peut en fait qu'être inféré à partir de cet autre opération logique qu'est le déni, lequel consiste certes à mettre entre parenthèses la réalité du compromis et la grammaire qui s'y fonde, mais qui n'en récolte pas moins cette autre conséquence, du fait que le grand Autre soit barré :
la disjonction entre le corps et la jouissance.
Si, en effet, l'objet(a) est forclos dans la marque par le philosophe, il est identifié comme lieu de la jouissance par le pervers, mais il apparaît justement alors comme partie d'une totalité qui n'est pas assignable puisqu'il n'y a point d'Autre.

Et le pervers se croit obligé, comme le philosophe, de s'inventer une figure manifestement théiste, par exemple celle chez SADE de la méchanceté absolue dont le sadique n'est que le servant.

S'il n'y a point d'Autre, c'est bien parce que l'une et l'autre positions sont intenable :

- le couple homme/femme qui est positivé dans un cas, - celui du philosophe, le couple (a)/grand Autre qui est positivé dans l'autre cas, sont deux façons parallèles de refuser l'acte sexuel, tantôt pensé comme réel et impossible, tantôt comme possible et irréel.

Il reste sans doute une troisième forme, celle du passage à l'acte. Il ne faut pas s'imaginer que ce saut nous fait sortir de l'aliénation ci-devant décrite. Il va au contraire nous permettre d'en articuler les termes de façon encore plus rigoureuse.

Je vais pour cela passer à la seconde partie de l'équivalence *ou je ne pense pas, ou je ne suis pas*, et cette sixième partie s'intitulera :

La grammaire et la logique

La non réunion dans l'Autre du *je pense* et du *je suis* se traduit simplement en une disjonction entre deux non sujets : *ou je ne pense pas ou je ne suis pas*.

Aussi, sans plus parler d'acte, il serait peut-être utile d'en rester encore au modèle vide.

Cela va nous permettre de faire la théorie de cette négation du sujet, que la négation du grand Autre suppose, et va nous donner la possibilité de mieux articuler les disjonctions entre grammaire et logique, en fixant à la grammaire son statut.

Ce que la logique nous donne à penser, c'est que nous n'avons pas le choix, très précisément en ceci :

à partir du moment où le « *je* » a été choisi comme instauration de l'être, c'est vers le *je ne pense pas* que nous devons aller, car la pensée est constitutive d'une interrogation sur le non-être justement, et c'est à cela qu'il est mis un terme avec l'inauguration du « *je* » comme sujet du savoir dans le *cogito*.

Aussi, la négation qui se donne à penser dans l'aliénation n'est plus celle à l'œuvre dans le refus de la question de l'être, mais celle qui, portant sur l'Autre qui en surgit, porte sur le *je* qui s'en retranche.

Or, connexe au choix du *je ne pense pas*, quelque chose surgit dont l'essence est de « *n'être pas je* ». Ce « *pas je* », c'est le Ça, lequel peut se définir par tout ce qui, dans le discours, n'est pas « *je* », c'est-à-dire précisément par tout le reste de la structure grammaticale.

En effet, la portée du *cogito* se réduit à ceci que le *je pense* fait sens, mais exactement de la même façon que n'importe quel non-sens pourvu qu'il soit d'une forme grammaticalement correcte.

La grammaire n'est plus...

 dans cette logique régie par la négation portant tour à tour sur l'Autre et sur le sujet

...qu'une branche de l'alternative où est pris ce sujet quand il passe à l'acte, et si elle se définit par tout ce qui, dans le discours « *n'est pas je* » c'est bien parce que le sujet en est l'effet.

C'est très précisément en cela que le fantasme n'est autre qu'un montage grammatical où s'ordonne, suivant divers renversements, le destin de la pulsion, à telle enseigne qu'il n'y a pas d'autre façon de faire fonctionner le « *je* » dans la relation au monde qu'à la faire passer par cette structure *grammaticale*, mais aussi que le sujet, en tant que « *je* », est exclu du fantasme, comme il se voit dans *Un enfant est battu*⁹³ où le sujet n'apparaît comme sujet battu que dans la seconde phase, et cette seconde phase est une reconstruction signifiante de l'interprétation.

Il est important de le noter :

de même que la réalité, ce compromis majeur sur lequel nous nous sommes entendus, est vide, de même le fantasme est clos sur lui-même, le sujet qui passe à l'acte ayant basculé en son essence de sujet dans ce qui reste comme articulation de la pensée, à savoir l'articulation grammaticale de la phrase.

Mais ce concept de grammaire pure...

 loin de s'articuler comme dans HUSSERL avec la logique de la contradiction, laquelle s'articule à son tour sur une logique de la vérité
...dans la mesure où ces concepts de logique et de grammaire tels que je suis en train de les faire fonctionner ici, dans la mesure où cette grammaire pure permet de bien situer les fantasmes et le moi qui en est la matrice, ce concept de grammaire donc doit fonctionner de façon inverse, c'est-à-dire permettre de constater

⁹³ S. FREUD, [Contribution à l'étude de la genèse des perversions sexuelles, On bat un enfant](#) op. cit. Cf. note 51, du 17-01-68.

qu'il y a de l'agrammatical (quelque chose que HUSSERL rejetterait donc) qui est quand même encore du logique, et que la langue bien faite du fantasme ne peut empêcher ces manifestations de vérité que sont le mot d'esprit, l'acte manqué ou le rêve, manifestations par rapport auxquelles le sujet ne peut se situer que du côté d'un *je ne suis pas*.

En effet, ce dont il s'agit dans l'inconscient, qu'il faut donc distinguer du Ça, ne relève pas de cette absence de signification où nous laisse la grammaire puisqu'il se caractérise par la surprise, qui est bien un effet de sens, et cette surprise que toute interprétation véritable fait immédiatement surgir a pour dimension, pour fondement, la dimension du *je ne suis pas*.

C'est en ce lieu où *je ne suis pas* que la logique apparaît toute pure, comme non grammaire, et que le sujet s'aliène à nouveau en un « pense-chose », ce que FREUD articule sous la forme de *représentation de choses* dont l'inconscient, qui a pour caractéristique de traiter les mots comme des choses, est constitué.

En effet, si FREUD parle des pensées du rêve, c'est que derrière ces séquences agrammaticales, il y a une pensée dont le statut est à définir, en ce qu'elle ne peut dire ni : *donc je suis*, ni : *donc je ne suis pas*, et FREUD articule cela très précisément quand il dit que le rêve est essentiellement « égoïstique », cela impliquant que le *Ich* du rêveur est dans tous les signifiants du rêve et y est absolument dispersé, et que le statut qui reste aux pensées de l'inconscient est celui d'être des choses.

Ces choses cependant se rencontrent et sont prises dans un « *je* » logique qui constitue la fonction du renvoi et qui se lit à travers des décalages par rapport au « *je* » grammatical justement, et c'est à cela que sert ce *je* grammatical, de même que le rébus se lit et s'articule par rapport à une langue déjà constituée.

C'est en tous les cas sur ce *je* non grammatical que s'appuie le psychanalyste et chaque fois qu'il fait fonctionner quelque chose comme *Bedeutung*, faisant comme si les représentations appartenait aux choses elles-mêmes et faisant surgir ainsi ces trous dans le « *je* » du *je ne suis pas* où se manifeste ce qui concerne l'objet(a).

Car, en définitive, ce que toute la logique du fantasme vient suppléer c'est l'inadéquation de la pensée au sexe ou l'impossibilité d'une subjectivation du sexe.

C'est cela la vérité du *je ne suis pas*.

Le langage en effet, qui réduit la polarité sexuelle à un *avoir* ou *n'avoir pas* (la connotation phallique), fait mathématiquement défaut quand il s'agit d'articuler cette négation que je suis en train d'élucider, cette négation qui est celle, en définitive, qui fonctionne dans la castration.

Or, c'est le langage qui structure le sujet comme tel et, dans les pensées du rêve où les mots sont traités comme des choses, nous aurons en ce point carrément affaire à une lacune, à une syncope dans le récit.

Ainsi, alors que le « *pas je* » du « *ça* » de la grammaire tourne autour de cet objet noyau où nous pouvons retrouver l'instance de la castration, le *pas je* de l'inconscient est simplement représenté comme un blanc, comme un vide par rapport auquel se réfère tout le « *je* » logique de la *Bedeutung*.

C'est en ce point précis que se fait sentir la nécessité de rabattre la logique sur la grammaire et d'articuler, au moyen de la répétition, la possibilité d'un effet de vérité, effet de vérité où l'échec de la *Bedeutung* à articuler le sexe fait apparaître le $-\phi$.

Or, ce qui donne la possibilité de penser le sujet en tant que produit de la grammaire ou en tant qu'absence référée par la logique, c'est le concept de répétition tel qu'il est articulé par FREUD sous le terme de *Wiederholungszwang*. Cela nous oblige à introduire le modèle vide de l'aliénation dans l'élément d'une temporalité que le concept d'acte permet seul de cerner. Ma septième partie :

L'aliénation et l'acte

C'est dans la mesure où l'objet(a) peut être pensé comme réel, c'est-à-dire comme chose, que le rapport du sujet à la temporalité peut être élucidé à travers précisément les rapports de la répétition au trait unaire. Nous restons donc dans l'élément d'une logique où temporalité et trace se conjoignent, dans une tentative pour structurer le manque sous la forme d'une archéologie où répétition et décalage se succèdent.

Dans FREUD même, la répétition n'a en effet rien à faire avec la mémoire où la trace a justement pour effet la non répétition. Un micro-organisme doué de mémoire ne réagira pas à un excitant la seconde fois comme la première. C'est l'atome de mémoire.

Au contraire, dans une situation d'échec qui se répète - par exemple - la trace a une tout autre Fonction, la situation première n'étant pas marquée du signe de la répétition, on doit dire que si elle devient la situation répétée, c'est que la trace se réfère à quelque chose de perdu *du fait* de la répétition, et nous retrouvons ici l'objet(a). C'est pourquoi, ce qui se présente comme décalage dans la répétition même, n'a rien à faire avec la similitude ou la différence, et nous retrouvons ici, dans le champ du sujet, le trait unaire comme repère symbolique. Celui-ci, je le rappelle, permet d'identifier les objets aussi hétéroclites que possible, tenant pour nulle jusqu'à leur différence de nature la plus expresse, pour les énumérer comme éléments d'un ensemble.

Mais il faut descendre dans le temps pour constater, d'une part, que la vérité ainsi obtenue...
et qui n'est autre que ce que les mathématiciens appellent effectivité, d'où le fait qu'un modèle permette d'interpréter un domaine

...que cette vérité n'a aucune prise sur le réel.

En revanche, nous retrouvons ici le modèle de l'aliénation qui pourrait s'imager sous la forme d'un *ce n'est ni pareil ni pas pareil*.

Or, ce n'est là rien d'autre que le graphe de la double boucle qui sert à représenter depuis fort longtemps dans LACAN la solidarité d'un effet directif à un effet rétroactif. Ce rapport tiers se retrouve, en effet, qui nous permet de faire surgir le trait unaire quand, passant du 1 au 2 qui constitue la répétition du *un*, se présente un effet de rétroaction où le *un* revient comme non numérable, comme *un* en plus ou *un* en trop.

Il en est de même dans toute opération signifiante où le trait dont se sustente ce qui est répété dans la marque revient en tant que répétant sur ce qu'il répète, pour peu que le sujet comptant ait à se compter lui-même dans la chaîne, et c'est justement ce qui a lieu dans le passage à l'acte.

Il y a en effet correspondance entre l'aliénation comme choix inéluctable du *je ne pense pas* et la répétition comme choix inéluctable du passage à l'acte.

En effet, l'autre terme impossible à choisir est l'*acting out* corrélatif du *je ne suis pas*.

C'est que l'acte, loin de se définir comme quelque manifestation de mouvement allant de la décharge motrice au détour du singe pour attraper une banane, cet acte ne peut se définir que par rapport à la double boucle où la répétition en vient à fonder le sujet, cette fois comme effet de coupure.

Je vous rappelle ici quelques repères topologiques : la bande de Moebius peut être prise comme symbolique du sujet, une double boucle en constitue le pôle unique. Or, une division médiane de cette bande la supprime mais engendre une surface applicable sur un tore. Or, la coupure qui engendre cette division suit le tracé de la double boucle, et l'on peut dire que l'acte est en lui-même la double boucle du signifiant.

L'acte se donne en effet comme le paradoxe d'une répétition en un seul trait, et cet effet topologique permet de présenter que le sujet dans l'acte soit identique à son signifiant ou que la répétition intrinsèque à tout acte s'exerce au sein de la structure logique par l'effet de rétroaction.

L'acte est donc le seul lieu où le signifiant a l'apparence ou même la fonction de se signifier lui-même, et le sujet dans cet acte est représenté comme l'effet de la division entre le répétant et le répété qui sont pourtant identiques.

Pour bien voir que cette structuration de l'acte vient remplir le modèle vide de l'aliénation, il nous faut encore faire un dernier pas.

FREUD, dans son texte *Au-delà du principe de plaisir*⁹⁴, met en place cette conjonction basale pour toute la logique du fantasme entre la répétition et la satisfaction. Ici, en effet, la compulsion de répétition englobe le fonctionnement du principe de plaisir, c'est en ceci qu'il n'y a rien dans ce matériel inanimé que la vie rassemble, que la vie ne rende à son domaine de l'inanimé, mais elle ne le rend qu'à sa manière, nous dit FREUD.

⁹⁴ S. FREUD, « [Au-delà du principe de plaisir](#) », in *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1968. G.W. XIII.

Cette manière, c'est de repasser par les chemins qu'elle a parcourus, la satisfaction étant à définir comme justement le fait de repasser par ces mêmes chemins. Or nous venons de le voir, la répétition, en tant qu'elle engendre le sujet comme effet de la coupure ou comme effet du signifiant, est liée à la chute inéluctable de l'objet(a), si bien que la métaphore du chemin est radicalement inadéquate.

De plus, le modèle de la satisfaction que FREUD nous propose n'est pas assurément un modèle organique, celui, par exemple, de la réplétion d'un besoin, comme le boire ou le dormir, où la satisfaction se définit justement comme non transformée par l'instance subjective...

nous n'avons pas affaire à cette solidarité d'un effet actif et rétroactif

...mais précisément le point où la satisfaction s'avère la plus déchirante pour le sujet, celle de l'acte sexuel, et c'est par rapport à cette satisfaction que toutes les autres sont à mettre en dépendance au sein de la structure.

C'est en ce point que la boucle se ferme.

Dans la lecture que je vous propose, la conjonction de la satisfaction sexuelle et de la répétition n'en fonctionne pas moins comme un axiome inexorable, puisque rien de moins qu'un fleuve de boue menacerait quiconque s'en écarte.

C'est que nous n'avons affaire, encore une fois, qu'à une nouvelle traduction du S() dont nous avons déjà donné divers équivalents et qui vient ici reprendre la disjonction entre le corps et la jouissance sous la forme d'une disjonction temporelle entre satisfaction obtenue et répétition poursuivie.

On comprend mieux maintenant que, si cette satisfaction passe par ce qui se donne comme un acte, celui-ci ne peut être pensé comme acte qu'en fonction de l'ambiguïté inéluctable de ses effets. Si un acte se présente comme coupure, c'est dans la mesure où l'incidence de cette coupure sur la surface topologique du sujet en modifie la structure ou au contraire la laisse identique.

Dès lors, nous retrouvons ici la liaison structurale entre l'acte et le registre de la *Verleugnung*.

Il s'agit en effet, sous ce concept de penser le labyrinthe de la reconnaissance par un sujet, d'effets qu'il ne peut reconnaître puisqu'il est tout entier comme sujet transformé par son acte.

Le passage à l'acte n'est donc, par rapport à la répétition, qu'une sorte de *Verleugnung* avouée, et l'*acting out*, une sorte de *Verleugnung* déniée.

C'est un redoublement – *Verleugnung* déniée – que je présente comme corrélatif, au niveau du sujet, du redoublement de la méconnaissance par laquelle j'ai défini la dénégation freudienne.

Et cette alternative de l'aliénation est encore une fois à mettre précisément en rapport avec le (a) que le sujet de l'acte sexuel est nécessairement, puisqu'il y entre comme produit et qu'il ne peut qu'y répéter la scène oedipienne, c'est-à-dire la répétition d'un acte impossible.

Si vous m'avez suivi, et sans qu'il soit nécessaire de reprendre tout ce qui a été dit ici même sur l'impossibilité de donner au signifiant homme et femme une connotation assignable, il est maintenant devenu évident que la formule « l'inconscient ne connaît pas la contradiction » est rigoureusement identique à celle tout aussi captieuse, mais plus adéquate, suivant laquelle il n'y a pas d'acte sexuel.

Applaudissements

Jacques LACAN

Je me suis réjoui que ces applaudissements prouvent que ce discours ait été de votre goût.
C'est tant mieux. Au reste, même s'il ne l'avait pas été, il n'en resterait pas moins ce qu'il est, c'est-à-dire excellent... Je dirai même plus.
Je ne voudrais pas tellement le laisser apporter des rectifications et perfectionnements que l'auteur pourra y apporter. Je veux dire que, tel qu'il est, il a son intérêt et que, pour tous ceux qui ont assisté à la séance d'aujourd'hui, il sera certainement très important de pouvoir s'y référer pour tout ce que je dirai dans la suite.

Maintenant, ma fonction étant justement, du fait de la place que j'ai définie tout à l'heure, de ne pas exclure tel ou tel appel à l'intérêt au niveau de ce que j'ai appelé à l'instant le goût, j'y ajouterai simplement quelques mots de remarque.

Je souligne expressément qu'en dehors des personnes qui sont déjà invitées, pour être d'ores et déjà en possession d'une carte, aucune personne ne sera invitée aux deux derniers séminaires fermés si elle ne m'a pas envoyé dans huit jours quelque question dont je n'ai nul besoin de préciser comment je la trouverai pertinente ou pas pertinente – à la vérité, je suppose qu'elle ne peut être que pertinente du moment qu'elle m'aura été envoyée !

Je vais faire la remarque suivante. On a parlé ici de nouvelle négation. Il ne va s'agir en effet de rien d'autre, dans les séminaires qui vont venir, que de l'usage précisément de la négation, ou très précisément de ceci, ce pas de la logique qui a été constitué par l'introduction de ce qu'on appelle de la façon la plus grossièrement impropre...

j'ose le dire et je pense qu'aucun logicien sensible ne me contredira
...« les quantificateurs ».

Contrairement à ce que le mot semble indiquer, ce n'est essentiellement pas de la quantité qu'il s'agit dans cet usage des quantificateurs.

Par contre, j'aurai à vous produire, et ceci dès la prochaine fois, l'importance qu'a cet usage, au moins d'une façon très éclairante, d'avoir été lié au tournant qui a fait apparaître la fonction du quantificateur dans le terme de double négation, précisément en ceci qui est à notre portée...

il est bien singulier que ce soit au niveau de la grammaire que ce soit le plus sensible ...qu'il n'est d'aucune façon possible de s'acquitter de ce qu'il en est de la double négation, en disant par exemple qu'il s'agit là d'une opération qui s'annule, et qu'elle nous ramène et nous rapporte à la pure et simple affirmation.

En effet, ceci est déjà présent et tout à fait sensible, fût-ce au niveau de la logique d'ARISTOTE, pour autant qu'à nous mettre en face des quatre pôles constitués par *l'universel, le particulier, l'affirmatif et le négatif*, elle nous montre bien qu'il y a une autre position, celle de *l'universel et du particulier*, en tant qu'elles peuvent se manifester par cette opposition de *l'universel et du particulier*, par l'usage d'une négation, ou que le *particulier* peut être défini comme un *pas tous* et que ceci est véritablement à la portée de notre main et de nos préoccupations. Dans le moment où nous sommes de notre énoncé sur l'acte psychanalytique, est-ce que c'est la même chose de dire que :

« *tout homme n'est pas psychanalyste* » - principe de l'institution des sociétés qui portent ce nom - ou de dire que : « *tout homme est non psychanalyste* » ?

Ce n'est absolument pas la même chose.

La différence réside précisément dans le *pas tous* qui fait passer le fait que nous mettons en suspens, que nous repoussons l'universel, ce qui introduit la définition, en cette occasion, du particulier.

Ce n'est pas aujourd'hui que je vais pousser plus loin ce dont il s'agit dans l'occasion, mais il est bien clair qu'il s'agit là de quelque chose que j'ai d'ores et déjà indiqué, qui vous est déjà amorcé par plusieurs traits de mon discours, quand j'ai - par exemple - insisté sur ceci que, dans la grammaire, le sujet de l'énonciation n'était nulle part plus sensible que dans l'usage de ce « ne » que les grammairiens ne savent pas, parce que naturellement les grammairiens sont des logiciens, c'est ce qui les perd. Cela nous laisse de l'espoir que les logiciens aient une toute petite idée de la grammaire.

C'est en quoi nous mettons justement ici tout notre espoir, c'est-à-dire que c'est cela qui nous ramène au champ psychanalytique. Bref, ils appellent ce « ne », explétif, qui s'exprime si bien dans l'expression par exemple : « je serai là »... ou « je ne serai pas là, avant qu'il ne vienne », employé dans un sens qui serait exactement : avant qu'il vienne, car c'est là uniquement que ça prend son sens.

C'est « avant qu'il ne vienne » qui introduit ici la présence de moi en tant que sujet de l'énonciation, c'est-à-dire en tant que ça m'intéresse, c'est d'ailleurs là qu'il est indispensable : que je suis intéressé à ce qu'il vienne ou à ce qu'il ne vienne pas. Il ne faut pas croire que ce « ne » ne soit saisissable que là, dans ce point bizarre de la grammaire française où on ne sait qu'en faire et où aussi bien on peut l'appeler *explétif*, ce qui ne veut pas dire autre chose que ceci : que, après tout, ça aurait le même sens si on ne s'en servait pas.

Or, précisément, tout est là : ça n'aurait pas le même sens. De même, dans cette façon qu'il y a d'articuler la quantification qui consiste à en séparer les caractéristiques et même, pour bien marquer le coup, à ne plus exprimer la quantification que par ces signes écrits qui sont le « \forall » pour *l'universel* et le « \exists » pour le *particulier*.

Ceci suppose que nous l'appliquions à une formule qui, mise entre parenthèses, peut être en général symbolisée par ce qu'on appelle fonction.

Quand nous essayons de faire la fonction qui correspond à la proposition prédicative, c'est bien par là que les choses se sont introduites dans la logique puisque c'est là-dessus que repose le premier énoncé des syllogismes aristotéliens, nous sommes amenés, cette fonction, à l'introduire... tout au moins disons qu'historiquement elle s'est introduite à l'intérieur de la parenthèse affectée par le

quantificateur, très précisément au niveau du premier écrit où PEIRCE a poussé en avant l'attribution à MITCHELL [Oscar Howard Mitchell (1851-1889)] (qui d'ailleurs n'avait pas dit tout à fait ça) d'une formulation qui est celle-ci : pour dire que *tout homme est sage* (chacun sait que c'est une évidence), nous mettons le quantificateur \forall (il n'était pas admis comme algorithme à l'époque, mais qu'importe) et nous mettons dans la parenthèse :

+, ..., c'est-à-dire la réunion, la non confusion, contraire de l'identification, je l'écris sous la forme qui vous est plus familière : V. Donc nous avons :

$$\begin{array}{c} \vee \\ (h+s) \end{array}$$

ce qui veut dire que, pour tout objet *i*, il est ou bien non homme ou bien sage.

Tel est le mode significatif sous lequel s'introduit historiquement et d'une façon qualifiée l'ordre de la « quantification », mot que je ne prononcerai jamais qu'entre guillemets jusqu'au moment où il me viendra quelque chose, comme une visitation, la même que quand j'ai donné son titre à ma petite revue, qui fera peut-être admettre par les logiciens je ne sais quelle qualification qui serait tellement plus saisissante que « quantification » qu'on pourrait peut-être la suppléer. Mais, à la vérité, je ne peux à cet égard que me laisser moi-même en attente, en gésine : cela me viendra tout seul ou cela ne me viendra jamais.

Quoi qu'il en soit, vous retrouvez là ce point d'accent que j'ai déjà introduit précisément à propos d'un schéma qui est de la période où PEIRCE était en quelque sorte lui aussi en gésine de la *quantification*, à savoir ce qui m'a permis, dans le schéma quadripartite que j'ai inscrit l'autre jour concernant l'articulation de *tout trait est vertical*, avec ceci que je vous ai fait remarquer, que c'est proprement sur le fait de reposer sur le *pas de trait* que toute l'articulation de l'opposition de *l'universel* et du *particulier*, de *l'affirmatif* et du *négatif*, se basait dans le schéma tout au moins qui était donné par PEIRCE, schéma peircien que j'ai mis depuis longtemps en avant, de certaines articulations, autour du *pas de sujet*, autour de l'élimination de ce qui fait l'ambiguïté de l'articulation du sujet dans ARISTOTE.

Encore que, quand vous lisez ARISTOTE, vous voyez qu'il n'y a aucune espèce de doute, que la même mise en suspens du sujet était d'ores et déjà là accentuée, que

l'ὑποκειμένων [hypokeimenon] ne se confond nullement avec

l'οὐσία [ousia].

C'est autour de cette mise en question du sujet comme tel, à savoir sur la différence radicale, concernant cette sorte de négation, qu'il conserve à l'égard de

la négation en tant qu'elle se porte sur le prédicat, c'est là autour que nous allons pouvoir faire tourner quelques points essentiels en des sujets qui nous intéressent tout à fait essentiellement, à savoir celui dont il s'agit, dans la différence de ceci que :

« pas tous ne sont psychanalystes(non licet omnibus « psychanalystas » esse) ou bien, il n'en est aucun qui soit psychanalyste. »

Pour certains qui peuvent trouver que nous sommes dans une forêt qui n'est pas la leur, je ferai tout de même remarquer quelque chose quant au sujet de ce rapport, de ce grand noeud, de cette boucle qu'a tracée notre ami Jacques NASSIF, en réunissant ceci :

ce fait si troublant que FREUD a énoncé quand il dit que l'inconscient ne connaît pas la contradiction, qu'il ait osé, comme ça, lancer cette arche, ce pont, à ce point-cœur de la logique du fantasme sur laquelle s'est terminé mon discours de l'année dernière en disant qu'il n'y a pas d'acte sexuel.

Il y a bien là un rapport, et le rapport le plus étroit, de cette béance du discours dont il s'agit, de représenter les rapports du sexe avec cette béance pure et simple qui s'est définie du progrès pur de la logique elle-même, car c'est par un procès purement logique qu'il se démontre..

et je vous le rappellerai incidemment pour ceux qui n'en auraient pas la moindre idée
...qu'il n'y a pas d'univers du discours.

Bien sûr, pour le discours, il est exclu, le pauvre, qu'il s'aperçoive qu'il n'y a pas d'univers, mais c'est justement là la logique qui nous permet de démontrer de façon très aisée, très rigoureuse et très simple, qu'il ne saurait y avoir d'univers du discours.

Ce n'est donc pas parce que l'inconscient ne connaît pas la contradiction que le psychanalyste est autorisé à se laver les mains de la contradiction, ce qui, je dois bien le dire d'ailleurs, ne le concerne que d'une façon tout à fait lointaine. Je veux dire que, pour lui, cela lui semble le cachet, le blanc-seing, l'autorisation donnée à couvrir de toutes les façons qui lui conviennent, à couvrir de son autorité la confusion pure et simple. Là est le ressort autour de quoi tourne cette sorte d'effet de langage qu'implique mon discours.

J'illustre.

Ce n'est pas parce que l'inconscient ne connaît pas la contradiction...

ce n'est pas étonnant, nous le touchons du doigt, comment ça se fait, ça ne se fait pas n'importe comment : tout de suite, je le touche à ceci, parce que c'est au principe même de ce qui est inscrit dans les premières formulations de ce dont il s'agit concernant l'acte sexuel

c'est que l'inconscient, nous dit-on, c'est ça : l'Œdipe - le rapport de l'homme et de la femme - il le métaphorise.

c'est cela que nous trouvons au niveau de l'inconscient dans les rapports de l'enfant et de la mère, le complexe d'Œdipe, c'est ça d'abord, c'est cette métaphore.

Ce n'est tout de même pas une raison pour que les psychanalystes ne les distinguent pas, ces deux modes de présentation. Il est même là pour ça, expressément. Il est là pour faire entendre à l'analysant les effets métonymiques de cette présentation métaphorique.

Il peut même, plus loin, être l'occasion de confirmer sur tel objet le ressort contradictoire inhérent à toute métonymie, le fait qu'il en résulte que **le tout n'est que le fantôme de la partie**, de la partie en tant que réel. Le couple n'est pas plus un tout que l'enfant n'est une partie de la mère.

Voilà ce que rend sensible la *pratique psychanalytique*, et c'est profondément la vicier, qu'au nom du fait que c'est de cela qu'il s'agit, d'affirmer le contraire, c'est-à-dire de désigner dans les rapports de l'enfant et de la mère ce qui ne se trouve pas ailleurs, là où on s'attendrait à le trouver, à savoir l'unité fusionnelle dans la copulation sexuelle. Et c'est d'autant plus erroné de le représenter par les rapports de l'enfant et de la mère qu'au niveau de l'enfant et de la mère cela existe encore moins.

J'ai assez souligné la chose en faisant remarquer que c'est une pure fantaisie de leurre psychanalytique que d'imaginer que l'enfant est si bien là-dedans.

Qu'est-ce que vous en savez ?

Il y a une chose certaine, c'est que la mère ne s'en trouve pas forcément tout ce qu'il y a de plus à l'aise et qu'il arrive même un certain nombre de choses sur lesquelles je n'ai pas à insister, qu'on appelle les incompatibilités foeto-maternelles, qui montrent assez que ce n'est pas du tout clair que ce soit la base biologique qu'il faille tout naturellement se représenter comme étant le point de l'unité béatifique.

Aussi bien ai-je besoin de vous rappeler à cette occasion...

parce que c'est la dernière, peut-être ...les estampes japonaises, c'est-à-dire à peu près les seules oeuvres d'art fabriquées, écrites, qu'on connaisse, où quelque chose soit tenté pour nous représenter...

ce qu'il ne faudrait pas croire du tout que je déprécie

...la fureur copulatoire. Il faut dire que ce n'est pas à la portée de tout le monde. Il faut être dans un certain ordre de civilisation qui ne s'est jamais engagée dans une certaine dialectique que j'essaierai de vous définir plus précisément un jour incidemment comme étant la chrétienne.

Il est très étrange que, chaque fois que vous voyez ces personnages qui s'étreignent de façon si véritablement saisissante et qui n'a rien à faire avec l'esthétisme véritablement dégueulasse qui est celui des habituelles représentations de ce qui se passe à ce niveau dans notre peinture.

Chose curieuse, vous avez très souvent, presque toujours, dans un petit coin de l'estampe, un petit personnage tiers, quelquefois ça a l'air d'être un enfant, et peut-être même que l'artiste, histoire de rire un peu..., car après tout, vous allez voir que peu importe comment on le représente, ce troisième personnage, nous nous doutons que ce dont il s'agit là, c'est justement de quelque chose qui supporte ce que j'appelle l'objet(a), et très précisément sous la forme où il est là vraiment substantiel, où il fait qu'il y a dans la copulation interhumaine ce quelque chose d'irréductible qui est précisément lié à ceci que vous ne la verrez jamais arriver à sa complétude, et qui s'appelle tout simplement le regard.

Et c'est pour ça que ce petit personnage est quelquefois un enfant et quelquefois, tout à fait bizarrement, énigmatiquement pour nous qui reluquons ça derrière nos lunettes, simplement un petit homme tout à fait homme, construit et dessiné avec les mêmes proportions que le mâle qui est là en action, simplement tout à fait réduit.

Illustration sensible de ceci qui est vraiment banal et nous force à réviser le principe de non contradiction, au moins de ce qu'il en est du champ de ce dont il s'agit là, un point radical à l'origine de la pensée et qui s'exprimerait, pour employer une formule colloquiale familière : « jamais deux sans trois ».

Vous dites ça sans y penser.

Vous croyez simplement que ça veut dire que si vous avez déjà eu deux emmerdements, vous en aurez forcément un troisième.

Non ! Ce n'est pas ça du tout que ça veut dire !

Ça veut dire que, pour faire deux, il faut qu'il y en ait un troisième. Vous n'avez jamais pensé à ça. C'est pourtant là-dessus qu'est exigé que nous introduisions dans notre opération ce quelque chose qui tienne compte de cet élément intercalaire que nous allons pouvoir saisir, bien sûr, à travers une articulation logique, parce que si vous vous attendez à l'attraper dans la réalité, comme ça, dans un coin, vous serez toujours floué, parce que précisément la réalité, comme chacun sait, elle est construite sur votre « je », sur le sujet de la connaissance, et elle est précisément construite pour faire que vous ne la trouviez jamais.

Seulement nous, comme analystes, c'est notre rôle.

Nous, nous en avons la ressource.

| | | | |
|---|-------------------------|---|--------------|
| P | Je ne connais pas tout | } | de la poésie |
| U | J'ignore tout | | |
| P | I don't know everything | } | about poetry |
| U | I don't know anything | | |

J'ai écrit « je ne connais pas » et « j'ignore ».
 Ce *je ne connais pas* et ce *j'ignore*, je les confronte à quelque chose qui va me servir de base : *de la poésie*.
 Pour plus de rigueur, je dis que je pose que *je ne connais pas* équivaut à *j'ignore*.

J'admets, je prends que la négation est incluse dans le terme *j'ignore*.

Bien sûr, une autre fois je pourrais revenir sur *l'ignosco* et sur ce qu'il indique très précisément dans la langue latine d'où il nous vient mais, logiquement, je pose aujourd'hui que les deux termes sont équivalents. C'est à partir de cette supposition que la suite va prendre sa valeur. J'écris deux fois le mot « tout ». Ceux-là sont bien équivalents.

Qu'en résulte-t-il ?

Que, par l'introduction deux fois répétée à ces deux niveaux de ce terme identique, j'obtiens deux propositions de valeur essentiellement différentes. Ce n'est pas la même chose de dire *je ne connais pas tout de la poésie* ou *j'ignore tout de la poésie*.

De l'une à l'autre il y a la distance, je le dis tout de suite pour éclairer (puisque c'est nécessaire) où je veux en venir, c'est à la distinction signifiante, je veux dire en tant qu'elle peut être déterminée par des procédés signifiants entre ce qu'on appelle une *proposition universelle*, pour s'exprimer avec ARISTOTE, et aussi bien d'ailleurs avec tout ce qui s'est prorogé de logique depuis, et une *proposition particulière*.
 Où est donc le mystère si ces signifiants sont équivalents terme à terme ?

Mettons qu'ici nous l'ayons posé par convention, je le répète, ce n'est qu'un scrupule autour de l'étymologie de « j'ignore ». « j'ignore » veut dire bel et bien ce qu'il veut dire dans l'occasion :

je ne sais pas, je ne connais pas.

Comment cela aboutit-il à deux propositions, dont l'une se présente bien comme se référant à un *particulier* de ce champ de la poésie :

- il y en a là-dedans que je ne connais pas,
je ne connais pas tout de la poésie,

- et cette proposition bel et bien universelle, encore que négative : *de tout ce qui est du champ de la poésie, je n'en connais rien,* je n'entrave que couic, ce qui est le cas général.

Est-ce que nous allons nous arrêter à ceci qui tout de suite nous introduit dans la spécificité d'une langue positive, dans l'existence particulière du français qui, comme nous l'ont exposé dans leur temps des gens fort savants, présente de la duplicité, duplicité des termes où s'appuie la négation, à savoir que le « ne » qui semble le support suffisant - l'affonctif⁹⁵ comme on dit - nécessaire et suffisant à la fonction négative, s'appuie, en apparence se renforce, mais peut-être après tout se complique de cette adjonction d'un terme dont seul l'usage de la langue nous permet de voir à quoi il sert. Là-dessus, quelqu'un qu'en marge je ne peux faire que citer, à savoir un collègue psychanalyste et éminent grammairien du nom de PICHON, dans l'ouvrage qu'avec son oncle DAMOURETTE il a *excogité* sur la grammaire française, a introduit de fort jolies considérations, dans la ligne de ce qui était sa méthode et son procédé, concernant ce qu'il appelle la fonction plutôt « discordantielle » du « ne » et celle plutôt forclusive⁹⁶ du « pas ».

Il a dit là-dessus des choses fort subtiles et fort nourries de toutes sortes d'exemples pris à tous les niveaux et fort bien choisis sans, je pense, être dans l'axe tout au moins qui, pour nous, peut être d'une véritable importance.

⁹⁵ J. Damourette et E. Pichon, *Des mots à la pensée. Essai de grammaire de la langue française (1911-1927)*, Paris, Éd. d'Arthrey ; rééd. CNRS, 7 vol., Tome 1, Chap. VII, « La négation », p. 130 ; rééd. Vrin (2000), en 8 volumes.

⁹⁶ J. DAMOURETTE et E. PICHON, *Ibid.*, et « Sur la signification psychologique de la négation en français », *Journal de psychologie normale et pathologique*, Paris, 1928 ; rééd. in *Grammaire et inconscient*, suppl. au n° 2 de *L'Unebêvue*, Paris, EPEL, 1993.

Comment cette importance est déterminée pour nous, c'est ce que je vous ferai entendre, du moins j'espère, par la suite. Et pour l'instant, à me référer simplement à cette spécificité de la langue française, je ne veux prendre que l'appui de ce quelque chose qui doit bien se produire ailleurs aussi s'il se produit dans notre langue, c'est que par exemple on pourrait soulever ceci, c'est que si le résultat de cet énoncé tenait au fait que nous puissions grouper le « pas tout », auquel cas le sens de la phrase reviendrait, rendant superflu, en quelque sorte, permettant d'éliminer, comme il arrive dans la conversation familière, je ne dis pas de supprimer : d'éliminer, de faire rentrer dans la gorge le « ne », « j'connais pas tout », avec « pas tout » ensemble, ce serait la non séparabilité de la négation, que nous pouvons appeler incluse au terme de « j'ignore » et qui serait là le ressort, et tout le monde serait bien content.

Je ne vois pas pourquoi on ne se satisferait pas de cette explication s'il ne s'agissait, bien sûr, que de résoudre cette petite énigme. C'est drôle, mais enfin ça ne va peut-être pas si loin que ça en a l'air.

Si ! Ça va plus loin, comme nous allons essayer de le démontrer en nous référant à une autre langue, la langue anglaise par exemple.

Essayons de partir de quelque chose qui correspond comme sens à la première phrase :

- *I don't know everything about poetry,*

- et l'autre phrase : *I don't know anything about poetry.*

Ce qui va pourtant nous apparaître, en considérant les choses exprimées dans cette autre langue, c'est que, pour produire ces deux sens équivalents à la distance des deux premiers, l'explication que nous avons tout à l'heure évoquée du blocage des deux signifiants ensemble va se trouver obligatoirement inversée, car ce blocage du « pas » avec le terme « tout » dans le premier exemple se trouve ici réalisé – au niveau signifiant, j'entends – dans ce qui correspond à la seconde articulation, la seconde proposition, celle que nous avons qualifiée d'universelle.

Anything, comme chacun sait, est en effet là comme équivalent de *something*, quelque chose qui se transforme en *anything* dans la mesure où c'est au titre négatif qu'il intervient.

Par conséquent, notre première explication n'est pas pleinement satisfaisante puisque c'est par quelque chose de tout opposé, c'est par un blocage fait au niveau de la seconde phrase, celle qui réalise dans l'occasion l'universelle, que se produit ce blocage, ce détachement également ambigu d'ailleurs, le *don't* ne disparaissant pas pour autant pour obtenir ce sens : je n'entrave rien à la poésie.

Par contre c'est là où *everything* se trouve conjoint avec le *I don't know* que se réalise le premier sens.

Ceci est bien fait pour nous faire réfléchir à quelque chose qui n'intéresse rien de moins que, comme je vous l'ai déjà dit, abattant mes cartes, ce dont il s'agit quant au mystère des relations de l'universel et du particulier.

Nous tâcherons de dire tout à l'heure quelle était la préoccupation fondamentale de celui qui a introduit cette distinction dans l'histoire, à savoir ARISTOTE.

Chacun sait que sur ce sujet du biais dont il faut prendre ces deux registres de l'énoncé, il s'est produit une sorte de petite révolution de l'esprit, celle que j'ai déjà à plusieurs reprises épinglée de l'introduction des quantificateurs.

Il y a peut-être quelques personnes ici – j'aime le supposer – pour qui ce n'est pas simplement un chatouillage de l'oreille. Mais il doit y en avoir également beaucoup pour qui ce n'est vraiment que l'annonce que j'ai faite qu'à un moment donné j'en parlerais. Et – Dieu sait comment ? – il va falloir que je vous en parle par le point où ça nous intéresse, le point où j'en suis, le point, donc, où il m'a semblé que ça pouvait nous servir, c'est-à-dire que je ne peux pas vous en donner toute l'histoire, tous les antécédents, comment c'est surgi, ça a émergé, ça s'est perfectionné et comment...

en fin de compte, c'est à ça qu'il faut que je me limite

...c'est pensé par ceux qui en usent.

Comment le savoir ?

Car il n'est pas sûr du tout que, parce qu'ils s'en servent, ils le pensent, je veux dire qu'ils situent d'aucune façon ce que leur façon de s'en servir implique au niveau du penser.

Alors je vais bien être forcé d'en partir de la façon dont moi je le pense, au niveau que je pense, qui vous intéresse, c'est-à-dire au niveau où ça peut, à nous, nous servir à quelque chose.

Au niveau d'ARISTOTE, tout repose sur ceci, qui est désigné dans quelque chose qui est un signe.

Ce qu'il croit pouvoir se permettre, il se permet d'opérer ainsi, à savoir que, s'il a dit que :

« tout homme est un animal »

il peut à toutes fins utiles, si ça lui semble pouvoir servir à quelque chose, en extraire :

« quelque homme est un animal ».

C'est ce que nous appellerons...

ce n'est pas tout à fait le terme dont il se sert ...puisqu'il s'agit d'un rapport qu'on a qualifié de subalterne entre l'universelle et la particulière, une opération de subalternation.

J'aurai probablement plus d'une fois à faire quelque remarque incidente sur la façon dont on nous rebat les oreilles de « l'homme » dans les exemples, Les illustrations que donnent les logiciens de leurs élaborations, qui n'est sans doute pas sans avoir une valeur symptomatique. Nous pouvons commencer à nous en douter dans toute la mesure où nous nous sommes fait la remarque que peut-être, l'homme, nous ne savons pas si bien ce que c'est que ça. Enfin, ça nous entraînerait...

La question de savoir si deux ensembles, dit-on de nos jours, peuvent avoir quelque chose de commun est une question grave qui est en train de comporter toute une révision de la théorie mathématique.

Car, après tout, nous pourrions fort bien dès l'abord, et sans nous mettre à faire des gestes vains, j'ose le dire, comme celui de notre ami Michel FOUCAULT⁹⁷ donnant l'absoute⁹⁸ à un humanisme tellement déjà depuis longtemps crevé qu'il s'en va au fil de l'eau sans que personne sache où il est parvenu, comme si ça faisait encore question et comme si c'était là l'essentiel de la question concernant le structuralisme, passons...

⁹⁷ Allusion probable à un certain nombre d'écrits de M. FOUCAULT de ces années-là (1966, 67, 68) — après la publication de *Les mots et les choses* (Gallimard, Paris, 1966) — où la question de la fin de l'humanisme est, pour FOUCAULT, d'une brûlante actualité. Cf. à ce propos de Michel FOUCAULT, *Dits et écrits*, Tome I, Paris, Bibliothèque des Sciences Humaines, Gallimard, 1994.

⁹⁸ L'absoute : cérémonie faite notamment de prières terminant l'office des morts et se faisant autour du cercueil ou du catafalque; except., la même cérémonie en dehors de l'office des morts.

Disons simplement que logiquement nous pouvons seulement retenir ceci qui seul nous importe, si nous parlons de la même chose quand nous disons (logiquement j'entends) :

« tout homme est un animal »

ou, par exemple :

« tout homme parle ».

La question de savoir si deux ensembles, je vous le répète, peuvent avoir un élément commun est une question qui est très sérieusement soulevée pour autant qu'elle soulève ceci, à savoir ce qu'il en est de l'élément, si l'élément lui-même ne peut être...

c'est le fondement de la théorie des ensembles ...que quelque chose à propos de quoi vous pouvez spéculer exactement comme si c'était un ensemble, c'est là que commence à pointer la question, mais laissons...

Vous savez que la patrie est à la fois la réalité la plus belle, et que bien sûr il va de soi que :

« tout français doit mourir pour elle »

mais c'est à partir du moment où vous subalternez pour savoir si :

« quelque français doit mourir pour elle »

qu'il me semble que vous devez vous apercevoir que l'opération de subalternation présente quelques difficultés, parce que

« tout français doit mourir pour elle »

et

« quelque français doit mourir pour elle »

ce n'est pas du tout la même chose ! C'est des choses dont on s'aperçoit tous les jours.

C'est là qu'on s'aperçoit ce que traîne d'ontologie...

c'est-à-dire de quelque chose qui est un peu plus que ce qui était sa visée en faisant une logique, une logique formelle ...ce que d'ontologie traîne encore la logique.

J'évite, je vous assure, beaucoup de digressions, je voudrais que vous ne perdiez pas mon fil.

Là, je vais introduire d'emblée, par un procédé d'opposition évidemment un petit peu tranchant... Je me réjouis, peut-être à tort, mais d'habitude il y a un éminent logicien qui est ici au premier rang, je le regarde toujours du coin de l'œil pour voir le moment où il va pousser des hurlements. Il n'est pas là aujourd'hui, je ne crois pas le voir, ça me rassure à la fois, puis ça m'ennuie d'autre part, j'aurais bien aimé savoir ce qu'il m'en dirait. À la fin, d'habitude, il me serre la main et il me dit qu'il est tout à fait d'accord, ce qui me fait toujours un grand bien, non pas du tout que j'aie besoin qu'il me le dise pour savoir, naturellement, où je vais, mais chacun sait que, quand on s'aventure dans des terrains qui ne sont pas à proprement parler les vôtres, on est toujours à la portée de... : pan ! pan !

Or moi, bien sûr, ce n'est pas d'empiéter sur des terrains qui ne sont pas les miens qui m'importe, c'est de trouver, au niveau de la logique, quelque chose qui soit pour vous un exemple, un fil, un guide exemplificateur des difficultés auxquelles nous avons affaire, nous, ceux au nom de qui je vous parle, ceux aussi à qui je parle ...

et cette ambiguïté est là bien essentielle ...à savoir les psychanalystes, au regard d'une action qui ne concerne rien de moins et rien d'autre que ce que j'ai essayé pour vous de définir comme le sujet. Le sujet, ce n'est pas l'homme. S'il y a des gens qui ne savent pas ce que c'est que l'homme, c'est bien les psychanalystes. C'est même tout leur mérite de le mettre radicalement en question, je parle, en tant qu'homme, pour autant que ce mot ait même encore une apparence de sens pour quiconque.

Alors, je passe au niveau de la logique des quantificateurs et je me permets, avec ce côté *bulldozer* que j'emploie de temps en temps, d'indiquer que la différence radicale dans la façon d'opposer l'universel au particulier, au niveau de la logique des quantificateurs, réside en ceci...

naturellement, quand vous ouvrirez des bouquins là-dessus, vous vous y retrouverez avec ce que je vous dis, vous pourrez bien sûr voir que ça peut être abordé de mille autres façons, mais l'essentiel, c'est que vous voyiez que c'est ça le fil principal, au moins pour ce

qui nous intéresse que l'*universelle*, du moins *affirmative*, doit s'énoncer ainsi :

« *pas d'homme qui ne soit sage* ».

Voilà...

croyez-m'en au moins pour un instant, l'important c'est que vous puissiez suivre le fil pour voir où je veux en venir

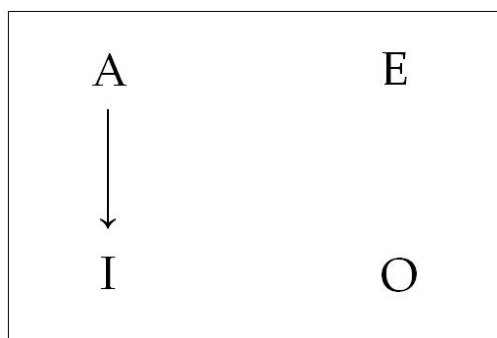
...qui donne la formule de l'*universelle affirmative* à savoir ce qui, dans ARISTOTE, s'articulerait :

« *tout homme est sage* »

énoncé rassurant qui, dans l'occasion d'ailleurs, n'a aucune espèce d'importance. Ce qui nous importe, c'est de voir l'avantage que nous pouvons trouver - cet énoncé - à l'articuler autrement.

Là, tout de suite, vous pouvez remarquer que cette *universelle affirmative* viendra mettre en jeu, pour se supporter, rien de moins que deux négations.

Il importe que vous voyiez dans quel ordre les choses vont se présenter. Mettons ici les formes aristotéliennes :



universelles affirmative et négative, ce sont les lettres A et E qui les désignent dans la postérité d'ARISTOTE, et les lettres I et O sont les *particulières*, I étant la *particulière affirmative*.

« *tous les hommes sont sages* » (A)

« *quelque homme est sage* » (I).

Comment, dans notre articulation quantificatrice, « *quelque homme est sage* » va-t-il pouvoir s'exprimer ?

J'avais dit d'abord :

« pas d'homme qui ne soit sage ».

Nous articulons maintenant :

« il est homme qui soit sage » ou « homme qui soit sage »

mais ce « homme » qui resterait suspendu en l'air, nous le supportons comme il convient d'un « il est », de même que

« pas d'homme qui ne soit sage »

c'est :

« il n'est d'homme qui ne soit sage ».

Mais vous voyez aussi qu'il y a plus du « ne » au niveau du « ne soit sage », il faut que ce soit^[ainsi] pour qu'il y ait le sens « qui soit sage ». Ou, si vous voulez articuler encore : « il est homme tel qu'il soit sage », ce « tel que » n'a rien d'abusif car vous pouvez aussi le mettre au niveau de l'universelle :

« il n'est homme tel qu'il ne soit sage ».

Pour, donc, faire l'équivalent de notre *subalternation* aristotélicienne, nous avons dû effacer deux négations. Ceci est fort intéressant parce que, d'abord, nous pouvons voir qu'un certain usage de la double négation n'est pas du tout fait pour se résoudre en une affirmation mais, justement, à permettre..

selon le sens où elle est employée, cette double négation : soit qu'on l'ajoute, soit qu'on la retire...d'assurer le passage de l'universel au particulier. Voilà qui est assez frappant et destiné à nous faire nous demander ce qu'il faut bien dire pour que, dans certains cas, la double négation, nous puissions l'assimiler au retour à zéro, c'est-à-dire ce qu'il y avait comme affirmation au départ et, dans d'autres cas, avec ce résultat.

Mais continuons à nous intéresser à ce que nous offre comme propriété ce dont nous sommes partis comme fonctionnement, que nous avons épinglé...

parce que c'est juste, parce que c'est à cela que ça répond
...l'opération quantificatrice.

N'enlevons qu'une négation, la première :

« il est homme tel qu'il ne soit sage ».

Là aussi, je particularise, et d'une façon qui correspond à la particulière négative. C'est ce qu'ARISTOTE appellerait :

« quelque homme n'est pas sage ».

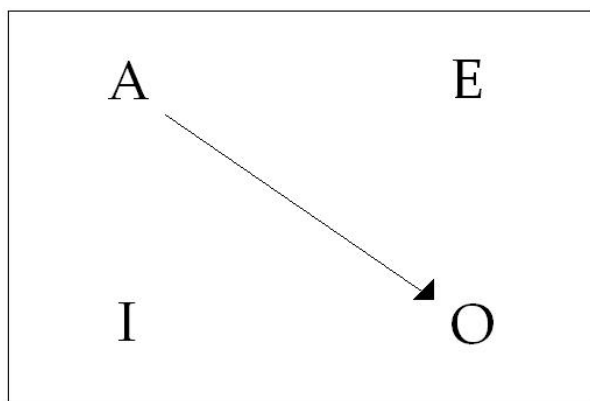
À la vérité, dans ARISTOTE, ce « *pas sage* », non plus de subalternation mais de subalternation opposée, qui est diagonale, opposition de A à O, de :

« tout homme est sage »

à

« quelque homme n'est pas sage »

c'est ce qu'il appelle « contradictoire ».



L'usage du mot « contradictoire » nous intéresse, nous, les analystes, d'autant plus que, comme au dernier séminaire fermé M. NASSIF l'a rappelé, c'est un point tout à fait essentiel pour les psychanalystes que FREUD leur ait sorti une fois cette vérité assurément première, que l'inconscient ne connaît pas la contradiction. Seul inconvénient...

on ne sait jamais les fruits que porte ce que vous énoncez comme vérité, surtout première ...c'est que ceci a eu pour conséquence que les psychanalystes, à partir de ce moment-là, se sont crus en vacances, si je puis dire, à l'endroit de la contradiction, et qu'ils ont cru que du même coup cela leur permettait eux-mêmes de n'en rien connaître, c'est-à-dire de ne s'y intéresser à aucun degré. C'est une conséquence manifestement abusive.

Ce n'est pas parce que l'inconscient, même si c'était vrai, ne connaîtrait pas la contradiction que les psychanalystes n'ont pas à la connaître, ne serait-ce que pour savoir pourquoi il [l'inconscient] ne la connaît pas, par exemple !

Enfin, remarquons que « contradiction » mérite un examen plus attentif, que naturellement les logiciens ont fait depuis longtemps, et que c'est tout autre chose que de parler de contradiction au niveau du principe de non-contradiction...

À savoir que A ne saurait être non-A du même point de vue et à la même place
...et le fait que notre particulière négative ne soit là, contradictoire. C'est vrai, elle l'est.
Mais vous voyez que dans le biais :

« il est homme tel qu'il ne soit sage »

je ne la porte...

au regard de la formule qui nous a servi de point de départ, fondée sur la double négation
...je ne la porte qu'à la position d'exception.
Bien sûr, l'exception ne confirme pas la règle, contrairement à ce qui se dit couramment et qui arrange tout le monde. Ça la réduit simplement à la valeur de règle sans valeur nécessaire, c'est-à-dire ça la réduit à la valeur de règle, c'est même la définition de la règle. Alors, vous commencez à voir combien les choses peuvent prendre pour nous d'intérêt. Je fais ici appel à mon auditoire psychanalytique pour lui permettre un peu de ne pas s'ennuyer.

Vous voyez l'intérêt de ces articulations qui nous permettent de nuancer des choses aussi intéressantes que celle-ci, par exemple, que ce n'est pas pareil de dire...
c'est pourquoi j'ai fait cette distinction au niveau de la contradiction

... « *l'homme est non femme* »...

là, bien sûr, on nous dira que l'inconscient ne connaît pas la contradiction
...mais ce n'est pas tout à fait pareil de dire :

- universelle :

« pas d'homme...

il s'agit du sujet, bien sûr

...qui n'exclue la position féminine, la femme »

- ou, l'état d'exception et non plus de contradiction :

« *il est homme tel qu'il n'exclue pas la femme* ».

Ceci peut vous montrer cependant ce qu'il peut y avoir de plus maniable et de destiné à montrer l'intérêt de ces recherches logiques, même au niveau où le psychanalyste se croit...

chose qui mérite bien, avec le temps, de s'appeler obédience

...obligé d'avoir le regard fixé sur l'horizon du préverbal.

Continuons - nous, par contre - notre petit chemin en faisant une expérience.

« *Il est homme tel qu'il ne soit sage* »

ai-je dit. Vous avez pu remarquer que le « *pas* », nous nous en sommes jusqu'à présent passés. Essayons de voir ce que ça va faire.

« *Il est homme tel qu'il soit...*
par exemple

...*pas sage* ».

Ça n'a pas d'inconvénient, ça veut dire pareil : il y en a toujours qui ne sont pas sages. Méfions-nous : ce « *pas sage* » pourrait bien nous servir de passage vers quelque chose d'un peu inattendu. Si on remet le « *ne* », ça va toujours :

« *il est homme tel qu'il ne soit pas sage* »

ça peut encore aller. Venons-en au « *pas sage* » et revenons en diagonale à A, l'universelle affirmative d'ARISTOTE étant la locution quantificatrice :

« *pas d'homme tel qu'il ne soit pas sage* ».

C'est que ça fait un drôle de sens, tout d'un coup, c'est l'universelle négative : ils sont tous pas sages.

Qu'est-ce qui a bien pu se produire ?

Ce « *pas* », ajouté, qui était parfaitement tolérable au niveau de la particulière négative, voilà que si nous le mettons au niveau de ce qui était auparavant l'universelle affirmative...

qui paraissait tout à fait désignée pour aussi bien le tolérer, ce « *pas* »

voilà qu'elle vire au noir - et je ne sais pas quelle couleur a « e » dans le sonnet de RIMBAUD⁹⁹ - mais au niveau aristotélicien, il est noir, c'est l'universelle négative : ils sont tous pas sages.

Je vais tout de suite vous dire l'enseignement que nous allons tirer de cela. C'est évidemment quelque chose qui nous fait toucher du doigt que la relation des deux « ne » telle qu'elle existe dans la structure fondamentale de l'universelle affirmative quantifiée, qui est cette formule :

« il n'est rien qui ne... »

a quelque chose qui se suffit en soi-même, et nous en avons la preuve dans la libération de ce « pas » qui tout d'un coup, inoffensif ailleurs, se trouve ici avoir fait virer une universelle dans l'autre. C'est ce qui nous permet d'avancer et d'affirmer que l'opération quantificatrice, quand nous la mettons à sa fonction rectrice...

fonction de régime [d'origine ?] de l'opération logique ...se distingue en ceci de la logique d'ARISTOTE qu'elle substitue, à la place où l'οὐσία [ousia], l'essence, l'ontologique n'est pas éliminé, à la place du sujet grammatical, le sujet qui nous intéresse en tant que sujet divisé, à savoir la pure et simple division comme telle du sujet, en tant qu'il parle, du sujet de l'énonciation en tant que distinct du sujet de l'énoncé. L'unité où se présente cette présence du sujet divisé, ça n'est rien d'autre que cette conjonction des deux négations, et aussi bien c'est celle qui motive que pour vous la présenter, pour l'articuler devant vous...

⁹⁹ Dans ce sonnet, la lettre « e » est blanche. Cf. Arthur RIMBAUD, « Voyelles », Paris, Éd. Garnier, 1961, p.110.

A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu : voyelles,
Je dirai quelque jour vos naissances latentes :
A, noir corset velu des mouches éclatantes
Qui bombinent autour des puanteurs cruelles,

Golfes d'ombre ; E, candeurs des vapeurs et des tentes,
Lances des glaciers fiers, rois blancs, frissons d'ombelles ;
I, pourpres, sang craché, rire des lèvres belles
Dans la colère ou les ivresses pénitentes ;

U, cycles, vibrations divins des mers virides,
Paix des pâtis semés d'animaux, paix des rides
Que l'alchimie imprime aux grands fronts studieux ;

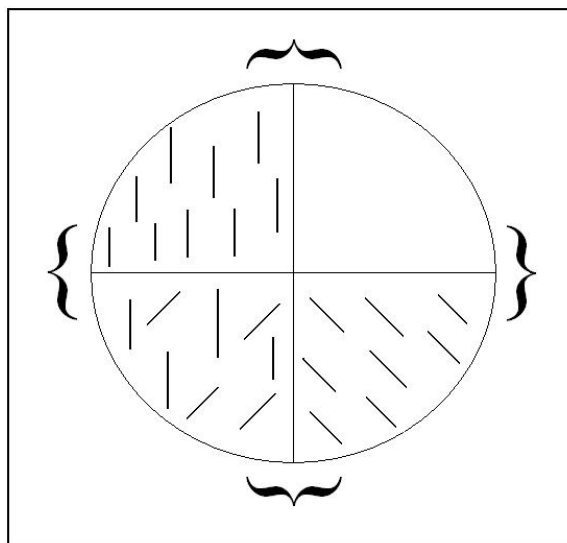
O, suprême Clairon plein des strideurs étranges,
Silences traversés des Mondes et des Anges ;
- O l'Oméga, rayon violet de Ses Yeux !

que vous l'ayez remarqué ou pas, mais il est temps
qu'on le remarque
...les choses n'allaient pas sans l'emploi d'un
subjonctif :

« *Il n'est rien qui ne soit...* »

– sage ou pas sage, la chose importe peu –, c'est ce
« soit » qui marque la dimension de ce glissement,
de ce qui se passe entre ces deux « ne » et qui est
précisément là où va jouer la distance qui subsiste
toujours de l'énonciation à l'énoncé.

Ce n'est donc pas pour rien qu'en vous donnant, il y a
quelques séances, le premier exemple de ce qu'il en est
de la formulation de PEIRCE¹⁰⁰, je vous ai bel et
bien fait remarquer que ce qui constituait, dans cette
exemplification que je vous ai montrée de ces petits
traits répartis, bien choisis, en quatre cases



que le véritable sujet de tout universel, c'est
essentiellement le sujet en tant qu'il est essentiel-
lement et fondamentalement ce *pas de sujet*, qui déjà
s'articule dans notre façon de l'introduire :

« *pas d'homme qui ne soit sage* ».

Il est difficile de se maintenir sur ce tranchant.
Très exactement la théorie, bien sûr, est faite pour
l'éliminer.

¹⁰⁰ Cf. Séance du 7 février 1968

Je veux dire que ce qui nous intéresse, c'est que la théorie des quantificateurs, si nous l'articulons, nous force à y déceler ce relief et cette fuite irréductible qui fait que nous ne savons où glisse le nerf proprement instituant de ce qui ne semble d'abord que négation répétée, et qui est au contraire négation créatrice en tant que c'est d'elle que s'instaure la seule chose qui soit vraiment digne d'être articulée dans le savoir, c'est à savoir l'*universelle affirmative*, ce qui vaut toujours, et en tout cas cela seul nous intéresse.

C'est ainsi que vous verrez se formuler, sous la plume des logiciens de la quantification, que nous pouvons faire l'équivalence de ce qui est exprimé par un \forall , à savoir la valeur universelle d'une proposition écrite telle que : $\forall x Fx$, nous devons l'écrire dans les termes algébrisés de la logique symbolique, à savoir que cette vérité universelle, \forall , est : pour tout x , que x fonctionne dans la fonction Fx , à savoir, par exemple dans l'occasion, la fonction *d'être sage* et que *l'homme* sera un x qui sera toujours à sa place dans cette fonction.

La transformation qui nous est donnée comme recevable dans la théorie des quantificateurs se représente ainsi par : $\neg \exists x \dots$

ce \exists étant le symbole qui spécifie pour nous, dans la quantification, l'existence d'un x d'une valeur de x telle qu'elle satisfasse la fonction Fx

...et on nous dira que le $\forall x Fx$ peut être traduit par un $\neg \exists x$: à savoir qu'il n'existe pas de x qui soit tel qu'il mette la fonction Fx en l'air : $\neg \exists x \neg Fx$, bref, que la conjonction de ces deux signes « moins »...

et c'est bien quelque chose qui se trouve recouvrir la forme articulée, langagièrement nuancée, sous laquelle je vous l'ai avancée
...suffit à symboliser la même chose, ce qui n'est point vrai, car il est bien clair que - tout moins qu'ils soient - dans la symbolisation logique ces deux « moins » n'ont pas la même valeur, qu'il n'existe pas de x qui - ai-je été amené à vous dire - mette en l'air, c'est-à-dire rende fausse, la fonction Fx .

J'ai symbolisé que ces deux termes, celui de la non existence et celui de l'« F » qui se solde par la fausseté de la fonction, ne sont pas du même ordre. Mais c'est précisément ce dont il s'agit. C'est de masquer quelque chose qui est justement la fissure très fine, et tout à fait essentielle pour nous à déterminer et à fixer dans son plan, qui est la distance du sujet de l'énonciation au sujet de l'énoncé, comme je vous le ferai - par exemple - encore remarquer à propos d'une autre façon, au niveau d'autres auteurs, de donner de la fonction une image qui soit plus maniable au niveau de son application proprement prédicative car, à la vérité, Fx peut désigner toutes sortes de choses, y compris toutes espèces de formules mathématiques que vous pouvez y appliquer. C'est la formule la plus générale. Par contre si vous voulez rester au niveau de mon :

« *tout homme est sage* »

voilà la formule : (h v s), avec le signe de disjonction « v » que j'avais déjà mis l'autre fois au tableau, formule à laquelle, selon les logiciens qui ont introduit la quantification, il suffirait d'ajouter le Π du $\pi\tilde{a}v$ [pan] ou le Σ pour en faire une proposition universelle ou particulière :

Π (h v s) et qui voudrait dire que, en somme, ce à quoi nous avons affaire, c'est à la disjonction de « *pas homme* » et de ce s. Cela veut dire que si nous choisissons le contraire du « *pas homme* », c'est-à-dire « *l'homme* », nous avons la disjonction : « *il est sage* », soit dans tous les cas, soit dans certains cas particuliers.

Si nous prenons la négation du *sage*, c'est-à-dire si nous renonçons au *sage*, nous sommes de l'autre côté de la disjonction, à savoir du côté du « *pas homme* » : cela peut encore aller, jusqu'à ce point.

Mais ceci n'implique nullement l'exigence du « *non sage* » pour ce qui n'est « *pas homme* ». Or ceci n'est pas indiqué dans la formule. Il faudrait pour cela que la disjonction soit marquée par exemple comme cela :

$$\Pi (\bar{h}Vs)$$

donc un signe qui serait l'inverse de celui de la racine carrée, ceci destiné à nous montrer que, au regard de l'implication...

si nous avons ici en somme au niveau de l'universel que *homme* implique *sage*

...non *sage*, certes, n'implique pas *homme*, mais que *sage* est parfaitement compatible, lui aussi, avec *pas homme*. C'est-à-dire qu'il peut y avoir quelque chose d'autre que l'homme qui soit *sage*, ceci est éliminé dans la façon de présenter toute crue la formule de la disjonction, entre un sujet négativé et le prédicat qui ne l'est pas.

Point aussi où se démontre quelque chose qui, dans le système dit de la double négation, à s'exprimer de cette description qui est celle de MITCHELL¹⁰¹, laisse toujours échapper ce quelque chose qui, cette fois-ci, loin de suturer la fissure, la laisse à son insu béante, confirmation que de fissure, c'est là toujours ce dont il s'agit.

En d'autres termes, ce dont il s'agit...

concernant la logique formelle s'entend

...est toujours ceci, de savoir ce qui peut se tirer, et jusqu'où, d'un énoncé, à savoir d'obtenir un énoncé fiable. C'est bien de là aussi qu'était parti

ARISTOTE. ARISTOTE, bien sûr, ne disons pas qu'il était à l'aurore de la pensée, parce que le propre de la pensée est précisément de n'avoir jamais eu d'aurore, elle était déjà très vieille et il en savait quelque chose. Il en savait ceci particulièrement que, bien sûr, il ne serait même pas question de savoir s'il n'y avait pas le langage. Ça ne suffit pas, bien sûr, à ce que le savoir ne dépende que du langage, mais lui, ce qui lui importait, c'était de savoir justement, à cause de ceci que la pensée ne datait pas d'hier, ce qui d'une énonciation pouvait faire une chose nécessaire, pas moyen de céder sur ce point. La première ἀναγκη [anankè] est ἀναγκη du discours.

La logique formelle d'ARISTOTE était le premier pas pour savoir ce qui proprement et comme distingué comme tel, au niveau de l'énoncé, pouvait se formuler comme donnant de cette source...

ce qui ne veut pas dire que ce fût la seule, bien sûr...sa nécessité à l'énonciation, c'est-à-dire que là, il n'y a pas moyen de reculer. Aussi bien, c'est le sens qu'avait à cette époque le terme d'ἐπιστήμη [epistémè] c'est celui d'une énonciation sûre.

¹⁰¹ Mitchell, Oscar Howard (1851-1889), 1883 "On a New Algebra of Logic," in Charles S. Peirce (ed.), *Studies in Logic*. By Members of the Johns Hopkins University, Little, Brown, and Company: Boston; reprinted John Benjamins: Amsterdam/Philadelphia 1983 (= *Foundations in Semiotics*; 1), 72-106.

La distinction de l'*epistémè* et de la δόξα [doxa] n'est rien d'autre qu'une distinction qui se situe au niveau du discours.

C'est sa différence avec ce qu'est pour nous la science, à aller dans le même sens, à savoir d'un énoncé strictement fiable et bien pour nous, bien sûr, qui avons fait quelques productions inédites concernant ce qu'il en est de l'énoncé, et d'ailleurs pas dans d'autres endroits que les mathématiques. Ces lois de l'énoncé, pour être fiables, sont devenues, deviennent encore chaque jour de plus en plus exigeantes et, à ce titre, ne sont pas sans démontrer leurs limites, je veux dire que c'est dans toute la mesure où nous avons fait, en logique, quelques pas dont, bien sûr, celui que là je vous représente, mais c'est le pas originel, nous, qui nous intéresse.

Pourquoi ?

Parce que c'est en deçà de cette tentative de capture de l'énonciation par les réseaux de l'énoncé que nous, analystes, nous nous trouvons. Mais quelle chance que le travail ait été poussé si loin ailleurs, si ça peut être par là qu'à nous se livrent quelques règles pour bien repérer la fissure.

Quand j'énonce que l'inconscient est structuré comme un langage, ça ne veut pas dire que je le sais, puisque ce dont je le complète, c'est proprement ce

« qu'on »...

sur lequel je mets l'accent et qui est celui qui donne le vertige à l'ensemble des psychanalystes ...c'est que « on » n'en sait rien, « on », le sujet supposé savoir, celui qu'il faut toujours qu'il soit là pour nous donner le repos.

Ce n'est donc pas que je le sais si je l'énonce, c'est que mon discours ordonne, en effet, l'inconscient. Je dis que le seul discours que nous ayons sur l'inconscient - celui de FREUD - fait sens, certes, [mais] ce n'est pas cela qui est important, parce qu'il fait sens comme on fait eau : de toutes parts.

Tout fait sens, je vous l'ai montré¹⁰².

« *Colourless green ideas sleep furiously* » fait sens aussi.

C'est même la meilleure caractérisation que l'on puisse donner de l'ensemble de la littérature analytique.

102 Cf. le séminaire *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, séance du 02-12.

Si ce sens dans FREUD est si plein, si résonnant par rapport à ce qui est en cause – l'inconscient – si, en d'autres termes, ça se distingue de tout ce qu'il a rejeté à l'avance comme occultisme, si chacun sait et sent que ce n'est pas du MESMER...

c'est pour ça que ça subsiste malgré l'insensé du discours analytique

...c'est un miracle que nous ne pouvons expliquer qu'indirectement, à savoir par la formation scientifique de FREUD. L'important ce n'est pas son sens à ce discours dont il faut d'abord qu'il existe pour que ce que j'avance avec « l'inconscient est structuré comme un langage » ait sa référence, sa *Bedeutung*, parce que c'est là qu'on s'aperçoit que la référence, c'est le langage. En d'autres termes, que tout ce que mon discours articule à propos de celui de FREUD sur l'inconscient aboutit à des formules isomorphes, celles qui s'imposent s'il s'agit du langage pris comme objet.

L'isomorphisme qu'impose à mon discours, l'inconscient au regard de ce qu'il en est du discours sur le langage, voilà ce dont il s'agit et ce qui fait qu'en ce discours doit être pris tout psychanalyste, pour autant qu'il s'engage dans ce champ qui est celui défini par FREUD pour l'inconscient.

À partir de là, nous ne pouvons guère qu'énoncer, avant de nous quitter, quelques épingleages destinés à ce que vous ne perdiez pas la tête dans cette affaire. J'espère que ce que je viens de dire au dernier terme concernant la formule :

« l'inconscient est structuré comme un langage » gardera tout de même sa valeur de point tournant pour ceux qui l'entendent même depuis longtemps comme aussi bien pour ceux qui se refusent à l'entendre.

Bien sûr que notre science, celle qui est la nôtre, ne se définit pas seulement de ces coordonnées par quoi il n'est de savoir que par le langage. Il reste pourtant que la science elle-même ne peut se soutenir que de la mise en réserve d'un savoir purement langagier, à savoir d'une logique strictement interne et nécessaire au développement de son instrument, en tant que l'instrument est mathématique, et que chacun peut toucher du doigt qu'à tout instant les impasses proprement langagières, où la met ce progrès de l'instrument mathématique lui-même, en tant qu'à la fois il accueille et qu'il est accueilli par chaque champ nouveau de ces découvertes factuelles, ce progrès est un ressort tout à fait essentiel à la science moderne.

Il reste donc bien qu'il y a tout un niveau où le savoir est de langage et que ça n'est pas vanité de dire que ce champ est proprement tautologique, que ce soit à l'origine même de ce qui a fait le départ de la science, à savoir une prise de mesure du clivage ainsi défini dans le discours, d'une ascèse logique qui s'appelle le *cogito*. C'est un signe que j'aie pu, cette ascèse, la développer assez pour y fonder la logique du fantasme, celle dont les articulations ont été, je dois dire, fort bien isolées la dernière fois lors du séminaire fermé par un de ceux qui ici travaillent dans ce champ de mon discours.

Il ne s'agit pas, comme il l'a dit...

et comme il l'a dit d'une façon légitime dans la perspective de ce qu'il essayait d'apporter comme réponse à ce discours

...d'une nouvelle négation qui serait celle que je produirais. Le Ciel m'en préserve que je donne encore à quiconque, avec l'introduction d'une nouveauté, l'occasion d'escamoter ce dont il s'agit, qui est bien tout le contraire de ce quelque chose qu'on bouche puisque c'est quelque chose d'imbouchable. Plût au Ciel que je ne donnasse point au psychanalyste un renouvellement d'alibi, à ceci qu'il a à être dans le discours analytique, à savoir au sens propre et aristotélicien, son ὑποκειμένον [hypokeimenon], son support subjectif, certes, mais en tant que lui-même en assume la division.

13 mars 1968

[Table des séances](#)

Qu'est-ce que c'est qu'être psychanalyste?

C'est vers cette visée que s'achemine ce que cette année j'essaie de vous dire sous ce titre de *L'acte psychanalytique*.

Il est étrange que dans certains parmi les messages qui me sont envoyés...

et dont, puisque je l'ai demandé, je remercie ceux qui ont bien voulu en faire la démarche

...il est étrange que pointe parfois ceci : que je ferais ici quelque chose qui serait proche de quelque réflexion philosophique. Peut-être, tout de même, certaine séance comme celle de la dernière fois, bien sûr, si elle n'a pas manqué d'avoir prise sur ceux d'entre vous qui suivent le mieux mon discours, vous avertit pourtant assez qu'il s'agit d'autre chose. L'expérience...

une expérience, c'est toujours quelque chose dont on a récemment des échos

...prouve que l'état d'âme qui est produit dans certain ordre d'études dites philosophiques, s'accomode mal de toute articulation précise qui soit celle de cette science qu'on appelle la logique.

J'en ai même, dans cet écho, épinglé et retenu cette appréciation humoristique, qu'une telle tentative de faire rentrer à proprement parler ce qui s'est édifié comme logique dans les cours, dans ce qui est imposé pour le cursus ou le gradus philosophique, serait quelque chose qui s'apparenterait à cette ambition de technocrate dont c'est le dernier mot d'ordre de toutes les résistances auriculaires que d'en accuser ceux qui, dans l'ensemble, essaient d'apporter ce discours plus précis dont le mien ferait partie au titre du structuralisme et qui, en somme, se distingue de cette caractéristique commune de prendre pour objet proprement ce qui se constitue non pas au titre de ce qui fait d'ordinaire l'objet d'une science...

c'est-à-dire quelque chose à quoi on est une bonne fois à suffisante distance pour l'isoler dans le réel comme constituant une espèce spéciale

...mais de s'occuper proprement de ce qui est constitué comme effet du langage.

Prendre pour objet l'effet de langage, voici bien en effet ce qui peut être considéré comme le facteur commun du structuralisme et que, assurément, à ce propos la pensée trouve son biais, sa pente, son mode d'échapper, sous la forme d'une rêverie, de ce quelque chose qui - précisément autour de là - s'efforce à prendre corps, à y restituer quoi ?

Des thèmes anciens qui, à divers titres, se sont toujours trouvés foisonner autour de tout discours en tant qu'il est proprement l'arête de la philosophie, c'est-à-dire de se tenir en pointe de ce qui, dans l'usage du discours, a de certains effets où précisément se situe ce par quoi ce discours arrive inmanquablement à cette sorte de médiocrité, d'inopérance qui fait que la seule chose qui est laissée dehors, qui est éliminée, c'est proprement justement cet effet. Or, il est difficile de ne pas s'apercevoir que la psychanalyse offre à une telle réflexion un terrain privilégié.

Qu'est-ce, en effet, que la psychanalyse ?

Il m'est arrivé incidemment dans un article, celui que l'on trouve dans mes *Écrits* sous le titre :

« Variantes de la cure-type », d'écrire ceci que j'ai pris soin de réextraire ce matin, qu'à s'interroger sur ce qui est de la psychanalyse...

puisque justement il s'agissait de montrer comment peuvent se définir, s'instituer ces variantes, ce qui présuppose qu'il y aurait quelque chose de « type », et c'était bien précisément pour corriger une certaine façon d'associer le mot « type » à celui de l'efficacité de la psychanalyse que j'écrivais cet article

...donc je disais incidemment :

« Ce critère rarement énoncé d'être pris pour tautologique - c'était bien avant... il y a plus de dix ans - nous l'écrivons : une psychanalyse, type ou non, est la cure qu'on attend d'un psychanalyste » [p.329].

« Rarement énoncé » parce que, à la vérité, en effet, on recule devant quelque chose qui ne serait pas seulement - comme je l'écris - tautologique, mais ou bien serait, ou bien évoquerait, ce je ne sais quoi d'inconnu, d'opaque, d'irréductible qui consiste précisément dans la qualification du psychanalyste.

Observez pourtant que c'est bien en effet ce qu'il en est quand vous voulez vérifier si quelqu'un - à juste titre - prétend avoir traversé une psychanalyse :

- à qui s'est-il adressé ?

- Le quelqu'un est-il ou non psychanalyste ?

Voilà qui va trancher dans la question.

Si pour quelque raison...

et les raisons sont justement ce qui est ici à ouvrir avec un grand point d'interrogation

...le personnage n'est point qualifié pour se dire psychanalyste, un scepticisme au moins s'engendrera sur le fait de savoir si c'est bien ou non d'une psychanalyse, dans l'expérience dont le sujet s'autorise, qu'il s'agit.

En effet, il n'y a pas d'autre critère.

Mais c'est justement ce critère qu'il s'agirait de définir, en particulier quand il s'agit de distinguer une psychanalyse de ce quelque chose de plus vaste...

et qui reste avec des limites incertaines

...qu'on appelle une psychothérapie.

Cassons ce mot « psychothérapie » : nous le verrons se définir de quelque chose qui est « psycho », psychologique, c'est-à-dire une matière dont le moins que l'on puisse dire est que sa définition est toujours sujette à quelque contestation.

Je veux dire que rien n'est moins évident que ce qu'on a voulu appeler *l'unité de la psychologie*¹⁰³ puisqu'aussi bien elle ne trouve son statut qu'à une série de références dont certaines croient pouvoir s'assurer de lui être les plus étrangères, à savoir ce qu'on lui oppose par exemple comme étant l'organique ou, au contraire, de l'institution d'une série de limitations sévères qui sont aussi bien celles qui rendront dans la pratique ce qui aura été obtenu, par exemple, dans telles conditions

expérimentales, dans tel cadre de laboratoire, comme plus ou moins insuffisant, voire inapplicable quand il s'agit de ce quelque chose, lui, alors d'encore plus confus qu'on appellera « thérapie ».

« Thérapie », chacun sait la diversité des modes et des résonances que ceci évoque. Le centre en est donné par le terme « suggestion », c'est tout au moins celui de tout ce qui se réfère à l'action : l'action d'un être à l'autre s'exerçant par des voies qui, certes, ne peuvent prétendre avoir reçu leur pleine définition.

¹⁰³ D. Lagache, *L'unité de la psychologie*, Paris, PUF, 1949.

À l'horizon, à la limite de telles pratiques, nous aurons la notion générale de ce qu'on appelle dans l'ensemble et de ce qu'on a assez bien situé comme techniques du corps - j'entends par là ce qui, dans maintes civilisations, se manifeste comme ce qui ici se propage sous la forme erratique de ce qu'on épingle volontiers à notre époque de techniques indiennes, ou encore de ce qu'on appelle les diverses formes de yoga.

À l'autre extrême, l'aide samaritaine, celle qui, confuse, se perd dans des champs, dans des avenues qui sont celles de l'élévation d'âme, voire...

il est étrange de le voir repris dans l'annonce de ce qui se produirait au terme de l'exercice de la psychanalyse
...cette effusion singulière qui s'appellerait l'exercice de quelque bonté.

La psychanalyse, partons donc de ce qui est pour l'instant seulement notre point ferme : qu'elle se pratique avec un psychanalyste. Il faut entendre ici « avec » au sens instrumental, ou tout au moins je vous propose de l'entendre ainsi. Comment se fait-il qu'il existe quelque chose qui ne puisse ainsi se situer que « avec » un psychanalyste ?

Comme ARISTOTE dit, non pas qu'il faille dire - nous assure-t-il - :

« l'âme pense » mais « l'homme pense avec son âme¹⁰⁴ », indiquant expressément que c'est le sens qu'il convient de donner au mot « avec », à savoir le même sens instrumental. Chose étrange, j'ai fait quelque part allusion à cette référence aristotélicienne, les choses semblent avoir plutôt porté confusion chez le lecteur, faute sans doute de reconnaître la référence aristotélicienne.

C'est « avec » un psychanalyste que la psychanalyse pénètre dans ce quelque chose dont il s'agit. Si l'inconscient existe et si nous le définissons comme il semble : ...

au moins après la longue marche que nous faisons depuis des années dans ce champ

104 [Aristote, De l'âme](#), I, 4, 408b, 14/15, texte établi par A. Jannone, traduction et notes par E. Barbotin, Paris, « Les Belles Lettres », 1966. Voici la traduction qui nous est donnée : « Mieux vaudrait sans doute ne pas dire que l'âme a pitié, apprend ou pense, mais plutôt l'homme par son âme ».

...aller au champ de l'inconscient c'est proprement se trouver au niveau de ce qui se peut le mieux définir comme effet de langage, en ce sens où - pour la première fois - s'articule que cet effet peut s'isoler en quelque sorte du sujet, qu'il y a du savoir pour autant que c'est là ce qui constitue l'effet type du langage, du savoir incarné, sans que le sujet qui tient le discours en soit conscient au sens où ici être conscient de son savoir, c'est être codimensionnel à ce que le savoir comporte, c'est être complice de ce savoir.

Assurément, il y a là ouverture à quelque chose par quoi se trouve à nous proposé l'effet de langage comme objet, d'une façon qui est distincte parce qu'elle l'exclut de cette dialectique telle qu'elle s'est édiflée au terme de l'interrogation traditionnellement philosophique et qui est celle qui nous ferait chemin d'une réduction possible, exhaustive et totale, de ce qui est du sujet en tant que c'est celui qui énonce cette vérité qui prétendrait sur le discours donner le dernier terme, en ces formules, que l'en-soi serait de nature destiné à se réduire à un pour-soi, qu'un pour-soi envelopperait au terme d'un savoir absolu tout ce qu'il en est de l'en-soi.

Qu'il en soit différemment, de cela même que la psychanalyse nous apprend que le sujet - de par ce qui est l'effet même du signifiant - ne s'institue que comme divisé, et d'une façon irréductible, voilà ce qui sollicite de nous l'étude de ce qu'il en est du sujet comme effet de langage, et de savoir comment ceci est accessible et le rôle qu'y joue le psychanalyste, voilà qui est assurément essentiel à fonder.

En effet, si ce qu'il en est du savoir laisse toujours un *résidu*, un *résidu* en quelque sorte constituant de son statut, la première question qui se pose n'est-elle pas à propos du partenaire, de celui qui est là, je ne dis pas aide mais, instrument pour que quelque chose s'opère, qui est la tâche psychanalytique ?

Au terme de quoi le sujet - disons - est averti de cette division constitutive, après quoi, pour lui, quelque chose s'ouvre qui ne peut s'appeler autrement ni différemment que « *passage à l'acte* » : « *passage à l'acte* » - disons - éclairé.

C'est justement de ceci :

de savoir qu'en tout acte, il y a quelque chose qui comme sujet lui échappe, qui y viendra faire *incidence*, et qu'au terme de cet acte, la réalisation est pour l'instant pour le moins voilée de ce qu'il a de l'acte à accomplir comme étant sa propre réalisation.

Ceci, qui est le terme de la tâche psychanalytique, laisse complètement à part ce qu'il en est du psychanalyste dans cette tâche ayant été accomplie.

Il semblerait, dans une espèce d'interrogation naïve, que nous puissions dire, qu'à écarter la pleine et simple réalisation du pour-soi dans cette tâche prise comme ascèse, son terme pourrait être conçu comme un savoir qui au moins serait réalisé pour l'autre, à savoir pour celui qui se trouve être le partenaire de l'opération, ceci d'en avoir institué le cadre et autorisé la marche.

En est-il ainsi ?

Il est vrai qu'à présider, si je puis dire, à cette tâche, le psychanalyste en apprend beaucoup.

Est-ce à dire que d'aucune façon, ce soit lui dans l'opération qui puisse en quelque sorte se targuer d'être l'authentique sujet d'une connaissance réalisée ?

Voilà à quoi objecte précisément ceci :

que la psychanalyse s'inscrit en faux contre toute exhaustion de la connaissance, et ceci au niveau du sujet lui-même, en tant qu'il est mis en jeu dans la tâche psychanalytique. Ce n'est point - dans la psychanalyse -

d'un γνῶσις ἐαυτῶ [gnothi seauton : connais-toi toi même] qu'il s'agit mais précisément de la saisie de la limite de ce γνῶσις ἐαυτῶ

[gnothi seauton], parce que cette limite est proprement de la nature de la logique elle-même et qu'il est inscrit dans l'effet de langage qu'il laisse toujours hors de lui...

et par conséquent en tant qu'il permet au sujet de se constituer comme tel

...cette part exclue qui fait que le sujet, de sa nature :

- ou bien ne se reconnaît qu'à oublier ce qui premièrement l'a déterminé à cette opération de reconnaissance,

- ou bien, même à se saisir dans cette détermination, la dénie, je veux dire ne la voit surgir dans une essentielle *Verneinung* qu'à la méconnaître.

Autrement dit, nous nous trouvons au schéma basal des deux formes...

nommément l'hystérique et celle de l'obsessionnel
...d'où part l'expérience analytique...

qui ne sont là qu'exemple, illustration,
épanouissement, et ceci dans la mesure où la névrose
est essentiellement faite de la référence du désir à
la demande

...en face du schème logique même qui est celui que je vous
ai produit la dernière fois en vous montrant l'arête de
ce qui est la quantification, celle qui lie l'abord
élaboré que nous pouvons donner du sujet et du prédicat,
ceci qui s'inscrirait sous la forme du signifiant refoulé
 \bar{S} , en tant qu'il est représentant du sujet auprès d'un
autre signifiant S^A , ce signifiant ayant le coefficient A
en tant que c'est celui où le sujet a aussi bien à se
reconnaître qu'à se méconnaître, où il s'inscrit comme
fixant le sujet quelque part au champ de l'Autre.
La formule est celle ci :

$$\bar{S} \vee S^A$$

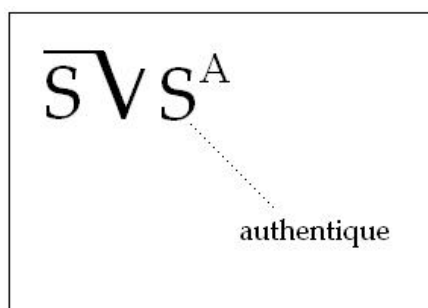
pour tout sujet en tant qu'il est de sa nature divisé.
Exactement selon la même façon que nous pouvons formuler
que :

« tout homme est sage »

nous avons le choix disjonctif entre le « pas homme » et le
« être sage » :

$$\Pi (\bar{h} \vee s)$$

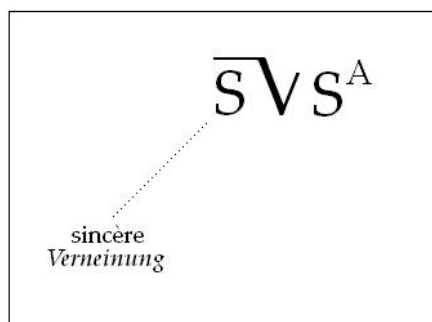
Nous avons fondamentalement ceci, c'est que, comme la
première expérience analytique nous l'apprend,
l'hystérique, dans sa dernière articulation



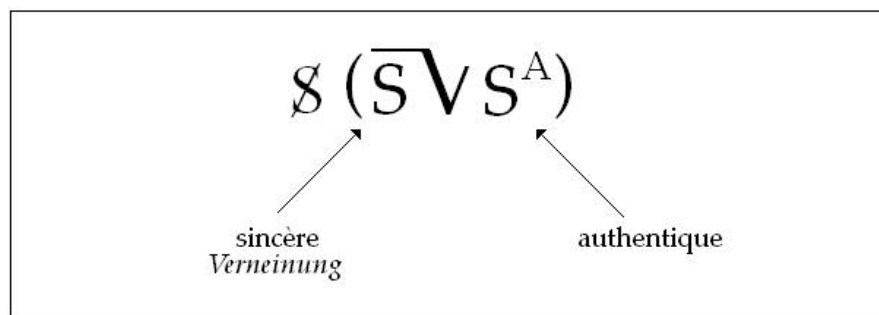
dans sa nature essentielle, c'est bien *authentiquement*, si
authentique veut dire « ne trouver qu'en soi sa propre
loi », qu'elle se soutient dans une affirmation

signifiante qui, pour nous, fait théâtre, fait comédie et à la vérité c'est pour nous qu'elle se présente ainsi.

Nul ne saurait saisir ce qu'il en est de la vraie structure de l'hystérique s'il ne prend pas, au contraire, pour être le statut le plus ferme et le plus autonome du sujet, celui qui s'exprime dans ce signifiant, à condition que le premier, celui qui le détermine, reste non seulement dans l'oubli, mais dans l'ignorance qu'il est oublié.
Alors que c'est tout à fait sincèrement



qu'au niveau de la structure dite obsessionnelle, le sujet sort le signifiant dont il s'agit, en tant qu'il est sa vérité, mais le pourvoit de la *Verneinung* fondamentale par quoi il s'annonce comme n'étant pas cela que justement il articule, qu'il avoue, qu'il formule, par conséquent ne s'institue au niveau du prédicat maintenu de sa prétention à être autre chose, ne se formule que comme dans une *méconnaissance* en quelque sorte indiquée par la dénégation même dont il l'appuie, par la forme dénégatoire dont cette méconnaissance s'accompagne.



C'est donc d'une homologie, d'un parallélisme de ce qui vient à s'inscrire dans l'écriture où de plus en plus s'institue ce qui s'impose du progrès même que force dans le discours l'enrichissement que lui donne d'avoir à s'égaliser à ce qui nous vient des variétés, des variations conceptuelles que nous impose le progrès de la

mathématique, c'est de l'homologie des formes d'inscription.

Je fais ici allusion, par exemple, au *Begriffsschrift*... d'un FREGE¹⁰⁵, en tant qu'écriture du concept et pour autant que nous essayons, cette écriture, avec FREGE, de commencer d'y inscrire les formes prédicatives qui, pas seulement historiquement mais pour le fait qu'à travers l'histoire elles tiennent, se sont inscrites dans ce qu'on appelle logique et prédicat, logique du premier degré, c'est-à-dire qui n'apporte aucune quantification au niveau du prédicat.

Disons, pour reprendre notre exemple, que l'usage que j'ai fait la dernière fois de l'*universelle affirmative* tout à fait humoristique :

« *tout homme est sage* »

la façon dont, dans son *Begriffsschrift*, FREGE l'inscrira, ce sera sous une forme :



- qui pose dans les traits horizontaux le contenu simplement propositionnel, c'est-à-dire la façon dont les signifiants sont ensemble accolés, sans que rien pour autant n'en soit à exiger, que la correction syntaxique.

- Par la barre qu'il met à gauche, il marque ce qu'on appelle l'implication, la présence du jugement : c'est à partir de l'inscription de cette barre que ce qui est contenu de la proposition est affirmé ou passe au stade qu'on appelle assertorique.

C'est ce qu'on traduit par « *il est vrai, assurément* ».

« *Il est vrai* » pour nous, au niveau où il s'agit d'une logique...

qui ne mérite aucunement d'être nommée techniquement logique primaire car le terme est déjà employé au niveau des constructions logiques, elle désigne précisément ce qui ne jouera qu'à combiner les valeurs de vérité, c'est bien pour cela que ce qui pourrait bien s'appeler logique primaire...

¹⁰⁵ Gottlob FREGE, *Begriffsschrift, eine der arithmetischen nachgebildete Formelsprache des reinen Denkens*, Halle, 1879, repris dans *Begriffsschrift und andere Aufsätze*, Hildesheim, Éd. I. Angelleli, 1964.

G. FREGE, *Les fondements de l'arithmétique*, Paris, Seuil, 1969, trad. et introduction de Claude Imbert.

G. FREGE, *Écrits logiques et philosophiques*, Paris, Seuil, 1971, trad. et introduction de Claude Imbert ; Points Seuil, 1994.

Correspondance Gottlob FREGE/Bertrand Russel, supplément au n° 5 de la revue *L'Unebêvue*, Paris, EPEL, nov. 1994, trad., notes et introduction de Catherine Webern.

si le terme n'était pas déjà employé
 ...nous l'appellerons sublogique, ce qui ne veut pas
 dire logique inférieure mais logique en tant que
 constituant du sujet
 ...ce « *il est vrai* », c'est bien pour nous au niveau où
 nous allons placer autre chose que cette position
 assertorique, c'est bien en effet ici pour nous que la
 vérité fait question.

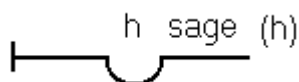
- Ce petit creux, cette concavité, cet en creux en
 quelque sorte...



qu'ici FREGE réserve pour y indiquer ce que nous
 allons voir, ce en quoi il lui paraît indispensable
 pour assurer à son *Begriffsschrift* un statut correct
 ...c'est là que va venir quelque chose qui joue dans la
 proposition ici inscrite au titre de contenu :

« *tout homme est sage* »

que nous allons inscrire ainsi par exemple :



en mettant « *sage* » comme étant la fonction¹⁰⁶, ici
 l'homme, comme ce qu'il appelle, dans la
 fonction, l'argument.

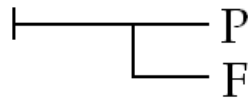
Pour tout son maniement ultérieur de cette
Begriffsschrift, écriture du concept, il n'est pour lui
 d'autre moyen correct de procéder qu'à inscrire ici, dans
 le creux et sous une forme expressément indicative de la
 fonction dont il s'agit, ce même *h* de l'homme en
 question, indiquant par là que :

« *pour tout h* », la formule « *l'homme est sage* » est vraie.

La nécessité d'un pareil procédé, je n'ai point ici à
 vous la développer » parce qu'elle impose d'en donner
 toute la suite, c'est-à-dire la richesse et la
 complication.

Qu'il vous suffise de savoir ici que dans le lien que
 nous ferions d'une pareille proposition avec une autre
 qui serait en quelque sorte sa condition, chose qui dans
 le *Begriffsschrift* s'inscrit ainsi :

¹⁰⁶ La fonction est évidemment : « *est sage* ». Cf. *Écrits logiques et philosophiques « Fonction et concept »*, p.91, Paris, Seuil, 1971.



c'est à savoir qu'une proposition F a un certain rapport avec une proposition P et que ce rapport est une fois défini...

je le dis pour ceux pour qui ces mots ont un sens ...selon le modèle de ce qu'on appelle l'implication philonienne¹⁰⁷, à savoir que si ceci est vrai, ceci ne saurait être faux, autrement dit que, pour donner un ordre, une cohérence à un discours, il n'y a qu'à exclure et seulement à exclure ceci que le faux puisse être conditionné par le vrai.

Toutes les autres combinaisons, y compris que le faux détermine le vrai, sont admises.

Je vous indique simplement ceci en marge, que, à inscrire les choses de cette façon, nous avons l'avantage de pouvoir distinguer deux formes d'implication différentes :

– selon que ce sera au niveau de cette partie de la *Begriffsschrift* :



c'est-à-dire au niveau où la proposition se pose comme assertorique, que viendra se conjindre l'incidence conditionnelle,

– ou au contraire ici :



au niveau de la proposition elle-même.

C'est-à-dire que ce n'est pas la même chose de dire que si quelque chose est vrai, nous énonçons que l'homme est sage, ou que si une autre chose est vraie, il est vrai que tout homme est sage.

Il y a un monde entre les deux choses.

¹⁰⁷ Référence à Philon le Mégarique (IVe s. av. JC), qui définissait l'implication entre deux propositions à la manière exactement de « l'implication matérielle » de la logique moderne. C'est sur l'enseignement des Mégariques que se fonde la logique des Stoïciens. (Cf. « Histoire de la logique », Enc. Univ. Tome 13, 1990, p. 955).

Ceci d'ailleurs n'est qu'à vous indiquer en marge,
et pour vous montrer à quoi répond la nécessité de ce
creux, de ceci que quelque part mérite d'être isolé le
terme qui logiquement...

au point d'avancement suffisant de la logique où nous
sommes

...donne corps au terme *tout* comme étant le principe, la
base, à partir de laquelle, par la seule opération de
négation diversifiée, pourront se formuler toutes les
propositions premières qui sont définies, apportées, par
ARISTOTE, à savoir que par exemple :

– c'est à mettre ici, sous la forme de ce trait
vertical :



la négation, qu'« *il sera pour tout homme vrai que l'homme n'est pas sage* », c'est-à-dire que nous incarnerons l'*universelle négative*

– au contraire, à dire ainsi, nous disons

qu'« *il n'est pas vrai que pour tout homme... nous puissions énoncer que... l'homme n'est pas sage* ». Nous obtiendrons par ces deux négations :



la manifestation de la *particulière affirmative* car s'il n'est pas vrai que pour tout homme il soit vrai de dire que l'homme n'est pas sage, c'est dire qu'il y en a un petit, par là, perdu, qui l'est

– inversement, si nous enlevons cette négation et que nous laissons celle-ci :



nous disons :

qu'« *il n'est pas vrai que pour tout homme l'homme soit sage* », c'est-à-dire qu'il y en a qui ne le sont pas, *particulière négative*.

À articuler ainsi les choses, vous y sentez quelque artifice, c'est à savoir que le fait qu'à ce niveau vous sentiez comme artifice par exemple l'apparition de la dernière proposition *particulière dite négative*.

Ceci met en valeur que, dans la logique originelle, celle d'ARISTOTE, quelque chose nous est masqué, précisément d'impliquer ces sujets comme collection, quels qu'ils soient, qu'il s'agisse de la saisir en extension ou en compréhension, que ce qui est de la nature du sujet n'est point à chercher dans quelque chose qui serait ontologique, le sujet fonctionnant en quelque sorte lui-même comme une sorte de prédicat premier, ce qu'il n'est pas.

Ce qui est l'essence du sujet tel qu'il apparaît dans le fonctionnement logique part tout entier de la première écriture, celle qui pose le sujet comme de sa nature s'affirmant comme : *pour tout homme, la formule l'homme est sage est vraie.*

C'est à partir de là, selon - en quelque sorte - une déduction inverse de celle que j'ai mise en valeur devant vous la dernière fois, que l'existence vient au jour et nommément la seule qui nous importe, celle que supporte l'affirmative particulière :

« *il y a homme qui est sage* »

elle se suspend..

et par l'intermédiaire d'une double négation ...à l'affirmation de l'universelle.
De même que la dernière fois, vous présentant la même Chose - car il s'agit toujours des quantificateurs - c'était par la double négation appliquée à l'existence que je vous montrais que la fonction $\forall x Fx$, pouvait se traduire, s'inverser : $-\exists x -Fx$, il n'existe pas de x qui rende la fonction Fx fausse.

Cette présence de la double négation est ce qui, pour nous, fait problème puisque, à la vérité, le joint ne s'en fait que d'une façon énigmatique avec ce qu'il en est de la fonction du *tout*, encore bien sûr que la nuance linguistique, que la fonction opposée du $\pi\tilde{\alpha}\nu$ [*pan*] ou du $\pi\tilde{\alpha}\nu\tau\acute{\epsilon}\varsigma$ [*pantes*] en grec s'oppose à la fonction de l'*holos* comme l'*omnis* s'oppose au *totus*. Ça n'est pourtant pas pour rien qu'ARISTOTE lui-même, sur ce qu'il en est de l'affirmative universelle, la dit posée [*kath'holon*], quant au total, et que l'ambiguïté en français reste entière, en raison de la confusion des deux signifiants entre ce qui a foncièrement quelque rapport, à savoir cette fonction du *tout*.

Il est clair que le sujet...

si nous arrivons avec le perfectionnement de la logique, à le réduire à ce « *pas... qui ne...* » dont je faisais état la dernière fois

...que ce sujet pourtant, dans sa prétention si l'on peut dire native, se pose comme étant de sa nature capable d'appréhender quelque chose comme *tout*, et ce qui fait son statut et aussi son mirage, c'est qu'il puisse se penser comme sujet de la connaissance, à savoir comme support éventuel à lui seul de quelque chose qui est *tout*.

Or c'est là que je veux vous mener, à cette indication, par ce discours que je fais aujourd'hui le plus court que je peux...

comme je le fais toujours, après en avoir très sérieusement pour vous préparé les degrés, suivant l'attention de l'assemblée ou mon état propre

...je suis bien forcé, comme dans tout discours articulé... et plus spécialement quand il s'agit du discours sur le discours, de l'opération logique

...de prendre un chemin de traverse au moment où il s'impose, c'est à savoir que, à la façon dont je vous ai déjà indiqué que s'institue la première division du sujet dans la fonction répétitive, ce dont il s'agit est essentiellement ceci : c'est que le sujet ne s'institue que représenté par un signifiant pour un autre signifiant, S et S1, et que c'est entre les deux, au niveau de la répétition primitive, que s'opère cette perte, cette fonction de l'objet perdu, autour de quoi précisément tourne la première tentative opératoire du signifiant, celle qui s'institue dans la répétition fondamentale.

C'est ce qui vient ici occuper la place qui est donnée dans l'institution de l'universelle affirmative à ce facteur dit « argument » dans l'énoncé de FREGE, ce pour quoi la fonction prédicative est toujours recevable et en tout cas la fonction du *tout* trouve son assise, son point tournant originel et, si je puis dire, le principe même dont s'institue son illusion, dans le repérage de l'objet perdu, dans la fonction intermédiaire de l'objet(a), entre le signifiant originel en tant qu'il est signifiant refoulé, et le signifiant qui le représente dans la substitution qu'instaure la répétition elle-même première.

Ceci nous est illustré dans la psychanalyse elle-même, et par quelque chose de capital, en ceci qu'elle incarne en quelque sorte de la façon la plus vive ce qu'il en est de la fonction du *tout* dans l'économie – je ne dirai pas inconsciente – dans l'économie du savoir analytique, précisément en tant que ce savoir essaie de totaliser sa propre expérience.

C'est le biais même, la pente, le piège où tombe la pensée analytique elle-même quand, faute de pouvoir se saisir dans son opération essentiellement diviseuse à son terme, au regard du sujet, elle instaure comme première l'idée d'une fusion idéale qu'elle projette comme originelle et qui joue autour de cette universelle affirmative qui est justement celle qu'elle serait faite pour problématiser et qui s'exprime à peu près ainsi :

- pas d'inconscient sans la mère...
- pas d'économie, pas de dynamique affective sans ceci qui serait en quelque sorte à l'origine, que l'homme connaît le *tout* parce qu'il a été dans une fusion originelle à la mère.

Ce mythe en quelque sorte parasite, car il n'est pas freudien, il a été introduit sous un biais énigmatique, celui du traumatisme de la naissance, vous le savez, par Otto RANK¹⁰⁸.

Faire entrer la naissance sous le biais du traumatisme, c'est lui donner fonction signifiante, la chose donc en elle-même n'était pas faite pour apporter une viciation foncière à l'exercice d'une pensée qui, en tant que pensée analytique, ne peut que laisser intact ceci dont il s'agit, à savoir que, sur le plan dernier où vient achopper l'articulation identificatrice, la béance reste ouverte entre l'homme et la femme et que – par conséquent – dans la constitution même du sujet, nous ne pouvons d'aucune façon introduire, disons, l'existence au monde de la complémentarité mâle et femelle.

Or à quoi aura servi l'introduction par Otto RANK de cette référence à la naissance par ce biais du traumatisme ?

À ce que la chose soit profondément viciée dans la suite de la pensée analytique, en ceci qu'il est dit qu'à tout le moins ce *tout*, cette fusion qui fait que, pour le sujet, il y a eu possibilité primitive et donc possible à reconquérir, d'une union avec ce qui fait le *tout*, c'est le rapport de la mère à l'enfant, de l'enfant à la mère

¹⁰⁸ Otto RANK, *Le traumatisme de la naissance* (1924), Paris, Payot, 1968. (trad. S. Jankélévitch).

au stade utérin, au stade d'avant la naissance, et ici nous touchons du doigt où est le biais et l'erreur. Mais cette erreur sera exemplaire parce que c'est elle qui nous révèle où prend son origine cette fonction du *tout* dans le sujet en tant qu'il choit sous le biais de la fatalité inconsciente, c'est-à-dire ou qu'il ne se reconnaît authentiquement qu'à s'oublier, ou qu'il ne se reconnaît sincèrement qu'à se méconnaître¹⁰⁹.

Et voici en effet très simplement où est le ressort : à partir du moment où nous prenons les choses au niveau de la fonction du langage, pas de demande qui ne s'adresse à la mère. Ceci, nous pouvons le voir se manifester dans le développement de l'enfant en tant qu'il est d'abord *infans* et que c'est dans le champ de la mère qu'il aura à articuler d'abord sa demande. Qu'est-ce que nous voyons apparaître au niveau de cette demande ?

C'est ce dont il s'agit uniquement et que l'analyse nous désigne : c'est la fonction du sein. Tout ce que l'analyse fait tourner, comme s'il s'agissait là d'un procès de la connaissance, c'est le fait que la réalité de la mère ne soit d'abord abordée, désignée que par la fonction de ce qu'on appelle l'objet partiel.

Mais cet objet partiel, je veux bien qu'on l'appelle en effet ainsi, à ceci près que nous devons nous apercevoir que c'est lui qui est au principe de l'imagination du *tout*, que si quelque chose est conçu comme totalité de l'enfant à la mère, c'est dans la mesure où, au sein de la demande, c'est-à-dire dans la béance entre ce qui ne s'articule pas et ce qui s'articule enfin comme demande, l'objet autour de quoi surgit la première demande, c'est le seul objet qui apporte au petit être nouveau-né ce complément, cette perte irréductible qui en est le seul support, à savoir ce sein, si singulièrement ici placé pour cette utilisation qui est logique dans sa nature, l'objet(a), et de ce que FREGE appellerait la variable, j'entends dans l'instauration d'une fonction quelconque Fx , que si une variable est quantifiée, elle passe à un autre statut d'être quantifiée comme universelle.

Cela veut dire non pas simplement n'importe laquelle mais que foncièrement dans sa consistance, c'est une constante et que c'est pour cela que pour l'enfant, qui commence d'articuler avec sa demande ce qui fera le statut de son désir, si un objet a cette faveur de

¹⁰⁹ Cf. même séance, supra, hystériques et obsessionnels.

pouvoir un instant remplir cette fonction constante, c'est le sein.

Et aussi bien il est étrange que ne soit pas apparu tout aussitôt, à spéculer sur les termes biologiques, qui sont ceux vers quoi aspire à se référer la psychanalyse, c'est qu'on ne s'aperçoive pas de cette chose qui semble être dite comme allant de soi que tout enfant a une mère, et où on souligne même comme pour nous mettre sur la voie qu'assurément pour le père, nous sommes dans l'ordre de la foi.

Mais serait-il si sûr qu'il ait une mère si, au lieu d'être un humain, c'est-à-dire un mammifère, il était un insecte ?

Quels sont les rapports d'un insecte avec sa mère ?

Si nous nous permettons perpétuellement de jouer..

et ceci est présentifié dans les psychanalyses ...entre la référence de la conception et celle de la naissance, nous voyons la distance qu'il y a entre les deux et que le fait que la mère soit la mère ne tient pas, si ce n'est par une nécessité purement organique : je veux dire que jusqu'à présent, il n'y a qu'elle pour pondre dans son propre utérus ses propres oeufs, mais après tout, puisqu'on fait de l'insémination artificielle maintenant, on fera peut-être aussi de l'insertion ovulaire.

La mère, ce n'est pas, au niveau où nous le prenons dans l'expérience analytique, ce quelque chose qui se réfère aux termes sexuels. Nous parlons toujours du rapport dit sexuel, parlons aussi du sexuel dit rapport. Le sexuel dit rapport est complètement masqué par ceci que les êtres humains dont nous pouvons dire que s'ils n'avaient pas le langage, comment même sauraient-ils qu'ils sont mortels ?

Nous dirons aussi bien que s'ils n'étaient pas mammifères, ils ne s'imagineraient pas qu'ils sont nés, car le surgissement de l'être en tant que nous opérons dans ce savoir construit et qui aussi bien devient pervertissant pour toute la dialectique opératoire de l'analyse que nous faisons tourner autour de la naissance, est-ce que c'est autre chose que ceci qui, au niveau de PLATON, se présentait avec une allure que je trouve quant à moi plus sensée, voyez le mythe d'Er¹¹⁰ ? Qu'est-ce que c'est que cette errance des âmes une fois qu'elles sont parties des corps ?

¹¹⁰ Le mythe d'Er le Pamphylien, cf. PLATON, La République, Livre X, 614b-621d, Paris, coll. La Pléiade vol.1, Gallimard, 1971, p. 1231 (trad. Léon Rolin).

Elles sont là dans un hyperespace avant d'entrer se reloger quelque part, selon leur goût ou le hasard, que nous importe...

Qu'est-ce que c'est sinon quelque chose qui a beaucoup plus de sens pour nous analystes, qu'est-ce que c'est que cette âme errante si ce n'est précisément ce dont je parle : le résidu de la division du sujet ?

Cette métempsychose me paraît logiquement moins fautive que celle qui fait l'avant de tout ce qui se passe dans la dynamique psychanalytique du séjour dans le ventre de la mère. Si nous l'imaginions, ce séjour, comme il est après tout au début de la lignée mammalienne, à savoir le séjour dans une poche marsupiale, ça nous frapperait moins.

Ce qui nous fait illusion, c'est la fonction du placenta. Eh bien, la fonction du placenta, c'est quelque chose qui n'existe pas au niveau des premiers mammifères. Le placenta semble bien devoir se situer au niveau justement de cet objet plaqué, de ce quelque chose qui, à un niveau de l'évolution biologique...

nous n'avons pas à considérer si c'est un perfectionnement ou pas

...se présente comme cette appartenance au niveau de l'autre qu'est le sein plaqué sur la poitrine, et c'est ce sein autour de quoi tourne ce dont il s'agit au niveau d'une apparition exemplaire de l'objet(a).

Que l'objet(a) soit l'indicatif autour de quoi se forge la fonction du *tout* en tant qu'elle est mythique, en tant qu'elle est précisément ce à quoi s'oppose, ce que contredit, toute la recherche du statut du sujet telle qu'elle s'institue dans l'expérience de la psychanalyse, voilà qui est à repérer et qui seul peut donner sa fonction de pivot, de point tournant à cet objet(a) dont d'autres formes se déduisent mais toujours, en effet, à cette référence que c'est l'objet(a) qui est au principe du mirage du *tout*.

Essayez, avant que je vous revoie la prochaine fois, et que j'essaie pour vous de le faire vivre autour de ces autres supports qui sont déchet, qui sont regard, qui sont voix, vous verrez qu'à saisir le rapport de ce (a), en tant que justement c'est lui qui nous permet de destituer de sa fonction la relation au terme *tout*, c'est à l'intérieur de cette interrogation que je pourrai reprendre ce qu'il en est d'un acte. Je n'en ai rien dit

jusqu'à présent mais, bien sûr, cet acte implique fonction, statut et qualification.

Si le psychanalyste n'est pas celui qui situe son statut autour de ce quelque chose que nous pouvons interroger, à savoir un sujet, est-il d'aucune façon épinglable, qualifiable du terme (a) ?

Le (a) peut-il être un prédicat ?

C'est la question sur laquelle je vous laisse aujourd'hui et dont déjà je vous désigne quelle en est la réponse : elle ne peut aucunement s'instituer d'une façon prédicative, et très précisément pour ceci que sur le (a) lui-même ne peut aucunement porter la négation.

« *Tout homme est un animal, sauf à ce qu'il se n'homme* » .

Je vous ai mis ça au tableau, histoire de vous mettre en train puisque je ne suis pas très en train, en réalité. Cette petite formule n'a pas la prétention d'être de la pensée. Il se peut que ça serve quand même de point d'accrochage, de pivot à un certain nombre d'entre vous qui ne comprendront rien par exemple à ce que je dirai aujourd'hui, ce n'est pas impensable. Ils ne comprendront rien mais ça ne les empêchera pas de rêver à quelque chose. Je ne suis pas en train de vous injurier, je ne pense pas que ce soit la généralité du cas, mais enfin, disons que c'est une moyenne !

Le côté rêverie qui se produit toujours dans toute espèce d'énoncé à prétention pensatoire ou qu'on croit tel, il faut toujours en tenir compte et, pourquoi pas, lui donner un petit point d'accrochage. Supposez par exemple que mon enseignement, à savoir ce qui peut passer pour être pensé, n'ait...

comme c'est arrivé déjà à beaucoup de gens et d'une autre ampleur que moi
...aucune suite. Il restera des petites choses comme ça.

Alors là-dessus, il se produit quelque chose.

Il y a dans le règne animal une sorte de faune très spéciale, ces espèces de petites bêtes de la classe des insectes, des êtres à élytres. Il y en a des quantités qui se nourrissent des cadavres, on appelle ça les escouades de la mort en médecine légale.

Il y en a une dizaine de générations pour venir consommer ce qui reste d'un débris humain, quand je dis des générations, je veux dire que ce sont des espèces différentes qui viennent aux diverses étapes.

C'est à peu près ce à quoi ressemble l'emploi d'un certain nombre d'activités universitaires autour de ces restes de pensée : des escouades de la mort.

Il y en a déjà qui s'emploient, par exemple...

sans attendre ni que je sois mort, ni qu'on ait vu le résultat des choses que j'ai, au cours de ces années, énoncées devant vous

...à doser à quel moment, dans ce qui constitue ce que j'ai rassemblé comme j'ai pu, avec un balai, sous le titre d'Écrits, je commence à parler vraiment de linguistique, à quel moment et jusqu'à quand ce que je dis recouvre ce qu'a dit JAKOBSON.

Vous allez voir, ça va se développer. D'ailleurs je ne crois pas du tout qu'une pareille opération ressortisse à mes mérites. Je crois que c'est une opération assez dirigée, de la part de ceux que ce que je dis intéresse directement et qui voudraient bien que les gens dont c'est l'emploi se mettent tout de suite à proliférer sur ce qu'on peut retenir de mes énoncés sous le titre de pensée. Ça leur donnera une petite anticipation de ce qu'ils espèrent, à savoir que ce que j'énonce, et qui n'est pas forcément de la pensée, soit sans conséquence, pour eux s'entend. Voilà de l'alimentation ! Néanmoins, vous verrez que cela a un certain rapport avec ce que je vais vous dire aujourd'hui.

Nous en sommes toujours, bien sûr, à *l'acte psychanalytique*. Pourquoi, en somme, est-ce que je parle de *l'acte psychanalytique* ?

C'est pour des psychanalystes.

Il n'y a vraiment qu'eux qui y soient impliqués.

D'ailleurs tout est là.

Aujourd'hui, je m'avance sur un terrain qui est évidemment peu fait pour un aussi large public, c'est à savoir en quoi l'acte psychanalytique peut opérer pour réaliser ce quelque chose que nous appellerons l'identification du psychanalyste.

C'est une façon de prendre la question qui a au moins cet intérêt, c'est d'être neuve. Je veux dire que, jusqu'à présent, rien n'a pu être articulé de sensé ni de solide sur ce qu'il en est de ce qui qualifie comme tel le psychanalyste. On parle, bien sûr, de règles, de procédés, de modes d'accès, mais ça ne dit toujours pas ce que c'est qu'un psychanalyste.

Le fait que je parle de *l'acte psychanalytique*...

qui est ce dont en somme j'espère que puisse faire un pas ce qui s'appelle la qualification du *psychanalyste*

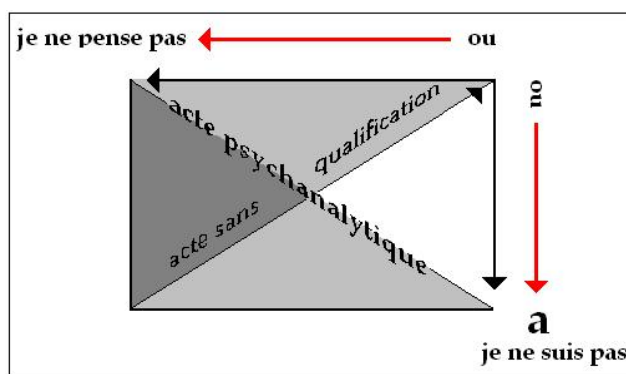
...que l'acte psychanalytique, je sois amené à en parler devant un public qui n'est qu'en partie concerné comme celui-ci, c'est là quelque chose qui en soi soulève un problème, problème qui d'ailleurs n'est pas du tout insoluble puisque, en somme, je tiens une fois de plus à marquer ce qui justifie, non pas ce qui conditionne...

ce qui conditionne c'est une série d'effets de position sur lesquels justement, à l'intérieur de notre discours d'aujourd'hui, ce que nous pourrions pousser en avant va nous permettre peut-être de préciser quelque chose

...mais enfin quel que soit le conditionnement, ce qui justifie que, quand on parle de l'acte devant un public plus large que celui qu'il intéresse, à savoir proprement les analystes, c'est évidemment ceci : c'est que l'acte psychanalytique a une particularité.

Je pourrais me livrer à un griffonnage de plus sur le tableau pour montrer de quoi il retourne dans le fameux quadrangle, celui qui part de :

« ou je ne pense pas ou je ne suis pas »



avec ce qu'il comporte du « je ne pense pas » qui est ici [en haut à gauche] et du je ne suis pas qui est ici [en bas à droite].

Vous savez que l'acte psychanalytique se fait dans cet axe, avec pour aboutissement cette éjection du (a) qui vient incomber, en somme, à la charge du psychanalyste qui a posé, a permis, a autorisé, les conditions de l'acte, à ce prix qu'il vient lui-même à supporter cette fonction de l'objet(a).

L'acte psychanalytique, c'est évidemment ce qui donne ce support, ce qui autorise ce qui va être réalisé comme la tâche psychanalytique, et c'est pour autant que le psychanalyste donne à cet acte son autorisation que l'acte psychanalytique est réalisé.

Or, c'est là quelque chose de tout à fait singulier que cet acte dont en quelque sorte le trajet doit être rempli par l'autre et, avec ce résultat au moins présumé que ce qui est à proprement parler acte, pour autant que nous pourrions être amenés à nous demander ce que c'est qu'un acte, ce n'est évidemment pas ni dans cette condition, ni dans ce trajet tout à fait atypique...

qui devrait être dessiné au moins sur ce quadrangle ...mais dans celui-là, c'est-à-dire pour autant que le sujet psychanalysant, pour lui, étant arrivé à cette réalisation qui est celle de la castration, $-\varphi$, c'est d'un accomplissement en retour vers le point inaugural, celui dont à la vérité il n'est jamais parti, celui qui est statutaire, celui du choix, du choix forcé, du choix aliénant entre le

« ou je ne suis pas ou je ne pense pas »

qui devrait par son acte accomplir ce quelque chose qui a été par lui enfin réalisé, à savoir ce qui le fait divisé comme sujet, autrement dit qu'il accomplisse un acte en sachant en connaissance de cause : pourquoi cet acte ne le réalisera lui-même jamais pleinement comme sujet.

L'acte psychanalytique donc, tel qu'il se présente, est de nature, parce qu'il introduit une autre dimension de cet acte qui n'agit pas par soi-même, si l'on peut dire, peut nous permettre d'apporter quelque lumière sur ce qu'il en est de l'autre, celui que j'ai dessiné à l'instant en travers, de l'acte sans qualification, car je ne vais pas l'appeler quand même humain. Je ne vais pas l'appeler humain pour toutes sortes de raisons, dont ce petit terme d'accrochage que je citais au début peut vous donner le soupçon, puisqu'il fonde l'homme en principe, ou plutôt qu'il le refonde, ou qu'il le refond chaque fois que l'acte en question, l'acte tout court, l'acte que je ne nomme pas, a lieu... ce qui n'arrive pas souvent.

Là-dessus, naturellement, j'ai tout de même essayé de donner quelques définitions pour que l'on sache de quoi l'on parle, nommément que l'acte est un fait de signifiant...

c'est bien de là que nous sommes partis quand nous avons commencé à balbutier autour

...un fait de signifiant par où prend place le retour de l'effet dit effet de sujet qui se produit de la parole, dans le langage bien sûr, retour de cet effet de sujet en tant qu'il est radicalement divisant. C'est là la nouveauté apportée comme un défi par la découverte psychanalytique qui pose comme essentiel que cet effet de sujet soit un effet de division.

Cet effet de division, c'est pour autant qu'une fois réalisé, quelque chose peut en être le retour, qu'il peut y avoir ré-acte, que nous pouvons parler d'acte et que cet acte qu'est l'acte psychanalytique qui, lui, se pose d'une façon si singulière d'en être tout à fait différent en ce sens que rien n'impose qu'il se produise après ce qui, dans la psychanalyse, amène le sujet à être en position de pouvoir agir, rien n'implique que ce (a) désormais isolé...

de par l'action de l'autre qui l'a guidé dans sa psychanalyse, d'une psychanalyse dont l'acte a permis à la tâche de s'accomplir
...rien n'explique que ce saut...
par quoi cet acte qui a permis la tâche réalisatrice, la tâche psychanalytique
...le psychanalysant, si l'on peut dire, en assume
- quoi (?) - le programme.

Au regard de l'acte...

c'est une petite parenthèse réflexive que je ferai là au début et qui est importante, qui se rapporte d'ailleurs aux mots par quoi j'ai commencé concernant l'avenir de toute pensée
...toute pensée ordonnée se situe dans un bivium ou à partir d'un bivium qui de nos jours est particulièrement clair :

- ou bien elle rejette cet effet de sujet dont je parle en le nouant une fois de plus à lui-même dans un moment qui se veut originel : c'est le sens qu'a eu historiquement le cogito, le cogito en est le modèle et le modèle honnête, si l'on peut dire - il est honnête parce qu'il se pose lui-même comme origine.
Quand vous voyez quelqu'un commencer à parler du fantasme de l'origine¹¹¹, vous pouvez savoir qu'il est malhonnête. Il n'y a de fantasme saisissable que *hic et nunc*, ici et maintenant : c'est ça l'origine du fantasme.

¹¹¹ Allusion probable à J. Laplanche et J.-B. Pontalis, « Fantasme originnaire, fantasme des origines, origine du fantasme », revue Les Temps Modernes, n° 215, Paris, avril 1964.

Après ça nous pourrons en parler quand nous l'aurons trouvé là, quand nous sommes avec lui. Pour le cogito, il ne s'est pas posé comme origine, nulle part DESCARTES ne nous dit :

« à l'origine celui qui pense fait surgir l'être ».

Il dit : *« je pense donc je suis »* et, à partir de là, c'est une bonne chose de faite, il n'y a plus à s'en occuper. Il a complètement libéré l'entrée de la science qui ne s'occupera absolument plus jamais du sujet, si ce n'est, bien sûr, à la limite obligée où elle le retrouve, ce sujet, quand elle doit, au bout d'un certain temps, s'apercevoir de ce avec quoi elle opère, à savoir l'appareil mathématique et, du même coup, l'appareil logique. Elle fera donc tout, dans cet appareil logique, pour le systématiser sans avoir affaire au sujet, mais ce ne sera pas commode.

À la vérité, ce ne sera qu'à ses frontières logiques que l'effet de sujet continuera à se faire sentir, à se présentifier et à faire à la science quelques difficultés. Mais pour le reste, en raison de cette démarche initiale du cogito, on peut dire qu'à la science, tout lui a été donné - et d'une façon, en somme, légitime - tout lui a été donné dans la main d'un immense champ de succès. Mais c'est en quelque sorte à ce prix que la science, sur le sujet de l'acte, n'a absolument rien à dire, elle n'en impose aucun, elle permet de faire beaucoup, pas tout ce qu'on veut : elle peut ce qu'elle peut, ce qu'elle ne peut pas, elle ne peut pas.

Mais elle peut beaucoup.

Elle peut beaucoup mais elle ne motive rien, ou plus exactement elle ne donne aucune expresse raison de rien faire. Elle ne se présente que comme tentation de faire, tentation irrésistible, il est vrai.

Tout ce que nous pouvons faire avec ce que la science a conquis depuis trois siècles, ce n'est pas rien, et nous ne nous privons pas de le faire. Mais il n'est nullement dit qu'aucun acte ne sera à sa mesure.

Là où il s'agit d'acte, où ça se décide, où on s'en sert en connaissance de cause pour des fins qui paraissent motivées, il s'agit d'un tout autre mode de pensée. C'est l'autre partie du bivium : là, la pensée s'adonne dans la dimension de l'acte et, pour cela, il suffit qu'elle touche à l'effet de sujet.

Exemple : la remarque fondamentale à une doctrine qu'il est facile, je pense, pour vous de reconnaître, que le sujet ne se reconnaisse pas, c'est-à-dire soit aliéné dans l'ordre de production qui conditionne son travail, ceci en raison de l'effet de sujet qui s'appelle exploitation...

pas besoin d'ajouter de l'homme par l'homme parce que nous avons vu qu'il faut un peu se méfier de l'homme dans l'occasion, et puis chacun sait qu'on a pu tourner cet usage à quelques mots d'esprit plaisants ...ceci en raison de l'effet de sujet donc, qui est au fondement de cette exploitation, voilà qui a des conséquences d'acte : on appelle ça la révolution. Et, dans ces conséquences d'acte, la pensée a la plus grande difficulté à se reconnaître, comme vous le démontrent je pense, depuis que vous existez...

puisque c'était même pour un certain nombre d'entre vous commencé avant votre naissance ...les difficultés qu'a eues, que continue d'avoir ce qu'on appelle l'intelligentsia avec l'ordre communiste.

Toute pensée, donc, de cette catégorie qui touche à l'effet de sujet participe de l'acte. La formuler indique, si l'on peut dire, l'acte et sa référence. Seulement, tant que l'acte n'est pas mis en train, c'est une référence, bien sûr, difficile à soutenir dans toute la mesure où elle n'est isolée qu'au terme, chacun sait ça. Toute pensée qui, dans le passé, a fait école...

les choses qui restent, comme ça, épinglées dans les herbiers universitaires, école stoïcienne par exemple ...avait cette fin de l'acte. Ça tourne court quelquefois, je veux dire que, pour l'instant, par exemple, dans le circuit à quoi j'ai fait allusion, l'acte qui de notre temps s'épingle du terme de révolutionnaire. L'issue n'est pas encore là. Ce n'est pas isolé ni isolable, cette référence à l'acte, mais enfin, pour les stoïciens tels que je les ai évoqués tout à l'heure, le fait est que ça a tourné court, que à un moment, on n'a eu rien de plus à en tirer que ce qu'on avait tiré de ceux qui s'étaient engagés dans cette voie de pensée. À partir de quoi la nécrophagie dont je parlais tout à l'heure peut commencer et, Dieu merci, elle ne peut pas non plus s'éterniser puisqu'il ne reste pas tellement de choses comme épaves, comme débris de cette pensée stoïcienne. Mais enfin ça occupe du monde !

Ceci dit, revenons à notre acte psychanalytique et reprenons ce petit croisillon qui est exposé au tableau, dont j'ai maintes fois déjà fait la remarque que vous n'avez pas à y donner de valeur privilégiée aux diagonales, que vous devez plutôt, pour vous en faire une juste idée, le voir comme une sorte de tétraèdre en perspective. Ça vous aidera à vous apercevoir que la diagonale n'y a aucun privilège. L'acte psychanalytique consiste essentiellement dans cette sorte d'effet de sujet qui opère en distribuant, si l'on peut dire, ce qui va en faire le support, à savoir le sujet divisé, le $\$$, pour autant que c'est là l'acquis de l'effet de sujet au terme de la tâche psychanalytique. C'est la vérité qui, par le sujet...

quel qu'il soit et sous quelque prétexte qu'il s'y soit engagé

...est conquise, c'est à savoir, par exemple, pour le sujet le plus banal, celui qui y vient à des fins d'être soulagé : voilà mon symptôme, j'en ai maintenant la vérité, je veux dire que c'est dans toute la mesure où ça n'est pas du tout ce qu'il en était de moi, c'est dans toute la mesure où il y a quelque chose d'irréductible dans cette position du sujet...

qui s'appelle en somme, et est fort nommable : l'impuissance à en savoir tout

...que je suis là et que, Dieu merci, le symptôme qui révélait ce qui reste de masqué dans l'effet de sujet dont retentit un savoir, ce qu'il y a de masqué, j'en ai eu la levée, mais assurément non pas complète. Quelque chose reste d'irréductiblement limité dans ce savoir.

C'est au prix...

puisque j'ai parlé de distribution

...de ceci, c'est que toute l'expérience a tourné autour de cet objet(a) dont l'analyste s'est fait le support, l'objet(a) en tant que c'est ce qui, de cette division du sujet est, a été et reste structurellement la cause. C'est dans la mesure où l'existence de cet objet(a) s'est démontrée dans la tâche psychanalytique...

Et comment ? Mais vous le savez tous : dans l'effet de transfert

...c'est en tant que le partenaire est celui qui s'est trouvé remplir...

de la structure instituée par l'acte

...la fonction...

- que depuis que le sujet a joué comme effet de sujet,
- que pris dans la demande
- qu'instaurant le désir, il s'est trouvé déterminé par ces fonctions que l'analyse a épinglées comme étant celles de l'objet nourricier, du sein, de l'objet excrémental, du scybale, de la fonction du regard et de celle de la voix

...c'est en tant que c'est autour de ces fonctions, pour autant que dans la relation analytique elles ont été distribuées à celui qui en est le partenaire, le pivot...

et - pour tout dire - le support, comme j'ai dit la dernière fois - l'instrument

...qu'a pu se réaliser l'essence de ce qu'il en est de la fonction du $\$$, à savoir de l'impuissance du savoir.

Est-ce que j'évoquerai là la dimension analogique qu'il y a - dans cette répartition - avec l'acte tragique ?

Car on sent bien que, dans la tragédie, il y a quelque chose d'analogique, dans la fiction tragique telle qu'elle s'exprime dans une mythologie à laquelle il n'est pas du tout exclu que nous ne voyions des incidences tout à fait historiques, vécues, réelles, je veux dire que le héros...

tout un chacun qui, dans l'acte, s'engage seul

...est voué à cette destinée de n'être - en fin - que le déchet de sa propre entreprise, je n'ai nul besoin de donner des exemples, seul le niveau que j'ai appelé de fiction ou de mythologie suffit à en indiquer pleinement la structure.

Mais, tout de même, ne l'oublions pas, ne confondons pas la fiction tragique...

je veux dire le mythe d'OEDIPE, d'ANTIGONE par exemple

...avec ce qui est vraiment une acception - la seule d'ailleurs valable, fondée - de la tragédie, à savoir la représentation de la chose. Dans la représentation, nous sommes évidemment plus près de cette schizophrénie telle qu'elle est supportée dans la tâche psychanalytique.

Au terme de la psychanalyse, on peut - la division réalisée du sujet psychanalytique - la supporter de la division qui, dans l'aire où pouvait se jouer la représentation tragique dans sa forme la plus pure, nous pouvons l'identifier, ce psychanalytique, au couple divisé et relatif du spectateur et du chœur, cependant que le héros...

il n'y a pas besoin qu'il y en ait trente-six, il n'y en a jamais qu'un seul

...le héros, c'est celui-là qui, sur la scène, n'est rien que la figure de déchet où se clôt toute tragédie de ce nom.

L'analogie structurale plane d'une façon tellement évidente que c'est la raison pour laquelle elle a été amenée massivement - si l'on peut dire - sous la plume de FREUD et pourquoi cette analogie hante - si l'on peut dire - toute l'idéologie analytique, seulement avec un effet de démesure qui confine au grotesque, et qui fait d'ailleurs l'incapacité totale où se révèle cette littérature qu'on appelle analytique de faire autre chose, autour de cette référence mythique, qu'une espèce de redite en rond, extraordinairement stérile, avec de temps en temps quand même le sentiment qu'il y a quelque chose là d'une division dont on ne voit pas où est la radicale insuffisance qui nous y rend inadéquats.

Cela frappe certains.

Ce n'est pas les pires que ça frappe.

Mais ça donne des résultats qui ne peuvent vraiment pas aller beaucoup plus loin que le jappement.

N'oublions pas l'OEDIPE, ni ce que c'est que 'OEDIPE, ni à quel point il est internement, intègrement, lié à la structure de toute notre expérience, et quand on a produit ce rappel, on n'a pas à aller beaucoup plus loin. **C'est bien pour ça d'ailleurs que je ne considère pas que je fasse de tort à personne en m'étant juré de ne jamais reprendre le thème du nom du père dans lequel, saisi de je ne sais quel vertige, heureusement rabattu, je m'étais dit une fois que je m'engagerais pour le circuit d'une de mes années de séminaire.**

Les choses prises à ce niveau sont *hopeless*, alors que nous avons une voie autrement sûre à la tracer concernant l'effet de sujet, et qui a affaire à la logique. Si je vous ai amenés au carrefour de cet effet proprement logique qui est celui qu'a si bien défini la logique moderne sous le terme de la fonction des quantificateurs, c'est évidemment pour une raison qui est fort proche de ceci que je vous ai annoncé comme étant la question d'aujourd'hui, à savoir du rapport de l'acte psychanalytique avec quelque chose de l'ordre d'une prédication, c'est à savoir : qu'est-ce qu'il en est, de quoi pouvons-nous dire, qu'il situe le psychanalyste ?

Ne l'oublions pas, si c'est au terme d'une expérience de la division du sujet que quelque chose qui s'appelle le psychanalyste peut s'instaurer, nous ne pouvons nous fier à une pure et simple identification de terme, de celle qui est au principe de la définition du signifiant :

« *que tout signifiant
représente un sujet
pour un autre signifiant* »

justement le signifiant, quel qu'il soit, ne peut être tout ce qui représente le sujet.

Justement...

comme je vous l'ai montré la dernière fois
...de ceci que la fonction que nous épinglons tout relève d'une cause qui n'est autre que l'objet(a), si cet objet a chu dans l'intervalle qui, si l'on peut dire, aliène la complémentarité...

je vous l'ai rappelé la dernière fois
...de ce qu'il en est du sujet représenté par le signifiant - du sujet $\$$ - avec le S quel qu'il soit, prédicat qui peut s'instituer au champ de l'Autre.

Donc que ce qu'il en est, de par cet effet, du *tout* en tant qu'il s'énonce, intéresse tout autre chose que ce vers quoi, si je puis dire, l'identification ne se rend pas, à savoir vers la reconnaissance venue de l'Autre puisque c'est de cela qu'il s'agit :

Que dans rien de ce que nous pouvons inscrire de nous-mêmes au champ de l'Autre, nous ne pouvons nous reconnaître.

Le *tout* ce qui nous représente - dans cet appel de la reconnaissance - pourrait avoir affaire avec ce vide, avec ce creux, avec ce manque.
Or, c'est là ce qui n'est pas.

C'est qu'au principe de l'institution de ce *tout* requis, chaque fois que nous énonçons quoi que ce soit d'universel, il y a autre chose que l'impossibilité qu'il masque, à savoir celle-là de se faire reconnaître, et ceci s'est avéré dans l'expérience analytique en ceci que j'articulerai d'une façon ramassée parce qu'elle est exemplaire : que le sexe n'est pas tout, car c'est cela la découverte de la psychanalyse. On a beau voir ressurgir des sortes de recueils de gens qu'on délègue à rassembler un certain nombre de textes sur ce qu'il en est, sur ce fameux champ si bizarrement préservé, réservé, qu'est la psychanalyse.

On donne une bourse de recherche à un monsieur qui s'appelle BROWN¹¹² et qui a écrit quelque chose de pas si mal : *Eros et Thanatos*, autrefois.

Il en avait profité pour dire des choses assez sensées sur M. LUTHER, et comme c'était au bénéfice de l'[Université wesleyenne](#), tout cela se justifiait assez bien.

Mais enfin, ne connaissant plus de mesure à ces opérations de rassemblement, il publie quelque chose qui s'appelle *Le Corps d'amour* et qu'on nous commente d'une note nous parlant du pansexualisme freudien¹¹³.

Or, justement...

si ce que FREUD a dit, signifie quelque chose, c'est bien sûr qu'il y a eu la référence à ce qu'on attendrait qui se produise de la conjonction sexuelle, à savoir une union, un tout

...justement s'il y a quelque chose qui s'impose au terme de l'expérience, c'est que, au sens où je vous indique et où je le fais résonner pour vous, le sexe n'est pas tout.

Le tout vient à sa place, ce qui ne veut pas dire du tout que cette place soit la place du tout.

Le tout l'usurpe en faisant croire, si je puis dire, que, lui, le tout vient du sexe.

C'est ainsi que la fonction de vérité change de valeur, si je puis m'exprimer ainsi, et que ce qui se trouve fort bien coller, ce qui est encourageant avec certaines découvertes qui sont faites dans le champ de la logique, ce qui peut s'exprimer en ceci, nous fait toucher du doigt que le tout, la fonction du tout, le tout quantificateur, la fonction de l'universel, que le tout doit être conçu comme un déplacement de la partie.

C'est pour autant que l'objet(a) seul motive et fait surgir la fonction du tout comme telle que nous nous trouvons en logique soumis à cette catégorie du tout, mais en même temps que s'expliquent un certain nombre de singularités qui l'isolent dans l'ensemble des fonctionnements logiques, je veux dire ce champ où règne l'appareil quantificateur, qui l'isolent en y faisant surgir des difficultés singulières, d'étranges paradoxes.

¹¹² Norman O. BROWN : - *Éros et Thanatos*, Paris, Juillard, 1960.

- *Love's Body*, New-York, Random House, 1966, *Le Corps d'amour*, Paris, Les lettres nouvelles, Denoël, 1967.

¹¹³ Voici un extrait de la troisième de couverture de cet ouvrage : « Le livre se présente comme une série de brèves réflexions juxtaposées, d'où se dégage peu à peu la quête essentielle de l'auteur : cette vision utopique pansexuelle du monde, qui réconcilie FREUD et Nietzsche, homme et nature, intelligence et instinct ».

Bien sûr, il y a tout intérêt à ce que, le plus possible d'entre vous, et je le dis aussi bien pour chacun que pour tous, aient une certaine culture logique, je veux dire que personne ici n'a rien à perdre à aller se former à ce qui s'enseigne dans les endroits où c'est autour des champs déjà constitués du progrès de la logique présente..., que vous n'avez rien à perdre à aller très précisément vous y former pour entendre ce à quoi je m'essaie, pour dessiner une logique fonctionnant dans une zone intermédiaire, pour autant qu'elle n'a point encore été maniée d'une façon convenable.

Vous ne perdez rien à saisir ce à quoi je fais allusion quand je dis qu'encore que la logique des quantificateurs soit arrivée à obtenir son statut propre et vraiment tout à fait rigoureux...

je veux dire ayant toute apparence d'en exclure le sujet, je veux dire d'être maniable au moyen des pures et simples règles qui relèvent d'un maniement de lettres

...il n'en reste pas moins que, si vous comparez l'usage de cette logique des quantificateurs avec tel ou tel autre secteur, segment de la logique, tels qu'ils se définissent en divers termes, vous vous apercevrez qu'il est singulier, qu'alors que pour tous les autres appareils logiques, vous pouvez donner toujours un certain nombre d'interprétations...

géométrique par exemple, économique, conceptuelle, je veux dire que chacun de ces maniements des appareils logiques est tout à fait plurivalent quant à l'interprétation

...il est tout à fait saisissant, au contraire, de voir que quelle que soit la rigueur à laquelle on a pu, en fin de compte, arriver à pousser la logique des quantificateurs, jamais vous n'arriverez à en soustraire ce quelque chose qui s'inscrit dans la structure grammaticale, je veux dire dans le langage ordinaire, et qui fait intervenir ces fonctions du *tout* et du *quelque*.

La chose a des conséquences, d'aucune d'entre elles n'a pu être mise en valeur qu'au niveau des logiciens, je veux dire là où l'on sait se servir de ce que c'est qu'une déduction, c'est à savoir que partout où nous soutiendrons un système, un appareil tel qu'il s'agisse de l'usage des quantificateurs, nous ne pourrons créer des algorithmes tels, qu'il suffise, qu'il soit réglé d'avance, que tout problème est purement et simplement soumis à l'usage d'une règle une fois fixée de calcul :

que dès lors que nous sommes dans ce champ, nous serons toujours capables d'y faire surgir de l'indécidable.

Étrange privilège.

Pour ceux qui ici n'ont jamais entendu parler de l'indécidable, je vais illustrer ce que je dis d'un petit exemple. Que veut dire indécidable ?

Je m'excuse pour ceux à qui ce que je vais dire apparaîtra une rengaine rebattue.

Je prends un exemple, il y en a beaucoup.

Vous savez – ou vous ne savez pas – ce que c'est qu'un nombre parfait : c'est un nombre tel qu'il soit égal à la somme de ses diviseurs. Exemple : les diviseurs du nombre 6 sont 1, 2 et 3, $1+2+3=6$. C'est également vrai pour 28. Il ne s'agit pas de nombres premiers, il s'agit des diviseurs, ce qui veut dire : étant donné un nombre, en combien de parts égales pouvez-vous le diviser ?

Pour 28, cela donne 14, 7, 4, 2 et 1. Cela fait 28.

Vous voyez que ces deux nombres sont des nombres pairs.

On en connaît des tas comme ça. On ne connaît pas de nombre impair qui soit parfait. Cela ne veut pas dire qu'il n'en existe pas. L'important, c'est qu'on ne peut pas démontrer qu'il est impossible qu'il en existe.

Voilà de l'indécidable.

De l'indécidable dont le lien avec la structure, la fonction logique qui s'appelle celle des quantificateurs n'est pas ce qu'il est ici mon rôle de vous faire toucher, disons à la rigueur qu'on pourrait réserver ça pour le séminaire fermé.

Je demanderai que quelqu'un s'y associe à moi dont c'est plus le métier que le mien de le faire.

Mais ce privilège de la fonction des quantificateurs en tant qu'elle nous intéresse au plus haut point, vous allez tout de suite le voir, ce privilège ...

je soulève appelons ça provisoirement l'hypothèse ...cette impasse, en tant qu'elle est - remarquez-le - une impasse féconde, car si nous avons le moindre espoir que tout peut être soumis à un algorithme universel, qu'en tout nous pouvons trancher sur

la question de savoir si une proposition est vraie ou fausse, c'est ça qui serait plutôt une fermeture.

L'hypothèse que je soulève tient en ceci que ce privilège de la fonction de la quantification tient à ce qu'il en est de l'essence du tout et de sa relation à la présence de l'objet(a).

Il existe quelque chose qui fonctionne pour que tout sujet se croie *tout*, pour que le sujet se croie *tout* sujet, et par là même sujet de *tout*, de ce fait même en droit de parler de tout.

Or, ce que donne l'expérience analytique est ceci qu'il n'y a pas de sujet dont la totalité ne soit illusion, parce qu'elle ressortit à l'objet(a) en tant qu'éliidé. Nous allons maintenant tâcher de l'illustrer, montrant en quoi ceci - de la façon la plus directe - nous intéresse, comment correctement s'exprime ce qu'il en est de la dimension proprement analytique, sinon ceci : tout savoir n'est pas conscient.

L'ambiguïté, la problématique, la schize fondamentale qu'introduit un « *pour tout* » et un « *il existe* » consiste en ceci : c'est qu'elle admet - mais du même coup met en question - ceci, que si nous disons :

« *il n'est pas vrai que pour tout... (ce qui suit)... il en est de façon telle ou telle* »

ceci implique qu'il est dit qu'il y a, de ce *tout*, quelque chose qui... « *ne pas* », parce qu'il n'est pas vrai que pour *tout* il y en a qui... « *ne pas* ».

En d'autres termes que...

parce qu'une négation porte sur l'universel, ...quelque chose surgit de l'existence d'un particulier et que, de même, parce que pas *tout* est affecté d'un « *ne...pas* », chose plus forte encore, *il y en a des* (comme on dit) *qui...*, faisant surgir une existence positive particulière d'une double négation, celle d'une vérité qui, retirée au tout de ne pas être, en ferait surgir une existence particulière.

Or, suffirait-il qu'il ne soit pas démontré que *tout... quelque chose* pour qu'il existe quelque chose qui « *ne... pas* » ? Vous le sentez bien, il y a là un écueil, une question qui à elle toute seule, suffit à rendre fort suspect cet usage de la négation, en tant qu'elle suffirait à elle toute seule à assurer le lien, la cohérence, des fonctions réciproques de l'universel et du particulier.

Pour ce qu'il en est du savoir, que du fait que tout savoir n'est pas conscient, nous ne pouvons plus admettre comme fondamental que le savoir se sait lui-même, est-ce là dire qu'il est correct de dire qu'il y a de l'inconscient ?

C'est très précisément ce que, dans cet article recueilli dans mes Écrits qui s'appelle *Position de l'inconscient*[p.845-46], j'ai essayé de faire sentir en y employant ce que je pouvais faire alors, à savoir une petite parabole qui n'était autre qu'une façon d'imager sous une espèce que même si je me souviens bien, j'ai appelé...

puisqu'il me plaît assez de jouer avec le mot homme ...« l'hommelette », et qui n'est autre que l'objet(a). Bien sûr, ce pourra être l'occasion pour un futur *scholar* de s'imaginer qu'au moment où j'ai écrit mes « *Position de l'inconscient* » je n'avais pas une traître idée de la logique, comme si bien sûr ce qui constitue l'ordre de mes discours ne consistait pas justement à les faire adaptés pour un certain auditoire, qui ne l'est d'ailleurs pas entièrement, car on sait bien ce que sont capables d'accueillir les oreilles des psychanalystes et de ne pas accueillir à un moment donné.

Pour ce qu'il en est de la qualification, il y a bien longtemps que, pour tout ce qu'il en est du savoir, la réflexion constructive autour de l'ἐπιστήμη [epistémè] a mis en cause ce qu'il en est du praticien quand il s'agit d'un savoir, autant au niveau de PLATON chaque fois qu'il s'agit d'assurer un savoir dans son statut, c'est la référence à l'artisan qui prévaut, et rien ne semble obvier à l'annonce que toute pratique humaine...

je dis « pratique » parce que ce n'est pas dire du tout parce que nous faisons prévaloir l'acte que nous en repoussons la référence

...tout praticien suppose un certain savoir si nous voulons nous avancer dans ce qu'il en est de

l'ἐπιστήμη [epistémè]. **Tout savoir de charpente, voilà qui, pour nous, définira le charpentier.**

Ceci secrètement implique que la charpente se sait elle-même en tant qu'art...

je ne dis pas en tant que matière, bien entendu ...ce qui prolonge pour nous, analystes, ceci, c'est que tout savoir de thérapeutique qualifie le thérapeute, ce qui implique, et d'une façon plus douteuse, que la thérapeutique se sait (ou se fait)elle-même.

Or, s'il y a quelque chose que le plus – pardonnez-moi, je vais le dire ! – *instinctivement* repousse le psychanalyste, c'est que tout savoir de psychanalyse qualifie le psychanalyste, et ce n'est pas sans raison, très précisément en ceci, non pas bien sûr que nous en sachions plus par là sur ce qu'est le psychanalyste, mais que tout savoir de psychanalyse est tellement mis dans la

suspension de ce qu'il en est de la référence de l'expérience à l'objet(a), en tant qu'au terme il est radicalement exclu de toute subsistance de sujet, que le psychanalyste n'est nullement en droit de se poser comme faisant le bilan de l'expérience dont il n'est à proprement parler que le pivot et l'instrument.

Tout savoir qui dépend là de cette fonction de l'objet(a) assurément n'assure rien, et justement de ne pouvoir répondre de sa totalité sinon en référence à cette instrumentation, certes impose qu'il n'y ait rien qui puisse se présenter comme *tout* de ce savoir mais que justement cette absence, ce manque n'impose d'aucune façon qu'on puisse en déduire ni qu'il y ait ni qu'il n'y ait pas de psychanalyse.

La réflexion, le rebondissement de la négation au niveau du tout n'implique nulle conséquence au niveau du particulier, que le statut du psychanalyste en tant que tel ne repose sur rien d'autre que ceci : qu'il s'offre à supporter, dans un certain procès de savoir, ce rôle d'objet de demande, de cause du désir, qui fait que le savoir obtenu ne peut être tenu que pour ce qu'il est : réalisation signifiante accointée à une révélation de fantasme.

Si le « *pas tout* » que nous mettons dans ceci :

« *pas tout* savoir n'est conscient »

représente la non constitution du tout savoir, ceci, au niveau même où le savoir se nécessite, il n'est pas vrai qu'il existe forcément du savoir inconscient que nous pourrions théorétiser [?] sur n'importe quel modèle logique. Est-ce pour le psychanalyste que le psychanalysant est, à la fin de sa tâche, ce qu'il est ?

Toute une façon d'exposer la théorie, parce qu'elle implique une façon de le penser, met dans l'action psychanalytique ce facteur qui intervient comme parasite : le psychanalyste a le fin mot de ce qu'il faut en penser, c'est-à-dire que c'est lui qui a la pensée de toute l'affaire, que le psychanalysant à la fin serait régularisé, ce qui implique qu'il pose en « être » une certaine conjonction subjective, qu'il se repose à nouveau d'un « *je ne pense pas* » renouvelé seulement de passer du restreint au généralisé.

En est-il ainsi ?

Jamais.

Ce n'est pas une simple énigme que le psychanalyste, qui le sait mieux que personne par expérience, puisse se mettre à concevoir, sous cette forme de « science-fiction » - c'est le cas de le dire - le fruit que lui-même en obtient.

Est-ce donc dans l'ordre du « pour soi » que s'achève le trajet psychanalytique ?

C'est ce qui n'est pas moins contredit par le principe même de l'inconscient, par quoi le sujet est condamné non seulement à rester divisé d'une pensée qui ne peut s'assumer d'aucun « je suis », qui pense, qui pose, un « en soi » du « je pense », irréductible à rien qui le pense « pour soi », mais dont c'est justement à la fin de la psychanalyse qu'il se réalise comme constitué de cette division, cette division où tout signifiant, en tant qu'il représente un sujet pour un autre signifiant, comporte la possibilité de son inefficience, précisément à opérer cette représentation, de sa mise en défaut au titre de représentant.

Il n'y a pas de psychanalysé : il y a un « ayant été psychanalytique », d'où ne résulte qu'un sujet averti, de ce à quoi il ne saurait se penser comme constituant de toute action sienne. Pour concevoir ce qu'il doit en être de ce « **sujet averti** », nous n'avons aucun type encore existant.

Il n'est jugeable qu'au regard d'un acte qui est à construire comme celui où se réitérant, la castration s'instaure comme passage à l'acte, de même que son complémentaire, la tâche psychanalytique elle-même, se réitère en s'annulant comme sublimation.

Mais ceci ne nous dit rien du statut du psychanalyste car, à vrai dire, si son essence est d'assumer la place où, dans cette opération, se situe l'objet(a), quel est le statut possible d'un sujet qui se met dans cette position ?

Le psychanalyste dans cette position peut n'avoir de tout ce que je viens de développer...

à savoir de ce qui la conditionne

...pas la moindre idée, pas la moindre idée de la science par exemple. C'est même courant.

À la vérité, il ne lui est même pas demandé de l'avoir, vu le champ qu'il occupe et la fonction qu'il a à y remplir. Du support de logique de la science, par contre, il aurait beaucoup à apprendre. Mais si j'ai fait référence à son propos à des statuts, quels qu'ils soient, de praticien, est-il exclu que dans aucun de ces statuts, tels qu'ils sont pour nous évoqués, depuis l'Antiquité, de la réflexion sur la science, mais aussi bien encore présents dans un certain nombre de champs, est-ce que pour lui n'est pas de quelque ressort, de quelque valeur ce qui, à la lumière sans doute et seulement de la psychanalyse, peut être défini dans telle fonction de pratique comme « évidant », comme mettant en valeur la présence de l'objet(a).

Pourquoi, à la fin de l'année sur les

« *Problèmes cruciaux de la psychanalyse* »¹¹⁴, ai-je fait ici tellement état de la fonction de la perspective ?

Il semble que ce soit là théorie, opération qui n'intéresse que l'architecte, si ce n'est pour montrer que ne l'eût-il pas isolé lui-même depuis toujours, je veux dire depuis le temps où nous ne savons pas trop comment justifier l'idéal qui dirigeait par exemple ce qui nous est légué des grammatismes d'un VITRUBE¹¹⁵,

que ce dont il s'agit, ce qui domine ce que nous aurions tout à fait tort, vu la présence des idéaux, de réduire à une fonction utilitaire, de bâtisse par exemple.

Ce qui domine, c'est une référence qui est celle que j'ai essayé de vous expliquer dans sa relation avec l'effet de sujet au moment où la perspective vient dans sa structure propre au niveau de DESARGUES¹¹⁶, c'est-à-dire où elle instaure cette autre définition de l'espace qui s'appelle la géométrie projective.

Et cette mise en question de ce qui est le domaine même de la vision en tant qu'à un premier aspect, il semblerait qu'elle puisse être entièrement supportée par une opération de quadrillage mais qu'au contraire y apparaît cette structure fermée qui est celle à partir de laquelle j'ai pu essayer pour vous d'isoler, de définir entre tous les autres et parce qu'il est le plus négligé de la fonction psychanalytique, la fonction de l'objet(a) qui s'appelle le regard.

¹¹⁴ En fait c'est dans le séminaire *L'objet de la psychanalyse* [1965-66], que Lacan consacre plusieurs séances à la perspective, et où il parle longuement du tableau « Les Ménines » de VELÁZQUEZ : séances des 04-05, 11-05, 18-05, 25-05, 15-06-1966.

¹¹⁵ VITRUBE, Marcus Pollio (vers -50) : *De architectura*, seule approche théorique de l'architecture antique, fut abondamment utilisé et interprété par les architectes de la Renaissance. Cet ouvrage comprend 10 livres qui ont été traduits par Claude Perrault (frère de Charles). *La première édition de 1673* a été rééditée par Balland, Les libraires associés, en 1965, avec une remarquable préface d'André Delmas. Cette dernière édition est épuisée.

¹¹⁶ *Gérard DESARGUES* (1593-1662), ingénieur et mathématicien français, connu par ses travaux sur la *perspective* et la *géométrie projective* des coniques.

Est-ce pour rien qu'au terme de cette même année, autour du tableau des *Ménines*, je vous ai fait un exposé sans doute difficile mais qu'il faut prendre comme apologue, et comme exemple, et comme repère de conduite pour le psychanalyste. Car ce qu'il en est de l'illusion du sujet supposé savoir est toujours autour de ce qui s'admet si aisément de tout le champ de la vision.

Si au contraire autour de cette oeuvre exemplaire qu'est le tableau des *Ménines*, j'ai voulu vous montrer la fonction inscrite de ce qu'il en est du regard et de ce qu'elle a en elle-même à opérer d'une façon si subtile qu'elle est à la fois présente et voilée, c'est...

comme je vous l'ai fait remarquer
...notre existence même, à nous, spectateurs, qu'elle met en question, la réduisant à être en quelque sorte plus qu'ombre, au regard de ce qui s'institue dans le champ du tableau, d'un ordre de représentation qui n'a à proprement parler rien à faire avec ce qu'aucun sujet peut se représenter.

Est-ce que ce n'est pas là l'exemple et le modèle où quelque chose d'une discipline qui tient au plus vif de la position du psychanalyste pourrait s'exercer ? Est-ce que ce n'est pas le piège à quoi cède, dans cette singulière représentation fictive que j'essayais tout à l'heure de vous donner comme étant celle où le psychanalyste finit...

au regard de son expérience qu'il appelle clinique
...par s'arrêter, est-ce qu'il n'y pourrait pas trouver le modèle de rappel, de signe, qu'il ne saurait rien instituer du monde de son expérience sans qu'il doive, de toute nécessité, y présentifier - et comme telle - la fonction de son propre regard.

Assurément, ce n'est là qu'une indication, mais une indication donnée, comme je fais souvent à la fin de tel ou tel de mes discours, très en avance, qui relève de ceci que si, dans la psychanalyse...

je veux dire dans l'opération située dans les quatre murs du cabinet où elle s'exerce
...tout est mis en jeu de l'objet(a), c'est avec une très singulière réserve, et qui n'est pas de hasard, concernant ce qu'il en est du regard.

Et là, je voudrais indiquer avant de vous quitter aujourd'hui l'accent propre que prend ce qu'il en est de l'objet(a), d'une certaine immunité à la négation qui peut expliquer ce par quoi, au terme de la psychanalyse, le choix est fait qui porte à l'instauration de l'acte psychanalytique, c'est à savoir ce qu'il y a d'indéniable dans cet objet(a). Observez la différence de cette négation quand elle porte, dans la logique prédicative, sur le non homme, comme si ça existait, mais ça s'imagine, ça se supporte.

« Je ne vois pas », la négation tient quelque chose d'indistinct, qu'il s'agisse d'un défaut de ma vue ou d'un défaut de l'éclairage, motive la négation.

Mais « je ne regarde pas », est-ce qu'à soi tout seul, ça fait surgir plus d'objets complémentaires que n'importe quelle autre énonciation. Je veux dire que je regarde ceci ou cela : « je ne regarde pas », c'est assurément qu'il y a là quelque chose d'indéniable, puisque je ne le regarde pas.

Et la même chose dans les quatre autres registres de l'objet(a) qui s'incarneraient dans un :

« *je ne prends pas* »

pour ce qu'il en est du sein, et nous savons ce que ça veut dire, l'appel que ça le réalise au niveau de l'anorexie mentale...

- du :

« *je ne lâche pas* »

et nous savons ce que ça veut dire au niveau de cette avarice structurante du désir.

- Et irai-je à évoquer, au terme de ce que j'ai à vous dire aujourd'hui, ce que nous faisons entendre d'un :

« *je ne dis pas* » ?

c'est en général entendu : « *je ne dis pas non* ».

L'entendez-vous, vous-même ainsi : « *je ne dis pas* » ?

Ce séminaire ne me paraît pas du tout engagé dans des conditions défavorables. La réduction de votre nombre est certainement propice à ce que je voudrais, c'est-à-dire qu'il s'échange ici quelques questions et peut-être des réponses ou une mise au point.

Ce petit nombre tient probablement à des conditions diverses, jusques et y compris ceci qu'il y a des vacances qui approchent et même aussi des périodes d'examen, et mille autres facteurs.

On ne peut que regretter que certains des seniors de mon école qui assistent à mes séminaires ne soient pas là, j'espère qu'ils vont se pointer parce que j'aimerais qu'ils entrent en action. Mais s'ils ne sont pas là, nous nous en passerons.

Comment procéder ?

J'ai reçu un certain nombre de lettres qui ont répondu à ma sollicitation de questions. On pourrait en lire un certain nombre. Il faut que je choisisse parce que j'en ai reçu un bon nombre. Monsieur SOURY est là ?

Je commence par la sienne.

« Vous avez attaché les effets du signifiant à la possibilité d'une conséquence... »

C'est en effet une citation - je ne sais pas si tout le monde l'a retenu au passage - d'une de mes phrases. Je n'ai pas eu le temps de vérifier à quel moment, sous quelle incidence, je l'ai prononcée, mais cela n'a pas une trop grande importance.

j'ai dû, au début d'une conférence, mettre l'accent, probablement en réponse à quelque contradiction entrevue, sur ce terme de conséquence et sur ce fait que, pour le connoter d'une figure biographique, l'essence de ce que nous avançons comme témoignage de notre expérience c'est que les événements y ont des conséquences.

Il est bien certain que le terme « conséquence », j'ai dû, au moment où je l'ai avancé, l'avancer de cette connotation qu'il prend de tout ce qui nous est

apporté de réflexion et de ce qu'il présentifie pour nous, c'est que la notion même de conséquence telle que nous pouvons l'appréhender, pour autant qu'on nous apprend à réfléchir, est liée à des fonctions de suite logique.

Ce qui a avant tout conséquence, c'est l'articulation d'un discours avec ce qu'il comporte de suite, d'implication. On peut dire que le premier champ dans lequel nous ayons appréhension d'une nécessité, c'est celui de nécessité logique. Quand nous disons quelque chose, ça tire à conséquence, à savoir qu'on peut nous attraper sur tel détour de phrase, point de chute, conclusion, façon de clore et de conclure, c'est implicite au discours lui-même.

Vous me dites :

« Non, conséquence est utilisable pour la succession temporelle, pour des objets déterministes » - je ne vois pas très bien ce que vous appelez les *objets déterministes* - « ... pour la vie animale... ». Et vous citez tout de suite pour articuler ce que vous dites :

« La conséquence du choc est que la particule a pour impulsion... ».

Oui, je ne sais pas si c'est la meilleure utilisation du mot « conséquence ». Nous essayons, autant que possible, de traduire l'effet de choc, à savoir la transmission d'impulsions, dans des formules qui mettront le moins de conséquences possibles, et « conséquence » vient prendre sa place, nous en parlerons. Nous dirons plutôt, en ce qui concerne la loi de transmission de choc - à savoir effet d'action et de réaction - que tout cela tirera à conséquence à partir du moment où il y aura à en parler.

En d'autres termes, ce qui tire à conséquence dans l'expérience analysée, analysable, ne se présente en effet pas du tout au niveau d'effets qui se conçoivent uniquement d'une fonction dynamique mais au niveau d'une dimension d'effets qui implique qu'il est posé question à un niveau qui est repérable comme celui des conséquences langagières.

En d'autres termes, c'est parce qu'un sujet n'a pas du tout, d'aucune façon, pu articuler quelque chose de *premier* que son effort ultérieur pour lui donner

- je ne dirais même pas signification, sens - mais articulation au sens proprement où cette articulation est faite dans rien d'autre qu'une séquence signifiante, séquence laquelle prend forme plus précise, accent de conséquence, à partir du moment où s'y établissent les scansions.

C'est dans cette dimension là que se déplace toute cette expérience qui est l'expérience analytique en tant que ce qu'elle regarde, c'est assurément toutes sortes de choses qui portent effet dans de tous autres registres que ceux du pur et simple discours, mais c'est qu'en tant qu'il s'agit que la mouvance de ce qui tire effet est prise dans cette articulation langagière qu'elle nous intéresse, qu'elle fait question, que nous pouvons la saisir dans le champ analysable.

À leur durée, à leur persistance, à leur effet adhésif à ce qui dure, à ce qui se maintient dans cet effort d'articulation, nous pourrions en effet indirectement mesurer ce qu'il y a de déplacé dans l'autre champ qui est précisément le champ des forces réelles. Mais c'est toujours par quelque noeud de conséquences, et de conséquences signifiantes, d'articulations signifiantes, que nous avons prise sur ce dont il s'agit.

Bien sûr, ceci ne peut prétendre à aucun degré à se suffire. Mais puisque vous semblez ne pas être frappé de ce dont simplement je désirais donner à ce niveau là un flash, c'est que le terme de « conséquence » prend sa véritable portée, sa résonance, son usage ordinaire au niveau logique et que c'est bien parce qu'il s'agit d'une reprise, d'un travail, d'une élaboration logique, que nous avons affaire à quelque chose d'analysable. Ceci de premier abord.

Bien entendu c'est dans toute la mesure où nous avons pu pousser les choses beaucoup plus loin, donner une formulation de ces effets que j'appelle **effets de sujet** jusqu'à vraiment être tout proche de leur donner un statut, que tout ceci est tenable. Mais ce n'était qu'un rappel. Je vous dis ça histoire de ranimer l'attention, d'accommoder l'oreille au feu d'un discours.

Vous articulez ensuite comme si c'était convaincant :

« Un enfant est la conséquence d'un accouplement ».

Logiquement, c'est suspect, l'usage de ce terme de « conséquence ». À ce sujet, vous ferez cet appel auprès de quelqu'un, qu'il faut tout de même avoir une petite prévision de la conséquence de ses actes. Vous direz ça justement parce que vous serez passé sur le plan éthique. Au niveau de l'accoucheur, vous n'allez pas parler de la grossesse comme d'une conséquence, cela semblerait superflu.

Là-dessus, vous ajoutez quelques remarques qui n'ont plus rien à faire avec mon cours mais vous sont personnelles. Je les lis puisque après tout, je ne vois pas pourquoi je n'en ferais pas état :

« Les mathématiques sont détournées comme obscurantisme parce que probablement la rigueur dans le maniement du signifiant devient l'alibi de l'absence de rigueur dans l'usage du signifiant (classification sociale, indices de salaire, notes d'examen, statistiques). L'enchaînement interne de démonstration de définitions est converti en conférences, un déchaînement de conférences. Les mathématiques modernes, avec leur structure, permettent de formuler les absences de rigueur en question, mais cette possibilité n'est pas utilisée ».

Qu'est-ce que vous voulez dire par là ?

Pierre SOURY

Que les mathématiques récentes permettent de formuler les abus d'emploi des chiffres. S'il faut faire comprendre l'usage obscurantiste, un exemple est le zéro en classe, qui a remplacé le bonnet d'âne.

L'école moderne ne met pas de bonnet d'âne, mais des zéros. Le zéro est issu des chiffres et bénéficie du prestige des chiffres et du prestige de rigueur des chiffres. Comment le zéro issu de cette tradition est-il devenu une insulte à la disposition du professeur, une étiquette infamante utilisée contre les écoliers ?

Le passage étonnant, c'est comment une création de rigueur comme les chiffres, et le zéro en particulier, est devenue une insulte contre les écoliers, un bonnet d'âne, mais qui est plus respecté que si un vrai bonnet d'âne était donné.

LACAN

Vous croyez qu'il faut faire intervenir les mathématiques modernes pour nous élever contre ou nous poser quelques questions au sujet de l'usage du zéro ?

Ce que je vois d'intéressant dans ce que vous dites, ce que ça me suggère, à moi, c'est des petits points d'histoire auxquels on ne songe pas, en effet : depuis quand l'usage du zéro en classe ?

Il faudrait avoir des témoignages historiques là-dessus. Il est évident qu'on n'a pu mettre de zéro en classe que depuis le temps où le zéro fonctionne dans les mathématiques, ce qui, comme chacun sait, n'a pu arriver qu'avec l'adoption des chiffres arabes, c'est-à-dire qu'on ne mettait pas de zéro au temps des pédants romains puisque le zéro n'existait pas. À partir de quand a-t-on noté de zéro à vingt peut être intéressant.

Néanmoins, peut-être, étendre la réprobation que vous inspire le zéro conçu comme une arme à je ne sais quoi qui serait inhérent à l'usage des mathématiques, me paraît problématique.

Pierre SOURY

Pas inhérent.

LACAN

Mais enfin, vous faites allusion à la dimension des mathématiques modernes. Je pensais en vérité que votre remarque était plus près de quelque chose que j'ai suggéré, non pas que les structures permettent de formuler des absences de rigueur mais que, dans la logique de cette mathématique, nous voyons s'élever la nécessité où elle s'est trouvée, portée par son développement même, d'élaborer sa logique. Nous nous trouvons placés devant des noeuds qui sont inhérents à la logique elle-même et qui peuvent, pour nous, apparaître comme une espèce de résonance à quelque chose qui constitue dans notre champ, le champ de l'analyse, ce que nous avons à élaborer d'une logique, d'un registre qui est forcément différent parce qu'il s'applique à un tout autre ordre...

Enfin ne nous éternisons pas là-dessus.

Je prendrai d'autres questions. Voulez-vous RUDRAUF, faire un petit choix dans ce que vous m'avez écrit.

J. RUDRAUF

En fait, j'avais repris une de vos formules.
Vous aviez, me semble-t-il...

j'ai vécu cela de cette manière
...stigmatisé une certaine inversion de votre formule

« l'inconscient est structuré comme un langage ».

Quelqu'un avait dit :

*« pourquoi pas ? Le langage est structuré comme
l'inconscient. »*

à quoi vous aviez répondu clairement que la logique
voulait qu'on aille du connu à l'inconnu et non pas de
l'inconnu au connu. Cette inversion de votre formule
m'avait paru poser un problème de compréhension de la
formule elle-même, en ce sens que dire :

« l'inconscient est structuré comme un langage »

c'était supposer le langage connu et l'inconscient
inconnu. Puisque après tout, ce langage – et quel
langage ? – à l'image duquel nous voyons se structurer
l'inconscient, était-il si parfaitement connu ?
Et cet inconscient auquel nous nous référons était-il si
parfaitement inconnu ?
Lors d'un séminaire suivant, vous avez tenu quelques
propos qui m'ont semblé... où vous avez dit :

*« Si je dis que l'inconscient est structuré comme un
langage, cela ne veut pas dire que je le sais ».*

C'est évidemment poser toute la question de la
connaissance de l'analyste ou de la connaissance à
travers ou par le biais, par le moyen, de l'articulation
logique. Mais tous les gens qui sont confrontés avec les
problèmes analytiques sont confrontés avec le problème de
savoir ce qui se passe, ce que le malade sait, ce que le
malade et nous-mêmes apprenons sur ce x qui est
l'inconscient. Après tout, ce x, pourquoi dire ce x,
pourquoi je structure ici l'inconscient à travers x
c'est-à-dire, le langage mathématique ou à travers une
figuration mathématique... ?

LACAN

x n'est pas de soi-même une formulation équivalente à « inconnu ». C'est dans le langage romanesque qu'on désigne un « inconnu » par M. X. ou M. Y. L'usage mathématique de x , ce n'est pas du tout une chose qui est pour « inconnu ». x désigne ce qu'on appelle une variable. Ce n'est pas pareil.

J. RUDRAUF

Dans un problème posé, x égale l'inconnue, dans le langage du petit élève.

LACAN

Bon. Laissons x de côté.

Je ne crois pas jamais avoir désigné l'inconscient, en tant que je le considère – vous dites très bien – comme sinon inconnu, du moins au départ pour nous dans sa fonction d'inconscient beaucoup moins connu, et pour cause, que le langage.

Je ne l'ai pas pour autant identifié à la fonction qui est celle d'habitude en usage pour la lettre en mathématiques. Par contre, vous avez rapproché deux choses qui sont évidemment tout à fait légitimes à rapprocher, qui sont ceci :

que j'ai dit d'abord que ce n'est pas du tout la même chose de dire que :

« *l'inconscient est structuré comme un langage* »
ou de dire que :

« *le langage est structuré comme l'inconscient* »

d'abord parce que la seconde chose est vraiment sans aucune suite. On a voulu formuler des choses et assez près de moi, d'une façon qui est beaucoup plus pointue, beaucoup plus tirant à conséquence, que l'ordre de l'inconscient serait ce sur quoi peut être fondée la possibilité du langage. Ça a des prétentions plus grandes que l'autre, et c'est plus dangereux, si je puis dire, ce n'est pas moins faible, mais c'est plus insinuant. Par contre, quand je dis que je peux impliquer dans cette dimension, dans cette marche qui est celle de mon enseignement, toute cette partie de ma position qui n'est pas savoir, c'est un correctif.

C'est plus qu'un correctif, c'est essayer de faire entrer ceci : qu'il puisse y avoir, quand il s'agit d'un analyste, un enseignement qui se supporte sans comporter

ce principe qu'il y a quelque part quelque chose qui tranche entièrement la question : il y a un sujet supposé savoir.

Je dis que nous pouvons en effet avancer dans cet enseignement et pour autant très précisément qu'il a pour départ cette formule, sans qu'il implique que, nous aussi, nous nous mettions dans cette position que j'ai appelée proprement professorale et qui est celle qui élude toujours ceci : c'est que le sujet supposé savoir est, en quelque sorte là, que la vérité est déjà quelque part. Où va la pointe de votre remarque une fois que vous avez fait ce rapprochement dont je vous ai dit que je l'accepte ?

J. RUDRAUF

Si je reprends le texte tel que je l'ai formulé là, elle va à ceci que dire que l'inconscient est structuré comme un langage, c'est marquer qu'à la première écoute, l'inconscient est représenté comme un champ existant, selon une autre de vos formules, c'est-à-dire existant avant que *qui* le sache ?

Nous renvoyant ainsi à d'autres formules réversibles, pour demander :

comme quoi est structuré l'inconscient ?

On pourrait dire :

- l'inconscient est structuré comme les symptômes, parce que nous cherchons la signification psychanalytique du symptôme,
- que l'inconscient est structuré comme le rêve (bien sûr on peut dire que le rêve est structuré comme un langage),
- que l'inconscient est structuré comme un dessin d'enfant...

LACAN

Si on conteste que l'inconscient est structuré comme un langage, ça ne va pas loin. Je vous assure qu'on a beaucoup plus de raisons de contester que le rêve est structuré comme un langage. Si le rêve est structuré comme un langage, c'est pour autant justement que le rêve est la voie royale de l'inconscient mais qu'il n'est pas l'inconscient à lui tout seul.

Il est un phénomène qui a bien d'autres dimensions que d'être la voie royale de l'inconscient et on peut parler du rêve autrement qu'en parlant de l'inconscient.

C'est même regrettable qu'on ne s'attache pas plus au phénomène du rêve en y ayant une fois dégagé, extrait ses rapports avec l'inconscient. Il y a toutes sortes de dimensions du rêve qui mériteraient d'être expliquées. Quand je vois tel ou tel personnage qui, heureusement, écrit dans une revue obscure de sorte que ça m'évite d'avoir trop à batailler contre un mode d'objection qui est vraiment tout à fait lamentable, quand un personnage nous sort un certain nombre de traits auxquels il croit pouvoir donner consistance sous cette forme qu'un des effets de ce qu'il appelle le travail du rêve, c'est la violence qu'il exerce sur quelque chose dont, en fin de compte, il ne conteste pas du tout que la matière donnée soit langagière, c'est de la déformation, impliquée d'une façon tout à fait sommaire, en ce qui concerne l'incidence du désir qui caractérise le rêve. Il peut trouver, par ci par là, et sans aucune difficulté, dans les textes de FREUD lui-même, appui à ses remarques.

Mais on ne peut pas dire qu'il apporte quoi que ce soit qui est le fond de la question. Je ne nie pas du tout que, dans le rêve, le langage...

ne serait-ce qu'en raison de la *Rücksicht auf Darstellbarkeit*¹¹⁷, des égard dus à la nécessité de la représentation et de bien d'autres choses encore ...subisse des déformations extrêmement importantes, des constructions, des distorsions, non seulement je ne nie pas, mais qui songerait à nier ?

Si le rêve m'intéresse en tant qu'il y apparaît - et d'abord - ce mécanisme que j'ai identifié à la métaphore et à la métonymie puisque ça s'impose, c'est justement dans la mesure où le rêve est la voie royale de l'inconscient.

Ce n'est pas autre chose.

Ce n'est pas pour épuiser ce qui est la substance du rêve, de sorte que ce n'est pas une objection que d'y voir intervenir autre chose.

Alors n'insistons pas trop sur cet article, si ce n'est pour marquer que la confusion des notions de violence subie avec celle de travail est pour le moins étrange au point de vue philosophique.

¹¹⁷ S. FREUD, *Die Traumdeutung*, S. Fischer, Frankfurt am Main, 1987, G.W., II, III, VI, *Die Traumarbeit*, p.344, édition bilingue, *La Transa*, bulletin n° 2, avril 1983, pp.8-41, traduction française, *L'interprétation du rêve*, Paris, PUF, 2003, « La prise en considération de la présentabilité », pp.384-394.

La confusion du travail du rêve avec la violence est quelque chose qui serait une espèce de représentation dont je ne nie pas qu'en fin de compte elle ne soit quelque chose qui s'apparente au langage mais dont tout l'intérêt serait de nous présenter d'une façon distordue quelque chose de tout à fait singulier et qui, bien évidemment, ne peut prendre sa source que du fait de sortir d'un lieu de travail, sinon de violence, où on a pour but principal de distordre ce que je dis. Je me demande d'ailleurs comment on pourrait tendre à distordre quoi que ce soit si on n'avait pas comme matière précisément ce que je dis. Il s'agit du cours de M. RICOEUR très exactement.

J. RUDRAUF

Je pense que cette question du rêve comme voie royale de l'inconscient est effectivement directement liée à cette découverte de FREUD que le rêve parle, que le rêve est structuré comme un langage et que, pour comprendre le rêve, pour interpréter le rêve, il s'agit d'en traduire le langage, de transformer ce qui, jusque là, apparaissait comme une série d'images en une série ordonnée, linguistiquement, de signifiants. La question que je croyais poser...

j'ai du mal à reprendre la synthèse de cette question est celle-ci : ce langage...

qui est en même temps la voie par laquelle nous cherchons à arriver à l'inconscient et qui est en même temps l'objet que nous recherchons
...ce langage quel est-il ? Et de qui est-il ?

Cela nous ramène à la question du sujet en tant qu'il est un fait de langage, et du langage en tant qu'il est pour nous révélateur du sujet, acte du sujet. C'est à ce niveau que se pose à peu près la question.

LACAN

Le langage n'est pas du tout acte du sujet.

Le discours peut à l'occasion être acte du sujet. Mais le langage, précisément, nous met en face de quelque chose dont c'est tout à fait faire un saut...

et un saut abusif

...que de trancher sur ce point dont je ne dis pas non plus que nous puissions dire le contraire. J'ai fait allusion

à des dimensions, en particulier à l'une d'entre elles qui s'appelle l'indécidable.

Pourquoi ne pas nous en servir à cette occasion ?

Je ne dis pas que nous pouvons démontrer qu'il n'est pas acte du sujet. Le fait de ne pas pouvoir le démontrer, évidemment ne tranche rien. Mais enfin cela ne nous permet pas non plus d'affirmer d'aucune façon que le langage soit acte du sujet, ce qui est évidemment impliqué par toute position dite de recherche, quelle qu'elle soit, de l'origine du langage, qui consiste à imaginer ceci...

que jusqu'à présent personne n'est arrivé à imaginer d'une façon satisfaisante

...à savoir comment a bien pu arriver un jour qu'il y en ait qui parlent.

Je constate simplement que, dans l'histoire de la linguistique, c'est très précisément du jour où un certain nombre de gens se sont réunis en s'engageant d'honneur entre eux à ne pas soulever cette question que la linguistique a pu commencer.

C'est simplement un fait historique.

Cela n'a pas plus de conséquence que le fait qu'un jour, quelqu'un - il s'appelait LAVOISIER - s'est dit, dans toutes ces petites manipulations de chimistes, qu'on pèserait ce qui était dans l'affaire au début et à la fin. Cela ne veut pas dire que tout est une question de balance dans la chimie.

Bien loin de là, et la suite l'a prouvé.

Mais là, c'est du même ordre. C'est un acte décisif au début : on va justement s'abstenir de penser tout ce que pourrait faire sortir le langage comme acte du sujet, à partir de ce moment, la chose *extraordinaire*, c'est qu'il s'avère qu'on fait quand même quelques trouvailles valables en matière de linguistique, alors qu'il n'y en avait pas trace avant.

Il y avait déjà des gens qui étaient capables de dire des choses pas trop mal, mais ça ne constitue pas du tout, même l'amorce, d'une science du langage.

La linguistique est née à partir d'un certain moment qui, comme tous les moments de naissance d'une science, est un moment de cet ordre-là, de l'ordre pratique. Il y a quelqu'un qui a commencé à tripoter la matière en s'imposant certaines lois exclusives et en se limitant à un certain nombre d'opérations.

À partir de ce moment-là, quelque chose est possible, ce n'est pas plus démonstratif. Cela commence à devenir démonstratif justement à partir du moment où nous nous

posons des questions sur ce qu'on peut appeler l'effet de sujet, à savoir l'interdiction d'un certain nombre de registres. Leur écart permet de mieux déterminer ce qui s'opère comme effet de sujet, qui n'est pas du tout forcément un sujet homogène à celui auquel nous avons affaire dans un usage courant, ordinaire du langage. Mais nous nous interdisons justement cette chose qui, quand on y regarde de près, revient à limiter le langage, non pas du tout à le surmonter, à inscrire en quoi que ce soit ce qu'on appelle un métalangage ou une métalangue, mais au contraire à en isoler certains champs, et alors il se produit des effets de sujet, qui ne sont pas d'ailleurs forcément des sujets parlants.

Je pense que le terme « sujet » pour indiquer le champ d'une science n'est pas non plus forcément mal choisi. J'ai parlé de la chimie ou de la linguistique. Il y a un sujet de la chimie, de la linguistique, comme il y a aussi un sujet de la logique moderne.

C'est plus ou moins établi, ça va plus ou moins loin, c'est plus ou moins flottant, c'est pour nous tout à fait capital de prendre cette sorte de référence pour savoir ce que nous disons quand nous parlons du statut du sujet. Il est bien évident que le statut du sujet auquel nous avons affaire dans l'analyse n'est aucun de ces sujets-là, ni non plus aucun des autres sujets qui peuvent être situés dans le champ d'une science actuellement constituée.

J. RUDRAUF

J'aurais aimé préciser que quand j'ai dit : « le langage est un acte du sujet », je voulais dire ceci, c'est que le langage que vous nous donnez, votre acte d'un discours, c'est votre acte, mais dans la mesure où le langage n'est pas acte du sujet, je pense qu'il doit être défini comme étant le lieu de l'acte de l'autre .

LACAN

Oui, je relancerais la question à notre cher NASSIF¹¹⁸, mais NASSIF a fait là-dessus un travail de resserrement de tout ce que j'ai fait l'année dernière, en y ajoutant une note dont nous aurons encore largement à tirer parti.

Je ne voudrais pas ici abuser de lui, ni de vous, en lui demandant de vous répondre sur ce sujet. C'est très hardi, en tous les cas, ce que vous venez de dire, c'est plus qu'hardi, c'est critiquable.

Malheureusement le temps nous est mesuré et je ne peux pas donner à tout cela tout son développement. Je voudrais, parce que j'ai toujours un peu scrupule à vous faire déranger sans que vous repartiez avec quelque chose dans la besace, essayer de profiter de ce que nous sommes aujourd'hui en petit comité.

J'insiste...

c'est surtout pour moi que ça peut être dépréciant plus que pour n'importe qui d'autre ...sur l'absence ici d'un certain nombre de personnes qui sont à d'autres moments assidues à ce que j'avance cette année dans ce séminaire.

Pourquoi ne sont-elles pas là ?

Est-ce que c'est parce que j'aurais peut-être pu les appeler à répondre à ma place à ce qui s'énonce ici ? Qui sait ? On ne sait pas, c'est peut-être pour ça.

C'est peut-être aussi parce qu'elles ont un sens de l'économie de leur temps qui est tel que si elles croient trouver à broutiller dans ce que j'énonce ici, à partir du moment où ça ne sera qu'un effort de travail, elles pensent qu'elles n'en tireront pas assez de bénéfice.

Qui sait ?

Encore une chose possible : bref, je le déplore.

Par contre, je me félicite de la présence de tous ceux qui ont bien voulu venir entendre quelque chose, et c'est à leur endroit et parce que nous sommes dans un petit comité qu'après tout je voudrais pouvoir faire sentir des choses...

car il y a aussi ici bien des gens que j'ai admis avec plaisir, encore qu'ils ne soient point analystes ...faire sentir l'ampleur d'un enjeu et aussi ce qui fait que je ne peux pas dire tout et n'importe quoi devant

¹¹⁸ Il s'agit du texte non signé, daté Noël-Pâques 1968, paru dans Scilicet, n°2/3, Paris, Seuil, 1970, pp. 223-273, sous le titre « Pour une logique du fantasme ».

n'importe quelle assistance, je veux dire dans une assistance que je repère moins que je peux le faire, à voir toutes vos figures, devant celle que j'ai aujourd'hui ici.

Nous écrivons au tableau :

*Tous les hommes aiment la femme
Tous les psychanalystes désirent savoir
Je ne pense pas
Je ne suis pas.*

Justement, puisqu'il s'agit de sujets, voilà des sujets qui sont évidemment beaucoup moins maniables et sur lesquels, heureusement, la linguistique nous donne des orientations.

Il est bien évident que nous sommes déjà un peu orientés, grâce à nos discours...

non pas grâce à mon langage
...grâce à mon discours. Là, ce sont des sujets que nous trouvons au premier aspect, désignés en grec comme ce qu'on appelle d'habitude le sujet grammatical, le sujet de la phrase.

C'est à l'occasion le sujet qu'on peut tout à fait introduire dans une logique propositionnelle, Et retrouver les formules aristotéliennes de la logique prédicative à l'aide d'infimes changements :

*tous les hommes sont aimant la femme,
tous les psychanalystes sont désirant savoir*

par exemple. L'intérêt de la chose, c'est que ce sont des propositions qui, en raison de la présence du « tous » tombent sous le coup de ce que j'ai introduit cette année, et non sans raison, comme l'implication de ce qu'on appelle la logique quantificatrice.

Il est évident que d'écrire « *tous les hommes* » ou d'écrire « *tous les psychanalystes* », c'est une façon qui est distincte de celle qui va se marquer dans les deux autres articulations qui sont en dessous, d'impliquer quoi ? Ce que j'ai mis toujours en cause pour le distinguer sévèrement :

d'impliquer dans l'énoncé le sujet de l'énonciation.

C'est évidemment en quoi la logique de la quantification nous intéresse, c'est au niveau de ce qu'on appelle l'universel.

Et dès que vous faites intervenir l'universel, il est clair que ce qui est intéressant, ce qui en fait le relief, ce sont des choses que je vous expose en somme ici d'une façon familière, je veux dire que ce n'est pas strictement rigoureux au point de vue de la démonstration, je veux dire que les propos que je vais vous tenir avant de vous quitter, c'est plutôt des choses où je me permets une certaine laxité au regard de certaines exigences de rigueur qui ne sont pas vaines, auxquelles je suis absolument obligé de me soumettre dans un discours grandement public.

Ici, sur le terrain du copinage, je peux dire des choses comme celle que je dis pour l'instant, à savoir qu'il est bien évident que vous devez sentir que ce en quoi ça nous intéresse, une formule comme celle-là que tous les hommes par exemple sont mortels, c'est histoire de faire remarquer qu'il y a quelque chose qui est toujours profondément élidé et qui fait en quelque sorte le charme secret, le côté collant, le côté qui fait que nous adhérons tellement, quand même, que nous sommes tellement intéressés par ces choses prodigieusement niaises que sont les syllogismes exemplaires qui nous sont donnés. Si vraiment il ne s'agissait que de savoir que :

« tous les hommes sont mortels
et que SOCRATE étant un homme,
SOCRATE est mortel »

ceux qui n'entendent ça que comme ça disent ce qu'ils ont dit depuis toujours :

« À quoi ça ressemble ? C'est une pétition de principe, si vous venez de dire que SOCRATE est un homme, comment pourrait-on nier que SOCRATE est mortel, sinon à mettre en question ce que vous avez mis au début. »

C'était Locke qui avait trouvé que c'était une pétition de principe. C'est tout à fait une idiotie, il n'y a aucune pétition de principe. Il y a quelque chose dont l'intérêt passe tout à fait ailleurs. L'intérêt est évidemment en ceci...

c'est dans les manches du prestidigitateur

...que ce n'est pas du tout vain de parler de SOCRATE à cette occasion puisque SOCRATE n'est pas mortel à la façon de tous les autres hommes, et que c'est précisément ce qui en fin de compte nous retient et même nous excite. Ce n'est pas simplement par une incidence latérale due à la particularité de l'illustration, mais parce que c'est bien de ça qu'il s'agit tout au fond de la logique : toujours de savoir comment ce sacré sujet de l'énonciation, on pourrait en être quitte avec lui, ce qui ne se fait pas aisément, et tout spécialement pas au niveau de la logique de la quantification qui est là particulièrement résistante.

Ce n'est pas tout à fait la même chose, donc, que ce sujet quantifié, que ce sujet beaucoup plus troublant qui, alors, lui se qualifie, se désigne, tout à fait Nommément...

et d'une façon que l'on peut dire dévoilée
...comme sujet de l'énonciation, ce que les linguistes ont bien été forcés de reconnaître en donnant au « je » [...] qui est le *shifter*, autrement dit l'index, de celui qui parle, autrement dit « je » est variable au niveau de chacun des discours, c'est celui qui le tient qui est désigné par là, d'où résultent toutes sortes de conséquences, en particulier que toute une série d'énoncés qui ont « je » pour sujet sont fort troublants. On s'est longuement arrêté sur « *je mens* » à travers les âges.

Que j'y aie, moi, ajouté : le « *je ne pense pas* » et « *je ne suis pas* » assurément a son intérêt, un intérêt que vous êtes tous capables de voir dans tous ses développements. Il est bien certain qu'il est beaucoup plus intéressant de s'arrêter à ce qu'a d'impossible le « *je ne suis pas* » qu'à ce « *je mens* » qui va tellement de soi qu'on ne puisse pas vraiment le dire.

Ce « *je ne suis pas* », ça vaut la peine qu'on s'y arrête un peu, surtout si on peut lui donner un support qui est tout à fait précis quant à ce dont il s'agit, à savoir concernant le sujet de l'inconscient. C'est que, dès qu'on s'en est aperçu...

je ne sais pas si vous en êtes encore là mais ça peut vous venir

...c'est quand on s'est aperçu de l'impossibilité de dire pas du tout que « ça soit », puisque « ça est » justement, « ça est » que « *je ne suis pas* ».

C'est aussi vrai pour vous que pour moi, et qu'à partir du moment où vous vous en êtes aperçus, le « *je suis* » paraît devenir non pas imprononçable – c'est toujours prononçable – mais simplement grotesque.

Or ces choses ont un grand intérêt à être réalisées si elles paraissent cohérentes et strictement cohérentes, de l'introduction dans un certain domaine qui est celui des questions que pose l'existence ou non de l'inconscient. Quoiqu'il en soit, il s'agit naturellement de savoir pourquoi je m'occupe cette année de *l'acte psychanalytique* d'une part, et du psychanalyste d'autre part, tout en étant centré autour de cet acte – nous sommes toujours dans le langage familier aujourd'hui : je le répète, « centré autour » ça ne veut pas dire grand chose.

Que « *tous les hommes aiment la femme* », évidemment c'est faux : nous avons assez, de nos jours, d'expérience – on l'a toujours su, justement.

Disons que, dans une moitié de la société – soyons larges – ça n'est pas vrai, c'est faux, mais ça ne résout rien que ce soit faux. L'important, ce n'est pas du tout de savoir que c'est grossièrement faux, l'important, c'est de s'apercevoir que si nous pouvons admettre simplement que ce n'est pas vrai, c'est en raison de ceci qu'il y en a qui font erreur. Je ne sais pas si vous vous rendez bien compte de ceci, c'est que ça a l'air d'être l'hypothèse de la psychanalyse, disons même ceci, soyons bien précis, je ne veux pas dire que la psychanalyse dit que, dans tous les cas, c'est parce qu'il y en a qui font erreur, qu'ils préfèrent autre chose.

La psychanalyse peut bien...

là, je joue sur le velours

...se permettre toutes les prudences, elle peut bien dire qu'il y en a, des homosexuels masculins, chez qui c'est dû à des choses organiques ou glandulaire ou à n'importe quoi d'autre de cette espèce, elle peut dire quelque chose dans ce genre. Cela ne lui coûte rien. D'ailleurs ce qu'il y a de remarquable, c'est le nombre de choses qui ne lui coûtent rien. Mais, pour ce qui lui coûte, elle est beaucoup moins précise. Il semble qu'elle ne se soit jamais posée la question de ce que comporte, pour ceux au moins chez qui elle a à intervenir, l'hypothèse, c'est que si ce n'est pas vrai, c'est en raison de ceci qu'il y en a qui – je résume – font erreur, ça a son équivalent dans la théorie analytique, mais c'est de ça qu'il retourne.

C'est là que je voudrais faire remarquer ceci, c'est qu'il s'agit de savoir si, oui ou non, ceci, auquel nous pourrions donner corps plus subtil :

« tous les hommes aiment la femme »

– vous remarquez que j'ai mis « la femme » c'est-à-dire l'entité du sexe opposé – c'est quelque chose qu'un psychanalyste tient pour vrai. Il est absolument certain qu'il ne peut pas le tenir pour vrai puisque ce que la psychanalyse sait, c'est que tous les hommes aiment non pas la femme mais la mère. Cela a, bien sûr, toutes sortes de conséquences y compris qu'il peut arriver, à l'extrême, que les hommes ne puissent pas faire l'amour avec la femme qu'ils aiment, puisque c'est leur mère, alors que, d'autre part, ils peuvent faire l'amour avec une femme à condition qu'elle soit une mère ravalée, c'est-à-dire la prostituée. Restons toujours dans le système. Je voudrais poser la question suivante : dans le cas où un homme peut faire l'amour avec la femme qu'il aime...

ce qui arrive aussi, il n'est pas toujours impuissant avec les femmes, quand même !

...je voudrais savoir ceci, qui implique la question suivante qui est une légère modification de l'énoncé universel que j'ai écrit :

« tous les hommes aiment la femme »

est-il vrai que :

« tous les hommes désirent une femme »

là ce n'est plus la femme, quand elle leur est proposée, c'est-à-dire en tant qu'objet à leur portée ? Supposons qu'il n'y a pas d'impuissants, supposons qu'il n'y a pas de ravalement de la vie amoureuse. Je pose une question qui montre bien la distinction de ce que j'appellerai le fondement naturaliste d'avec ce qu'on appelle la réserve organiciste, car ce n'est absolument pas la même chose de dire que, dans les cas auxquels nous avons affaire dans la psychanalyse, il y a de l'organique, ce n'est pas du tout au nom de cela que nous posons la question de savoir : est-ce qu'il va de soi...

et là vous allez voir que l'on est forcé de mettre des choses qui montrent assez l'artificiel que je soulève, je veux dire sorti de tout le contexte, à savoir du contexte de ses engagements, de ses liens, qu'a précédemment la femme, de ceci ou de cela ...est-ce qu'il y a ceci, qu'il est au principe naturel que, dans ces situations...

dont c'est assez remarquable que les romanciers soient forcés de se donner un mal de chien pour les inventer

...à savoir la situation que j'appellerai...

je ne sais pas comment l'appeler, elle est impensable ...c'est la situation du chalet de montagne : un homme, une femme, normalement constitués, ils sont isolés, comme on dit, dans la nature...

il faut toujours la faire intervenir, la nature dans cette occasion !

...est-ce qu'il est naturel qu'ils baisent ?

Voilà la question. Il s'agit du naturalisme du désirable.

Voilà la question que je soulève. Pourquoi ?

Non pas du tout pour vous dire de ces choses qui ensuite vont faire le tour de Paris, à savoir ce que LACAN enseigne, ça veut dire que l'homme et la femme n'ont ensemble rien à voir.

Je ne l'enseigne pas, c'est vrai.

Textuellement, ils n'ont rien à voir ensemble.

C'est ennuyeux que je ne puisse pas l'enseigner sans que ça fasse scandale, alors je ne l'enseigne pas, je le retire .

C'est justement parce qu'ils n'ont rien à voir que le psychanalyste a quelque chose à voir dans – écrivons-le au tableau – *staferla*. Il faut aussi savoir user d'une certaine façon de l'écriture.

Bien entendu, je ne l'enseigne pas.

Pourquoi ? Parce que même si c'est ce qui ressort d'une façon qui s'impose strictement de tout ce que nous enseigne la psychanalyse, à savoir que ce n'est jamais *quia genus femina...*

je dis *femina*, même pas *mulier*¹¹⁹

...en tant que « la femme », qu'elle est désirée, qu'il faut que le désir se construise sur tout un ordre de ressorts où l'inconscient est absolument dominant et où par conséquent intervient toute une dialectique du sujet.

119 [Claude Galien](#), *L'âme Et Ses Passions*, Belles lettres, 1995. « post coitum omne animal triste est, sive gallus et mulier ». (mis à part la femme et les coqs).

L'énoncer de cette façon bizarre, que l'homme et la femme finalement n'ont ensemble rien à voir, c'est simplement marquer un paradoxe, mais un paradoxe qui n'a pas plus de portée mais qui est du même ordre que ce paradoxe de la logique dont je faisais état devant vous, c'est du même ordre que le « je mens » ou le paradoxe de RUSSELL du catalogue de tous les catalogues, qui ne se contiennent pas eux-mêmes. C'est de la même dépendance.

Il n'y a évidemment pas intérêt à les produire comme s'il s'agissait justement du seul point où ça constituerait à l'occasion non plus seulement un paradoxe mais un scandale, à savoir s'il y avait là une référence naturaliste.

Quand quelqu'un écrit dans une petite note ou ailleurs que, dans la façon dont LACAN réinterprète FREUD, paraît-il, c'est un FREUD-LACAN, il y a élision de ce qu'il y aurait pourtant intérêt à conserver, la référence naturaliste, je demande au contraire ce qui peut à l'instant subsister de la référence naturaliste concernant l'acte sexuel après l'énoncé de tout ce qui est articulé dans l'expérience et la doctrine freudienne. C'est justement de donner à ces termes « l'homme et la femme » un substrat naturaliste qu'on en vient à pouvoir énoncer des choses qui se présenteraient, de fait, comme des folies. C'est pour ça que je ne les prononce pas.

Mais ce que je prononce aujourd'hui...

il y a un nombre remarquablement insuffisant de
psychanalystes ici

...c'est la question suivante : Qu'est-ce que pense
« d'instinct »...

vous pensez bien qu'un mot comme ça ne peut jamais
venir dans ma bouche au hasard

...le clinicien, au nom de son *instinct de clinicien*...

restera à définir ce que c'est que l'*instinct de
clinicien* !

...à propos du chalet de montagne.

Vous n'avez tous qu'à vous référer non seulement à votre expérience, mais à votre intuition intime.

Le type qui vient vous raconter qu'il était avec une jolie fille dans le chalet de montagne, qu'il n'y avait aucune raison de « ne pas y aller », simplement il n'en a pas eu envie, vous dites :

« Oh ! il y a quelque chose... ça ne peut pas marcher... ».

Vous cherchez d'abord à savoir si ça lui arrive souvent d'avoir des arrêts comme ça, bref vous vous lancez dans toute une spéculation qui implique que ça devait marcher. Ceci pour vous montrer simplement que ce dont il s'agit, c'est de la cohérence, de la constance des choses au niveau de l'esprit de l'analyste.

Car si l'analyste réagit comme cela d'instinct - *d'instinct de clinicien* - il n'y a même pas besoin là de faire intervenir les termes de la résonance naturaliste, à savoir que, l'homme et la femme, c'est fait pour aller ensemble.

Je ne vous ai pas dit le contraire, je vous ai dit : ils peuvent aller ensemble sans avoir rien à voir ensemble, je vous ai dit qu'ils n'avaient rien à voir ensemble. Si le clinicien, l'essence clinicienne, intervient pour « tiquer » d'une certaine façon, il s'agit de savoir si c'est quelque chose qui est...

peut-être, pourquoi pas ? Ça existe
...simplement de l'ordre du bon sens. Je ne suis pas contre le bon sens.

Ou s'il s'agit d'autre chose, à savoir s'il se permet, lui, l'analyste, qui a toutes les raisons pour cela... ou si cette femme...

qui, je vous le répète pour le psychanalyste, n'est pas du tout automatiquement désirée par l'animal mâle quand cet animal mâle est un être parlant

...cette femme se croit désirable parce que c'est ce qu'elle a de mieux à faire dans un certain embarras. Et puis ça amène encore un petit peu plus loin.

Nous, nous savons que, pour le partenaire, elle croit l'aimer, c'est même ce qui domine. Il s'agit de savoir pourquoi ça domine : par ce qu'on appelle sa nature. Nous savons aussi très bien que ce qui domine réellement, c'est qu'elle le désire : c'est même pour ça qu'elle croit l'aimer.

Quant à l'homme, bien sûr, nous connaissons la musique, pour nous, c'est absolument rabâché.

Quand il arrive qu'il la désire, il croit la désirer mais il a affaire à cette occasion à sa mère, donc il l'aime.

Il lui offre quoi ?

le fruit de la castration liée à ce drame.

Il lui donne ce qu'il n'a plus. On le sait, tout ça.

Ça va contre le bon sens.

Est-ce que c'est simplement un truc du bon sens qui fait que l'analyste, avec cet *instinct de clinicien*, pense tout de même qu'une fois où il n'y a rien de tout ça, parce que le romancier a tout fait pour que ce ne soit plus à l'horizon, le chalet de montagne, si ça ne marche pas, c'est qu'il y a quelque chose ?

Je prétends que ce n'est pas simplement en raison du bon sens. Je prétends qu'il y a quelque chose qui fait justement que le psychanalyste est, en quelque sorte, installé, instauré dans la cohérence.

Il l'est pour la raison très précise qui fait que « *tous les psychanalystes désirent savoir* » : c'est aussi faux que ce qui est énoncé au-dessus et dont il faut savoir pourquoi c'est faux. Bien sûr, ce n'est pas faux en raison du fait que c'est faux, puisqu'on peut toujours l'écrire, même si tout le monde sait que c'est faux. Dans les deux cas, il y a quelque part une maldonne.

Après avoir défini l'acte psychanalytique que j'ai défini d'une façon très hardie, j'ai même mis au centre cette acception d'être rejeté à la façon de l'objet(a), c'est énorme, c'est nouveau, jamais personne n'a dit ça.

Naturellement, à partir du moment où je l'ai dit, ça devient tangible, c'est tangible, on pourrait quand même essayer de me contredire, de dire le contraire, d'amener autre chose, d'élever une objection. C'est curieux que, depuis que je l'ai dit - il n'y a pas tellement longtemps que je l'ai mis au premier plan - personne n'a même seulement commencé à moufter pour dire quelque chose contre, alors que, dans le fond, c'est absolument énorme, on pourrait hurler, dire :

« Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Jamais on ne nous a expliqué l'analyse comme ça, qu'est-ce que c'est que cet analyste qui est rejeté comme une merde ? »

la merde trouble énormément de gens.

Il n'y a pas que la merde dans l'objet(a), mais souvent c'est au titre de merde que l'analyste est rejeté. Ça dépend uniquement du psychanalysant :

Il faut savoir si pour lui la merde est vraiment ce dont il s'agissait. Mais il est très frappant que toutes ces choses que je dis, je peux développer ce discours, l'articuler, on peut commencer à faire tourner des tas de choses autour avant que quiconque songe à élever la moindre protestation et donner une autre indication, une autre théorie sur le sujet de la fin de l'analyse.

Curieux, curieux ! Cette abstention est étrange parce que, dans l'ensemble, c'est une chose qui comporte toutes sortes de conséquences perturbantes. Cela pourrait suggérer une sorte d'inventivité dans la contradiction. Non, zéro !

Donc, si personne n'élève la moindre contradiction, c'est parce que, tout de même, on sent très bien, on sait très bien que la maldonne, qu'il s'agisse de la première proposition ou de la seconde, tourne autour de là, que le psychanalyste, lui, n'a à mettre son grain de sel là-dedans...

c'est une métaphore, ça veut dire n'a son mot à dire là-dedans

...que pour autant qu'il entre dans le ballet. Je veux dire le psychanalyste. Il est absolument clair que nous nous perdons si nous partons de l'idée que le psychanalyste est celui qui peut en connaître mieux qu'un autre, au sens où, sur toute cette affaire...

de ce qu'il en est de l'acte sexuel et du statut qui en résulte

...il aurait le recul qui ferait que lui aurait la connaissance de la chose. Ce n'est absolument pas de cela qu'il s'agit. C'est aussi pour cela qu'il n'a pas à prendre parti si c'est naturel ou pas naturel, dans quel cas ça l'est et dans quel cas ça ne l'est pas. Simplement il instaure une expérience dans laquelle il a à mettre son grain de sel au nom de cette fonction tierce qui est cet objet(a), qui a la fonction-clé dans la détermination du désir, qui fait que c'est en effet le recours de la femme, dans ce qu'il en est de l'embarras où la laisse l'exercice de sa jouissance dans son rapport avec ce qu'il en est de l'acte... je peux aller très loin, je peux dire « ce qu'on lui impose »...

d'ailleurs, j'ai l'air de faire là une revendication féministe mais n'en croyez rien, c'est beaucoup plus large que ça, c'est dans la structure

...ceci qui la désigne, dans la dramatisation subjective de ce qu'il en est de l'acte sexuel, qui lui impose la fonction de l'objet(a), pour autant qu'elle masque ce dont il s'agit, à savoir un creux, un vide, cette chose qui manque au centre qui est cette chose que j'ai essayé de symboliser et dont on peut dire qu'il semble que l'homme et la femme n'ont ensemble...

et retenez le choix des termes dont je me suis servi ...rien à voir.

En d'autres termes, comme elle n'a aucune raison, de son côté, d'accepter cette fonction de l'objet(a), il se trouve simplement, à cette occasion, à l'occasion de sa jouissance et du suspens de celle-ci dans son rapport à l'acte, [qu'elle peut ?] s'apercevoir de la puissance de la tromperie, mais d'une tromperie qui n'est pas la sienne, qui est quelque chose d'autre, qui est précisément imposée par l'institution, dans l'occasion, du désir du mâle.

L'homme, de son côté, ce qu'il découvre n'est autre chose que ce qu'il y a chez lui d'impuissance à viser à autre chose que quoi ?

Bien sûr, un savoir.

Il y a sans doute quelque part et dès l'origine, pour nous livrer à des élucubrations développementales, un certain savoir du sexe.

Mais ce n'est pas de ça qu'il s'agit.

Ce n'est pas que tous les enfants mâles ou femelles aient des sensations sur lesquelles ils ne sont pas sans prise et qu'ils peuvent plus ou moins bien canaliser. Ce à quoi il s'agit d'arriver, le savoir d'un sexe, c'est précisément ceci dont il s'agit, c'est qu'on n'a jamais le savoir de l'autre sexe. Pour ce qui est du savoir d'un sexe, du côté mâle, ça va beaucoup plus mal que du côté femelle.

Ne croyez pas que, quand je dis qu'il n'y a pas d'acte sexuel, je dis quelque chose qui signifie que tout se passe sous ce titre : l'échec radical.

Disons qu'à prendre les choses au niveau de l'expérience psychanalytique, elle nous démontre, à rester à ce niveau...

vous voyez que je fais là une réserve
...que ce savoir d'un sexe pour mâle, quand il s'agit donc du sien, aboutit à l'expérience de la castration, c'est-à-dire à une certaine vérité qui est celle de son impuissance, de son impuissance à faire, disons, quelque chose de plein qui est l'acte sexuel.

Vous voyez que tout ceci peut arriver assez loin, c'est-à-dire ce joli balancement littéraire de la puissance du mensonge d'un côté et de la vérité de l'impuissance de l'autre. Il y a un entrecroisement. Vous voyez donc combien facilement tout cela verserait vers une espèce de sagesse, voire de sexologie, comme on dirait, quoi que ce soit qui pourrait se résoudre par voie d'enquête d'opinion.

Ce que je voudrais vous faire remarquer, c'est que justement ce dont il s'agit, pour préciser ce qu'il en est du psychanalyste, c'est de s'apercevoir de ceci qu'il n'a aucun droit à articuler, à un niveau quelconque, cette dialectique entre savoir et vérité pour en faire une somme, un bilan, une totalisation par l'enregistrement d'un échec quelconque, car ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

Nul n'est en posture de maîtriser ce dont il s'agit, qui n'est rien d'autre que l'interférence de la fonction du sujet au regard de ce qu'il en est de cet acte, dont nous ne pouvons même pas dire où est tangible dans notre expérience, je veux dire analytique, sa référence - ne disons pas « naturelle » puisque c'est ici qu'elle s'évanouit - mais sa référence biologique.

Le point où j'en suis quand je vous dis que la règle pour que l'analyste échappe à cette vacillation qui le fait facilement verser dans une sorte d'enseignement éthique, c'est qu'il s'aperçoive de ce qu'il en est dans la question à la place même de ce qui en conditionne la vacillation essentielle, à savoir l'objet(a), et que, plutôt qu'au bout de ses années d'expérience, il se considère comme le clinicien, à savoir celui qui, sur chaque cas, sait faire le cubage de l'affaire, il se donne plutôt...

je lui indiquais la dernière fois dans mon dernier discours, à la pointe de ce que j'ai dit la dernière fois devant ce que j'appelle un public plus large ...cette référence que j'ai empruntée au discours d'une année précédente, à savoir je ne dirai pas l'apologue car je ne fais jamais d'apologue, je vous montre la réalité de ce qu'il en est pour l'analyste, figurée dans d'autres exemples et dont ce n'est pas étonnant que ce soient des exemples pris dans l'art par exemple, à savoir pour avoir une autre espèce de connaissance que cette espèce de connaissance de fiction qui est la sienne et qui le paralyse, quand il s'interroge dans un cas, quand il en fait l'anamnèse, quand il le prépare, quand il commence à l'approcher et, une fois qu'il y entre avec l'analyse, qu'il cherche dans le cas, dans l'histoire du sujet, de la même façon que VELÀZQUEZ est dans le tableau des Ménines, où lui, il était, l'analyste, déjà, à tel moment et en tel point de l'histoire du sujet. Cela aura un avantage, il saura ce qu'il en est du transfert. Le centre, le pivot du transfert, ça ne passe pas du tout par sa personne. C'est une chose qui a déjà été là.

Ceci lui donnerait une toute autre manière d'approcher la diversité des cas. Peut-être, à partir de ce moment, il arriverait à trouver une nouvelle classification clinique que celle de la psychiatrie classique qu'il n'a jamais pu toucher ni ébranler et pour une bonne raison, jusqu'à présent, c'est qu'il n'a jamais rien pu faire d'autre que de la suivre .

Je voudrais vous imaginer encore plus ce dont il s'agit, et je voudrais essayer de le faire dans les quelques minutes que je m'accorde et que je vous remercie de me donner.

On parle de vie privée.

Je suis toujours surpris que ce mot de « vie privée » n'ait jamais intéressé personne, surtout chez les analystes qui devraient être particulièrement intéressés par ça.

Vie privée... de quoi ?

On pourrait faire des broderies rhétoriques.

Qu'est-ce que c'est que la vie privée ?

Pourquoi est-ce qu'elle est si privée, cette vie ?

Ça devrait vous intéresser. À partir du moment où on fait une analyse, il n'y a plus de vie privée.

Il faut bien dire que quand les femmes sont furieuses que leur mari se fasse analyser, elles ont raison.

Ça a beau nous gêner, nous, analystes, il faut reconnaître qu'elles ont raison parce qu'il n'y a plus de vie privée. Ça ne veut pas dire qu'elle devient publique.

Il y a un éclusage intermédiaire, c'est une vie psychanalysée, ou psychanalytante.

Ce n'est pas une vie privée .

Ceci est de nature à nous faire réfléchir.

Après tout, pourquoi est-ce qu'elle est si respectable, cette vie privée ?

Je vais vous le dire : parce que la vie privée, c'est ce qui permet de maintenir intacts ces fameuses normes qu'à propos du chalet de montagne j'étais en train de foutre en l'air. « Privée », ça veut dire tout ce qui préserve sur ce point délicat de ce qu'il en est de l'acte sexuel et de tout ce qui en découle, dans l'appariement des êtres, dans le « *tu es ma femme, je suis ton homme* » et autres trucs essentiels, sur un autre registre que nous connaissons bien : celui de la fiction. C'est ce qui permet de faire tenir dans un champ où nous, analystes, nous introduisons un ordre de relativité qui, comme vous le voyez, n'est pas du tout facilement

maîtrisé et qui pourrait être maîtrisé à une seule condition, si nous pouvions reconnaître la place que nous y tenons, nous, en tant qu'analystes, non pas en tant « qu'analystes sujets de la connaissance » mais en tant « qu'analystes instruments de cette révélation ».

Là-dessus, il se pose la question de la vie privée de l'analyste. Je ne le dis qu'en passant, puisque, naturellement, il y a des ouvrages qui sont largement diffusés, et l'un d'entre eux qui a le plus grand succès, où il est dit que la qualification, l'épinglage de ce que doit être le bon analyste, la moindre des choses qu'on puisse exiger, c'est qu'il ait une vie privée heureuse. C'est adorable !

Et en plus, tout le monde connaît l'auteur : je ne veux pas me mettre à spéculer... enfin...

Mais qu'un analyste par exemple puisse maintenir ce que je viens de définir comme étant le statut de la vie privée, c'est quelque chose...

C'est justement parce que l'analyste n'a plus de vie privée qu'il vaut mieux, en effet, qu'il tienne beaucoup de choses à l'abri, c'est-à-dire que s'il a, lui, à savoir à quelle place il était déjà dans la vie de son patient, la réciproque n'est pas du tout forcément nécessaire .

Mais il y a un tout autre plan sur lequel ça joue, cette histoire de vie privée, c'est justement celui que je viens de soulever, à savoir celui de la consistance du discours. C'est justement parce que l'analyste ne sait - jusqu'à présent à aucun degré - soutenir le discours de sa position qu'il se fait n'importe quel autre. Tout lui est bon.

Il fait cette sorte d'enseignement qui est comme tous les enseignements, alors que le sien ne devrait ressembler en rien aux autres, à savoir qu'il est enseignant de quoi ? De ce qu'il faut aux enseignés qui le sont déjà, c'est-à-dire de leur apprendre sur les sujets dont il s'agit tout ce qu'ils savent, c'est-à-dire justement tout ce qui est le plus à côté. Toutes les références lui sont bonnes :

il enseignera tout, n'importe quoi, sauf la psychanalyse. En d'autres termes, ce par quoi j'ai pris soin de commencer en prenant les choses au niveau le plus ras de terre, à savoir ce qui peut sembler le moins détestable, et nous montrer que la psychanalyse justement le conteste, il est impossible d'écrire, si ce n'est à la façon d'un défi, les deux premières lignes qui sont là.

Ce qui fait le statut de l'analyste c'est en effet une vie qui mérite d'être appelée vie privée, c'est-à-dire le statut qu'il se donne est proprement celui où il maintiendra...

elle est construite pour ça, l'autorisation, l'investiture de l'analyse, sa hiérarchie, la montée de son gradus

...de façon telle qu'au niveau où, pour lui, ça peut avoir des conséquences, cette fonction, la sienne, la plus scabreuse de toutes qui est celle d'occuper la place de cet objet(a), ça lui permet de conserver néanmoins, stables et permanentes, toutes les fictions les plus incompatibles avec ce qu'il en est de son expérience de discours fondamental qui l'institue comme fait.

Voilà ce que je termine aujourd'hui pour vous, et que vous comprendrez que j'aie réservé à une assistance plus limitée, qui n'est pas forcée d'en tirer une moisson de scandales, de ragots ou de bla-bla-bla.

8 mai 1968

[Table des séances](#)

Lacan s'étant tenu au mot d'ordre de grève du S.N.E.S., il ne tient pas son séminaire les 8 et 15 mai, mais est présent.

Je suis venu aujourd'hui comme il y a huit jours, prévoyant qu'il y aurait ici un certain nombre de personnes, de façon à garder le contact. Pas plus qu'il y a huit jours, je ne ferai ce que j'ai ici l'habitude de faire sous le nom de cours ou de séminaire, ceci dans la mesure où je me tiens au mot d'ordre de grève qui, je pense, à cette heure, subsiste, du Syndicat National de l'Enseignement Supérieur. Cela, c'est une simple question de discipline. Ce n'est pas pour autant être - si on peut dire, ce qui serait souhaitable - à la hauteur des événements. En vérité, ce n'est pas bien commode pour beaucoup. Comme quant à moi, je n'ai à m'occuper...

je le souligne toujours depuis bien longtemps, ça n'est pas pour renier maintenant ce que j'ai toujours pris soin de répéter

...que des psychanalystes, que je m'adresse aux psychanalystes, que c'est pour les psychanalystes que je crois soutenir depuis de nombreuses années un travail qui n'est pas mince, je dirai même jusqu'à un certain point que ça m'est une occasion de m'en apercevoir parce que le seul fait de n'avoir pas à préparer un de ces séminaires, puisqu'il était déjà préparé pour la dernière fois, je sens combien c'est allégeant pour moi.

Naturellement, ça ouvre la porte à toutes sortes de choses.

Du même coup, je peux m'apercevoir de quelque chose que l'effort et le travail masquent toujours, à savoir mes insatisfactions.

Ça me donne l'occasion aussi peut-être de lire des articles que forcément je laisse passer comme ça, rien qu'à voir leur signature. Il faut lire les articles même des gens dont on sait d'avance ce qu'on peut attendre. Il m'est arrivé comme ça d'être très étonné, je parle d'articles de mes collègues, bien sûr !

Enfin, pour l'instant, pour être à la hauteur des événements, je dirai que, encore que les psychanalystes apportent leur témoignage de sympathie à ceux qui se sont trouvés pris dans des contacts assez durs, pour lesquels il convenait d'avoir – ce qu'il faut souligner – un très très grand courage, il faut avoir reçu, comme il peut nous arriver, à nous psychanalystes, la confiance de ce qui est ressenti dans ces moments là pour mesurer mieux, à sa plus juste valeur, ce que représente ce courage parce que du dehors, comme ça, on admire, bien sûr, mais on ne se rend pas toujours compte que le mérite n'est pas moins grand à ce que vraiment des gars à certains moments soient vraiment emportés par quelque chose qui est le sentiment d'être absolument soudés aux camarades : qu'ils expriment ça comme ils veulent, que ce qu'il y a d'exaltant à chanter l'Internationale au moment où on se fait matraquer, c'est cette surface. Parce qu'évidemment, l'Internationale, c'est un très beau chant, mais je ne crois pas qu'ils auraient ce sentiment absolument irrépressible qu'ils ne peuvent pas être ailleurs que là où ils sont s'ils ne se sentaient pas portés par un sentiment de communauté absolue, là, dans l'action avec ceux avec qui ils sont coude à coude, c'est quelque chose qui devrait être exploré – comme on dit sans savoir ce qu'on dit – en profondeur.

Je veux dire qu'il ne me semble pas, pour revenir à nos psychanalystes, que le fait de signer, à ce propos, même si on est là aussi très coude à coude..

mais enfin ce n'est pas tout à fait de la même nature ...on peut se mettre à 75 puisque c'est, paraît-il, le chiffre, disait-on hier soir, à signer un texte de protestation contre le régime et ses opérateurs, je parle de ses opérateurs policiers.

Bien sûr, c'est méritoire et on ne saurait détourner personne d'appliquer sa signature en bas d'une pareille protestation, mais c'est légèrement inadéquat, c'est insuffisant justement.

Si on signe ça tous, des gens venus de toutes les origines et de tous les horizons : très bien !

Mais signer au titre de psychanalyste..

d'ailleurs très rapidement aussi ouvert du côté des psychologues

...cela me paraît une façon assez aisée de faire ce que je disais tout à l'heure : de considérer comme s'être acquitté avec les événements.

Il semble que quand il se produit quelque chose de cet ordre, d'une nature aussi sismique, on pourrait peut-être s'interroger quand on a eu soi-même une responsabilité, parce qu'enfin les psychanalystes, ça a eu une responsabilité dans ... on ne peut pas dire l'enseignement puisqu'ils ne sont pas, aucun d'entre eux...

moi comme ça, sur les bords, sur la marge ...aucun d'entre eux n'est à proprement parler dans l'Université, mais enfin il n'y a pas que l'Université qui est responsable au niveau de l'enseignement, peut-être qu'après tout on pourrait se dire que les psychanalystes ne se sont pas beaucoup occupés de ce qui pouvait pourtant se connoter aisément à un niveau de rapports qui, pour être des rapports collectifs ne tombaient pas moins directement sous un certain chef, sous un certain champ, sous un certain nœud, qui est le leur.

Essayons d'appeler ça sans trop lourdement insister sur le fait qu'après tout nous-mêmes, nous l'avons pointé, que quelque part, dans nos *Écrits*, il y a un texte qui s'appelle « *La science et la vérité* » qui n'est pas complètement hors de saison, pour avoir une petite idée, qu'on ne saurait réduire ce qui se passe à ce que nous appellerions des effets de turbulence un peu partout. Il y a quelqu'un que je ne peux pas dire que je n'estime pas, c'est un de mes camarades, nous étions sur les mêmes bancs, avec des liens ensemble, et on a fait bien connaissance, c'est un ami : M. Raymond ARON, qui a fait ce matin un article dans un journal qui reflète la pensée des gens honnêtes, et qui dit : ça se produit partout. Mais en disant ça, pour lui ça veut dire, justement, ils sont partout un peu remuants, il faut que chacun les calme selon ce qui ne va pas dans chaque endroit. C'est parce que, paraît-il dans chaque endroit il y a toujours quelque chose qui ne va pas, que c'est à cause de ça qu'ils se remuent.

Ça commence bien sûr, comme vous le savez, à Columbia, c'est-à-dire en plein New-York. J'en ai eu des échos très précis tout récents, et puis ça va jusqu'à Varsovie, je n'ai pas besoin de faire la cartographie. Qu'on ne veuille pas au moins se demander, ou tout au moins résolument qu'on écarte, comme c'est le sens de cet article, écrit d'un très bon ton, qu'il doit y avoir là un phénomène beaucoup plus structural, et puisque j'ai fait allusion à ce coin, à ce noeud, à ce champ, pour moi il est bien clair que les rapports du désir et du savoir sont mis en question, que la psychanalyse aussi permet de

nouer ça à un niveau de carence, d'insuffisance qui est à proprement parler stimulée, évoquée par ces rapports qui sont les rapports de la transmission du savoir.

En écho retentissent toutes sortes de courants, d'éléments, de forces, comme on dit, toute une dynamique, et là-dessus je ferai allusion de nouveau à cet article que j'ai lu récemment. On insistait sur le fait que, dans un certain ordre d'enseignement...

le mien pour le nommer

...on négligerait la dimension énergétique.

J'admire beaucoup que ces énergétistes ne se soient pas du tout aperçus des déplacements d'énergies qui peuvent être là sous-jacentes, peut-être que cette énergie a un certain intérêt d'évocation théorique, mais de nouer les choses au niveau d'une référence logique et même logicienne, dans une occasion où on parle beaucoup de dialogue, ça pourrait avoir un certain intérêt.

En tout cas je pense, et je suis, il me semble, confirmé par l'événement dans le fait que trouver que là est le maniable, l'articulable de ce à quoi nous avons affaire, je n'ai pas tort d'y appuyer tant que je peux, là où on s'en passe, ou on croit même devoir s'en passer, où on parlera volontiers d'intellectualisation...

c'est le grand mot comme vous savez

...on ne fait pas preuve d'un particulier sens de l'orientation quant à ce qui se passe ni non plus d'une juste estime des poids en cause et de l'énergétique authentique et véritable de la chose.

Je note en passant un simple petit épingleage pour information : nous avons eu dans une réunion de cette chose qui s'appelle mon école et qui avait lieu hier soir, une des têtes de cette insurrection – pas du tout une tête mal faite.

En tout cas ce n'est pas quelqu'un qui se laisse berner ni non plus qui dit des choses sottes, il sait très bien répondre du tac au tac et quand on lui pose une question, je dois dire, assez touchante comme celle-ci :

« Dites-nous, cher ami, du point où vous êtes, qu'est-ce que vous pourriez attendre des psychanalystes ? »

ce qui est vraiment une façon de poser la question absolument folle ! Je suis en train de me tuer à dire que les psychanalystes devraient attendre quelque chose de l'insurrection.

Il y en a qui rétorquent :

« Qu'est-ce que l'insurrection voudrait attendre de nous ? ».

L'insurrection leur répond :

« Ce que nous attendons de vous pour l'instant, c'est à l'occasion de nous aider à lancer des pavés ! »

Histoire d'alléger un peu l'atmosphère, je fais remarquer à ce moment là...

c'est une indication discrète
...qu'au niveau du dialogue, le pavé remplit exactement une fonction prévue, celle que j'ai appelée l'objet(a).
J'ai déjà indiqué qu'il y a une certaine variété dans l'objet(a). C'est que le pavé est un objet(a) qui répond à un autre vraiment alors, lui, capital pour toute idéologie future du dialogue quand elle part d'un certain niveau : c'est ce qu'on appelle la bombe lacrymogène !
Laissons cela. Mais nous avons su en effet, de la bouche autorisée...

qui s'est trouvée prendre évidemment un avantage immédiat sur ce qui aurait pu se dérouler autrement
...que, au départ, tout ce qui s'est remué au départ dans un certain champ, et nommément à Nanterre (c'était vraiment une information) nous avons appris que les idées de REICH...

vous m'en croirez si vous voulez, beaucoup de gens ici sont disposés à m'en croire puisque je le leur transmets, ça m'étonne mais c'est un fait
...ont été pour eux frayantes, et ceci autour de conflits très précis qui se manifestaient dans le champ d'une certaine cité universitaire.

C'est quand même intéressant. C'est intéressant pour des psychanalystes par exemple qui peuvent considérer – moi, c'est ma position – que les idées de REICH ne sont pas simplement incomplètes, qu'elles sont foncièrement démontrables comme fausses.

Toute l'expérience analytique, si nous voulons bien justement l'articuler et non pas la considérer comme une espèce de lieu de tourbillons, de forces confuses, une énergétique des instincts de vie et des instincts de mort qui sont là à se co-étreindre, si nous voulons bien mettre un peu d'ordre dans ce que nous objectivons dans une expérience qui est une expérience de langage, nous verrons que la théorie de Reich est formellement contredite par notre expérience de tous les jours.

Seulement, comme les psychanalystes ne témoignent absolument rien de choses qui pourraient vraiment intéresser tout le monde précisément sur ce sujet, des rapports de l'un à l'autre sexe, les choses dans cet ordre sont vraiment ouvertes, à savoir que n'importe qui peut dire n'importe quoi, et que ça se voit à tous les niveaux.

Je lisais hier...

puisqu'on me laisse du temps pour la lecture ...un petit organe qui s'appelle Concilium (ça se passe au niveau des curés). Il y avait deux articles assez brillants sur l'accession de la femme aux fonctions du sacerdoce, dans lesquels étaient remuées un certain nombre de catégories, celles des rapports de l'homme et de la femme. C'est exactement, bien sûr, comme si les psychanalystes, là-dessus, n'avaient jamais rien dit. Non pas, bien sûr, que les auteurs ne lisent pas la littérature psychanalytique : ils lisent tout, mais s'ils lisent cette littérature, ils ne trouveront absolument rien qui leur apporte quoi que ce soit de nouveau par rapport à ce qui se remue depuis toujours sur cette notion confuse : qui est-ce qui, de l'homme et de la femme, est...

au regard de tout ce que vous voudrez, de l'Être ...le plus supérieur, le plus digne, et tout ce qui s'en suit. Parce que, en fin de compte, il est tout de même frappant que ce qui, par les psychanalystes, a été dénoté au niveau de l'expérience, a été par eux-mêmes si parfaitement bien noyé qu'en fin de compte c'est exactement comme s'il n'y avait jamais eu de psychanalystes.

Evidemment, tout ça est un point de vue que vous pouvez peut-être considérer comme un peu personnel.

Il est évident que sous cette espèce de note par laquelle j'ai cru devoir ouvrir d'un certain ton une certaine publication qui est la mienne et qui est celle que j'accentue d'une dénotation que j'appelle échec, à savoir qu'à peu près tout ce que j'ai essayé, moi, d'articuler, et que, je dois le dire, il suffira qu'on ait un tout petit peu de recul pour s'apercevoir que non seulement c'est articulé mais que c'est articulé avec une certaine force, et que ça restera comme ça, attaché, comme témoignage de quelque chose où on peut se retrouver, où il y a un nord, un sud, un est et un ouest, on s'en apercevra peut-être en somme quand les psychanalystes ne seront plus là pour le rendre - du seul fait de ce qu'ils en font - absolument sans portée.

En attendant, on signe des manifestes de solidarité avec les étudiants comme on le ferait aussi bien pour les chômeurs, ce qui n'est tout de même pas pareil, ou n'importe qui, qui dans une échauffourée, pourrait se faire tabasser.

Bref tout de même il y a ce quelque chose qui se réalise, quelque chose qu'on peut trouver bien écrit d'avance. J'ai dit que de toute façon, même si les psychanalystes ne veulent pas être, à aucun prix, à la hauteur de ce qu'ils ont en charge, ce qu'ils ont en charge n'en existe pas moins, et, de toute façon, ne s'en fera pas moins sentir dans ses effets...

première partie de mes propositions, nous y sommes...et qu'il faudra bien tout de même qu'il y ait des gens qui essaient d'être à la hauteur d'un certain type d'effets qui sont ceux qui étaient là, en quelque sorte, offerts et prédestinés à être traités par certains dans un certain cadre. Si ce n'est pas ceux-là, c'en sera forcément d'autres, parce qu'il n'y a pas d'exemple que quand des effets deviennent un peu insistants, il faut tout de même bien s'apercevoir qu'ils sont là et essayer d'opérer dans leur champ.

Je vous ai dit ça comme ça, pour que vous ne vous soyez pas dérangés pour ne rien entendre .

Conférence

Je ne suis pas un truqueur. Je ne veux pas avertir que je dirai quelques mots d'adresse pour clore l'année présente, comme s'exprime le papier de l'École, pour vous faire ce qu'on appelle un séminaire. J'adresserai quelques mots plutôt de l'ordre de la cérémonie.

J'ai fait cette année quelque part, si je me souviens bien, allusion au signe d'ouverture de l'année commençante dans les civilisations traditionnelles. Celui-là, c'est pour l'année scolaire qui se termine. Il peut rester un regret qu'après avoir ouvert un concept comme celui de l'acte psychanalytique, le sort ait voulu que vous n'ayez sur ce sujet pu apprendre que la moitié de ce que j'avais l'intention d'en dire. La moitié... à vrai dire un peu moins parce que la procédure d'entrée, pour quelque chose d'aussi nouveau - jamais articulé comme dimension - que *l'acte psychanalytique*, ça a demandé en effet quelque temps d'ouverture.

Les choses, pour tout dire, ne conservent pas la même vitesse, c'est plutôt quelque chose qui ressort à ce qui se passe quand un corps choit, est soumis à la même force. Au cours de sa chute, son mouvement, comme on dit, s'accélère, de sorte que vous n'aurez pas eu du tout la moitié de ce qu'il y avait à dire sur *l'acte psychanalytique*. Disons que vous en aurez eu un petit peu moins du quart.

C'est bien regrettable par certains côtés car, à vrai dire, il n'est pas dans mes us de terminer plus tard et en quelque sorte par raccroc ce qui se trouve d'une façon quelconque, quelle qu'en soit la cause interne ou externe, avoir été interrompu.

À vrai dire, mon regret n'est pas sans s'accompagner par un autre côté de quelque satisfaction, car enfin dans ce cas là le discours n'a pas été interrompu par n'importe quoi, et de l'avoir été par quelque chose qui met en jeu, certainement à un niveau très bébé, mais qui met en jeu quand même quelque dimension qui n'est pas tout à fait sans rapport avec l'acte, eh bien mon Dieu ce n'est pas tellement insatisfaisant.

Évidemment, il y a une petite discordance dans tout cela. *L'acte psychanalytique*, cette dissertation que je projetais était forgée pour les psychanalystes, comme on dit, mûris par l'expérience. Elle était destinée avant tout à leur permettre, et du même coup à permettre aux autres, une plus juste estime du poids qu'ils ont à soulever quand quelque chose précisément marque une dimension de paradoxe, d'antinomie interne, de profonde contradiction qui n'est pas sans permettre de concevoir la difficulté que représente pour eux d'en soutenir la charge.

Il faut bien le dire, ça n'est pas ceux qui, cette charge, la connaissent mieux dans sa pratique, qui ont marqué pour ce que je disais le plus vif intérêt. À un certain niveau, je dois dire qu'ils se sont vraiment distingués par une absence qui n'était certes point de hasard. De même, puisqu'on y est, je vous raconterai incidemment une petite anecdote à laquelle j'ai déjà fait allusion, mais je vais tout à fait l'éclairer. Une de ces personnes à qui j'envoyais galamment un poulet¹²⁰ pour lui demander si cette absence était un acte, m'a répondu :

« Qu'allez-vous penser ! Que nenni ! Ni un acte, ni un acte manqué. Il se trouve que cette année, j'ai pris à onze heures et demie rendez-vous pour un long travail (il s'agissait de se refaire faire la denture) avec le praticien adéquat, à onze heures et demie tous les mercredis ».

Ce n'est pas un acte, comme vous voyez. C'est une pure rencontre ! Ceci tempère pour moi le regret que quelque chose puisse rester en quelque sorte en suspens dans ce que j'ai à transmettre à la communauté psychanalytique et tout à fait spécialement à celle qui s'intitule du titre de mon école.

¹²⁰ Billet doux, ou missive quelconque.

Par contre, une certaine dimension de l'acte qui a, elle aussi, son ambiguïté, qui n'est pas forcément faite d'actes manqués, malgré bien sûr qu'elle donne du fil à retordre à ceux qui aimeraient penser les choses en termes traditionnels de la politique, quand même, il s'est trouvé quelque chose - je l'ai dit à l'instant - que les bébés ont relevé un beau jour du titre d'acte et qui pourrait bien, comme ça donner dans les années qui vont suivre à quelques gens du fil à retordre.

En tout cas la question...

et c'est pour ça qu'aujourd'hui j'ai voulu vous adresser quelques mots

...est justement de savoir si j'ai raison de trouver là comme une espèce de petite balance ou compensation, de me sentir en quelque sorte un tout petit peu allégé de ma propre charge. Car enfin, si c'est à propos de la psychanalyse, ou plus exactement sur le support qu'elle m'offrait et parce que ce support était le seul, qu'il n'était pas possible ailleurs de saisir un certain nœud..

ou si vous voulez une bulle, quelque chose de singulier, de pas repéré jusqu'alors

...dans ce à quoi il n'est pas facile de donner une étiquette de nos jours...

étant donné qu'il y a un certain nombre de termes traditionnels qui s'en vont un tout petit peu à vau l'eau : l'homme, la connaissance, la connessance, comme vous voudrez, ce n'est pas tout à fait de ça qu'il s'agit

...ce certain noeud dont là-bas au crayon rouge j'ai pu aussi sur cette espèce de noeud-bulle...

que vous connaissez bien, c'est le fameux huit intérieur que j'ai fomenté déjà depuis quelque huit ans

... [écrire, inscrire ?] ces termes : savoir, vérité, sujet, et le rapport à l'Autre, voilà. Il n'y a pas de mot pour les mettre ensemble tous les quatre. Ces quatre termes sont pourtant devenus essentiels pour quelque chose qui est à venir, un avenir qui peut nous intéresser, nous autres qui sommes ici, dans un amphithéâtre, pas simplement pour faire de la *clamation* ni de la réclamation mais avec un souci de savoir justement, cet enseignement qui a manifesté je ne sais pas quoi d'insatisfaisant, nous pouvons peut-être avoir souci de ce que, à la suite de cette grande déchirure, de ce côté patent qu'il y a quelque chose de ce côté là qui ne va plus, que ce qui coiffait d'un terme qui n'est pas du tout de hasard - l'Université, ça s'autorise de l'Univers - c'est justement ici de ça qu'il s'agit.

Est-ce que ça tient, l'Univers ?

L'Univers a fait beaucoup de promesses, mais il n'est pas sûr qu'il les tienne. Il s'agit de savoir si quelque chose qui s'annonçait, qui était une espèce d'ouverture sur la béance de l'univers se soutiendra assez longtemps pour qu'on en voie le fin mot.

Cette question passe par ce que nous avons vu se manifester dans ces derniers mois, dans un endroit, comme ça, bizarrement permanent dans l'histoire.

Nous avons vu se ranimer une fonction de lieu.

C'est curieux. C'est essentiel.

Peut-être qu'on n'aurait pas vu la chose se cristalliser si vivement s'il n'y avait pas eu un lieu où ils revenaient toujours pour se faire tabasser.

Il ne faut pas vous figurer que ce qui s'ouvre, ce qui s'est ouvert comme question dans ce lieu, ce soit de notre tissu national le privilège. J'ai été, histoire de prendre l'air, passer deux jours à Rome où des choses semblables ne sont pas concevables simplement parce qu'à Rome il n'y a pas de Quartier Latin.

Ce n'est pas un hasard !

C'est drôle mais enfin c'est comme ça.

Peut-être qu'ils le sont tous.

J'ai vu comme ça des choses qui m'ont bien plu.

C'est plus facile de les repérer là-bas, ceux qui savent ce qu'ils font. Un petit groupe. Je n'en ai pas vu beaucoup mais je n'en aurais vu qu'un que ça suffirait.

Ils s'appellent les Oiseaux, *Uccelli*.

Comme je l'ai dit à quelques uns de mes familiers, je suis en Italie...

à ma stupeur, il faut bien le dire : c'est le terme qu'on emploie, j'ai honte !

...populaire. Ça veut dire qu'ils savent mon nom.

Ils ne savent bien sûr rien de ce que j'ai écrit ! Mais, c'est ça qui est curieux, ils savent que les *Écrits* existent.

Il faut croire qu'ils n'en ont pas besoin, parce que les *Uccelli*, les Oiseaux en question, par exemple, sont capables d'actions comme celle-là qui, évidemment, a avec l'enseignement lacanien le rapport qu'ont les affiches des Beaux-Arts avec ce dont il s'agit politiquement, vraiment, mais ça veut dire qu'ils ont un rapport tout à fait direct.

Quand le doyen de la Faculté de Rome, accompagné d'un représentant éminent de l'intelligence vaticane, va leur faire à tous réunis...

parce qu'il y a des assemblées générales aussi là-bas, où on leur parle, on est pour le dialogue, du côté bien entendu où ça sert

...alors les *Uccelli* viennent avec un de ces grands machins comme il y en a, quand on va dans des restaurants à la campagne, au centre d'une table ronde, c'est un énorme parapluie, ils se mettent tous dessous, à l'abri, disent-ils, du langage !

J'espère que vous comprenez que ça me laisse un espoir. Ils n'ont pas encore lu les *Écrits* mais ils les liront ! En ont-ils vraiment besoin puisqu'ils ont trouvé ça ? Après tout, ce n'est pas le théoricien qui trouve la voie, il l'explique.

Evidemment, l'explication est utile pour trouver la suite du chemin. Mais, comme vous voyez, je leur fais confiance. Si j'ai écrit quelques petites choses qui auraient pu servir aux psychanalystes, ça servira à d'autres dont la place, la détermination est tout à fait précisée par un certain champ, le champ qui est cerné par ce petit noeud [voir schéma] qui est fait d'une certaine façon de couper dans une certaine bulle extraordinairement purifiée par les antécédents de ce qui a abouti à cette aventure et qui est ce que je me suis efforcé de repérer devant vous comme étant le moment d'engendrement de la science.

Donc, cette année, à propos de *l'acte psychanalytique*, j'en étais au moment où j'allais vous montrer ce que comporte d'avoir à prendre place dans le registre du sujet supposé savoir...

et ceci justement quand on est psychanalyste, non pas qu'on soit le seul mais qu'on soit particulièrement bien placé pour en connaître la radicale division

...en d'autres termes cette position inaugurale à *l'acte psychanalytique* qui consiste à jouer sur quelque chose que votre acte va démentir.

C'est pour cela que j'avais réservé pendant des années, mis à l'abri, mis à l'écart le terme de *Verleugnung* qu'assurément Freud a fait surgir à propos de tel moment exemplaire de la *Spaltung* du sujet. Je voulais le réserver, le faire vivre là où assurément il est poussé à son point le plus haut de pathétique, au niveau de l'analyste lui-même. À cause de ça, il a fallu que je subisse, pendant des années, le harcèlement de ces êtres qui suivent la trace de ce que j'apporte pour tâcher de voir où est-ce qu'on pourrait bricoler un petit morceau où j'achopperais.

Alors quand je parlais de *Verwerfung* qui est un terme extrêmement précis et qui situe parfaitement ce dont il s'agit quant à la psychose, on rappelait que ce serait beaucoup plus malin de se servir de *Verleugnung*.

Enfin on trouve de tout cela des traces dans de pauvres conférences et médiocres articles.

Le terme de *Verleugnung* eût pu prendre...

si j'avais pu cette année vous parler comme il était prévu

...sa place authentique et son poids plein.

C'était le pas suivant à faire. Il y en avait d'autres que je ne peux même pas indiquer. Assurément, une des choses dont j'aurai été le plus frappé...

au cours d'une expérience d'enseignement sur lequel vous pourrez bien me permettre de jeter aujourd'hui un regard en arrière, et ceci justement dans ce tournant

...c'est la violence des choses que j'ai pu me permettre de dire.

Deux fois à Sainte-Anne par exemple, j'ai dit que la psychanalyse, c'était quelque chose qui avait ça au moins pour elle que dans son champ – quel privilège ! – la canaillerie ne pouvait virer qu'à la bêtise.

Je l'ai répété deux années de suite comme ça, et je savais de quoi je parlais !

Nous vivons dans une aire de civilisation où, comme on dit, la parole est libre, c'est-à-dire que rien de ce que vous dites ne peut avoir de conséquence.

Vous pouvez dire n'importe quoi sur celui qui peut bien être à l'origine de je ne sais quel meurtre indéchiffrable, vous faites même une pièce de théâtre là-dessus : toute l'Amérique – new-yorkaise, pas plus – s'y presse.

Jamais auparavant dans l'histoire une chose pareille n'eût été concevable sans qu'aussitôt on ferme la boîte. **Dans le pays de la liberté, on peut tout dire, puisque ça n'entraîne rien.**

Il est assez curieux qu'à partir simplement du moment où quelques petits pavés se mettent à voler, pendant au moins un moment tout le monde ait le sentiment que toute la société pourrait s'en trouver intéressée de la façon la plus directe dans son confort quotidien et dans son avenir.

On a même vu les psychanalystes s'interroger sur l'avenir du métier. À mes yeux, ils ont eu tort de s'interroger publiquement.

Ils auraient mieux fait de garder ça pour eux, parce que quand même, les gens qui les ont vu s'interroger là-dessus, justement, alors qu'ils les interrogeaient sur tout autre chose, ça les a un peu fait marrer. Enfin on ne peut pas dire que la cote de la psychanalyse a monté !

J'en veux au Général. Il m'a chopé un mot que depuis longtemps j'avais...

et ce n'était pas pour l'usage bien sûr qu'il en a fait

...la chienlit psychanalytique.

Vous ne savez pas depuis combien d'années j'ai envie de donner ça comme titre à mon séminaire.

C'est foutu maintenant !

Puis je vais vous dire, je ne regrette pas parce que je suis trop fatigué, c'est suffisamment visible comme ça, je n'ai pas besoin d'y ajouter un commentaire.

Enfin ce serait une chose quand même que j'aimerais bien : ...

tout le monde n'aimerait pas ça mais moi j'aimerais bien

...l'enseignement de la psychanalyse à la Faculté de Médecine.

Vous savez, il y a comme ça des types très remuants. Je ne sais pas quelle mouche les pique, qui se pressent pour être là, à cette place. Je parle de personnes de l'Ecole freudienne de Paris.

Je sais bien qu'à la Faculté de Médecine, on connaît l'histoire des doctrines médicales, ça veut dire qu'on en a vu passer, des choses de l'ordre...

à nos yeux, avec le recul de l'histoire

...de l'ordre de la mystification.

Mais ça ne veut pas dire que la psychanalyse telle qu'elle est enseignée là où elle est enseignée officiellement...

on vous parle de la libido comme de quelque chose qui passe dans les vases communicants, comme s'exprimait, au début du temps où j'ai commencé à essayer de changer un peu ça, un personnage absolument incroyable : une hydraulique libidinale

...enseigner la psychanalyse comme on l'enseigne, disons le mot : à l'Institut, ça serait formidable, surtout à l'époque où nous vivons, où quand même les enseignés, comme on dit, se mettent à avoir quelque exigence.

Je trouve ça merveilleux.

Qu'on voie ce qu'on peut faire d'un certain côté comme enseignement de la psychanalyse, après avoir fait ce petit tour d'horizon et vous avoir montré les espoirs de bon temps que la suite de ces choses réserve à certains... Vous me direz, bien sûr, que le personnage par exemple en question pourrait toujours se mettre à enseigner du LACAN ! Evidemment, ce serait mieux ! Mais faudrait-il encore qu'il le puisse, parce qu'il y a un certain article paru dans les *Cahiers pour l'Analyse*¹²¹ sur l'objet(a) à propos duquel...

je regrette de le dire, ça va encore choquer quelques-uns de mes plus proches et plus chers collègues

...ça n'a été qu'une longue petite fusée de rires chez ces damnés normaliens, comme par hasard. Moi-même, j'ai été forcé, dans une petite note discrète, quelque part, juste avant que paraissent mes *Écrits*, d'indiquer que, quel que soit le besoin qu'on a de travailler le marketing psychanalytique, il ne suffit pas de parler de l'objet(a) pour que ce soit tout à fait ça.

En tout cas, je voudrais prendre les choses d'un peu plus haut et puisque j'ai préparé quelques mots...

pas ceux-là, je dois dire que je me suis laissé un peu aller, vu la chaleur, la familiarité, l'amitié que dégage cette ambiance, à savoir ces figures dont il n'y a pas une que je ne reconnaisse pour l'avoir vue dans les débuts de cette année

...puisque j'ai parlé de ces quatre termes...

rappelons en, histoire pour ceux qui sont un peu dans la courte vue et qui ne se rendraient pas compte de l'importance tout à fait critique d'une certaine conjoncture, rappelons en les principales articulations. À savoir :

- d'abord le *savoir* car, en fin de compte, c'est tout de même assez curieux du côté du savoir jusqu'à présent des classiques, qu'on soit sage, et une partie de la position sage est évidemment de se tenir tranquille. Que ce soit au niveau et comme on le dit très justement à un niveau privilégié de la transmission du savoir qu'il se passe tellement de choses, ça vaut peut-être la peine qu'on bénéficie d'un peu de recul dans le regard.

¹²¹ André Green, « L'objet (a) de J. LACAN, sa logique et la théorie freudienne », pp. 15-37, in *Cahiers pour l'Analyse*, n°3 : Sur l'objet de la psychanalyse, mai, juin 1966, Paris, Editions du Seuil.

Là il y a une fonction...

naturellement, je m'excuse auprès des personnes qui sont ici – il y en a peu – qui viennent ici pour la première fois, et qui viennent histoire de voir un peu ce que je pourrais raconter si on m'interrogeait sur les événements.

Je ne vais pas pouvoir faire la théorie de l'Autre, et c'est bien ça déjà qui rend très difficile un tel entretien, une interview. Il faudrait expliquer ce que c'est, l'Autre. Nous commençons par lui parce que c'est la clé. Donc, pour les personnes qui ignorent ce que c'est que l'Autre, je peux dire d'un côté que je l'ai défini strictement comme un lieu :

« *le lieu où la parole vient prendre place* ».

Ça ne se livre pas tout de suite, ça : « *lieu où la parole vient prendre place* ». Mais enfin c'est une fonction topologique tout à fait indispensable pour dégager la structure logique radicale dont il s'agit dans ce que j'ai appelé tout à l'heure ce noeud ou cette bulle, ce creux dans le monde à propos de quoi s'évoque cette vieille notion du sujet, vieille notion du sujet qui n'est plus réductible à l'image du miroir ni de quoi que ce soit de l'ordre d'un reflet omniprésent. Mais effectivement cette bulle est vagabonde encore grâce à quoi ce monde n'est plus à proprement à parler un monde.

Cet Autre, il est là depuis un bout de temps, bien sûr. On ne l'avait pas vraiment dégagé parce que c'est une bonne place et qu'on y avait installé quelque chose qui y est encore pour la plupart d'entre vous, qui s'appelle Dieu :

Il vecchio con la barba ! Il est toujours là.

Les psychanalystes n'ont vraiment pas ajouté grand-chose à la question de savoir – point essentiel – s'il existe ou s'il n'existe pas.

Tant que ce *ou* sera maintenu, il sera toujours là.

Néanmoins, grâce à la bulle, nous pouvons faire comme s'il n'était pas là.

Nous pouvons traiter de sa place.

À sa place, justement, il n'a jamais fait de doute que gâtait ce dont il s'agit quant au savoir.

Tout savoir nous vient de l'Autre. Je ne parle pas de Dieu, je parle de l'Autre. Il y a toujours un Autre où est la tradition, l'accumulation, le réservoir.

Sans doute on soupçonnait qu'il peut se passer des choses. On appelait ça la découverte, ou même encore de ces variations dans l'éclairage, de ces façons de dispenser l'enseignement qui en changeaient, en quelque sorte, l'accent et le sens, ce qui justement a fait pendant un certain temps que l'enseignement, ça tenait encore.

Est-ce que vous avez jamais aperçu que ce qui fait qu'un enseignement a une prise, c'est peut-être que justement dans une certaine façon de le redistribuer, il s'inscrit dans son dessin, dans son tracé, dans sa structure quelque chose qui n'est pas immédiatement dit, mais que c'est ça qui est entendu ?

Pourquoi, après tout depuis un certain temps cette corde ne paraîtrait-elle pas un peu usée à ceux qui sont sur les bancs ?

Je veux dire que ce qui n'est pas dit pour être entendu, il faudrait encore que ce soit quelque chose qui en vaille la peine et pas une simple hypocrisie par exemple, que c'est peut-être pour quelque chose au fait que ce soit au niveau des Facultés des Lettres ou encore des Écoles d'Architecture que ça ce soit mis à flamber.

Dans ce rapport du sujet avec l'Autre, la psychanalyse apporte une dimension radicalement neuve. C'est plus que ce que j'ai appelé à l'instant comme ça une découverte...

découverte ça garde encore quelque chose
d'anecdotique

...c'est un profond remaniement de tout le rapport.

Il y a un mot que j'ai fait rentrer ici il y a quelques années dans cette dialectique, c'est le mot la « vérité ». Et puis à vrai dire avant de l'articuler précisément comme je l'ai fait ici un certain jour et comme en porte la marque parfaitement logiciée l'article qui s'appelle dans mes *Écrits : La vérité et la science*¹²²,

j'avais donné à ce mot une autre fonction, dans un article qui s'appelle *La chose freudienne*¹²³, où on peut lire ces termes : « Moi la vérité, je parle »_[p.409].

Qui ce « je » qui parle ?

Ce morceau...

à la vérité : une prosopopée, un de ces jeux
enthousiastes

...il se trouve que je me suis permis de l'articuler pour le centenaire de Freud, et à Vienne.

¹²² Il s'agit de « La science et la vérité », *Écrits* p.855.

¹²³ *La chose freudienne*, *Écrits* p.401.

C'était un cri plutôt de l'ordre de ce qu'un MÜNCH¹²⁴ a si bien mis dans une gravure célèbre : cette bouche qui se tord où nous voyons surgir l'anéantissement sublime de tout un paysage. Il y a très longtemps, à Vienne, j'ai dit...

spécialement là, où l'on n'avait point entendu depuis longtemps

...le mot de vérité : c'est un mot très dangereux mis à part l'usage que l'on en fait quand on le châtre, à savoir dans les traités de logique. On sait depuis longtemps qu'on ne sait pas ce que cela veut dire. Qu'est-ce que la vérité ?

C'est précisément la question qu'il ne faut pas poser. J'ai fait allusion à Lyon quand j'y ai parlé en octobre dernier à un certain morceau de CLAUDEL, très brillant, que je vous recommande.

Je n'ai pas eu le temps d'en relever, pour vous avant de venir ici, - je ne savais pas que j'en parlerais - les pages, mais vous le trouverez en cherchant bien dans la table des matières des proses de CLAUDEL¹²⁵, en cherchant à PONCE-PILATE naturellement.

Il décrit, ce texte, tout ce qu'il arrive de malheur à ce bienveillant administrateur colonial pour avoir prononcé mal à propos cette question :

« Qu'est-ce que la vérité ? »

Chez des gens pour l'instant qui se situent bien sûr dans cette zone futile de ces zèbres auxquels il est dangereux d'énoncer la vérité psychanalytique, qui donnent une application terrible à ces mots recueillis au tournant d'une de mes pages :

« Moi la vérité, je parle »

ils vont dire la vérité dans des endroits où on n'en a aucun besoin mais où elle porte.

Il est très possible qu'une certaine chose qu'on avait réussi si bien à tamponner sous le nom de lutte des classes en devienne tout d'un coup quelque chose de tout à fait dangereux.

¹²⁴ Edward Münch (1863-1944). « Le Cri » date de 1893.

¹²⁵ Paul Claudel, « Le point de vue de Ponce Pilate », Figures et paraboles - Oeuvres en prose, Paris, Gallimard, coll. La Pléiade, 1965, p. 919.

Bien sûr, on peut compter sur de saines fonctions existant depuis toujours pour le maintien de ce dont il s'agit, à savoir de laisser les choses dans le champ du partage du pouvoir.

Il faut bien le dire, les gens qui s'y connaissent un peu en fait de maniement de la vérité, ne sont pas aussi imprudents. Ils ont la vérité, mais ils enseignent : tout pouvoir vient de Dieu. Tout.

Ça ne vous permet pas de dire que c'est seulement le pouvoir qui leur convient. Même le pouvoir qui est contre Dieu, il vient de Dieu, pour l'Eglise.

DOSTOÏEVSKI avait très bien aperçu ça. Comme il croyait à la vérité, Dieu lui faisait une peur bleue. C'est pour ça qu'il a écrit *Le Grand Inquisiteur*¹²⁶. C'était la conjonction en somme prévue à l'avance de Rome et de Moscou. Je pense que quand même quelques-uns d'entre vous ont lu ça. Mais c'est quasiment fait, mes petits amis, et vous voyez bien que ce n'est pas si terrible que ça ! Quand on est dans l'ordre du pouvoir, tout s'arrange !

C'est bien pour ça qu'il est utile que la vérité soit quelque part, dans un coffre-fort. Le privilège de la révélation, ça, c'est le coffre-fort.

Mais si vous prenez au sérieux la prosopopée « Moi la vérité, je parle » ça peut avoir d'abord hélas pour celui qui se met dans cette voie de grands inconvénients.

Voyons quand même ce que nous, analystes, pouvons peut-être avoir apporté là-dessus de nouveau. Évidemment, notre champ est très limité. Il est au niveau de la bulle. La bulle, comment elle se définit ?

Elle a une portée très limitée.

Si, après tant d'années, après en avoir montré ce qui en est proprement la structure, c'est maintenant de logique que je vous parle, ce n'est pas un hasard : c'est parce que tout de même il est clair que ce savoir qui nous intéresse, nous, analystes, n'est proprement que ce qui se dit.

Si je dis que l'inconscient est structuré comme un langage, c'est parce que cet inconscient qui nous intéresse est ce qui peut se dire et que se disant, il engendre le sujet.

¹²⁶ Fiodor Mikhaïlovitch Dostoïevski, [Les frères Karamazov](#).

C'est parce que le sujet est une détermination de ce savoir, qu'il est ce qui court sous ce savoir, mais qu'il n'y court pas librement, qu'il y rencontre des butées. C'est en cela et en rien d'autre que nous avons affaire à un savoir. Qui dit le contraire est amené sur les voies que j'ai appelées tout à l'heure celles de la mystification.

C'est parce que l'inconscient est la conséquence de ce qui a pu se cerner, qui a montré que ce rapport au discours a des conséquences beaucoup plus complexes que ce qu'on avait vu jusque-là, c'est nommément que le sujet d'être second par rapport au savoir, il apparaît qu'il ne dit pas tout ce qu'il sait, point dont on ne se doutait pas, même si depuis longtemps on soupçonnait qu'il ne sait pas tout ce qu'il dit.

Tel est le point qui a permis la constitution de la bulle, il réside très précisément en ceci qu'à ce propos nous apercevons comment se produit la dimension de la vérité.

La vérité...

c'est ce que nous apprend la psychanalyse
...elle gît au point où le sujet refuse de savoir :
tout ce qui est rejeté du symbolique reparaît dans le réel. Telle est la clé de ce qu'on appelle le symptôme. Le symptôme, c'est ce noeud réel où est la vérité du sujet. Au début – très tôt – de ces menus épisodes, je vous ai dit : « Ils sont la vérité ».

Ils sont la vérité : ça ne veut pas dire qu'ils la disent. La vérité, ce n'est pas quelque chose qui se sait comme ça, sans labeur. C'est même pour cela qu'elle prend ce corps qui s'appelle le symptôme, qu'elle démontre où est le gîte de ce qui s'appelle vérité.

Alors, ce savoir refusé que vous venez chercher dans l'échange psychanalytique, est-ce que c'est le savoir du psychanalyste ? Illusion.

Le psychanalyste sait peut-être quelque chose, il sait ça en tout cas concernant la nature de la vérité. Mais pour la suite, à savoir du savoir refusé, là il n'en sait pas lourd. C'est pour cela que l'enseignement de la psychanalyse prise au niveau de ce qui serait substantiel, apparaîtrait comme ce que ça est : une pantalonnade.

La libido dont je vous parlais tout à l'heure, par exemple, si ça veut dire ce que j'appelle le désir, il est vraiment assez piquant que ça ait été découvert, suivi à la trace chez le névrosé, c'est-à-dire celui dont le désir ne se soutient que soutenu de fiction.

Dire qu'ils *sont* la vérité n'est certes pas vous la livrer, ni à vous, ni à eux. Mais il a peut-être son poids que l'on sache, ce mécanisme d'un échange - échange étrange - qui est celui qui fait que ce qui est dit par le sujet...

quoi que ce soit, qu'il le sache ou non
...ne devient savoir que d'être reconnu par l'Autre. Et c'est là précisément d'ailleurs ce que veut dire la notion tout à fait primitive, taillée à la hache, qui s'appelle la censure. C'est l'Autre, pendant longtemps, pendant les temps d'autorité, qui a toujours défini ce qui peut être dit et ce qui ne le peut pas. Mais il serait tout à fait vain de lier cela à des configurations dont l'expérience montre bien que puisqu'elles peuvent être caduques, elles l'étaient déjà quand elles fonctionnaient.

C'est d'une façon structurale que ce n'est qu'au niveau de l'Autre :

- que ce qui détermine le sujet s'articule en savoir, - que l'énonciation...

qui est celle dont le sujet n'est pas du tout forcément celui qui parle

...que l'énonciation - par l'Autre - trouve désigner celui-là qui l'a dit.

L'Autre a d'abord été celui qu'il est toujours quand l'analyste interprète, et qui dit au sujet :

« vous *je* (ce *je* qui est *vous*), je dis : c'est ça ».

Et il arrive que ça ait des conséquences.

C'est cela qui s'appelle l'interprétation.

Pendant un temps cet Autre qui était philosophe, a forgé, lui, le sujet supposé savoir. C'était déjà une tromperie comme il suffit d'ouvrir PLATON pour s'en apercevoir. Il lui faisait dire, au pauvre sujet, tout ce qu'il voulait qu'il dise. À la fin, le sujet a appris. Il a appris à dire tout seul :

« *Je dis noir n'est pas blanc* »

par exemple.

« *Je dis ou c'est vrai ou c'est faux* ».

Mais le total de ce que je dis là est certainement vrai car ou c'est vrai ou c'est faux. Naturellement, c'est bébé comme le mouvement du 22 mars.

Ce n'est pas vrai que :

« *ou c'est vrai ou c'est faux* ».

Mais ça se soutient. Le sujet a appris à endosser d'un « je dis » quelque chose dont il se déclarait prêt à répondre dans un débat dont les règles étaient fixées à l'avance, et c'est cela qui s'appelle la logique.

Chose étrange, c'est de ce qui s'est purifié de cette voie de l'isolement de l'articulation logique, du détachement du sujet de tout ce qui peut se passer entre lui et l'Autre..

et Dieu sait qu'il peut s'en passer, des choses, jusques et y compris la prière
...qu'est sortie la science, le savoir.

Non pas n'importe quel savoir, un savoir pur qui n'a rien à faire avec le réel, ni, du même coup, avec la vérité, car le savoir de la science est, par rapport au réel, ce qu'on appelle en logique le complément d'un langage.

Ça fonctionne à côté du réel.

Mais sur le réel, ça mord. Ça introduit la bulle, c'est-à-dire après tout quelque chose qui, du point de vue de la connaissance, n'a pas beaucoup plus d'importance qu'un gag.

Mais ça donne finalement la seule chose qui incarne après tout vraiment les lois de NEWTON, à savoir le premier spoutnik, qui est assurément le meilleur gag que nous ayons vu, puisque ça fout le monde en l'air, le gag...arine. Car qu'est-ce que ça a à faire avec le cosmos...

en tant que nous avons avec lui un rapport
...qu'on puisse se mettre à faire six fois le tour de la terre en vingt-quatre heures, d'une façon qui assurément dépassait tout à fait l'entendement de ceux qui croyaient que le mouvement, ça a un rapport avec l'effort ?

Enfin la bulle a fait d'autres siennes depuis. Seulement il en reste un résidu, en quelque sorte. C'est que celui qui parle, n'est pas toujours capable de dire « je dis » comme le prouve...

c'est en ceci que nous sommes des témoins, nous, psychanalystes

...que nous, psychanalystes, qui sommes capables de le lui dire, ce qu'il dit, nous sommes capables dans un petit nombre de cas, surtout s'ils y mettent énormément de bonne volonté, s'ils viennent chez nous énormément parler, il arrive ceci que nous leur interprétons quelque chose.

Et qu'est-ce que c'est qu'interpréter quelque chose ? Nous ne leur interprétons jamais le monde, nous leur apportons comme ça un petit morceau de quelque chose qui a l'air d'être quelque chose qui aurait tenu sa place sans qu'ils le sachent dans leur discours. D'où est-ce que nous, analystes, nous tirons ça ? Il y a quelque chose sur quoi j'aurais aimé cette année vous faire méditer, ce sont les paroles gelées de RABELAIS¹²⁷. À la vérité, comme beaucoup de choses, c'est déjà écrit il y a longtemps, mais personne ne s'en est aperçu.

J'ai mis beaucoup l'accent sur un certain M. VALDEMAR décrit par POE¹²⁸. J'en ai fait un usage si l'on peut dire satirique. J'ai parlé à ce propos de quelque chose qui n'était rien d'autre que ce que je dénonçais ici une fois de plus, à savoir cette survivance quasi hypnotiseuse du discours freudien et des sociétés mortes qu'elle a l'air de maintenir parlantes. C'est un mythe qui va plus loin. Ce que déclenche l'interprétation n'est pas toujours bien net quant à ce dont il s'agit, si ce sont des réalités de vie ou de mort.

Ce vers quoi, je vous aurais menés cette année, si j'eus pu parler de l'acte psychanalytique jusqu'au terme, ç'aurait été pour vous dire que ce n'est pas pour rien si je vous ai parlé du *désir du psychanalyste*, car il est impossible de tirer d'ailleurs que du fantasme du psychanalyste...

et c'est cela qui peut assurément donner un petit peu le frisson, mais nous n'en sommes pas à ça près par le temps qui court

...que c'est du fantasme du psychanalyste à savoir de ce qu'il y a de plus opaque, de plus fermé, de plus autiste dans sa parole que vient le choc d'où se dégèle chez l'analysant la parole, et où vient avec insistance se multiplier cette fonction de répétition où nous pouvons lui permettre de saisir ce savoir dont il est le jouet. Ainsi se confirme que la vérité se fait savoir par l'Autre.

Ceci justifie que ce soit toujours ainsi qu'elle soit sortie. Ce que nous savons de plus, c'est que c'est dans un rapport à l'Autre qui n'a plus rien de mystique ni de transcendantal que ceci se produit.

¹²⁷ François RABELAIS, « Quart Livre » in OEuvres complètes, Paris, 1955, La Pléiade. On trouve dans l'Encyclopedia universalis, vol. 13, 1973, p. 906 le commentaire suivant : « Dans le Quart Livre le sonore sera mis en conserve et gelé ; il ne dégèlera qu'au printemps suivant pour restituer le cliquetis des armes sur un champ de bataille horifique du sonore de l'année précédente.

¹²⁸ Edgar POE, « La vérité sur le cas de M. Valdemar », in [Histoires extraordinaires](#), trad. de Charles Baudelaire, Paris, Flammarion, 1965.

Et le noeud dont j'ai dessiné la courbe sur ce tableau, sous la forme de cette petite boucle qui est là...

et dont pour un rien vous verrez qu'elle pourrait se refermer de façon à n'apparaître plus que comme un cercle, se souder dans sa duplicité de boucle
...c'est ce que nous donne l'expérience, à savoir que le *sujet supposé savoir*...

là où il est vraiment, c'est-à-dire non pas nous, l'analyste, mais en effet ce que nous supposons qu'il sait, ce sujet, ceci en tant qu'il est inconscient

...se redouble avec ce sur quoi la pratique...

cette pratique est un petit peu en rase-mottes

...lui met en parallèle, à savoir ce *sujet supposé demande* :
n'ai-je pas vu quelqu'un qui paraissait tout fier d'interroger un membre du mouvement du 22 mars – ne le nommons pas – pour lui demander :

« Qu'est-ce que vous nous demandez, à nous, analystes ? ».

J'ai écrit quelque part que l'analyste était ce personnage privilégié assurément comique qui, avec de l'offre, faisait de la demande.

Il est bien évident que là ça n'a pas marché, mais ça ne prouve pas que nous n'ayons rien à voir avec ce qui se passe à ce niveau. Ça veut dire qu'ils ne nous demandent rien. Et après !

C'est justement l'erreur de l'analyste que de croire que ce où nous avons à intervenir – comme analystes – c'est au niveau de la demande, ce qui ne cesse pas de se théoriser, alors que **ce dont il s'agit, c'est très précisément de cet intervalle entre le *sujet supposé savoir* et le *sujet supposé demande*, et en ceci que l'on connaît pourtant depuis longtemps que le sujet ne sait pas ce qu'il demande. C'est ce qui permet qu'ensuite il ne demande pas ce qu'il sait.**

Cet intervalle, cette béance, cette bande de MOEBIUS pour la reconnaître là où elle est, dans ce petit noeud griffonné comme j'ai pu au tableau...

à la vérité je n'y ai pas mis beaucoup de soin
...c'est ce qu'on appelle ce résidu, cette distance, cette chose à quoi se réduit entièrement pour nous l'Autre, à savoir l'objet(a). Ce rôle de l'objet(a) qui est de manque et de distance et non du tout de médiation, c'est sur cela que se pose, que s'impose cette vérité qui est la découverte, la découverte tangible...

et puissent ceux qui l'auront touchée ne pas
l'oublier

...qu'il n'y a pas de dialogue, que le rapport du sujet à
l'Autre est d'ordre essentiellement dissymétrique, que le
dialogue est une duperie.

C'est au niveau du sujet en tant que le sujet s'est
purifié, que s'est instituée l'origine de la science.

Qu'au niveau de l'Autre, il n'y a jamais rien eu de
plus vrai que la prophétie.

C'est par contre au niveau de l'Autre que la science se
totalise, c'est-à-dire que par rapport au sujet, elle
s'aliène complètement. Il s'agit de savoir où peut encore
au niveau du sujet résider quelque chose qui soit
justement de l'ordre de la prophétie.